Albert Delahaye

Quand l’histoire déraille…

Titre original : Ontspoorde historie (1992, Editions Gianotten, Tilburg)

Revu et augmenté par le Dr. H. ten Doeschate

Traduit du néerlandais par Jacques Fermaut

© Jacques Fermaut, éditeur – Bierne 2009

I.S.B.N. : 978-2-9531219-5-7 Dépôt légal : DLE-20090202-5600

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS ……..... 4

AVERTISSEMENT AU LECTEUR …..… 6

L'ETAT DES CHOSES AVANT DELAHAYE ……..……...……12

A : LA PRÉHISTOIRE DE LA MISSION CHEZ LES FRESONES …….…...…... 22

B : WILLIBRORD, FIDÈLE PASTEUR … 33
- La traversée et le début de la prédication ……..... 33
- De Souastre à Inchy ……. 41
- Fositesland, Dani et Walachria ….. 46
- L'abbaye d'Eperlecques …..……. 49
- Dernières années ……..…. 51
- In Pace ……..... 55
- Vindicamus haereditatem ……. 59
- Echternach se situe bien loin d'Eperlecques …… 63
- Le chemin suivi par les reliques ... 67
- La Hollande « se réveille » …….. 72
- Le corps d'Abbeville …… 75
- Mieux vaut tard que jamais ! …… 78

C : LES MISSIONNAIRES AUX CÔTÉS DE WILLIBRORD …….…… 81
- Ouvriers dans la Vigne …….…… 81
- Traiectum (Trith-Saint-Léger) …. 84

D : BONIFACE, LE PIONNIER ……..… 92
- Débuts chez les Fresones …… 92
- Turingi, Hessi, Baguarii …….. 94
- Moguntiacum …….……. 98
- Boniface et Pépin ..…… 100
- Fin chez les Fresones ……. 102

E : LES SUCCESSEURS DE WILLIBRORD
- Gregorius (707-776) ……...……. 105
- Lebuinus (vers 780) ……..… 108
- Ludger (742-809) ……. 113
- Willehad (avant 730-789) …… 117
- Albricus (776-783) …….. 120
- Odulphus (765-après 851) – Rixfridus († 820) – Fredericus († 838) ……. 123
- Alfricus – Hegihardus – Ludgerus (838-851) ……..…… 128
- Anscharius (801-865) ……..…… 131
- Hungerus (851-870) ……..…… 137
- Odilbaldus (870-899) …….…….. 140
- Radboud (899-917) ……..…… 145
- Derniers échos du diocèse de Traiectum (Tournehem) …… 149
- Conclusion pour Traiectum (Tournehem) ……...……. 153

F : DÉBUTS DU DIOCÈSE D'UTRECHT . 154

BIBLIOGRAPHIE …….…….. 172

INDEX ……..…… 175

ILLUSTRATIONS

Albert Delahaye …….……. p. 5
Vue de la région concernée ……..…. p. 20
Saint Willibrord entre deux diacres ……. p. 32
Sceau de Gravelines de 1244 ……..….. p. 35
Carte : Wilbort Sant ……...…….. p. 36
Calendrier de S^{t} Willibrord ……...…… p. 39
Scriptorium d'Echternach ……...….. p. 57
Buste de Saint Willibrord avec reliques (Gravelines) ……... p. 80
Aduaga Tungrorum ……..…… p. 86
Codex Livius ……. p. 107
Carte de la charte de la donation de 777 à l'église de Traiectum ….…… p. 129
Localités des biens du diocèse de Traiectum/Tournehem ……..…… p. 129
- le complexe de Tournehem ….. p. 130
- le complexe de Béthune/Arras . p. 131

Carte du De Morinis de Malbrancq ….… p. 152
Biens du diocèse de Trajectum :
- Trajectum – Tournehem ….….. 170
- Complexe de Flandre ……...… 171
- Complexe d'Arras ……...……. 171

AVANT-PROPOS

En 1986, à la demande d'Albert Delahaye, naquit la Fondation qui porte son nom et qui s'assigne pour tâche d'éditer ses textes et études inédites. « ***Ontspoorde historie*** » fut sa première publication.

Pour cette parution, la *Stichting Albert Delahaye* (Fondation Albert Delahaye) remercie tout particulièrement :

- Le Dr. H. ten Doeschate qui a revu et augmenté l'ouvrage selon les vues les plus récentes de feu Albert Delahaye,
- H.P.C. Jochems pour sa connaissance des régions de France concernées, acquise au long des années où il accompagna Albert Delahaye au cours de ses voyages d'étude.
- Doctorandus A.G.F. Laenen, historien, pour l'évaluation critique du manuscrit,
- Doctorandus A.A.F. Jochems pour sa relecture critique du manuscrit et pour la réalisation de la Bibliographie et l'élaboration des Index.

La Fondation remercie enfin les Editions Gianotten pour leur agréable collaboration.

Breda, novembre 1992

Doctorandus J.T. Dieckmann

Président de la Stichting Albert Delahaye

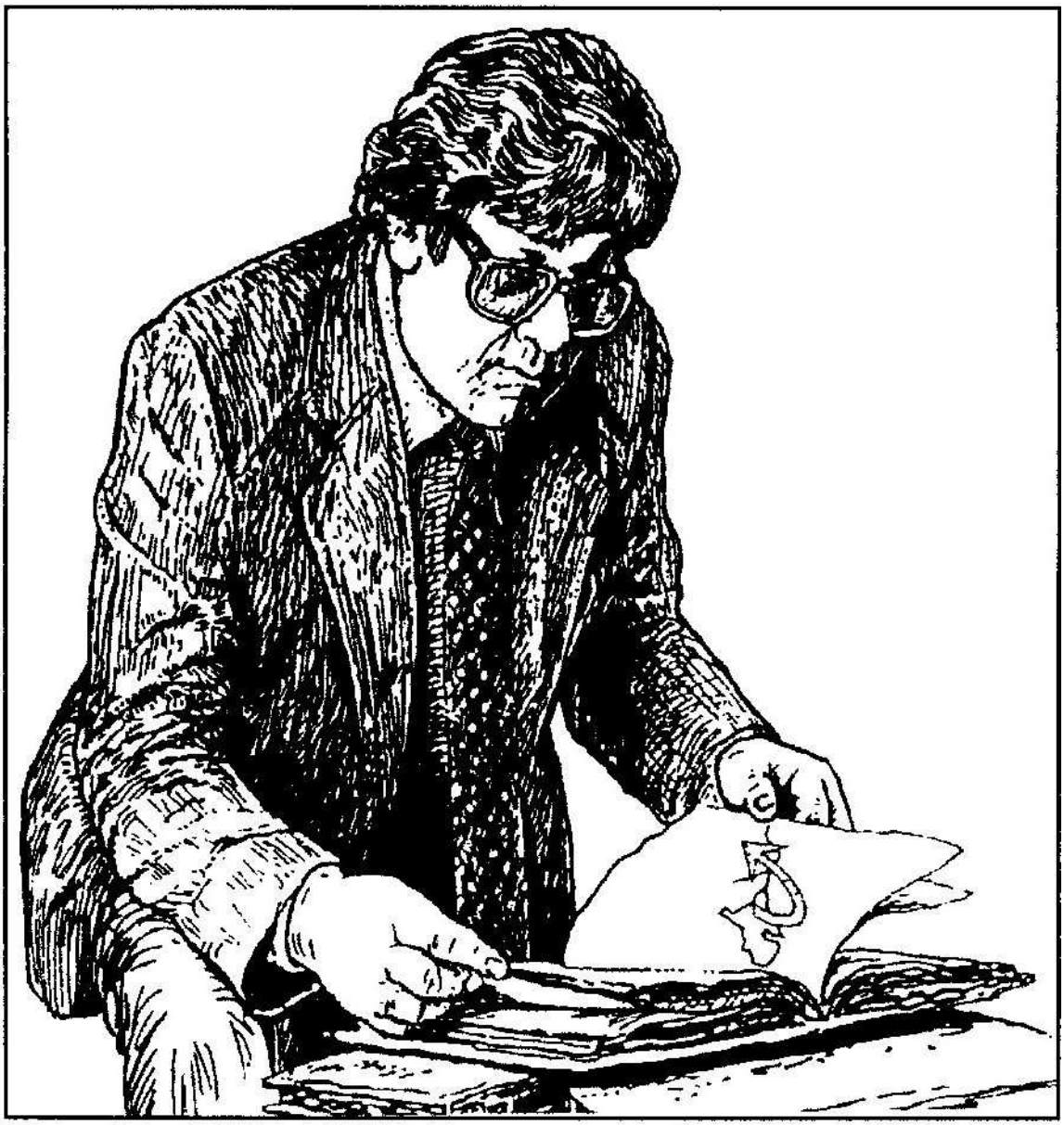
Contact :

Stichting Albert Delahaye

Hof 6

NL-4854 AZ Bavel

info@semafoor.net



Albert Delahaye (1915-1987)

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

En cette année Saint Willibrord, notre Fondation, ne pouvait rester inactive. Car qu'on se garde de penser – comme l'affirment les mauvaises langues – que nous ayons quelque chose contre Saint Willibrord. Bien au contraire ! Mais il nous paraît plus respectueux d'un saint de l'apprécier pour tout le bien qu'il a réellement accompli que de l'inquiéter en le louant pour le bien qu'il n'a pas fait et n'a pas pu faire. Ces douteuses louanges, on en a accablé Willibrord (et divers collègues en sainteté qui ont essentiellement christianisé avec lui le nord de la France). Le présent ouvrage prouve ce douteux hommage et étudie selon quel processus il a pu avoir lieu. Il le fait à partir de 270 textes authentiques, en gardant donc, pour ainsi dire, la main au pouls. Il s'inscrit dans une étude vaste et fouillée qui recherche d'une part comment les événements qui ont affecté le nord-ouest du continent européen au cours du premier millénaire se sont déroulés d'après les sources contemporaines et ce que d'autre part les historiens en ont fait au cours du second millénaire : le fossé qui sépare la réalité des faits des élucubrations des historiens bée en effet de l'arrivée des Romains au X^{e} siècle. Anticipant la publication ultérieure des résultats de toute cette recherche, à l'occasion de cette commémoration du Saint, nous avons retravaillé le « chapitre » consacré à Willibrord afin de faire apparaître la problématique de l'historiographie du territoire et de la période concernés ; l'ouvrage fournira donc aussi la méthode susceptible de découvrir et d'établir l'histoire véritable : la géographie historique.

Des doutes sérieux sur la reconstruction historique courante de l'histoire (pré)nationale néerlandaise ont surgi dès le départ pour être coup sur coup refoulés, ce qui ne les empêchait pas de réapparaître sans cesse. Alors que ces thèses étaient encore en voie d'élaboration et encore bien loin de devenir matière scolaire, dès 1654, l'historien brabançon Jacobus van Oudenhoven avait conclu de l'absence totale de tout écrit hollandais antérieur au X^{e} siècle non pas au complet analphabétisme de ces pré-Hollandais, mais à leur totale absence des Pays-Bas (voir L'état des choses avant Delahaye, 1 ad b). Et tout récemment, à Nimègue, au cours du Congrès consacré à Willibrord, un archéologue très engagé a posé la question : « Pourquoi Utrecht n'a-t-elle pas été pillée par les Normands[1] ? » et lui a apporté la réponse : « Parce qu'il n'y avait rien à piller. Utrecht n'était pas plus qu'une ruine (romaine ?). A l'époque de Saint Willibrord, les Pays-Bas étaient un archipel d'îles sillonné de tous côtés par des fleuves et des chenaux de marée et chichement habité de ci de là. ». Ces deux déclarations, séparées par 335 ans, ne s'en rejoignent pas moins, Van Oudenhoven attribue l'absence d'écrits néerlandais à l'absence d'habitants en Hollande, Van Es attribue l'absence d'habitants aux transgressions.

Il convient de se demander ici ce qui se serait passé si, il y a 35 ans, en dépit de la rigoureuse séparation entre disciplines, les géologues et stratigraphes n'avaient pas été retenus, par la crainte de franchir les frontières de leur spécialité, de transmettre les données dont ils disposaient certainement déjà sur le théâtre et le processus des transgressions, aux historiens qui interprètent les textes (et auxquels les archéologues manifestent souvent un respect par trop servile) ; il faut dire que lesdits historiens étaient du reste manifestement bien loin, tant s'en faut !, de souhaiter cette information dérangeante. Cette information aurait en effet disqualifié d'un seul coup et globalement les Pays-Bas dans l'attribution des toponymes des siècles en question et conduit à rejeter d'emblée les identifications les plus vitales. Elle aurait levé depuis longtemps le tabou qui pèse toujours sur l'œuvre de Delahaye et a failli empêcher son apparition. Car en quoi un Néerlandais pourrait-il s'offusquer que

[1] Note du traducteur (dorénavant Ndtr.) : Delahaye avait du reste prouvé dès 1977 dans ***De mythe van de Normannen in Nederland*** (Le mythe des Normands aux Pays-Bas – par lequel j'ai découvert Delahaye) que les Normands, originaires de Dania/Normandie et non de Scandinavie, n'ont jamais eu l'idée saugrenue de risquer leurs drakkars dans les traitreux bourbiers, gadoues, schorres, maremmes, hauts-fonds, bas-fonds, mollières, tourbières, paluds et chenaux de marée du delta néerlandais pour y traquer quelques pauvres hères menant une précaire existence sur quelques taupinières assiégées par les flots. L'opuscule étant épuisé, on en trouvera une version plus élaborée dans ma traduction ***Des « histoires » à l'Histoire***, Tome II, page 679 et suivantes, (Tome I : I.S.B.N. : 978-2-9531219-2-6 ; Tome II : I.S.B.N. : 978-2-9531219-3-3 ; Tome III : I.S.B.N. : 978-2-9531219-4-0). On peut se procurer les ouvrages chez le traducteur. Voir site Internet ***Mythes et Histoire*** : http://home.nordnet.fr/~jacfermaut

quelqu'un essaie de repérer ailleurs des localités qui ne peuvent de toute façon pas avoir existé aux Pays-Bas. La Hollande n'aurait pas plus longtemps pris une part intéressée à la distribution des anciens toponymes contestés : elle n'aurait dans le meilleur des cas été qu'un spectateur attentif. Hélas ! Tant qu'une telle déclaration d'inhabitabilité des secteurs de transgression des Pays-Bas n'avait pas été proférée par des spécialistes autorisés, Albert Delahaye se voyait contraint d'opposer, dans un registre polémique, ses identifications personnelles – comme une preuve 'ex alibi' – aux éventuelles identifications déjà avancées dans la partie inondable des Pays-Bas. Il va de soi que les identifications véritables auraient de toute façon dû être données en vue d'une complète reconstitution des faits, mais elles auraient pu l'être plus agréablement et dans une ambiance plus sereine.

Ce n'est du reste qu'au fil du temps que Delahaye a lui-même pris conscience de l'importance cruciale des transgressions pour ses recherches. Il n'en était pas encore là lorsque, quittant les archives de Nimègue, il laissait en cadeau d'adieu l'absence « sans trace aucune » de Charlemagne et lorsque l'angliciste professeur Aurelius Pompen le pressait de poursuivre ses recherches, bien qu'à cause d'elles ce ne fût pas seulement Charlemagne mais aussi Willibrord dont il fallait noter et souligner l'absence. Et même après que, dans sa nouvelle fonction d'archiviste régional d'un nombre rapidement croissant de communes de l'ouest du Nord-Brabant, laquelle le mettait dans une meilleure position géographique pour marcher dans les traces de Willibrord le long de la côte nord de la France, il eut réalisé la prédiction d'Aurelius, et après que, démasquant d'une part tous les centres du culte de Saint Willibrord situés ailleurs (y compris à Utrecht) comme des dévotions importées quelque 500 ans voire davantage après la mort du saint, consultant d'autre part, au cours de ses reconnaissances de la région authentique, les nombreuses bibliothèques abbatiales[2] ou non des environs, il eut redécouvert le monde de Saint Willibrord (son siège épiscopal, son territoire de mission, ses collaborateurs) – ce que confirmaient une foule de détails - parvenant encore tout juste à désigner la véritable abbaye de Saint Willibrord à proximité immédiate de son église épiscopale… eh bien ! même après tout cela, il avait certes déjà évoqué le phénomène des transgressions mais ne l'avait pas encore exploité comme argument, convaincu qu'il était que les preuves qu'il tirait des sources étaient amplement suffisantes. C'était manifestement sans compter avec la puissance de la répression « professionnelle ». C'est pour cela qu'il finit, impressionné qu'il était aussi par les situations de transgression qu'il observait depuis quelque 20 ans dans son domaine d'activité, par présenter dans « ***Holle Boomstammen***[3] », son ouvrage le plus lu, les transgressions comme un facteur capital de ses recherches. Il ne destinait pas directement cet ouvrage aux « professionnels » invétérés mais à un public plus universel et moins impliqué, ce qui lui permettait également de formuler les choses plus résolument, sans les nombreuses circonlocutions de mise dans ses publications antérieures, la poursuite de ses recherches lui ayant conféré une plus grande assurance en matière de géographie historique et tout particulièrement de transgressions. Du coup, on lui objecta qu'il exagérait les niveaux d'eau, alors que, si l'on tient compte des énormes masses d'eau dissimulées dans les vastes et épaisses couches de traitreuse tourbe, il s'avère avoir encore sous-estimé la violence des transgressions de jadis.

Maintenant, dix ans plus tard, en relation avec Saint Willibrord, on reconnaît enfin ouvertement la transgression comme un état d'urgence. La description ci-dessus que Van Es donne de cette situation désolée ne peut en effet être inspirée par la peinture idyllique de la Fresia (française !)

---

[2] Ndtr. : En particulier celle de l'abbaye de Wisques, devenue au fil du temps le quartier général de ses recherches en Flandre, Artois et Picardie. Comme j'habite Bierne, entre Wisques et Zundert (le bourg de Delahaye), j'ai eu souvent le plaisir d'accueillir Albert Delahaye à notre table familiale et d'avoir avec lui de passionnantes conversations. J'ai pu m'y convaincre de son inflexible honnêteté intellectuelle et apprécier sa modestie, son humour et sa bonhomie. J'ai pu y admirer l'immense étendue de ses connaissances, garante d'une vue panoramique et critique de l'histoire, bien éloignée des spécialismes générateurs de myopie des universitaires.

[3] Ndtr. : ***Holle Boomstammen*** est le premier ouvrage que j'aie traduit gracieusement pour mon génial ami Albert Delahaye. Georges Duby, professeur au Collège de France, a eu la gentillesse de lire ma traduction au fil des chapitres que je lui envoyais, ne ménageant ni encouragements ni adhésion à Delahaye. Voir à ce sujet, sur mon site (note 1), une lettre manuscrite où il se dit « *tout prêt à revoir de fond en comble toutes les perspectives de la géographie historique* ». Ma traduction (I.S.B.N. : 978-2-9531219-0-2) a pour titre ***Déplacements historiques*** et pour sous-titre *La confiscation du passé de la Flandre et du Nord de la France par l'historiographie néerlandaise et allemande du premier millénaire*.

brossée par la Vita S. Bonifacii (cf. texte 133) : aussi n'attend-on pas d'un archéologue, s'exprimant ès qualité, qu'il cite une vie de saint. Qu'il se soit agi d'un état d'urgence, apparaissait du reste à l'évidence dans l'émission télévisée du 6 novembre 1989 où l'on s'efforçait de sauver encore « Willibrord à Utrecht » en y réduisant son séjour au minimum. Mais même en un minimum de temps on peut se noyer. Prendre si tôt la poudre d'escampette était du reste un comportement impossible pour un saint comme Willibrord, du moins tant que l'on continue à situer ses Fresones[4] en Frise néerlandaise. Quelques jours auparavant, cette dernière difficulté avait déjà été parée à Rome par le Dr. M. Muskens qui avait révélé dans une conversation avec le quotidien « *De Telegraaf* » (4 novembre 1989) que Willibrord n'avait pas converti les Frisons parce qu'ils s'y refusaient, mais qu'il avait émigré à Echternach (et continuait à s'y chagriner à leur sujet), affirmation qui n'est pas seulement diamétralement opposée aux témoignages de Boniface, de Bède le Vénérable et … de Willibrord lui-même, à savoir qu'au fil des jours il ne cessa d'œuvrer depuis son siège établi à Traiectum, mais lui enlèverait de surcroît son seul titre à être patron de la province ecclésiastique néerlandaise qui est que notre pays compte assurément aussi des catholiques dont un ou plusieurs ancêtres fut ou furent christianisé(s) par lui. C'était de surcroît une mauvaise blague de divers conférenciers de vouloir adresser un Willibrord rescapé du danger de noyade et rejeté par les Frisons à l'abbaye d'Echternach, laquelle fut très exactement fondée, vous lisez bien !, en 973 ; il est par ailleurs ahurissant de devoir constater qu'également au sujet de l'« abbaye de Willibrord », distante de quelque 300 km – depuis longtemps le point le plus douteux de tout le mythe de Willibrord –, on refuse ne fût-ce que de prendre connaissance des données qui s'offrent à tous.

*****

En liaison avec la question Echternach (qui apparaît également brièvement mais nettement dans la présente publication), se présente ici la seconde question posée en introduction : comment un tel fossé a-t-il donc pu se creuser entre l'historiographie et la réalité des faits qui ont concerné l'Europe du nord-ouest. Les principales conditions en ont été créées par deux réalités directement démontrables, à savoir d'une part l'émigration vers le nord-est déjà amorcée par la politique de déportations de Charlemagne et encore accélérée par le durable fléau des Normands, et d'autre part la régression progressive qui, dans ce qui s'appellerait un peu plus tard Allemagne et Pays-Bas, rendait accessible et habitable une aire toujours plus vaste de terres fertiles. Du fait de ce dernier facteur, l'énorme émigration pouvait se dérouler avec si peu de bruit et si peu de gêne qu'elle échappa à la mémoire par un « black-out » collectif. Elle n'en provoqua pas moins une rupture dans la recherche historique à côté de laquelle les fabuleuses ou du moins fortement dramatisées grandes invasions des IV^{e}-VI^{e} siècles (qui n'étaient probablement pas beaucoup plus que des menées de bandes autochtones dépassant quelque peu les bornes) retombent dans le néant. C'est ainsi que naquit, sur le sol vierge de la rive droite du cours d'eau appelé maintenant Rhin, un peuple sans histoire, alors que sur la rive gauche très dépeuplée (entre Boulogne et Strasbourg : la « Germania » de Tacite) subsistait une histoire sans peuple.

Les gens déménagés en masse ne ressentaient naturellement pas au premier chef leur manque d'histoire. Mais ils n'en avaient pas moins, dans leur nouveau pays « anonyme », un pressant besoin de toponymes et d'hydronymes, si bien qu'ils retombèrent bien souvent, c'est tout à fait compréhensible et tout à fait innocent, sur les toponymes et hydronymes familiers de leur pays d'origine. Parmi ces toponymes et hydronymes, il y en avait un nombre considérable (et nous en venons ainsi à la troisième importante condition des grands déplacements historiques !) qui étaient également mentionnés dans les collections de documents emportés notamment dans les bagages des monastères émigrés. Lorsque, un siècle plus tard ou ultérieurement encore, on compulsa ces inutiles actes en latin (dont on n'avait plus guère conscience de leur origine française), on ne manqua pas de reconnaître nombre de noms « allemands » ou « hollandais » qui avaient depuis acquis droit de cité en tant que doublures de noms français. A ce réseau d'authentiques doublures (et de doublures

[4] Ndtr. : Delahaye emploie volontairement les termes anciens de *Fresones* et de *Saxones* de façon à éviter ceux de *Frisons* et de *Saxons* qui orienteraient immédiatement l'esprit du lecteur vers la Frise ou la Saxe actuelles, lesquelles ne correspondent en rien à celles de l'époque de Willibrord, antérieure aux migrations vers le nord-est.

éventuelles reposant sur des ressemblances fortuites, de doublures apparentes), on se mit alors à accrocher tant bien que mal des données historiques décrites dans les chartes, vies de saints et autres documents historiques étudiés : on prenait donc les doublures pour les originaux ; quant aux authentiques originaux français – à supposer qu'on les connût – on se voyait contraint de les dégrader au rang de doublures. De ce fait, des événements qui s'étaient passés, du VII^e^ au IX^e^ siècle compris, dans le nord de la France, furent après coup déplacés dans des territoires qui à l'époque desdits événements étaient encore pour la plupart sous-habités voire inhabitables ; autrement dit, on attribua rétrospectivement aux histoires allemande et néerlandaise un morceau d'histoire antérieure inexistant. Il est évident que ce genre de manœuvre est voué à l'échec : non seulement il est impossible de transférer des faits historiques datés à des lieux qui n'apparurent que des siècles après ; mais encore les proportions géographiques des lieux doublés ultérieurs sont la plupart du temps si différentes du théâtre véritable desdits faits qu'on tombe d'une absurdité dans l'autre. On ne manquera pas de s'en aviser coup sur coup dans la présente étude.

Une question reste en suspens : dans quelle mesure tout ceci est-il arrivé ou spontanément ou de propos délibéré ? On peut sans doute évoquer ici toute la gamme qui va de l'ingénuité à la perfidie. Vous aviez l'individu naïf, avide d'assimiler son habitat, affublé à l'époque par ses ancêtres pionniers d'un nom emprunté à une localité française (plus ou moins connue historiquement depuis), qui brûlait d'envie de l'identifier à cette prestigieuse localité. Mais vous aviez aussi les clercs des chancelleries ou d'instances administratives comparables qui, tout à fait intentionnellement et systématiquement, poussaient la toponymie dans la direction qui leur convenait, donnant souvent l'impression d'user des documents français comme partition pour distribuer des noms aux nouveaux établissements humains et pour retoucher les doublures toponymiques déjà existantes nées des choix propres d'immigrants. Les nouveaux noms à attribuer étaient empruntés directement aux vieilles chartes où, à l'abri de toute évolution ultérieure, ils étaient figés par écrit depuis des siècles. Mais les migrants, quand ils choisirent spontanément, lors de leur arrivée, leurs doublures de toponymes, ne se sont certainement pas inspirés des documents anciens mais des formes de noms usuelles à leur époque et plus jeunes de plusieurs siècles, lesquelles, quand nous les comparerons aux documents, s'avèreront requérir souvent un ajustement. Ces considérations peuvent au moins expliquer le paradoxe que les noms actuels des localités originelles divergent souvent davantage des toponymes anciens des chartes que les doublures correspondantes.

Tout ceci n'entame en rien l'intégrité de ces clercs et institutions : il est parfaitement possible qu'ils aient été convaincus de confirmer une histoire authentique. On ne peut en dire autant des sommités et institutions mieux au courant ou qui au moins auraient dû l'être.

Evoquons-en deux. D'abord le chanoine Adam de Brême (XI^e^ siècle), qui, comme un de ses pires tours de force historiques, transplanta rétrospectivement des évêques du nord de la France des VIII^e^ et IX^e^ siècles, avec leur siège et tout ce qui va avec (Hammaburg et Brema[5]), sans oublier les cours d'eau voisins (l'Albis = l'Aa française et le Wisurgis = le Wimereux) dans les confins marécageux et pauvrement peuplés de la lointaine Allemagne du nord, déréglant ainsi (en important

[5] Ndtr. : Brema était bien évidemment Brêmes près d'Ardres. Quant à Hammaburg, c'était Hames-Boucres. Situé - contrairement à Audruicq qui occupe une ancienne presqu'île - comme les anciens ports de Brêmes, d'Andres, de Guînes, de Saint-Tricat (Saint Nicaise !) et de Fréthun, au fond d'une indentation de l'ancienne côte de l'Almere (Blootland flamand), Hames possède dans le polder une impressionnante butte (le burg de Hames : le Hammaburg – la fusion Hames-Boucres remonte seulement à 1819), peut-être artificielle, de 8 mètres de haut, qui porte toujours des vestiges de fortifications très anciennes. Cf. Jules-Albert de FOUCAULT, Agrégé de l'Université, Docteur ès-Lettres, Notice historique sur la commune d'Hames-Boucres (1972). Ce savant personnage écrit : « *Le nom de Hames, comme celui de la plupart de nos villages du Calaisis, n'apparaît dans les textes qu'à la fin du XI^e^ siècle : 1084, date de la fondation de l'abbaye d'Andres.* ***Mais il est certain que la localité est plus ancienne****. Elle est constituée essentiellement par la partie marécageuse qui, entourant* ***le vieux château-fort****, s'étend entre la rivière de Guînes et le Nieulay, la « Niewenna » (nouvelle rivière).* » Bien sûr, si on attribue indûment les documents les plus anciens à l'inondable (p. ex. le 17 février 1962) et bien plus récente Hambourg - qui lui doit du reste son origine et son nom -, Hames-Boucres, en dépit de son évidente antiquité, n'apparaît dans les textes qu'au XI^e^ siècle ! Il est plus que temps que nos contrées, où l'ancienneté de l'occupation humaine crève les yeux, **aient le courage** de rejeter les oukases universitaires et de récupérer l'histoire que leur restitue Delahaye !

les doublures que sont l'Elbe, la Weser et, allons donc !, ajoutons-y l'Eems) tout le système des rivières, avec toutes les confusions qui s'en suivirent. Il y a pis encore que l'exploit d'Adam de Brême (Peut-être a-t-il été lui-même envahi d'une intense jubilation intérieure en concoctant ses histoires à dormir debout ?!) : le comportement d'Echternach, lequel ne prête pas à rire. Pour y imposer des revendications matérielles illégitimes, l'abbaye a infecté des peuples entiers avec un impossible mythe qui fait de Willibrord un personnage rocambolesque et constitue un défi à toute la science historique.

*

Concluons par quelques remarques générales sur la méthode de travail de Delahaye. Son principe fondamental est qu'il faut se garder de déduire l'antérieur de l'ultérieur. Il rassemblait les textes les plus authentiques (manifestement partiellement négligés ou trop peu exploités par d'autres historiens) et les analysait, évitant soigneusement de les interpréter si peu que ce soit à partir du présent. Les déménageurs d'histoire des XI^e^-XIII^e^ siècles faisaient très exactement l'inverse : ils ne voyaient même aucun inconvénient à transplanter un passé assez récent datant seulement de quelques siècles – avec ses faits contemporains et avec les contenus de sa tradition toujours vivante – dans une autre contrée apparue seulement après et bien plus étendue géographiquement et plus clairsemée démographiquement. Les humanistes du XVI^e^ siècle continuèrent sur cette lancée : pour leur regard rétrospectif sur la période romaine, sans le moindre esprit critique, ils empruntèrent la loupe de leurs collègues antérieurs de trois siècles afin d'extrapoler ainsi jusqu'à l'époque romaine le cours de l'histoire déjà esquissé. Par ce double grossissement, les Romains se voyaient attribuer comme théâtre de leurs opérations relativement limitées en direction du nord, quasiment la moitié de l'Europe (jusque bien au-delà de l'Elbe, alors qu'ils avaient à peine franchi l'Albis/Aa !). Et cette absence d'esprit critique nous amène à notre deuxième remarque.

La maison de l'histoire compte bien des demeures. Trop même. Et autant de spécialismes, compartimentés verticalement en fonction de la période et horizontalement en fonction du sujet et de l'aspect. Bien loin de constituer le summum de la connaissance « la compétence pointue » présente un extrême danger de myopie. Et surtout, carence la plus indésirable dans une science humaine comme l'histoire, ce compartimentage des spécialités entrave, à l'intérieur de cette discipline, l'échange de critique réciproque : ainsi s'explique, du fait de la sacrosainte collégialité, la permanence de thèses insoutenables. Sans ce code de complaisance déplacée, il y a belle lurette que les mythes auraient été éliminés. Mais l'historien qui signale ces méprises sur un terrain dont des collègues spécialisés se sont attribués le monopole exclusif, se voit siffler pour hors-jeu[6], pour « être sorti de son domaine de compétence ». Dès lors, qui se soucie encore de l'histoire dans son ensemble ?! L'angle d'attaque (évitons le terme trop chargé de spécialité) de Delahaye est la géographie historique : science qui pour disposer d'un nom n'en est pas moins pratiquée sérieusement que par quelques rares chercheurs. Du fait tant de l'allergie à la critique que de l'ignorance de l'importance de la géographie historique, Delahaye n'a pas pu se contenter de présenter les résultats « techniques » de cette géographie au monde de l'historiographie afin qu'ils y éprouvent leurs thèses. Il a dû lui-même réaliser de bout en bout le travail, en indiquant que et comment de meilleures localisations non seulement ramènent les événements des sources à des proportions autres et la plupart du temps considérablement plus modestes mais aussi forment un ensemble crédible et sensé où les faits s'articulent logiquement. Il s'agit en un mot de transposer, disons même de réécrire des chapitres entiers de l'histoire en vigueur.

On se doute bien que de cette œuvre de toute une vie, vu les opinions en la matière, dénuées de preuves depuis plusieurs siècles mais néanmoins obstinément maintenues, peu voire rien ne pouvait être confié à d'autres. Eprouvée à la pierre de touche d'une sérieuse géographie historique, la

[6] Ndtr. : C'est très exactement ce qui s'est passé avec le Professeur Georges Duby. Ce gentleman, modèle d'urbanité et d'ouverture intellectuelle, dans les nombreuses lettres qu'il m'avait adressées au fil des chapitres traduits de ***Déplacements historiques*** que je lui envoyais, n'avait cessé d'approuver et d'encourager Delahaye, jusqu'à ce que ce dernier, au cours d'une conférence à Noyon, se trouvât affronté au Professeur Bautier de l'Ecole de Chartes, lequel venait d'écrire un ouvrage sur Charlemagne que l'œuvre de Delahaye condamnait au pilon. Il est typique que cet imposant personnage vraiment « très spécialisé » ait dû demander à Delahaye qui était Orose (sic et resic !!!). Son intervention et celles d'historiens néerlandais inquiets pour leurs thèses entraînèrent le retrait de Duby qui m'écrivit encore une dernière lettre embarrassée et désolée, laquelle n'entame en rien mon estime pour lui.

« tradition » en vigueur, avec ses reconstitutions inculquées, va tellement à l'encontre du cours des choses, que de ce côté toute contribution utilisable était exclue : tous les panneaux de signalisation sont tournés à 180 degrés, la fin y détermine le début, la conséquence devient cause… et « le passé » est ce que les historiens en ont concocté ! C'est pourquoi Delahaye fut contraint de réaliser seul tout ce projet dans lequel toutes les facettes significatives de l'histoire des périodes à étudier sont abordées. Dans ce but, il élabora un procédé, toujours plus raffiné et plus précis, pour retrouver la localisation et le nom actuel de localités et autres données géographiques mentionnées dans les sources écrites tant au cours de la période entre l'arrivée et le départ des Romains qu'au cours du haut moyen âge qui lui fait suite. Pour cette dernière période, Delahaye règle leur compte à toutes les doublures dispersées ultérieurement à l'est et au nord, tandis que l'analyse fouillée de la Table de Peutinger (IV^{e} siècle) lui permet de découvrir que quelques lieux, considérés jusqu'à maintenant comme des centres capitaux des activités romaines, tombent hors de la Table, étant manifestement jugés sans grande importance et de ce fait abandonnés aux seuls archéologues. En outre, un total de quelque 450 séries d'amples textes latins d'historiens de cette époque établit que toutes ces informations connexes traitent globalement des mêmes territoires, localités et groupes humains, continuité qui prouve du même coup qu'il est impossible qu'une « véritable migration de peuples » ait pu avoir lieu au cours de cette période. Les Frisons, les Saxons et les ancêtres des Francs, tout comme d'autres tribus, étaient, lors de l'arrivée des Romains, présents de mémoire d'homme et en totalité dans le nord de la France. La véritable migration de peuples n'intervint qu'entre le VIII^{e} et le IX^{e} siècle du fait des causes et selon les modalités signalées plus haut : il s'agissait d'un déménagement d'ouest en est et du sud au nord (et non l'inverse !). Et, si du moins on l'avait découverte et reconnue, elle n'avait certes pas de quoi semer la panique dans l'histoire.

Aussi, le nœud de l'affaire, auquel on peut réduire le séculaire ***déraillement de l'histoire*** d'une si grande partie de l'Europe, se situe-t-il dans l'escamotage (côté allemand) du silencieux et pourtant massif déplacement de population vers le nord et l'est qui eut lieu à la fin de cette période. Afin de maintenir quand même l'impression de continuité, on a dû ensuite falsifier toute l'histoire antérieure. Voici ce que Delahaye y oppose : à partir des sources authentiques percer cette falsification afin de rétablir la continuité véritable. C'est la tâche fondamentale dont il s'est, pour l'essentiel, pleinement acquitté, corrigeant et précisant en même temps une foule de points de détail. A mesure de l'avancée de ses recherches, il fut à plusieurs reprises contraint à de radicales (r)évolutions, notamment dans ses manuscrits encore inédits[7]. Par conséquent, le fait qu'il ait raison est si solidement établi quant au fond, qu'il est vain de tenter de ruiner l'essentiel de ses thèses au moyen de sporadiques critiques de détail. Et ceci d'autant moins qu'il apparaît maintenant que depuis ses derniers livres (1980 et 1984), il a encore découvert nombre d'améliorations de localisations, confiées au papier ou seulement exposées encore oralement : améliorations qui découlent pour la plupart de la constatation qu'Agripina ou Agripinenses n'était pas Cologne mais Avesnes (à 240 km au sud-est de la ville allemande). – Auparavant l'intègre archiviste qu'était Delahaye, quand je lui demandais pourquoi il ne biffait pas (encore) Cologne, m'avait répondu : « Facile à dire, vous savez ; mais il me faut le prouver !... » Il a depuis surabondamment satisfait à cette exigence de preuve.

Breda, novembre 1992

[7] Ndtr. : Dieu merci, depuis, la Stichting Delahaye a pleinement rempli son rôle en publiant tous ces inédits, ainsi les deux tiers de ***De Ware Kijk op***…, dont ma traduction intégrale assortie d'un index est parue début 2009 sous le titre ***Des « histoires » à l'Histoire*** et le sous-titre : *Retour aux sources et réécriture du premier millénaire d'histoire de l'Europe du nord-ouest.* Tome I : I.S.B.N. : 978-2-9531219-2-6 ; Tome II : I.S.B.N. : 978-2-9531219-3-3 ; Tome III : I.S.B.N. : 978-2-9531219-4-0. On ne saurait lui en être trop reconnaissant !

L'ETAT DES CHOSES AVANT DELAHAYE

1) Après l'illusion de « Charlemagne à Nimègue », cette de « Willibrord à Utrecht » va également devoir disparaître irrévocablement. C'est ce que, il y a trente ans, m'a prophétisé un ami très vénérable et très savant. Bien que j'aie depuis, honnêtement et du mieux que je pouvais, collaboré avec la grâce, on menace cependant de vouloir toujours à nouveau réinsuffler quelque vie à cette seconde illusion. A quoi s'ajoute que par quelques futurs jubilés Willibrord – à savoir à l'occasion du 1200e anniversaire de sa mort et du 1250e anniversaire de sa traversée vers l'Europe – les méprises sur ses faits et gestes seront une nouvelle fois inculquées au peuple. Il ne sera donc pas inutile d'énumérer une fois encore les arguments, fût-ce sous une autre forme, peut-être plus accessible, et en y incorporant les données et corrélations encore découvertes depuis ma dernière publication sur le sujet. La question est de savoir si, après le départ des Romains (IIIe siècle) - dont la présence à Utrecht (Albiobola ?) est attestée par l'archéologie – la localité a continué à être habitée et même à être un centre régional jusqu'à la période de Willibrord et de ses successeurs jusqu'au Xe siècle comprise. On peut résumer la réponse à cette question dans les points suivants.

a. Tout ce que nous Néerlandais croyions savoir de notre histoire entre le IIIe et le Xe siècle, se trouve dans des chroniques françaises, rédigées loin des Pays-Bas. Leur application aux Pays-Bas fournit du coup trois énormes absurdités imbriquées. Primo, la supposition que les auteurs français puissent s'intéresser à ce coin perdu de l'Europe, dont beaucoup ignoraient même l'existence. Secundo, la supposition plus absurde encore qu'habitant si loin, ils aient pu être au courant des événements qui se passaient ici. Tertio, et c'est le clou de l'affaire, la conséquence que les Français auraient écrit sur un pays qui n'existait pas et se seraient pendant tout ce temps occupés d'une espèce de mythe de l'Atlantide.
b. De cette même période, les Pays-Bas ne possèdent aucun écrit, même pas une feuille de papier ni même un gribouillis de la taille d'un timbre-poste. Dans son « Out Hollandt, nu Zuyt Holland », Jacobus van Oudenhoven se gaussait déjà de l'absence totale de tout ancien écrit hollandais et concluait avec juste raison que devait être erronée l'explication que certains en donnaient, à savoir que la plupart des Hollandais étaient illettrés et ne savaient pas écrire. Il ne convient pas, proclamait-il avec indignation, de supposer un tel illettrisme chez un peuple aussi vif que les Hollandais : les écrits font défaut parce que le pays était inhabité. Le vieux Jacob avait parfaitement compris et exactement formulé la chose.
c. Entre le IIIe et le Xe siècle, toutes les terres basses des Pays-Bas, et même nombre de terres plus hautes jusqu'à environ 5 m au-dessus du niveau de la mer[8], se trouvaient submergées par les transgressions, en l'occurrence recouvertes par la couche de tourbe humide formée par les transgressions. Regardez n'importe quelle carte des Pays-Bas : vous verrez l'étendue que cela représente, si bien que le sol sur lequel on étalerait toutes ces données (bien des siècles plus tard !) n'existait même pas. Et ces faits n'étaient pourtant pas des broutilles. Ils comprenaient plusieurs grandes villes, un bon millier d'établissements humains, un siège épiscopal et un nombre respectable de paroisses et d'églises, une administration civile, aussi nécessaire qu'un diocèse mais tout à fait introuvable, le grand peuple des Frisones sous ses propres rois, parfois même plusieurs en même temps, avec un tel potentiel en hommes qu'il fut presque deux siècles durant une épine dans la chair des Mérovingiens et des Carolingiens. Ce peuple paraît avoir disposé d'une stupéfiante stratégie et parvenait à arranger les choses de façon à ce que toutes ses batailles contre les Francs eussent lieu en France. Naturellement ! Tous les stades de football de Frise étaient submergés si bien que le peuple ne pouvait jouer de matchs qu'à l'extérieur. Le comble c'est que de cet important et vaste matériel historique l'archéologie n'ait rien retrouvé aux Pays-Bas qui y ressemblât un tant soit peu.
d. Les Pays-Bas ne disposent d'aucun témoignage contemporain de son histoire supposée entre le IIIe et le Xe siècle. Ce n'est qu'au XIIIe siècle qu'on affirme pour la première fois (et, ironie de l'histoire, ce sont des étrangers qui le font !) que Willibrord avait siégé à Utrecht. A la fin du XIVe siècle, également pour la première fois, on met Wijk bij Duurstede en relation avec le Dorestadum carolingien. Vers la fin du XVe siècle, on fait pour la première fois de Nimègue le Noviomagus

[8] Ndtr. : Delahaye emploie l'abréviation N.A.P. (nouveau niveau d'Amsterdam) lequel se situe quatre centimètres plus haut que le zéro français, ce qui dispense d'un ajustement.

carolingien, ce qui entraîna automatiquement, du fait également de la redécouverte de la Table de Peutinger, qu'on proclama la Betuwe Île des Bataves. Auparavant, on avait déjà baladé Lebuinus et Ludger, les traînant de leur authentique champ d'action près de l'Isla (la Lys française et la Leie belge) vers l'Ijssel. Lorsque de nos jours, après diverses hésitations antérieures, cette histoire fut à nouveau mise en doute, la première réaction du Professeur F.W.N. Hugenholtz fut : « Nous disposons d'une tradition qui remonte aux Romains ». Il aurait fallu commencer par étudier cette affirmation : après une demi-heure, elle se révèle fausse, vu que les premiers chroniqueurs néerlandais n'en soufflent mot. On aurait également constaté en même temps qu'entre le XIII^{e} et le XVI^{e} siècle, les mythes commençaient à apparaître l'un après l'autre et qu'après il a encore fallu quelques siècles pour que la statue d'argile fût entièrement façonnée et terminée. Dans une question de ce genre, il faut naturellement commencer par le commencement, c'est-à-dire par la question : quel est l'auteur qui a le premier avancé une affirmation donnée ? C'est quand même le moins qu'un historien de métier doive faire quand il invoque l'argument de la tradition. En l'occurrence, la tradition est totalement dénuée de fondement dans les faits anciens et est à son tour de date fort récente. Pour plus de commodité, on se contente à ce propos de négliger (s'il ne s'agit pas d'une négation consciente !) que dans tous les cas un intervalle de quatre à huit siècles sépare les faits de l'époque où ces faits furent pour la première fois revendiqués pour les Pays-Bas, tandis qu'au cours de cet intervalle aucun texte ne vient les confirmer, les premiers auteurs néerlandais ne commençant à les évoquer qu'à la fin du XIII^{e} siècle. Elle est en bien triste état, la recherche historique aux Pays-Bas, si un archiviste régional doit dénoncer des erreurs aussi fondamentales dans l'approche scientifique.

*****

2) En dépit des évidentes absurdités énumérées ci-dessus, lesquelles démasquent d'emblée le caractère mythique des conceptions traditionnelles, ces dernières se révèlent toutefois extrêmement coriaces. Et ceci parce que les historiens n'avaient jamais remarqué les erreurs de base et que leur lavage de crâne avait été si radical qu'ils ne pouvaient qu'éclater, je cite, d' « un rire homérique[9] » lorsqu'on leur colla le nez sur les faits. Le tragique de l'affaire était que ce « rire homérique » aurait dû concerner leur propre incapacité à percer les mythes, si bien qu'il se révéla nécessaire de leur administrer lentement et précautionneusement les injections de vérité historique. Cela fait du reste déjà des années que la question est résolue, même si le monde académique tente de le nier ou de le dissimuler. Dès 1965, j'ai prouvé, en en donnant les raisons, que le célèbre Dorestadum carolingien, un des nœuds cruciaux des mythes et un aiguillage capital de la gare de triage des reconstructions historiques, n'était pas à chercher aux Pays-Bas. En 1968, le Service archéologique national (Rijksdienst voor Oudheidkundig Bodemonderzoek ou R.O.B.) se mit à fouiller à Wijk bij Duurstede. En dépit des sommes astronomiques investies dans l'affaire, rien de convaincant n'apparut. Le seul résultat fut que le doute quant au caractère carolingien de Wijk bij Duurstede gagna de part en part comme un feu de bruyère et finit par devenir général. Entre-temps, pour diminuer ou du moins adoucir la peine de l'inévitable désillusion, j'avais fait paraître en 1977 une étude intitulée « *De mythe van de Normannen in Nederland* » (Le mythe des Normands aux Pays-Bas), où je prouvais que les Normands n'ont jamais mis les pieds aux Pays-Bas et que par voie de conséquence Dorestadum, qui occupe une place centrale dans les relations de leurs raids, ne se situait pas aux Pays-Bas. Le Professeur W.A. van Es, directeur du R.O.B. s'écria en réponse : « C'est un non sens pur et simple, ce qu'affirme Delahaye ! » et fit paraître ensuite (avril 1978) un numéro spécial de « Spiegel Historiael » composé à la va-vite, où on peut lire en termes clairs qu'en dépit de son exclamation on n'avait pas pu trouver de preuve que le Dorestadum carolingien se situait bien à Wijk bij Duustede. Comme seul argument restant, il ne pouvait invoquer que « la tradition », lisez le mythe, exemple classique d'idem per idem, prouver un mythe par un mythe en répétant une fois encore ledit mythe. Depuis la publication de 1978, les historiens sérieux ont fait une croix définitive sur Wijk bij Duurstede et les fouilles qu'on y mène sont devenues la risée publique de maint archéologue amateur.

[9] Ndtr. : Rien d'étonnant. Schopenhauer disait déjà que toute nouvelle vérité passe par trois phases : elle commence par déclencher une tempête de rires ; elle est ensuite farouchement attaquée ; elle finit enfin par être acceptée comme une évidence.

Pour faire court : depuis, l'ensemble des Pays-Bas peut savoir que Van Es a depuis longtemps reconnu son erreur à huis-clos, même s'il lui est difficile de la concéder à la face des Pays-Bas. Les techniciens du R.O.B. ont démontré par leurs recherches que Van Es se trompait d'au moins un siècle dans ses déterminations, tandis que le terrain de Wijk bij Duurstede, du fait de la collecte d'ossements par ses habitants, du bouleversement du sol jusqu'à une profondeur d'un mètre et demi et du dérangement des couches culturelles avait pratiquement perdu toute valeur en tant qu'objet archéologique. En d'autres lieux où l'on fait appel au R.O.B., il fait sur le champ demi-tour dès qu'il s'aperçoit que des personnes incompétentes y ont manié la pelle. A juste titre ! A Wijk bij Duurstede on a oublié toute prudence, car, comme il fallait que Dorestadum apparût, elle ne manquerait pas d'apparaître ! Ce que l'on a trouvé confirme jusque dans le détail ce que les sources nous apprennent sur le secteur de la Merwede, lesquelles, pour rares qu'elles soient, décrivent pourtant suffisamment cet établissement comme une création du X^{e} siècle qui fut ruinée en 1018 sur ordre de l'empereur. Car c'est ce « village de pêcheurs et nid de brigands » qu'on a exhumé. Et le nom de cet établissement humain était Munna.

Van Es ferait mieux d'avouer publiquement son erreur ; car son attitude de Guillaume le Taciturne d'Amersfoort bloque sérieusement l'avancée de la science. Il devrait au moins retirer son exclamation « C'est un non sens pur et simple, ce qu'affirme Delahaye ! », parce que j'en ai plus qu'assez de me la voir coup sur coup jeter à la figure par des journalistes dont les archives de coupures de journaux ont manifestement pris des années de retard. Bon ! Tout cela ne serait pas si grave parce que nous, aux Pays-Bas, savons depuis ce qu'il en est. Ce qui est fâcheux par contre c'est qu'à l'étranger l'image du Wijk bij Duurstede carolingien reste en vigueur et que par exemple – manifestement à l'instigation des Pays-Bas – l'Université de Lille a récemment fait paraître des ouvrages basés en grande partie sur le flop de Van Es à Wijk bij Duurstede. Que les Pays-Bas historiques se décident enfin à jouer franc jeu, sinon ils devront sous peu essuyer une averse de huées internationales, quand on s'apercevra à l'étranger qu'on a été volontairement et consciemment mené en bateau. Pour les Pays-Bas, la bévue de Wijk bij Duurstede doit signifier la fin de toutes les rêvasseries sur la période carolingienne. Les sources décrivent comme une trinité inséparable Traiectum, Dorestadum et Noviomagus (Batua comprise). Si Dorestadum doit vider les Pays-Bas, ce que Van Es a suffisamment prouvé, on scie une indispensable patte à Utrecht en tant que Traiectum de Willibrord et Nimègue échoue aussi automatiquement au titre de Noviomagus carolingien. Il n'y a plus rien à y faire et dix Bronnenboeken[10] ne pourront l'arrêter ; Nimègue peut donc sans inconvénient se dispenser des sept suivants. L'échappatoire désespérée de certains historiens, qui n'acceptent plus que Wijk bij Duurstede soit Noviomagus mais veulent affirmer que Dorestadum doit en ce cas s'être situé ailleurs aux Pays-Bas (remarquez bien ce « doit ») est une sottise qu'un scientifique ne peu présenter s'il ne dispose d'aucun argument pour l'étayer.

*****

3) Dans notre recherche de la localisation exacte de Traiectum, nous disposons de deux sortes de sources, à savoir les chartes de Traiectum et les Vies des saints qui ont exercé leur missionnariat dans cette cité ou tout à côté ou dans la région. Les chartes de Traiectum ont été rassemblées (copiées) dans un registre qu'on appelle le Cartularium de Radboud, copie qui fut réalisée dans le monastère d'Egmond. On suppose, conforté en cela par un acte de l'abbaye d'Egmond présent dans le Cartulaire, que les copies ont été réalisées au XII^{e} ou au XIII^{e} siècle. Il convient de signaler en même temps la particularité que les Annales d'Egmond, apparues à la même époque et complétées plus tard, ne contiennent aucune donnée du Cartulaire, même pas la mention de Willibrord comme premier évêque d'Utrecht. Autrement dit, les moines d'Egmond, qui, en dignes enfants de leur époque, ne débordaient certainement pas d'esprit critique et de réserve historiques, n'en ont pas moins su ou senti

[10] Ndtr. : Bronnenboeken signifie Livres des sources. Il s'agit de trois tentatives désespérées de sauver la Nimègue carolingienne au moyen de tripotages de textes subtilement triés et découpés et même d'une falsification pure et simple. Pourquoi trois ? Parce qu'à mesure que Delahaye dénonçait une bourde majeure, comme l'évêque de Noyon attribué à Nimègue, il fallait une nouvelle version. A en juger d'après son site Internet, Nimègue a renoncé depuis à son radotage carolingien mais elle a, tout aussi stupidement, jeté son dévolu et sur l'*Oppidum Batavorum* et sur l'*Ulpia Noviomagus* : pendant qu'on y est, autant se servir largement !

intuitivement que ce riche matériau n'appartenait pas à Utrecht. Ils avaient vécu de trop près la genèse des Pays-Bas, la naissance d'un nouveau diocèse et la formation d'un nouveau comté pour ne pas s'aviser que cette nouvelle terre ne pouvait avoir eu la préhistoire exprimée dans les actes venus de Gand. Aussi, lorsque les Annales d'Egmond commencent à évoquer les évêques d'Utrecht, ne soufflent-elles mot de Willibrord et de ses successeurs.

On attribue généralement le rassemblement de ces chartes à l'évêque Radboud, qui copia les pièces vers 900 afin de s'en servir pour défendre les droits et probablement aussi la survie du diocèse. Comment ces chartes, depuis la France, aboutirent-elles à Egmond ? Le problème paraît plus ardu qu'il ne l'est en réalité. L'abbaye d'Egmond était une fondation de Gand, réalisée vers 950. Dans la première phase de son existence, elle fut occupée par des moines de Gand, tandis qu'à cause de la relation de filiation, des échanges intensifs ont continué longtemps encore à exister entre les deux monastères. L'arrivée à Gand de la documentation de Traiectum est facile à expliquer. Le comte de Flandre a puissamment aidé et enrichi les abbayes, primo pour qu'elles l'aident dans sa politique d'éviction d'influences étrangères, secundo afin de mettre, également dans le domaine ecclésiastique, de l'ordre dans le chaos causé par les Normands. C'est ainsi qu'il força l'abbaye Saint Bertin (Saint-Omer) à renoncer à sa stricte clôture monastique et à sa pure vie contemplative pour assumer la pastorale dans la région environnante. Dans ce contexte, il est significatif que cette abbaye intervint alors dans diverses paroisses qui appartenaient auparavant au diocèse de Traiectum et que ces paroisses se situent précisément au nord, dans l'actuelle Flandre occidentale.

Sur cet arrière-plan, rien d'étonnant à ce que la documentation de Traiectum ait abouti à Gand où elle ne tarda pas à ne plus être comprise et où, au XII^{e} siècle – ce fameux XII^{e} siècle que nous ne cessons de rencontrer à nouveau comme le début de la confusion de langage babylonienne – apparut l'opinion que cette documentation appartenait à Utrecht. C'est ainsi qu'elle aboutit à Egmond, où on la laissa néanmoins provisoirement dans l'armoire comme non applicable aux Pays-Bas. L'application à la Hollande et à Utrecht ne commença qu'un sérieux laps de temps plus tard, lorsque le diocèse d'Utrecht eut reçu une copie complète du Cartularium de Radboud, en fit un « Liber Donationum », l'étoffa de quelques fausses chartes et le tint à jour, suggérant ainsi une continuité entre l'ancien Traiectum et Utrecht introuvable dans le Cartularium de Radboud proprement dit. Tout cela explique que cette documentation ne trouva pas le chemin de la région authentique et que les autres sources historiques, chroniques, chartes et Vies de saints furent également conçues dans l'esprit des déplacements. De ce fait, il était exclu que les historiens français et flamands pussent encore concevoir l'idée que ce matériau historique appartenait à la Flandre française. Cette idée ne pouvait éclore qu'après qu'on eut – en première étape – percé à jour le mythe de Nimègue.

Qui penserait que cette reconstruction de l'errance du Cartularium de Radboud est tirée par les cheveux, commet une erreur, vu que le Cartularium lui-même comporte une preuve décisive de sa justesse. Il donne en effet une liste de biens du diocèse de Traiectum d'environ 870. On y mentionne 205 noms de localités où le diocèse possédait des droits et des biens. Ce sont toutes de localités françaises, jamais retrouvées ni même suggérées aux Pays-Bas, hormis quelques tentatives du Professeur et Docteur D.P. Blok qu'on peut d'emblée rejeter sans plus parce qu'il s'escrime avec moins de 1% de la liste et passe tout bonnement le reste sous silence. Et lorsqu'un personnage aussi inventif sort prestement de sa manche, comme si de rien n'était, des localisations jamais prouvées, tout en en sautant plus de 99% (toujours comme si de rien n'était !), on peut être tout à fait sûr que les Pays-Bas n'offrent aucune possibilité de localisation à cet énorme matériau historique, sans compter qu'en 870 il est tout à fait impossible que 205 localités aient pu exister dans les parages d'Utrecht, l'existence même d'Utrecht à cette époque étant encore dans les nuages ou pour mieux dire sous les eaux. Originellement, les actes de la liste ont été rédigés sur place, ce que le rédacteur fait clairement remarquer, si bien que le mythe d'Utrecht est irrémédiablement coulé à pic. Mais il n'y a pas que ces 205 noms de localités ; nous devrons également recueillir à partir des autres sources un nombre encore plus grand de localités mentionnées en liaison avec Traiectum, avec les détails géographiques connexes. Et ceci pour mettre fin à la fable de « Willibrord à Utrecht » avec quelque 500 preuves, ainsi que pour montrer aux historiens néerlandais ce qu'est la géographie historique.

On est frappé par le fait que dans la collection de l'évêque Radboud n'apparaissent que des pièces appartenant au diocèse et le concernant. La donation de 722 par Charles Martel (texte 55) semble au premier abord détonner dans l'ensemble, parce qu'elle est une donation au monastère de Saint Willibrord. Vu le caractère de ce qui est donné (à savoir la confirmation matérielle de l'abbaye

elle-même) elle s'avère toutefois être une donation au diocèse, ce qui montre en même temps quel lien étroit – non seulement géographique mais aussi organisationnel – unissait, surtout au cours de la période initiale, le siège épiscopal à l'abbaye de Willibrord. Inversement, il s'avère que dans la documentation de cet Aefternacum (Eperlecques) tout proche, qui s'est dispersée d'une tout autre façon, on ne rencontre aucun document du diocèse. La raison en est que l'abbaye proche, après la mort de Willibrord n'a pas tardé à suivre sa propre voie et a complètement perdu au cours d'un siècle son caractère spirituel et missionnaire pour subsister seulement comme un complexe de biens (ce qui exclut toute authenticité de la lointaine Echternach en tant qu'abbaye de Willibrord). L'évêque Hunger a dû en 857 déplacer le siège de Traiectum (Tournehem) lors de la prise et de la destruction de la ville par les Normands. Il émigra à l'abbaye de Prüm, d'où il obtint un asile temporaire à Berg sur Sauer. Quelques années après, il a regagné son diocèse. Les évêques résidèrent ensuite à Dorestadum (Audruicq) ou à Daventria (Desvres). Une foule de circonstances condamnaient à mort le diocèse de Traiectum. L'évêque Radboud, tout à fait sur une voie de garage, a encore résidé quelque temps vers 900 en qualité d'évêque de Traiectum, sans doute à Daventria (Desvres) jusqu'à ce que le diocèse disparaisse sans bruit de l'histoire.

L'autre matériau de base de notre exposé, ce sont les descriptions des vies des missionnaires dépêchés aux Fresones et aux Saxones. Il s'agit une fois encore de sources qui, appliquées aux Pays-Bas, leur vont comme manteau d'Arlequin à un prince, mais qui situées dans leur région authentique forment une image logique et cohérente, couverte en outre par un grand nombre de détails géographiques qui prouvent surabondamment l'exactitude de leur localisation dans la bonne région. Il va sans dire que nous devons commencer cette recherche par les premières informations sur la mission chrétienne parmi les Fresones. Car – comme nous le verrons – cette mission existait sur place depuis au moins 80 ans avant l'arrivée de Willibrord, ce qui constitue en même temps une preuve définitive qu'elle ne visait ni la Hollande ni Utrecht ni la Frise néerlandaise. Il va de soi que les historiens néerlandais évacueraient cette préhistoire en la déclarant légendaire ou hautement douteuse, vu que cette prédication antérieure est tout à fait impossible à situer aux Pays-Bas. En contrepartie, ils ont par contre déclaré historiquement fiables les légendes hollandaises qui n'apparurent qu'après le XII^{e} siècle. C'était un déplorable troc, que l'observation de la chronologie condamne d'emblée sans appel, car un texte du XIII^{e} ou du XIV^{e} siècle doit par définition céder le pas à un document contemporain authentique du début du VII^{e} siècle. Il ne saurait naturellement être question de déclarer légendaire tout ce qui ne colle pas avec ce qu'on a concocté depuis le XII^{e} siècle. Lorsque, pour comble de catastrophe, on ne commence la recherche qu'après le XII^{e} siècle, on ne remarque même pas ce troc.

Je donne enfin des textes empruntés aux « sources du diocèse d'Utrecht » depuis le milieu du X^{e} siècle. Cette série chronologique de textes prouve définitivement que le diocèse de Traiectum de Willibrord et le diocèse d'Utrecht sont deux institutions tout à fait distinctes qui n'ont été accouplées que du fait d'une malheureuse doublure du même nom : Traiectum, nom ancien et authentique de Tournehem, et Traiectum, latinisation introduite après coup pour Utrecht, ce qui à l'époque était une façon de procéder acceptable et tout à fait normale. Cette identité de nom n'était pas fatalement vouée à amener une confusion, ce qu'elle n'a du reste pas fait au cours des trois premiers siècles. Le déraillement ne débuta que lorsque l'abbaye d'Echternach commença au XII^{e} siècle à avancer des prétentions en Hollande. Bien que ces prétentions n'eussent été que très chichement honorées, elles n'en imposèrent pas moins à Utrecht et à la Hollande l'idée que le siège de Willibrord s'était situé à Utrecht. Des déplacements réels ou fictifs comme ceux de la Frisia et de la Saxonia vers le nord et l'est, de Lebuinus et de Ludger dans la région de l'Ijssel, avaient déjà fait le lit de la localisation du Traiectum de Willibrord à Utrecht, laquelle finit par être goulûment gobée, quoiqu'il soit digne de remarque qu'elle ne fut considérée comme un fait établi qu'au XIV^{e} siècle, ce qui traduit à nouveau une certaine hésitation. L'assimilation du siège de Willibrord à Utrecht fut fortement impulsée par la Frise, où la fable de Dokkum comme lieu du martyre de Boniface avait déjà été accueillie depuis quelque temps à bras ouverts. Et bigre ! Pourquoi s'en priver ? Ce n'étaient pas les Frisons en effet qui avaient massacré le saint : c'étaient les gens de Groningue qui avaient fait le coup !

*****

4) Puisse cette consolante pensée nous conforter lorsque nous commencerons tantôt l'étude des textes. Mais auparavant il nous faut encore exposer brièvement mais à fond, en guise de base à cette étude des

textes, dans quelle(s) chausse(s)-trappe(s) nos historiens traditionnels, s'agissant de la période romaine et du haut moyen âge aux Pays-Bas, sont tombés – quand ils n'y ont pas sauté à pieds joints – et du coup aussi comment on peut et on doit en retirer leur historiographie. Il s'agit en effet ici d'une évidente confusion entre les auteurs contemporains relatant leur vécu et ceux qui (au cours du deuxième millénaire) ont interprété ces textes de travers et amené ainsi la science sur une fausse piste historico-géographique. Sont notamment en cause l'« orientation sur l'ouest[11] » ainsi que la méprise qui fait du Renus le Rhin : ce n'est qu'au IX^{e} siècle que cette orientation sur l'ouest commença à céder la place à notre orientation sur le nord et que l'hydronyme Renus commença à désigner le Rhin allemand et néerlandais.

L'orientation déviant vers l'ouest n'est pas qu'une hypothèse, c'est un fait indéniable. On ne cesse de rencontrer dans les textes que des établissements datant de l'antiquité et identifiés avec certitude (contrées, cours d'eau, paysages, etc.) que nous savons situés à l'ouest, n'en devraient pas moins être cherchés au nord à en croire les vieilles sources écrites ou à en croire également un point cardinal figurant dans leur nom depuis un temps immémorial : il va de soi que la même remarque s'impose pour les autres points cardinaux. On ne rencontre pratiquement jamais de cas où « le nord égaré » soit pile notre ouest. Aussi peut-on le plus facilement définir ainsi l'ancienne orientation : les textes latins ne mentionnaient généralement pas les points intermédiaires entre les points cardinaux mais s'en tenaient aux quatre quartiers ; pour eux le nord était en haut à gauche, l'est en haut à droite, le sud en bas à droite et l'ouest en bas à gauche, ce qui équivaut à une déviation moyenne vers l'ouest de 45°, autrement dit une orientation sur le nord-ouest. Comment en est-on arrivé à une orientation qui nous paraît si étrange ? La principale explication était probablement que toutes les voies romaines qui menaient de Rome aux régions du nord (Gallia, Germania, Brittania), présentent globalement une même dérive à gauche. Il n'y avait toutefois pas là mort d'homme. Les malheurs ne commencèrent que parce que, vers la fin du premier millénaire, on commença à ajuster de plus en plus cette ancienne orientation à une vue cosmologique plus juste. Certes on améliorait ainsi pour le futur l'orientation, mais les vieux documents restaient inchangés où le terme mord était aussi utilisé pour une grande partie de notre ouest. Aussi au cours des siècles suivants alla-t-on chercher les contenus des actes en question, du fait de leur mention du nord, dans le nord véritable entre nord-ouest et nord-est, et certainement pas là où ils se situaient réellement, à savoir entre ouest et nord-ouest, ce secteur étant à juste titre appelé dorénavant ouest. Cette dérive nordique tourna à la catastrophe. Toute une région qui constituait le centre de l'Europe du nord-ouest de l'époque romaine à l'époque carolingienne fut éliminée en bloc et son inventaire historique étroitement associé fut repoussé vers les lointains confins du nord et de l'est, où on le dispersa si arbitrairement à droite et à gauche, avec bien des contradictions et des impossibilités et la plupart du temps à partir d'une certaine graphie du nom, que toute reconstitution devint une entreprise désespérée. Et tout ceci du fait de cette seule méprise sur ce petit mot de « nord » ! Cette méprise aurait toutefois facilement être décelée si on n'avait pas été tellement obsédé par de souhait de donner après coup à la jeune « grande patrie » néerlandaise une histoire forçant le respect.

C'est sur le même plan que se situe la question du « (complexe de) l'Escaut et du Renus » (ce dernier hydronyme étant non pas un nom propre mais un terme générique signifiant fleuve). Les voies romaines documentées, menant le long de la rive gauche de ce « fleuve », obliquant au-delà de Strasbourg vers l'ouest, pénétraient en Germania[12] pour atteindre enfin la côte de la Manche et du Pas-de-Calais. Il est possible que les Romains aient d'abord vu dans le complexe de cours d'eau qu'ils rencontraient en continuant leur voyage, une continuation du « fleuve » qu'ils laissaient à leur droite près de Strasbourg et qui y disparaissait dans un territoire sans intérêt pour eux, territoire qui ne commença à offrir quelques perspectives qu'avec les progrès de la régression (après une longue

[11] Ndtr. : Rappelons que le soleil ne se lève à l'est qu'à l'équinoxe (21 mars et 21 septembre, l'aberration atteignant 45° aux solstices) et qu'avant la boussole, la détermination de l'est – ou orient, ce qui a donné notre mot orienter – et des autres points cardinaux, dépendait donc de l'époque à laquelle on l'effectuait.
Cette « orientation sur l'ouest » est facile à vérifier : nos églises sont censées être tournées vers l'est, or elles pointent plutôt le nord. Ce qui est étrange, c'est que cet usage perdure : on parle d'un Escaut oriental et occidental et d'un port est et d'un port ouest de Dunkerque (cette dualité étant toute récente), alors que ces orientations divergent d'un petit quart. Voir aussi : ***Des « histoires » à l'Histoire*** pages 30 et 31.

[12] Ndtr. : Relisez bien cette phrase pour vous pénétrer de l'idée que la Germania antique n'est pas l'Allemagne !

transgression antérieure qui ne commença à refluer qu'au premier siècle avant Jésus-Christ), mais fut à nouveau assailli un siècle et demi après par une nouvelle transgression. Quoi qu'il en soit, la question suit du reste un cours tout à fait parallèle à la précédente. Lors de leur arrivée, avec leur orientation ancienne, les Romains n'avaient aucune difficulté à qualifier de « vers le nord » leur marche de Strasbourg à Boulogne. Au contraire. Mais les chercheurs de plus d'un millénaire après, lorsque, surtout après le grand et silencieux glissement des peuples vers l'est et le nord, ils décalèrent de plus en plus et enfin définitivement l'hydronyme Renus vers l'est et le nord, ont, avec le nom, tout bonnement emporté également le passé millénaire du Renus de l'ouest, afin surtout de ne pas manquer de considération au « Vater Rhein[13] ». Ici aussi aura joué son rôle l'argument formel qu'un cours d'eau toujours présenté comme coulant vers le nord dans les actes anciens n'avait rien à faire dans l'ouest, perdant ainsi de vue que l'ancien nord (sans correction) correspondait en grande partie à l'ouest de la nouvelle orientation. Le même « argument » ne tarda pas à disqualifier également d'autres cours d'eau de la côte occidentale française dont les noms furent attribués aux côtes du nord de l'Allemagne. Et c'est ainsi qu'on y remplit des siècles de vide avec de l'histoire !

Qu'il soit clair que tout ceci impose la plus grande circonspection et le plus grand sens critique lors de l'étude des sources des épisodes de l'histoire du nord-ouest de l'Europe dont il est ici question. Seule une partie minimale des documents dont nous disposons à ce sujet nous est parvenue sous forme originale si bien que, vis-à-vis de presque toute la documentation, il convient de rester sur nos gardes pour déceler des « corrections » introduites par suite des interprétations erronées, du fait des causes susnommées, au cours des siècles qui séparent les faits de leur reproduction. Il nous faudra donc consulter les plus anciens textes originaux sur l'époque des missionnaires ou, là où ils font défaut, éliminer des copies les modifications manifestement apportées. Par ailleurs, les sources romaines directes peuvent nous être d'un grand secours pour la reconstruction des événements et tout particulièrement pour la localisation des noms de localités et autres toponymes mentionnés dans les actes du temps des missionnaires. A cette époque en effet la continuité historique depuis les Romains n'était pas encore bouleversée par l'émigration de masse et la confusion des doublures pas plus que par le cafouillage avec deux systèmes d'orientation divergents. Parmi les sources romaines, l'Itinéraire d'Antonin (I.A., II^{e} siècle) et – du fait de son caractère infalsifiable – la Table de Peutinger (T.P., IV^{e} siècle) présentent un intérêt crucial à condition de les étudier à fond et sans à priori. Jusqu'à maintenant, ce type d'étude a toutefois, du moins en ce qui concerne notre coin nord-ouest de l'Europe, particulièrement brillé par son absence. C'est ainsi que Konrad Miller, dans son introduction à son édition de la Table de Peutinger (1887-1888 : voir l'édition de 1962, page 6), estimait pouvoir situer une petite série de localités néerlandaises sur cette carte : Leyde, Rotterdam, Dordrecht, Nimègue mais devait constater ensuite : « In Belgien bleibt eine grosse leere Fläche, die nächste Strasse folgt erst von Boulogne[14]… ». Cette « leere Fläche » ne figure naturellement pas sur la Table de Peutinger : elle n'apparaît que parce qu'on en fait une reconstitution fausse sur une carte actuelle ; reconstruction selon laquelle les Romains, par manque de routes, auraient pénétré aux Pays-Bas en évitant la Belgique et en faisant pour ainsi dire un énorme détour par la bande. Le fait que cette ânerie soit encore tolérée 100 ans après n'est explicable que par un respect déplacé pour les boy-scouts humanistes de la Hollande du XVII^{e} siècle. Il faut en outre être sûr de plus d'une halte par itinéraire si l'on veut, avec une règle et un compas, pouvoir identifier les haltes intermédiaires. Et cette certitude, Miller n'en disposait certainement pas. Comme on le verra coup sur coup par la suite, la Table de Peutinger requiert assurément une meilleure approche que la naïveté de Miller et elle offre, avec plus de sûreté encore que l'Itinéraire d'Antonin, la possibilité d'identifier les localités inconnues sur les itinéraires antiques.

Puisse l'énumération ci-dessus des moyens auxiliaires à mettre en œuvre augmenter le crédit accordé aux conclusions auxquelles ceux-ci et les méthodes de recherche appliquées ci-après ont mené et mènent encore. Le temps de prêter également une explicite attention à tout l'arsenal de géographie historique utilisé pour ce faire ne peut manquer d'arriver lui aussi. Mais à ce stade il s'agit tout d'abord de faire saisir le caractère raisonnable des trouvailles réalisées par cette voie, la méthode de

[13] Ndtr. : *Der Vater Rhein*, le Père Rhin, c'est ainsi en effet que les Allemands qualifient le Rhin, fleuve doté par eux d'une véritable charge mythique et patriotique.

[14] Ndtr. : Traduction littérale : En Belgique reste un grand espace vide, la voie voisine suit seulement à partir de Boulogne.

travail étant naturellement implicitement en cause et étant également abordée de ci de là de façon thématique. J'ai opté pour la forme du commentaire de textes, précisément pour donner autant que possible une allure « live » au récit et pour éviter de le laisser s'enliser dans des raisonnements par trop secs et par trop abstraits.

Dans cette optique, le lecteur, afin de trouver son chemin, sera d'abord aidé par une indication précise du contenu et surtout par les nécessaires renvois en avant et en arrière aux textes encore à traiter ou déjà abordés. C'est ainsi qu'on trouvera, avec quasiment chaque texte (littéral et/ou résumé), en même temps la ou les source(s), la note (courte ou à plusieurs reprises couvrant plusieurs pages) ainsi que les éventuels numéros des textes parallèles complémentaires.

Afin de faciliter la consultation de l'ouvrage, on trouvera à la fin un copieux index.

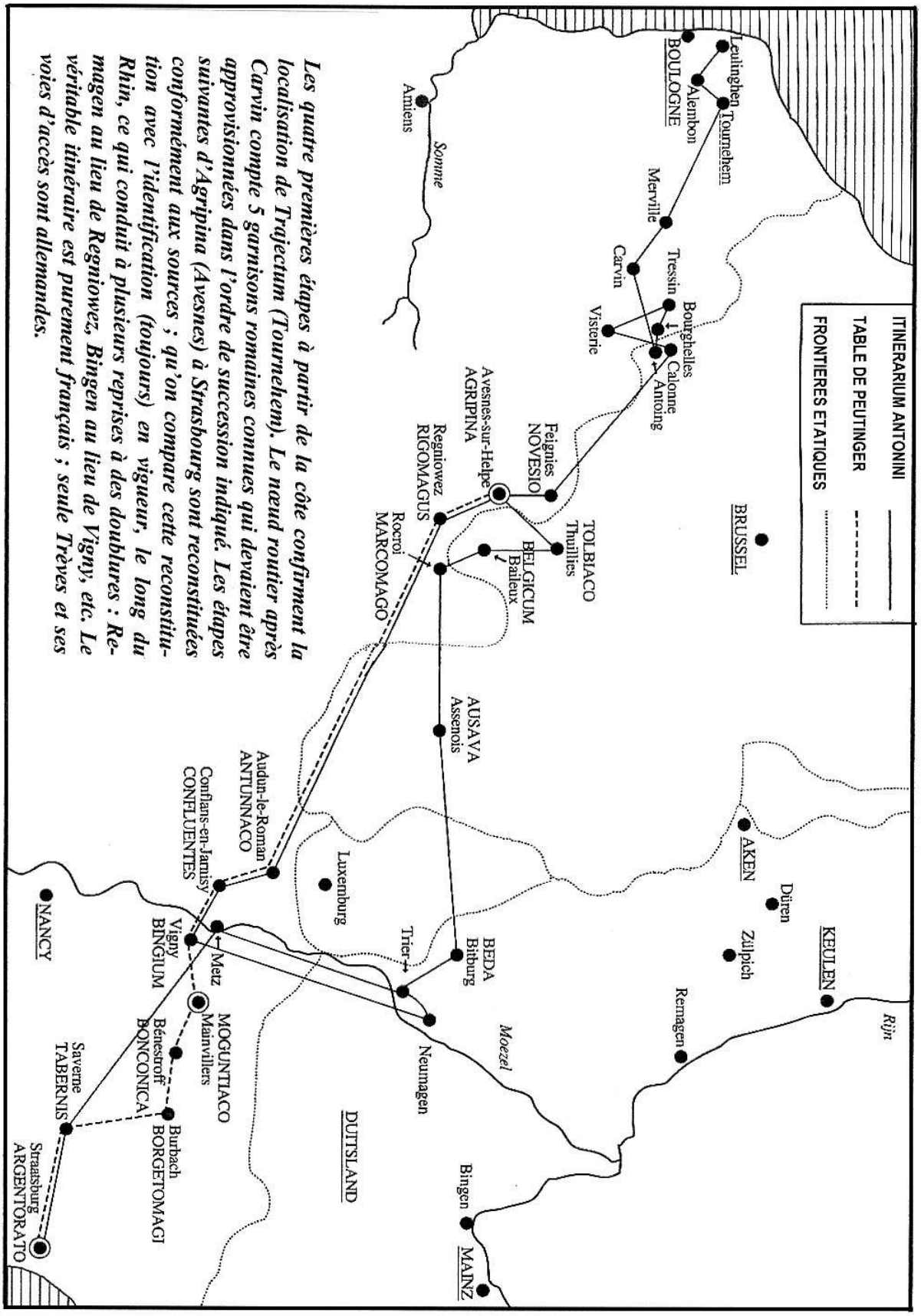
Après ce mode d'emploi, nous pouvons commencer l'étude des textes. Puisse-t-elle être féconde pour les lecteurs et leur donner, comme à l'auteur, un sentiment de vraie satisfaction et de soulagement, chaque fois qu'ils constateront que les événements historiques, même ceux qui nous occuperont ici, ne laissent pas de constituer une trame logique.

*****

Voici pour finir quelques explications rédactionnelles :

- La présente publication renverra un certain nombre de fois à W.K. : il s'agit de DE WARE KIJK OP… (1984), opus magnum d'Albert Delahaye, traduit par Jacques Fermaut sous le titre « ***Des « histoires » à l'Histoire*** » et le sous-titre « *Retour aux sources et réécriture du premier millénaire d'histoire de l'Europe du nord-ouest* ».
- Dans les textes cités, les noms propres de personnes et de localités seront toujours orthographiés conformément à la source utilisée, accompagnée si nécessaire d'une graphie plus usuelle ; d'où il s'ensuit que le terme fréquent d'Agripina sera écrit aussi bien avec un p qu'avec deux.
- Tant dans l'Itinéraire d'Antonin que dans la Table de Peutinger, les variations de la désinence des noms latins pour la même localité est imputable au fait qu'on utilise parfois le nominatif mais la plupart du temps l'un des locatifs ; c'est ainsi que la localité de Moguntiacum (nominatif) se rencontre souvent au locatif Moguntiaco.
- Les millésimes qui suivent l'en-tête de chacun des textes sont partiellement exacts, partiellement approximatifs, ce qui va de soi.
- Dans la mention des sources, j'emploie très souvent les abréviations suivantes :

  AS : Acta Sanctorum
  HdF : Histoire de France
  MGS : Monumenta Germaniae Historica Scriptorum.



Les quatre premières étapes à partir de la côte confirment la localisation de Trajectum (Tournehem). Le nœud routier après Carvin compte 5 garnisons romaines connues qui devaient être approvisionnées dans l'ordre de succession indiqué. Les étapes suivantes d'Agripina (Avesnes) à Strasbourg sont reconstituées conformément aux sources ; qu'on compare cette reconstitution avec l'identification (toujours) en vigueur, le long du Rhin, ce qui conduit à plusieurs reprises à des doublures : Remagen au lieu de Regniowez, Bingen au lieu de Vigny, etc. Le véritable itinéraire est purement français ; seule Trèves et ses voies d'accès sont allemandes.

VUE DE LA REGION CONCERNEE

Aken = Aix-la-Chapelle – Brussel = Bruxelles – Keulen = Cologne – Mainz = Mayence
Moezel = Moselle – Rijn = Rhin

Si l'on réalise que Marcomagus s'appelle chez Tacite Marcodurum (Rocroi) et qu'on considère en même temps le nom de Tolbiacum (Thuillies), il apparaît nettement que Cologne a tout à fait à tort reçu le nom d'Agripina et l'on voit d'où elle tire ses satellites Düren et Zülpich. Ces annexions voire négations, perpétrés en territoire agripinien, Cologne n'a pu s'y livrer que très tard (à la fin du moyen âge). En ce qui concerne la prétention de Cologne à être Agripina, voir notamment aussi le texte 131.

A : LA PRÉHISTOIRE DE LA MISSION CHEZ LES FRESONES

Texte 1-20

Dorénavant nous allons jusqu'à la fin de cet ouvrage partir de (séries de) textes provenant de relations, de citations, de déclarations, etc. Nous pouvons ainsi retirer du chapitre à venir une certaine impression de la situation de l'Eglise pendant les derniers siècles avant l'arrivée de Willibrord et des siens, ainsi que de leurs prédécesseurs les plus proches dans l'œuvre de christianisation en cours dans ces contrées.

Texte 1
La dépouille mortelle de Victor de Xanten gît à Thérouanne : an 516

Antimond, évêque de Thérouanne, découvre et élève sur les autels les corps des saints Victor et Ursus (martyrs thébains)
Source : Bled, Régestes des évêques de Thérouanne, 5.

Note : Ce texte, qui en lui-même n'a pas grand rapport avec la spécificité de notre sujet, donne une bonne illustration des difficultés qui nous attendent dans ce chapitre de l'histoire. La fréquente mention de ceux qu'on appelle les martyrs thébains, emmenés par Victor et Ursus (parfois aussi appelé Cassius) et, pour ajouter à la confusion, encore grossis par Géréon et les siens, a déjà été abordée dans « ***Des « histoires » à l'Histoire*** », page 176 et suivantes. Localisés à l'origine (début IV^e^ siècle) dans les Alpes suisses et françaises, Victor et Ursus sont « découverts » au VI^e^ siècle à Thérouanne (rimant avec Théba(i)ne ?) et au XII^e^ siècle près de Xanten… Cet exemple pris au hasard montre comment l'histoire peut entrer en collision avec l'hagiographie. Compte tenu de l'objectif de cette dernière, dans des cas de ce genre, il n'y pas de quoi faire un drame de cette collision tant qu'il s'agit de saints (ou groupes de saints) isolés. L'hagiographe, qui s'intéresse au premier chef à la personnalité, au caractère et au style de vie du saint ainsi qu'à ses œuvres et « vertus héroïques » n'a alors pas à craindre de sérieuse collision avec la géographie historique et peut sans problèmes se consacrer davantage à la géographie des dévotions qu'à celle des faits physiques (parfois difficiles à retrouver voire à établir avec une totale certitude) qui furent à la base de la dévotion. Du reste, la commission de Vatican II a, à plusieurs reprises, par purisme historique et surtout pour absence de preuves, plus sérieusement décimé la foule des saints ou du moins dégradé liturgiquement des saints qu'il ne plaisait à maint croyant. Mais c'est là un autre chapitre bien que cela montre bien que le culte des saints n'est pas si invariablement intouchable et immuable en toutes ses parties – jusqu'au numéro de la maison du saint ! – que certains, dans leur résistance têtue ou même indignée à la correction inévitable défendue ici, semblent toujours le penser.

Les saints dont il est question ici ne sont pas seulement parfaitement « démontrables », ils étaient en outre loin d'être des personnes isolées mais au contraire des figures centrales dans le grand projet de christianisation au cours duquel ils ont inévitablement largement déterminé l'histoire profane de leur époque. On peut certes distinguer leur activité spirituelle d'une part de l'influence qui en émanait sur la sphère profane d'autre part mais on ne peut les séparer. Il y a suffisamment de saints qui sont si insignifiants sur le plan de l'histoire profane qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter d'une éventuelle erreur de localisation. Mais des saints comme Willibrord et Boniface, qui avaient tant de corrélations, voire d'amples implications dans l'histoire profane de leur temps, ne peuvent, même en tant que saints, être laissés là où les égara après leur mort, victimes qu'ils étaient de leurs propres chartes comprises de travers au cours des siècles précédents et éventuellement également recopiées de travers. Disons-le franchement et honnêtement : ces saints « non retournés » continueraient à nous traîner dans les jambes au cours de la corvée que représente la remise sur ses bons rails du train embourbé, long de dix siècles, de l'historiographie profane du nord-ouest de l'Europe au cours du premier millénaire.

Texte 2
Existence antérieure de l'église de Traiectum : 612

Boniface écrit dans une lettre de 752-753 au pape Stéphane II, que, dès l'époque du roi Dagobert (623-639), il y avait une église à Traiectum. Une charte du roi Pépin d'environ 753 confirme que les prédécesseurs de Dagobert, les rois Clotaire II (613-628) et Théodebert II (595-612), avaient déjà octroyé des privilèges à l'église de Traiectum. Ces données, tout à fait impossibles à situer à Utrecht, seront traitées à propos des textes concernant Willibrord (voir textes 71 et 72).

Texte 3
L'emplacement exact de Quentovicus : vers 600

[Dans la Vie de Richarius (Riquier), fondateur de l'abbaye de Centula – appelée plus tard Saint-Riquier – on rapporte un miracle. On conseille à un père de se rendre en pèlerinage avec sa fille gravement paralysée] : Rends-toi dans une région de Francia près des côtes du nord… et cherche le monastère de Richarius qui est situé à 15 milles (= 33 km) de distance de la localité portuaire de Quentovicus (Saint-Riquier se situe à 8 km au nord-ouest d'Abbeville).
Source : Vita S. Richarii, AS, avril III, p. 452.

Note : A première vue, le problème de la localisation exacte de Quentovicus, n'a par grand-chose à voir avec les Pays-Bas. Il y a toutefois une nette relation parce que ce port est plusieurs fois mentionné en étroite relation avec Dorestadum. Les textes ne disent pas en propres termes mais seulement par la bande que les deux localités se situaient dans la même région ; par ailleurs la fonction portuaire commune aux deux constitue un remarquable parallèle. L'aspect le plus frappant de cette similitude, c'est qu'elles apparaissent à la même époque, qu'elles atteignent conjointement leur apogée et qu'elles disparaissent également en même temps des sources écrites, ce qui leur attribue des facteurs communs qui méritent d'être décelés et examinés.

On a avancé plusieurs suppositions de localisation de Quentovicus, qui ont successivement paru être un temps être la solution, pour finir par être quand même à nouveau combattues et remplacées par de nouvelles. La plus récente, proposée depuis quelques années et considérée plus ou moins comme le dernier mot de l'affaire, situe la localité à Visemarest à 4 km au nord-ouest de Montreuil. Cette localisation n'est pas du tout convaincante, parce que cette localité se trouve loin à l'intérieur des terres et de surcroît dans un secteur de marais. Du point de vue de la navigation, elle est tout à fait à rejeter comme emplacement d'un port utilisé du VII^{e} au IX^{e} siècle. Les bateaux y entreraient facilement mais il leur serait difficile voire impossible d'en sortir, manœuvre qui ne réussirait que par vent d'est, lequel est très rare : personne n'établira de port qui ne serait disponible que quelques jours par an. En outre le fleuve (la Canche) coule sur place dans une profonde vallée encadrée de hautes collines si bien que le vent d'est, déjà le plus faible de tous, n'aurait pas prise sur le navire. Le départ d'un bateau chargé poserait les plus grands problèmes. Il faut quand même admettre que des bateaux chargés devaient également quitter le port. Sur mer, un bateau peut louvoyer près du lit du vent voire tirer des bords et remonter ainsi le vent. A Visemarest, par vent d'ouest, du nord ou du sud-ouest, les vents les plus fréquents, un bateau chargé ne pourrait même pas se détacher du quai. On doit également exclure une aide humaine ou animale : celle-ci est possible sur un canal mais non dans une embouchure de fleuve qui va s'élargissant et subit en outre le jeu des marées. Faire faire demi-tour aux bateaux poserait déjà les plus grands problèmes parce qu'un bateau qui a amené les voiles et n'avance plus sur son erre ne peut plus être dirigé au gouvernail et ne peut être amené à l'extérieur que par le courant du fleuve, entreprise si aventurée qu'aucun marin ne s'y risquerait. En situant un port de mer à Visemarest, on a fait fi des principes de base de la navigation.

Selon moi, Quentovicus se trouvait à Quend et Vieux-Quend (à 18-19 km au sud-ouest de Montreuil), qui ont, primo, conservé d'évidentes reliques du nom et où, secundo, les transgressions de la fin du III^{e} siècle au début du IX^{e} avaient formé une vaste baie, calme et sûre, où les tempêtes pouvaient à peine pénétrer parce qu'elle était protégée par une île allongée allant de la Pointe de Routhiauville au nord à la Pointe de Saint-Quentin au sud. Cette localité correspond également aux textes, surtout à la distance qu'ils donnent entre le port de Quentovicus et l'abbaye de Centula-Saint-Riquier (voir notre texte). Cette assiette du port, près de l'embouchure de l'Authie, le rendait

accessible par tous les vents tant au départ qu'à l'arrivée. La baie avait deux accès/issues si bien qu'on pouvait toujours y pénétrer où la quitter sans le moindre problème. Un bateau qui voulait s'en aller pouvait pour ainsi dire hisser les voiles dès le quai. Dans un article récent (H. le Bourdellès, Les problèmes linguistiques de Montreuil-sur-Mer, Revue du Nord, n° 251, 1981, p. 953), l'auteur fait remarquer à propos de la disparition soudaine et définitive de Quentovicus des sources écrites: « On a souvent attribué cette disparition à l'effet d'une transgression marine qui aurait rendu le port inutilisable. Mais nous attendons qu'on nous montre les preuves de ce phénomène géologique. »

Notre homme attend le contraire de ce qu'il devrait attendre. Il ne faut pas attribuer la disparition de Quentovicus en tant que port de mer à une transgression mais à une régression, à un recul de la mer qui ne cessait de faire baisser le niveau d'eau à l'intérieur de la baie, ce qui avait pour conséquence que le flux pénétrait avec moins de force, si bien qu'aux deux issues se déposaient de plus en plus de matériaux que les marées hautes et le vent érigèrent en dunes qui finirent par fermer complètement la baie. Ce processus commença lentement, pour s'accélérer vers la fin du IX^{e} siècle. C'est d'ailleurs un processus général connu : c'est la même action des régressions qui priva Bruges et Gand de leur fonction de port de mer, laquelle ne put être maintenue quelque temps que grâce à d'énormes travaux d'art. Quentovicus et Dorestadum disparaissent à peu près en même temps des sources. A peu près en même temps, parce que la fin de Dorestadum n'a été définitive qu'un peu après celle de Quentovicus ce qu'on peut également expliquer parce que la côte ne s'est fermée totalement que plus tard.

Cette évolution parallèle confirme l'identification de Dorestad avec la localité située à 9 km au nord de l'ancienne résidence de Willibrord, Audr(uicq) dont le nom dérive de Dore(stad), le suffixe « stad » ayant été remplacé par « wyk » (uicq) et le dore initial ayant subi une métathèse. Il y a tout lieu de contester qu'« audr » puisse correspondre au flamand « ouder » (plus ancien). Mais ce qui est sûr c'est que le Dorestad français avait déjà pris la poudre d'escampette[15] lorsque le Wijk de la province d'Utrecht se mit en tête d'être Dorestad. Les vicissitudes des deux ports de mer prouvent qu'ils se situaient dans la même région où les mêmes facteurs géologiques ont déterminé leurs frappantes similitudes. C'est ce coup mortel pour le prétendu Dorestadum néerlandais qui justifie ce développement sur Quentovicus, référence qui constitue en même temps une convenable introduction au chapitre sur Willibord : elle nous familiarise en effet avec la côte où il aborda pour assumer sa tâche de missionnaire et avec le port même où, 27 ans plus tard, son assistant et en un certain sens successeur, Boniface, débarqua après sa deuxième traversée.

Texte 4
Fondation de Sithiu, l'abbaye de Saint-Omer : vers 642-698

Cette année-là, à l'initiative de l'évêque Audomar (Omer) de Thérouanne, on fonda un petit monastère en un lieu situé à 5 km au nord de Saint-Omer qui porte toujours le nom de son premier supérieur, Saint-Momelin[16], et à partir duquel, en 648, on est allé construire à Saint-Omer même l'abbaye de Sithiu, laquelle continuerait à exister jusqu'à la Révolution sous le nom d'un des abbés suivants, Bertin (698). (Sithiu, qui se présente en 648 et 662 sous la forme « Sitdiu », dérive probablement du latin « consacré à Dieu » ou signifie tout simplement « qu'il dure longtemps »).
Source : Bled, Régestes des évêques de Thérouanne, 19-21.

Note : On pourrait considérer comme une contradiction que, dans la région où Willibrord commença sa mission parmi les Fresones, l'église ait déjà été implantée depuis longtemps. Il ressort en outre des sources qu'il n'y a guère ou pas du tout eu de contact entre les missionnaires et les monastères déjà implantés ici ou là. Aussi le cas de Saint-Omer n'est-il pas unique : on peut le signaler en bien d'autres endroits du nord de la France. La contradiction s'explique dès lors qu'on s'avise que les objectifs de la mission et ceux des monastères étaient différents. L'abbaye de Saint-Bertin était une fondation d'un ordre qui se consacrait à une stricte et pure vie monastique : la règle de cet ordre visait toute entière à

[15] Ndtr. : La phrase de Delahaye est intraduisible : *prendre la poudre d'escampette* se dit en néerlandais *de **wijk** nemen*, ce qui permet un jeu de mots avec Wijk.
[16] Ndtr. : Le village de Saint-Momelin, sur la rive droite de l'Aa, porte toujours en flamand le nom d'*Oudmunster* (ancien monastère).

la vie contemplative et à la poursuite personnelle de la sainteté. Toute activité pastorale était même d'emblée rejetée. Aussi, les chartes les plus anciennes de Saint-Bertin ne font-elles état d'aucune préoccupation de paroisses ou d'églises de la campagne ; c'est à peine si on y trouve quelques rares relations avec la ville. Il n'y avait pas ou peu de contact entre les moines français et les missionnaires irlandais ou anglais, surtout parce que leurs objectifs étaient totalement différents. Les oppositions entre Romans et Germaniques, ces derniers étant toujours appelés barbares, ont naturellement aussi joué leur rôle. Plus tard, après que les Normands eurent beaucoup bouleversé et fortement ébranlé les fondements de la société d'alors, la plupart des monastères, furent forcés par les circonstances à opter pour des activités rentables. Beaucoup de revenus antérieurs s'étaient perdus, si bien qu'il convenait d'en chercher de nouvelles sources. En outre, dans les monastères qui avaient survécu aux catastrophes, étaient apparues de nouvelles générations de moines qui ne provenaient plus de l'étranger comme avant mais avaient été recrutés dans les parages : celles-là se comportaient différemment vis-à-vis de la contrée. Nous voyons alors l'abbaye Saint-Bertin intervenir dans diverses paroisses qui auparavant appartenaient presque certainement au diocèse de Traiectum.

Texte 5
Les diocèses dans le nord de la France : V^e^-VII^e^ siècles

A côté de la situation des monastères situés dans un secteur ou tout près d'un secteur qui se trouvait en première phase de christianisation, il convient de prendre connaissance des subdivisions ecclésiastiques qui existaient dans le nord de la France au début de la mission chez les Fresones. Les diocèses qui apparurent au cours des premiers siècles dans diverses villes du nord de la France, avaient bien pour tâche essentielle de servir la communauté de croyants des chrétiens romains (et de leurs « familiae ») qui y habitaient. A mesure que cette présence romaine diminuait (après le IV^e^ siècle), ces diocèses virent également diminuer leurs raisons d'exister, à moins que l'évêque des Romains ne se muât en évêque des autochtones et d'évêque de la ville en évêque de la contrée. Le grand promoteur de cette transformation fut Remigius (Rémi – vers 500), qui, depuis Reims, peupla les diocèses déclinants ou déjà inactifs ainsi que des diocèses tout neufs de personnes dotées de la mentalité et des capacités qu'exigeait la situation : ainsi Edibius à Amiens et Vedastus (Vaast) à Cambrai (Arras) ; le diocèse de Thérouanne doit sans doute également sa survie à cette politique. Entre-temps, les autochtones prirent également des initiatives : le roi des Francs Clovis fit créer un évêché dans sa première résidence de Tournai (486, Eleutherius), à partir duquel un second diocèse fut fondé à Saint-Quentin, lequel fut ensuite déplacé à Noyon par Medardus (vers 530), pour des raisons de sécurité ; pour finir, à compter de 626, le diocèse de Tournai fut réuni à celui de Noyon, c'est-à-dire dirigé depuis Noyon, situation qui resta en l'état jusqu'en 1146.

Cela nous donne un aperçu (incomplet, voir les textes 104, 113 et 131) des diocèses qui, lors de la venue de Willibrord, jouxtaient, selon un arc de cercle nord-est sud-ouest, le territoire des Fresones, lequel aboutissait au nord-ouest à la côte de la Manche. Ce territoire était encore pratiquement totalement païen, la juridiction de Tournai n'existant encore que sur le papier ; quelques moines entreprenants ou autres prêtres missionnaires ou aussi des « episcopi errantes » (sans siège) et même des évêques voisins moins rivés à leur siège pouvaient successivement venir y éprouver leur zèle à convertir. Egalement après la nomination de Willibrord, son diocèse demeura une affaire quelque peu flottante territorialement, surtout parce que dans le territoire en question d'autres groupes de tribus étrangères s'étaient fixés et que d'autre part, comme en témoignent le grand nombre de noms frisons très loin à l'intérieur des terres, un nombre considérablement plus grand de groupes Fresones étaient enclavés ailleurs. Point n'est besoin d'expliquer qu'à mesure que le principe territorial devint généralement plus déterminant pour les diocèses, un diocèse comptant un nombre relativement plus important de tels croyants « extraterritoriaux » se verra menacé d'être pris en tenaille. S'il garde ces faits à l'esprit, chacun verra bien à quel point il est irréfléchi d'objecter que le diocèse de Traiectum n'avait pas sa place parmi les autres diocèses. On ne peut certainement pas justifier cette objection par la proximité de Thérouanne : le territoire du nouveau diocèse ressortissait auparavant non pas à Thérouanne mais à Tournai. Il est toutefois plus important encore de noter que Thérouanne n'avait pas de liens avec les Fresones mais avec les Morini.

Texte 6
Eloi, évêque de Noyon et des Frisones : 639

Ils élurent Eloi évêque de Noviomagus (Noyon). C'est ainsi que contre son gré ils instituèrent l'orfèvre évêque des Veromandui (Saint-Quentin ayant été déplacé à Noyon), de Tournai (réuni à Noyon en 626), de Noyon même, de Flandre et de Gandavum. Animé par son zèle pastoral, il fit le tour des contrées et villes qui lui avaient été confiées. Les Flandrenses, les Andoverpenses, les Frisones et les barbares qui habitent la côte, que personne n'avait encore osé approcher pour leur prêcher, le reçurent d'abord avec hostilité et à contrecœur.
Sources : Vita S. Eligii, HdF, III, p. 557.
Gallia Christiana, IX, p. 982.

Note : Andoverpenses ne signifie pas Anvers pour la bonne et simple raison qu'Anvers n'existait pas encore. Le nom désigne un « aanwerp » ou atterrissement[17] situé dans les parages de Marck près de Calais, où Willibrord obtint plus tard une église encore construite par Amand. Gandavum, qui signifie littéralement embouchure de cours d'eau, ne désigne pas davantage Gand dont, à l'époque, la fondation se situait encore au moins à deux siècles dans le futur. Le nom s'est appliqué à une des Bouches du Renus[18] près de Calais ; c'est à cet endroit qu'Amand, peu de temps après, fondera un centre chrétien. Il va sans dire qu'Eloi n'a jamais mis les pieds en Frise néerlandaise car sa Vie montre très clairement que sa Frisia doit être comprise comme désignant la Flandre. Il en ressort également que les deux termes de Flandrenses et de Frisones, du moins dès l'époque de l'auteur de sa Vie, étaient employés l'un pour l'autre (sans toutefois se recouvrir complètement car ils sont mentionnés côte à côte). Les trois groupes humains mentionnés dans le texte appartiennent à la Flandre française.

Texte 7
Amand dans les parages de Bourges ? vers 635

Amand, né en Aquitaine… quitta sa patrie et partit vers la côte de l'Océan. Il y fut accueilli avec joie par des frères spirituels… puis il reçut la tonsure, gravit les degrés du clergé et fut ordonné prêtre. Il partit chez les Bituriges, où il eut beaucoup de contacts avec le saint Austrigisilus et son archidiacre, le saint Sulpitius, et se consacra 15 années durant à une vie austère dans une cellule qu'il s'était construite lui-même.
Source : Vita S. Landoaldi, AS, mars III, p. 37.

Note : Les Bituriges, mentionnés en relation avec l'évêque de Bourges, doivent être compris comme étant les habitants de la région de Bourges. Pline les mentionne dès le premier siècle, mais il ressort du contexte qu'il envisage une tribu du nord de la France, proche de Bettrechies (Nord), où la même tribu résidait peut-être également à l'époque.

Texte 8
Amand (Amand) près de l'Escaut et de Gandavum ; vers 635

Alors que l'homme de Dieu Amand sillonnait diverses localités et diocèses par souci des âmes, il apprit qu'il existait près des cours de l'Escaut une contrée qui s'appelle Gandavum… A cause de la sauvagerie de ce peuple ou de l'infertilité du sol, tous les prêtres y avaient abandonné la prédication si bien que personne n'avait entendu y annoncer la Parole de Dieu. Lorsque le saint homme l'apprit, il fut davantage pris de pitié pour leur égarement que de peur pour sa vie. Il se rendit de Barisis (Paris ?) à Compiègne et fit route par Mélicocq (à 11 km au nord-est de Compiègne et à 15 km au sud-ouest de Noyon) dans le pagus de Noyon pour aller trouver l'évêque Aicharius qui se trouvait alors à la tête du

[17] Ndtr. : Dans mon village de Bierne, sur la rive droite du Coedyck, existe également un atterrissement de ce genre toujours désigné sur le cadastre par une forme locale du mot *aanwerp*. Ce terme générique a pu s'appliquer à tous les endroits correspondant à sa signification.
[18] Ndtr. : Pour une étude fouillée du Renus et de ses Bouches, voir « ***Des « histoires » à l'Histoire*** » page 852 et suivantes.

diocèse de Noyon (et de Tournai), et il lui demanda humblement s'il voulait bien demander au roi Dagobert, dès qu'il irait le voir, de lui donner des lettres de recommandation.
Source : Vita S. Amandi, AS, février I, p. 861 ; Idem, HdF, III, p. 533.

Note : Notez tout d'abord le rôle central que joue Noviomagus (Noyon) vis-à-vis de la Frisia (Flandre) et qui, lorsque la Frisia eut tout entière glissé vers le nord, sembla tout aussi applicable à Nimègue. Personne n'a naturellement osé placer à Nimègue l'évêque Aicharius ; mais d'autres savants personnages d'Amsterdam et de Nimègue ont bien eu cette audace pour un autre évêque de Noyon, dont le nom, Harduinus, figurait dans le texte quelques pages plus haut : il leur avait échappé qu'ils ne travaillaient qu'à partir d'index. Dagobert n'est pas aussi strictement lié à Noviomagus (Noyon) qu'Aicharius. Aussi Blok le campe-t-il tout bonnement à Nimègue. Et il le fait sur la foi d'une seule et unique monnaie de Noyon trouvée, soit dit entre parenthèses, à Escharen (Nord-Brabant) et antidatée d'un siècle (De Franken in Nederland, pp. 25, 27, 35, 36, 37), avec l'intention évidente de coiffer non seulement Nimègue mais aussi Utrecht d'un couvre-chef mérovingien : voir aussi texte 71, Note (alinéa 2). Le fait que ces deux localités n'aient pas pu exister au VII^{e} siècle ne lui pose aucun problème. Ou bien les archéologues et les stratigraphes ont-ils omis de l'en avertir (auquel cas ils sont les grands coupables) ? Ici, Gandavum n'est pas davantage Gand que dans le texte 258 au sujet d'Eloi. De ce fait, la fondation de l'abbaye Saint-Bavon de Gand par Amand est du domaine de l'impensable. Comme sont tout aussi impensables les activités d'Amand en Limbourg néerlandais et en Nord-Brabant ; quant à la Frise, n'en parlons même pas (voir les Notes des textes 104 et 113).

Texte 9
Amand aux confins de la Francia : vers 650

Brillait parmi eux Amand d'Elnone (Saint-Amand-les-Eaux) qui était originaire d'Aquitaine… Cet Amand était le seul parmi tous les prêtres à oser accuser le roi de grands méfaits… c'est pourquoi il fut injustement chassé du royaume et se rendit alors « aux confins extrêmes de la Francia » pour annoncer la Parole de Dieu aux païens.
Source : Vita S. Sigiberti, HdF, II, p. 598.

Note : La raison donnée au départ d'Amand est douteuse. Le texte n'en est pas moins important par sa description de la région comme coin perdu de la Francia : la même description que Willibrord lui-même utilisera peu après pour son territoire de mission. Saint-Amand-les-Eaux se situe à 17 km au sud de Tournai.

Texte 10
Amand chez les Sclavi sur les rives de l'Aisne : vers 650

Il (Amand) apprit aussi que les Sclavi, du fait de grands errements, étaient pris dans les filets du diable. Il s'y rendit dans l'espoir d'y recevoir la palme du martyre. Il franchit le Danuvius (Aisne[19]) et sillonna la région, annonçant à haute voix l'Evangile du Christ. Seuls quelques-uns se laissèrent convertir. Alors Amand vit qu'il recueillait peu de fruit et que le martyre lui était également refusé, si bien qu'il retourna à ses propres ouailles.
Source : Vita S. Amandi, AS, février I, p. 861.

Note : Tacite est à nouveau confirmé par un autre auteur qui tout comme lui emploie le nom de Danuvius pour l'Aisne. En effet, si dans les textes originaux on écrivait Danuvius pour l'Aisne et Danubius pour le Danube, cette distinction n'aura pas manqué de se perdre au fil des copies.

Texte 11
Amand à Chanelaus : vers 650

[19] Ndtr. : Gardez-vous de sursauter, ce Danuvius est bel et bien l'Aisne. Voir notamment ***Des « histoires » à l'Histoire***, pp. 8 à 10. Dans le même ouvrage, l'index (Tome III) vous permet de trouver les autres occurrences.

Conformément à la parole de l'Evangile, il secoua la poussière de ses pieds et se rendit ailleurs. C'est ainsi qu'il trouva une petite île, appelés Chanelaus, située près du fleuve Escaut, où il résida quelque temps avec ses frères spirituels. Il y rencontra des gens qui rejetaient la parole de Dieu ; ils furent frappés deux jours durant par un énorme fléau qui détruisit leurs maisons et transforma leurs champs en désert si bien que les localités et villages furent anéantis et que personne ne put demeurer dans la contrée.
Source : Vita S. Amandi, AS, février I, p. 862.

Note : Il ne faut pas chercher Chanelaus dans les parages d'Anvers, ce qu'on a fait sur la foi de la légende de Willibrord. La mention de l'Escaut (au lieu de celle de Renus, habituelle alors) donnait du reste une fausse impression de confirmation à cette idée erronée. Le lieu exact se situe dans les parages de Calais où un bras du Renus (Escaut) se jetait dans la mer. Chanelaus est originellement un hydronyme qui a subsisté pour évoluer plus tard en Calais. Le fait que dans ces textes sur Amand on rencontre le nom de Schelde (nom néerlandais de l'Escaut) pour un cours d'eau qu'alors et jusque bien plus tard encore on appelait Renus ne doit pas poser problème et peut déjà s'expliquer par une adaptation par un copiste ultérieur à l'usage linguistique de son temps.

Texte 12
Furseus, abbé de Péronne, chez les Saxons : vers 650

Peu après, il (Furseus) navigua de l'Hibernia (Irlande) via l'Angleterre vers les côtes de la Saxonia, où il fut très honorablement reçu par Sigebert, roi des Francs orientaux (lire : septentrionaux), et il adoucit les cœurs des barbares avec la Parole de Dieu.
Source : Vita S. Fursei, AS, janvier II, p. 405.

Note : Il est exclu que ce missionnaire, ultérieurement également abbé de Péronne, ait pu faire un voyage missionnaire dans le nord de l'Allemagne et ait pu y rencontrer des Francs. Je mentionne ici Furseus comme lien entre les fondations de monastères sur le continent par Columbanus (540-615) et l'arrivée des missionnaires anglais à partir des dernières décennies du VII^{e} siècle.

Texte 13
Au sujet de Wilfried d'York : 664

Bathildis (la mère de Childéric II, qui exerçait la régence) fit … assassiner, par des soldats envoyés à cet effet, l'évêque Dalfinus de Lyon, par qui Wilfried, futur évêque d'York, avait été consacré, lui qui fut le premier à prêcher en Frisia (Flandre) avant Willibrord.
Source : Chronicon Virdunense, HdF, III, p. 361.

Note : Il est inexact que Wilfried ait été le premier missionnaire en Frisia (Flandre). Le chroniqueur ne songe sans doute qu'aux missionnaires anglo-saxons.

Texte 14
Bède évoque Wilfried chez les Frisii : vers 677

[Wilfried, chassé de son siège épiscopal par le roi Egfried, alla trouver le pape de Rome]… Il y embarqua et poussé par un vent d'ouest (lire : un vent du sud-ouest), il atteignit la Fresia (Flandre) où il fut très honorablement reçu par les barbares et par leur roi Aldgilsus. Il y prêcha le christianisme et en instruisit des milliers dans la parole de vérité, œuvre qui fut ensuite poursuivie par le vénérable évêque Willibrord, mais c'est lui (Wilfried) qui a le premier commencé l'œuvre de l'Evangile.
Source : Beda, Historia gentis Anglorum, V, 19, 20.

Note : Ici, Bède n'est pas davantage exact quand il nomme Wilfried premier apôtre de la Frisia. Cela peut s'expliquer par le fait que les tentatives précédentes avaient été si sporadiques et occasionnelles qu'il ne les connaissait pas.

Texte 15
Wilfried chez les Frisii : 677

A cette époque, Ebroinus, maire du palais du roi des Francs Théoderic (Neustrie) envoya des messagers porteurs d'une lettre adressée à Aldgils, roi de Freis (Flandre)… pour qu'il lui livrât l'évêque Wilfried ou sa tête. Le roi jeta publiquement sa lettre au feu… Alors que le vénérable évêque résidait en Freis (Flandre), il gagna beaucoup de monde à Dieu (Wilfried jouissait de la protection du roi Dagobert II).
Source : Vita S. Wilfridi, HdF, III, p. 601.

Note : Ce texte nous amène à la véritable signification du mot « Fries » (Frison) qui n'a toujours pas trouvé à nos jours d'explication satisfaisante. Le Docteur J. de Vries propose deux significations : gens aux cheveux bouclés ou habitants des côtes de la mer. La meilleure explication semble pourtant bien être « les Libres », une caractérisation qui colle parfaitement aux Flamands[20] et a également été confirmée depuis des siècles dans la vraie région. Consciemment ou inconsciemment les Frisons néerlandais ont également souligné cette signification dans leur opposition à la Hollande.

Texte 16
Les Frisons d'Egbert dans le nord de la France : vers 680

En ce temps-là, il convient de mentionner avec honneur un homme vénérable, le serviteur de Dieu et prêtre Egbert… qui voulait annoncer l'Evangile aux peuples qui n'en avaient encore jamais entendu parler. Il en connaissait certains… dont les Angles et les Saxons qui habitent maintenant l'Angleterre tirent leur lignée et origine mais qui sont maintenant qualifiés par leurs voisins, le peuple des Bretons, du nom étranger de Germains. Il s'agit des Frisones (Flandre), des Rugini (Rougefay), des Dani (Normandie), des Hunni (Honnechy et Honnecourt, Nord), des Vieux Saxons (sud de Boulogne) et des Boructuarii (Broxeele). (Egbert décide de se rendre sur le continent mais est détourné de son plan par une tempête ; Wigbert part plus tard à sa place).
Source : Beda, Historia gentis Anglorum, V, 10, 11.

Note : Ce texte de Bède, auteur réfléchi et fiable, qui, en tant qu'Anglais n'avait aucun intérêt à glisser la Frisia où que ce soit, met définitivement fin, pour autant que ce soit encore nécessaire, au mythe de la Frise néerlandaise. Il situe les Fresones dans le nord de la France près d'autres tribus françaises nommément mentionnées. L'information qu'il donne sur le nom des Germains est tout aussi digne de remarque. Il ne sera probablement pas exact que ce soient les Bretons qui aient inventé ce nom, mais cela ne nous en indique pas moins dans quelle direction nous devons chercher l'origine et la signification du nom. Le nom dérive du celtique werra = guerre ou combat et signifie combattant, signification et caractérisation confirmée par vingt siècles d'histoire. Des explications ultérieures comme Germanus = frère des Gaulois furent embrassées avec joie en des temps où on voulait quelque peu dissimuler l'étiquette d'agresseur.

Texte 17
Wigbert chez les Frisons : vers 680-682

[Egbert, qui voulait gagner le continent, en fut empêché par une tempête. Le texte poursuit] : Mais un de ses compagnons, nommé Wigbert, prit un bateau et débarqua en Fresia (Flandre) ; il y prêcha deux ans sans désemparer au peuple et à son roi Radboud la parole de salut, mais en dépit de tout son zèle il ne trouva pas d'audience auprès de ses barbares auditeurs. Il retourna alors à son cher séjour de pèlerinage sur la terre (son monastère en Angleterre) : voir texte 121.
Source : Beda, Historia gentis Anglorum, V, 10.
Vita S. Egberti, AS, avril III, p. 317.

[20] Ndtr. : Je confirme d'abord par mon combat de Flamand libre attaché contre vents et marées à faire connaître les trouvailles irréfutables de Delahaye. En outre dans mon flamand dialectal, on emploie encore couramment l'expression *vry en vrank* (frison ou libre et franc) pour exprimer le summum de la liberté.

Texte 18
Suitbert dans le nord de la France : vers 685-692

[Suitbert avait déjà œuvré chez les Frisones avant de faire la traversée avec Willibrord et les siens, lesquels le renvoyèrent deux ans après pour être consacré évêque] : Les frères qui œuvraient à la prédication en Fresia (Flandre), choisirent parmi eux Suitbert pour être consacré évêque. Il fut envoyé en Angleterre et y fut consacré par Wilfried… revenu d'Angleterre, il se rendit peu après dans le peuple des Boructuarii (Broxeele) et en amena beaucoup sur le chemin de la vérité par sa prédication. Mais, peu après, les Boructuarii (Broxeele) furent attaqués et dispersés par le peuple des Anciens Saxons (sud de Boulogne), les croyants également. L'évêque se rendit avec quelques compagnons chez Pépin, qui, à la demande de son épouse Plectrude, leur offrit un emplacement où séjourner sur une certaine île dans le Renus (Escaut), appelé dans leur langue « In Littore » (sur la rive). Il y construisit un monastère que ses héritiers possèdent encore, où il mena une vie de mortifications et où il est décédé.
Source : Beda, Historia gentis Anglorum, V, 10, 12.

Note : Commençons par le plus amusant. Le Renus signifie ici l'Escaut, qui coulait alors vers l'ouest à travers les secteurs de marécages toujours existants situés à l'ouest de Lille et au nord d'Estaires, Merville et Saint-Omer. « In Littore » s'appelle maintenant (du fait de l'assimilation n/l) Illies, à 13 km au nord-est de Béthune, localité située au bord d'un secteur plus élevé jouxtant les marais et donc effectivement sur la rive. Il ne pouvait évidemment rater que les données concernant Suitbert, et surtout son séjour sur une île près du Renus fussent traînées en Allemagne avec la conséquence que l'île fut située à Kaiserswerth (près de Dortmund), ce qui n'eut du reste lieu qu'au XII^{e} siècle, ce fameux XII^{e} siècle que l'on peut à bon droit appeler « Siècle de la percée grande-allemande », et une fois l'« Insula Sancti Suitberti » implantée là, les Bructeri suivirent le même chemin (Blok, p. 11, 17) et Tacite pouvait toujours continuer à raconter ce qu'il voulait.

Texte 19
Wulfram de Sens se rend chez les Frisones : vers 700

Le vénérable évêque Wulfram qui occupa de siège de Sens pendant près de 29 ans, alla aussi, avec l'aval du roi Childebert (III, 695-711) et du maire du palais Pépin (II), prêcher au peuple des Frisones (Flandre)… ceci se passait en l'an 700.
Source : Vita S. Vulframmi, HdF, III, p. 637.

Note : Wulfram occupa le siège de Sens de 692 à 720, année de sa mort. D'autres textes disent qu'il a également collaboré avec Willibrord.

Texte 20
Wulfram de Sens chez les Frisones : vers 719

Le roi Radboud était enclin à recevoir le Baptême. Il demanda à l'évêque Wulfram de lui confirmer sous serment où étaient la plupart des rois et princes des Frisones, à savoir dans les régions célestes… ou en enfer. Le saint Wulfram lui répondit : « Ne vous méprenez pas, roi… Vos prédécesseurs, les princes du peuple des Frisones (Flandre), qui moururent sans Baptême, ont certainement encouru la sentence de damnation »… A ces mots, le roi sortit[21] des fonds baptismaux et dit qu'il voulait partager le sort de ses prédécesseurs, les souverains des Frisones, plutôt que se retrouver au royaume des cieux avec une poignée de pauvres gens… beaucoup de Fresones crurent et furent baptisés, tandis que le roi persévérait dans le paganisme. C'était pourtant lui qui avait demandé à l'évêque Willibrord, surnommé Clemens et apôtre de ce peuple, ainsi qu'à Wulfram de venir leur (aux Frisones) enseigner la doctrine du christianisme ; mais parce la sagesse ne put pénétrer son âme rebelle… il n'obtint pas ce

[21] Ndtr. : Delahaye écrit : *hij stapte uit de doopvont*, expression plus forte : le baptême se faisant par immersion, le roi, qui avait déjà mis le pied dans la vasque, le retira vivement pour en sortir.

qu'il désirait. A son envoyé (de Radboud), Willibrord répondit : « Si votre souverain ne veut pas écouter les paroles de mon frère Wulfram, comment m'écouterait-il ? »… Le roi Radboud est malheureusement décédé en l'an 719, l'année même où il avait refusé la foi.
Source : Vita S. Vulframni, AS, mars III, p. 146.

Note : Ces informations, de même du reste que les contacts antérieurs que Wulfram eut avec les Fresones, sont, tout à fait à tort, rejetées comme légendaires par les historiens : c'est qu'ils estimaient inacceptable que l'évêque de Sens eût pu exercer ces activités en Frise néerlandaise. Leur motif était bon : ils faisaient seulement erreur sur l'emplacement de la Fresia. Si on la situe dans la région véritable, la Flandre française, il ne reste plus aucune raison de rejeter les textes. Ce rejet est sans doute aussi la raison de la confusion quant aux dates de Wulfram, dont les différentes sources situent la mort en 723, 720, 707, avant 704 et même en 693 (!), tandis que conjointement la velléité de conversion de Radboud, qui était quand même la plus vraisemblable lorsque que le roi, après une vie entière de résistance se sentait enfin battu, est avancée de quelques décennies. Cette confusion des dates fut donc la raison de reprendre ici, et non dans le chapitre C, ces textes concernant Wulfram. Il en fut de même pour Suitbert qui exerça son activité missionnaire en Francia dès avant Willibrord.

*****

L'importante conclusion que l'on peut tirer des 20 textes qui précèdent est la suivante : la préhistoire de la mission chez les Frisons ne renvoie en aucune façon à la Hollande ou à la Frise néerlandaise, mais à la Flandre, surtout à la Flandre française[22]. C'est là qu'il faut chercher le territoire de mission de Willibrord et de ses collaborateurs et successeurs. Cette préhistoire remonte du reste si loin dans le temps qu'il est impossible tant historiquement qu'archéologiquement de la situer aux Pays-Bas si bien que l'historiographie traditionnelle préfère même purement et simplement l'escamoter.

Il s'ensuit aussi de cette préhistoire que, même encore à l'époque de Saint Willibrord, on ne peut, en ce qui concerne les divisions diocésaines et les sièges épiscopaux stables, juger de l'état de l'église en fonction de la situation ultérieure et actuelle pour en conclure à l'impossibilité ou du moins à l'invraisemblance de Willibrord dans le nord de la France. La principale cause de la différence avec les diocèses ultérieurs et actuels, nous l'avons dit dans le texte 5, tient à la forte appartenance tribale qui contrecarrait la territorialité. Il s'ensuit que la localisation des tribus, comme nous l'avons déjà pratiquée ci-dessus et comme nous continuerons à y procéder au moyen d'une ou plusieurs reliques toponymiques, ne peut viser à doter de frontières strictes les territoires tribaux, mais tout au plus à indiquer la région où la tribu en question était la plus représentée et à partir de laquelle on réglait les affaires tribales : il s'agissait d'un état de société auquel la prédication de la foi et la création de diocèses ne pouvaient, elles non plus, se soustraire.

[22] Ndtr. : Il est clair que Delahaye entend toujours par Flandre française un territoire plus vaste que dans l'acception actuelle. Il a manifestement en vue la Flandre française historique, sans toutefois tomber dans les exagérations de quelques nationalistes flamands du siècle dernier.

ECHTERNACH. Graduel du XI^e siècle, avec une miniature de Saint Willibrord entre deux diacres. L'évêque est paré du pallium, ornement honorifique qui lui fut conféré par le pape Serge.

B : WILLIBRORD, FIDÈLE PASTEUR

Textes 21-93

La lettre déjà mentionnée (texte 2) par laquelle Boniface défendait auprès du pape Stéphane II la légitimité du diocèse fondé par Willibrord (et présentait en même temps à Pépin III les anciennes chartes de confirmation à ce sujet) sera encore traité à fond dans les textes 71 et 72. Mais il est clair dès maintenant que Boniface et ses opposants (probablement de mauvaise foi) avaient en vue une même localité et une même contrée. Aussi celui qui veut localiser à Utrecht le Traiectum de Willibrord va-t-il devoir faire la même chose pour l'église de Traiectum du VI^e^ siècle. Pourtant plus personne (hormis tel unique francophile qui traîne encore Dagobert 1^er^ aux Pays-Bas, mais à qui il manque encore trois quarts de siècle pour Clotaire : voir note du texte 8) ne le veut ni ne l'ose. En fait les deux Traiecta se situaient, comme on aura amplement l'occasion de s'en convaincre, dans l'ancienne Frisia et effectivement dans la partie française de la Flandre actuelle. C'est probablement là aussi que, 13 ans avant la venue de Willibrord, l'évêque Wilfried fut cordialement accueilli par le « roi Aldgilis de Freis » (cf. texte 14), après quoi toutefois, un roi suivant de « Freis » se mit à contrecarrer la christianisation. Aussi, lorsque, après l'éviction de cette opposition, Willibrord débarqua dans cette contrée, il paraît s'être consciemment et directement rendu à « la place-forte de Traiectum ».

La traversée et le début de la prédication

Texte 21
Victoire décisive sur les Fresones : 687

Pépin II[23] bat les Frisones près de Tertry (sous Péronne) et près de Dorestadum (Audruicq) ce qui rend possible une mission chez les Frisons.
Source : Annales Mettenses, MGS, I, p. 321 ; Idem, HdF, II, p. 601.

Texte 22
Willibrord et ses compagnons : 690

Dans une Vie apocryphe de Suitbert nous lisons : « Il (l'abbé Egbert) choisit, comme ce fut le cas pour les Douze Apôtres, douze missionnaires de divers monastères, afin d'aller annoncer la foi chez les Germains ». Ce nombre biblique, quoique les noms ne soient pas précisés, est également mentionné par Alcuin et Bède : voir les textes 23 et 27. La Vita de Suitbert plus récente par contre y comble bien cette lacune en ajoutant de sonnants noms de missionnaires ; toutefois, pour au moins la moitié d'entre eux, leurs titulaires manifestement envisagés déclarent ici forfait pour n'avoir pas vécu à cette époque et/ou en ces lieux ; voir aussi texte 101.

Texte 23
Arrivée dans les Bouches du Renus (Escaut) : 690

Alors qu'il était dans sa 33^e^ année… grandit dans son cœur l'envie d'annoncer aussi à d'autres la vérité. Il avait entendu dire que dans la partie nord (in borealibus partibus) de cette contrée la moisson était abondante mais les ouvriers peu nombreux. Il prit avec lui 11 frères également forts dans la foi et s'embarqua. Quelques-uns d'entre eux ont ensuite, à cause de la foi, été gratifiés de la couronne du martyre ; d'autres reçurent l'onction épiscopale et reposent maintenant en paix après avoir œuvré dans la sainte prédication.
C'est ainsi que l'homme de Dieu et ses compagnons naviguèrent jusqu'à ce que, grâce à un vent favorable, ils pussent amener les voiles dans les Bouches du Renus (Escaut), où, débarqués à l'endroit souhaité, après s'être quelque peu réchauffés, ils arrivèrent près de la ville forte de Traiectum (Tournehem), située sur la rive de ce même fleuve, où, quelque temps après, avec l'aide de Dieu et les progrès de la foi, Willibrord eut également le siège de son évêché. Mais parce que le peuple des

[23] Ndtr. : Dit *le Jeune* ou *de Herstal*.

Frisones (Flandre), où cette ville forte était construite, se vautrait encore dans le paganisme avec son roi Radboud, il sembla judicieux à l'homme de Dieu d'aller en Francia et d'y aller trouver le souverain Pépin, homme de grand caractère, réputé pour ses victoires et célèbre pour son mode de vie. Celui-ci le reçut très honorablement et, parce qu'il ne voulait pas qu'un tel prédicateur fit défaut à lui-même ni à son peuple, il lui indiqua dans son royaume les lieux idoines où il pourrait extirper les racines de l'idolâtrie et annoncer la pure parole de Dieu.
Source : Alcuinus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 439.

Note : L'emplacement des « Bouches du Renus » a déjà été calculé par Ptolémée (II^e^ siècle) et nettement indiqué au nord de Boulogne. On a su des siècles durant qu'elles se situaient là, jusqu'à ce que, après de longues période troublées, on eût perdu la clé de la géographie classique, à savoir le schéma d'orientation des Anciens, et qu'on se fût mis, en vertu de sa propre formule, à tout décaler rétroactivement vers le nord. Mais Willibrord et les siens n'étaient pas encore au courant d'un tel futurisme, si bien qu'ils débarquèrent naïvement là où ils devaient être : juste au-dessus de Boulogne. La fable du débarquement de Willibrord à Katwijk date d'ailleurs seulement du XVII^e^ siècle ! La personne même d'Alcuin, le biographe de Willibrord, qui nous relate ce débarquement, en est également garante : ce secrétaire de Charlemagne et abbé de Tours où il était le promoteur de la renaissance carolingienne n'a pas écrit la Vie d'un évêque de mission dans la nordique Utrecht (qui n'existait pas encore). Cette première Vita (vers 780) fut suivie d'une seconde (vers 1100) de la main de Theofried, abbé d'Echternach. Ici je donne chaque fois d'abord les différents textes d'Alcuin et tout de suite après les passages correspondants de Theofried : chacun peut ainsi constater comment ce dernier donne maintes fois aux faits une tournure qui s'écarte du récit antérieur d'Alcuin.

Texte 24
La même arrivée selon Theofried : 690

Il fendait les flots sans relâche et, après une navigation tranquille, il aborda dans les Bouches du fleuve Renus (Escaut), le roi des fleuves de Gaule et de Germanie, en l'an 690… et c'est ainsi qu'il parvint à Traiectum (Tournehem), qui était alors la place-forte et le siège du royaume de Fresia (Flandre).
Source : Thiofridus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 464.

Texte 25
Le Traiectum de Willibrord était Tournehem : 690

L'Itinéraire d'Antonin est une liste du II^e^ siècle décrivant un certain nombre de voies de l'Empire romain. Elle mentionne un circuit de Lugdunum (Leulinghen) à Agrippina (Avesnes-sur-Helpe). Cette voie suivait le trajet ci-après :

Lugdunum (Leulinghen)
Albanianis (Alembon)
Traiectum (Tournehem)
Mannaricium (Merville)
Carvone (Carvin) (voir la carte page 20)

La localisation de Tournehem dans la succession des haltes de cet itinéraire est d'une parfaite logique, cette localité étant toujours un point de franchissement de l'Amisia[24] (Hem). Du reste les historiens ont toujours assimilé cet unique Traiectum mentionné au cours de l'époque romaine au Traiectum de Willibrord. Ils ont tout à fait raison, seulement ce Traiectum se situe en France : c'est Tournehem où convergent toutes les données sur Willibrord, le diocèse de Traiectum, les Frisones et les Saxones ainsi que sur d'autres missionnaires. Ci-après, cette localisation recevra une totale confirmation par les centaines de noms de la documentation du diocèse de Traiectum. Il est vrai qu'à compter du V^e^ siècle

[24] Ndtr. : Le gué antique, formé de grandes pierres carrées, est toujours indiqué sur les cartes et toujours emprunté par les gens du cru. Il permet à l'antique *Leulène*, parfois appelée *Via Sanctorum*, de franchir le Hem. La *Leulène* gagne à l'ouest la côte (Wissant, Sangatte, etc.), à l'est le nœud de voies romaines de Thérouanne dont l'une, qui la prolonge, mène à Nemetacum/Arras. Un bras détaché à Cormette menait à Audruicq/Dorestad.

apparaît un second Traiectum (Trith-Saint-Léger) qui se trouvait près de Valenciennes et fut plus tard confondu à tort avec Maastricht : voir les textes 102 à 103 compris.

Texte 26
Débarquement de Willibrord à Gravelines selon Theofried : 690

Il (Willibrord) débarqua d'abord dans le port de Gravelines (à 18 km au sud-ouest de Dunkerque), ville sise sur mer, où jusqu'à nos jours (seconde moitié du XI^{e} siècle), on vénère avec le plus grand respect à côté de l'autel une pierre carrée dont les gens du lieu racontent de père en fils qu'elle lui (à Willibrord) servit d'esquif nouveau et inouï pour franchir le détroit, un marinier sur la rive de Lyfernensi (Angleterre) ayant refusé la traversée à cause d'un vent défavorable.
Source : Thiofridus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 463.

Note : Selon ce texte, la traversée n'a pas été aussi impeccable que les textes 23 (Alcuin) et 24 (Theofried) le suggèrent. Commençons par le miracle de la pierre. Il va de soi que Willibrord n'a pas franchi la Manche sur une pierre. Il prit lui-même un bateau et à cause du mauvais temps (même un marinier refusait de prendre la mer), il lesta le bateau avec du ballast, si bien qu'il était plus stable sur l'eau et courait moins de risque de chavirer. Certes, il embarquait plus facilement des paquets de mer, mais n'étaient-ils pas douze à pouvoir écoper en cas de besoin ? De cette donnée, les habitants des environs ont fait un miracle, ce qui fut à son tour, pour les historiens qui ne comprenaient pas le texte, une raison de rejeter cette donnée, d'autant que chacun avait opté pour Katwijk où l'on pensait devoir situer une des Bouches du Renus.

En ce qui concerne la ville et le port de Gravelines : vu que l'aire future de la ville était encore inhabitable, il ne pouvait être question d'y accoster ; il devait s'agir par contre d'un échouage sur un banc de sable voisin parce que le bateau, après qu'on eut (trop tôt) amené les voiles, se mit à dériver. Ce fut le moment de jeter par-dessus bord la lourde pierre afin de déséchouer le bateau et de gagner la côte, après quoi on put se rendre à pied à la place-forte de Traiectum (Tournehem). Cet incident, que tait Alcuin, apparaît cependant dans quelques rares versions de sa Vita Willibrordi, où l'on admet qu'il s'agit d'un ajout de Theofried s'appuyant ou non sur une Vie de Willibrord écrite avant Alcuin mais perdue.

Du reste, Theofried, plus de trois siècles après la mort de Willibrord, est venu lui-même sur la côte voir ce qu'il en était, et nous pouvons présumer que même lui a fidèlement transmis la tradition que les gens lui a rapportée ; du moins dans la mesure où il supposait, comme dans le cas présent, qu'elle ne pourrait pas ou pas encore nuire à sa cause (voir texte 17, alinéa 3). La vraisemblance de l'erreur de navigation mentionnée se trouve en outre renforcée par le fait que, depuis mémoire d'homme, le banc de sable en question s'appelle « Wilbort Sant », et aussi parce que l'Eglise Gravelines a été une des premières à avoir Saint Willibrord comme patron ; mais surtout par l'intérêt que Willibrord, à en juger par les actes, eut de son vivant pour ce lieu d'échouage et d'abordage de Gravelines (Voir note du texte 55). Revenons à la pierre déchargée sur place : d'abord vénérée dans l'église du lieu, en 1960, elle se trouvait encore, comme je l'ai dit, à côté du portail de l'église, mais a maintenant disparue : on l'a sans doute dissimulée sous un nouveau revêtement de rue.

Sceau de Gravelines (Grevelingen ou Greveningen en flamand) de 1244. Il représente Saint Willibrord sur sa barque.

Voici le texte de sa légende : SIGILLVM S. WILLIBRORDI DE NEVPORT AD GREVENIGES, ce qui signifie : *sceau de Saint Willibrord du Nieuport (ou Port Neuf) sur (le) Greveniges*, nom qui désigne alors, comme en Zélande, l'indentation marine.

(Archives Nationales, Paris)

Ajout du traducteur comme la carte qui suit.

Carte tirée d'un Atlas des Jésuites (1616) intitulé *Nieuw Nederlandsch Caertboeck*, imprimé par Abraham Goos, graveur, habitant la maison *'t vergulde Caertboeck* à Amsterdam. Le premier banc de sable à partir du bas de la carte porte le nom de *Wilbortsont*. Notez l'orientation, les points cardinaux étant indiqués. La côte de Flandre est bordée par la Mare Germanicum qui rappelle la Germanie des Anciens. Illustration ajoutée par le traducteur qui possède douze reproductions de cartes anciennes différentes indiquant toujours ce *Wilbortsont* ou *Wilbort Sant,* (banc de) sable de Willibrord, en face de Gravelines.

Texte 27
Que signifie Frisia citerior ? 690

Comme l'homme de Dieu Egbert voyait qu'on ne l'autoriserait pas à prêcher chez ces peuples, et aussi comme il était chargé d'une autre tâche pour l'église et comme Wigbert n'était pas davantage parvenu à quelque chose dans cette région, il essaya d'envoyer, pour l'œuvre de la Parole, d'autres hommes saints et capables, parmi lesquels l'excellent Willibrord se distinguerait le plus. Ceux qui vinrent avec lui (ils étaient au nombre de douze), se rendirent chez Pépin, le souverain des Francs et furent reçus par lui avec bienveillance. Et parce qu'il venait de conquérir « citeriorem Frisiam » (la Frisia citérieure) et avait chassé Radboud, il les envoya là-bas pour prêcher et interdit à quiconque de les gêner. En peu de temps beaucoup se convertirent à la foi.
Source : Beda, Historia gentis Anglorum, V, 9-11.

Note : « Citerior Frisia » : Bède écrit depuis l'Angleterre. L'expression signifie simplement chez lui « Fresia située de ce côté », c'est-à-dire la plus proche de l'Angleterre, elle n'a pas le moindre contenu institutionnel surtout parce qu'elle n'apparaît pas dans les sources ultérieures, qu'on ne rencontre nulle part son pendant, la « Frisia Ulterior » et qu'on ne fait nulle part la moindre allusion à une partition de ce genre. Pourtant Blok (o.c. passim) et d'autres s'escriment en ce sens avec ce terme isolé ; et nous voilà avec deux Frises néerlandaises aux Pays-Bas, complètes avec leur course des 22 villes[25] et tout, là où il n'y en avait même pas encore une.

Texte 28
Fables du faussaire niméguois Willem van Berchen : vers 690

Willibrord prêchait avec ses compagnons à travers toute la Frise néerlandaise, la Hollande, la Zélande, la Gueldre, etc. et au début il avait peu de succès à cause des us et coutumes invétérés parce que sucés avec le lait maternel que le peuple observait toujours et ne voulait pas abandonner. Mais lorsqu'il eut été envoyé par Pépin à Rome pour y être consacré évêque par le pape Serge, il obtint par ses prières à Dieu qu'une certaine forêt (que Van Berchen appelle : « La Forêt Sauvage sans Merci ») située où se trouve maintenant la Hollande, fût extirpée du sol. Ce qui arriva. Car il se leva une violente tempête moitié du nord moitié de l'ouest, qui arracha tous les arbres de cette forêt avec leurs racines et tout. Lorsqu'ils eurent perdu leur écorce et furent pourris, les habitants des provinces purent enfin se mettre à cultiver les sols fertiles, ce qu'ils font toujours. Puis les autochtones ont de jour en jour, tantôt ici tantôt là, construit de nouvelles villes et de nouveaux villages dans toute la contrée, ce qui apparaît encore en bien des lieux de Hollande.
Source : Willem van Berchen : De primeva origine comitatus Hollandiae et Zelandiae et civitatis Traiectensis. Manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles, folio 313.

Note : Willem van Berchen (XV^{e} siècle), chanoine niméguois de Sint Steven, est le père du mythe de la Nimègue carolingienne, qu'il a inventé et que les becs affamés des oisillons de la ville ont goulument gobé. Aussi avons-nous déjà eu maille à partir avec lui (voir ***Des « histoires » à l'Histoire***, page 295 et suivantes). Mais ici il mérite un compliment. Si l'on passe sur le caractère miraculeux et qu'on se garde de demander de quoi les habitants ont donc bien pu vivre avant de disposer de terres cultivables, Van Berchen brosse un tableau très juste des transgressions aux Pays-Bas. Certes, il situe la genèse des Pays-Bas un bon trois siècles trop tôt. Mais l'information qu'il donne est confirmée par le sol des Pays-Bas où, en divers endroits (Rijsbergen, Zundert, Utrecht et le secteur de la Merwede), on rencontre pour l'instant, sous les couches des transgressions, des plaines entières d'arbres abattus.

Texte 29
Dagobert (III) et Charles Martel en Frisia : 695

[25] Ndtr. : Delahaye fait allusion à la *Elfstedentocht*, Circuit des onze villes, courue à patins à glace sur les canaux gelés de la Frise. Deux Frises font donc 22 villes.

Ensuite ils pénétrèrent (le jeune Martel et le plus jeune encore Dagobert) en bateau dans les territoires des Fresones (Flandre) comme il le leur avait été demandé par le vénérable évêque Willibrord. Ils arrivèrent à la localité de Dorestacus (Audruicq), où ils furent honorablement reçus par Willibrord. Ils chassèrent le roi Radboud, qui persévérait dans sa cruauté, hors des territoires des Frisones (Flandre) vers la Denemarca (Normandie).
Source : Vita Dagoberti, MGS, II, p. 517.

Note : Là où d'autres textes parlent vaguement de « Dani sive Normanni », ce texte dit sans circonlocutions que leur territoire s'appelait Denemarca[26]. On y a, bille en tête, vu le Danemark : Radboud n'était-il pas établi en Frise néerlandaise ! Et lorsque le Danemark plus tardif eut repris ce nom à son compte et que le doubleur professionnel Adam de Brême eut en même temps traîné vers le nord les Suevi - bien qu'ils fussent établis en Flandre – et que le nom de Suède fut passé comme une lettre à la poste, c'est toute la géographie historique de l'Europe de l'ouest qui se retrouva cul par-dessus tête. Les doublures de la Frisia et de la Saxonia ne sont que broutilles en comparaison. Il est vrai que les Pays-Bas ont eu la malchance d'être à bien des égards le point charnière des mythes et plus de malchance encore que des historiens dénués d'esprit critique étaient plantés là, la burette d'huile à la main (voir entre autres la note du texte 199).

Texte 30
Pépin s'empare de la Frisia : 695

En ce temps-là, il (Pépin) vainquit dans une bataille Radboud, le chef de la Frise (Flandre). Il envoya Willibrord dans ce pays pour y prêcher la foi chrétienne.
Source : Chroniques de Saint-Denis, HdF, III, p. 307.

Note : Toutes les relations des conflits armés entre Francs et Fresones ainsi qu'entre Francs et Saxones montrent que tous les affrontements militaires sans aucune exception eurent lieu dans le nord de la France.

Texte 31
Consécration épiscopale de Willibrord à Rome : 695

Aux premiers temps de leur arrivée en Fresia (Flandre), alors que Willibrord avait reçu du souverain la permission d'y prêcher, il se rendit à Rome, où le pape Serge occupait alors le trône, afin d'obtenir son accord et sa bénédiction… Après quelques années… Pépin, avec l'assentiment de tous, envoya le vénérable Willibrord à Rome… avec la demande de le consacrer archevêque du peuple des Frisones… (Le pape) accéda à cette demande en l'année de Notre Seigneur 695. Il fut consacré dans l'église de la sainte martyre Cecilia, le jour de sa fête. Le pape lui donna le nom de Clemens (Clément) et le renvoya rapidement à son siège.
Source : Beda, Historia gentis Anglorum, V, 11-13.

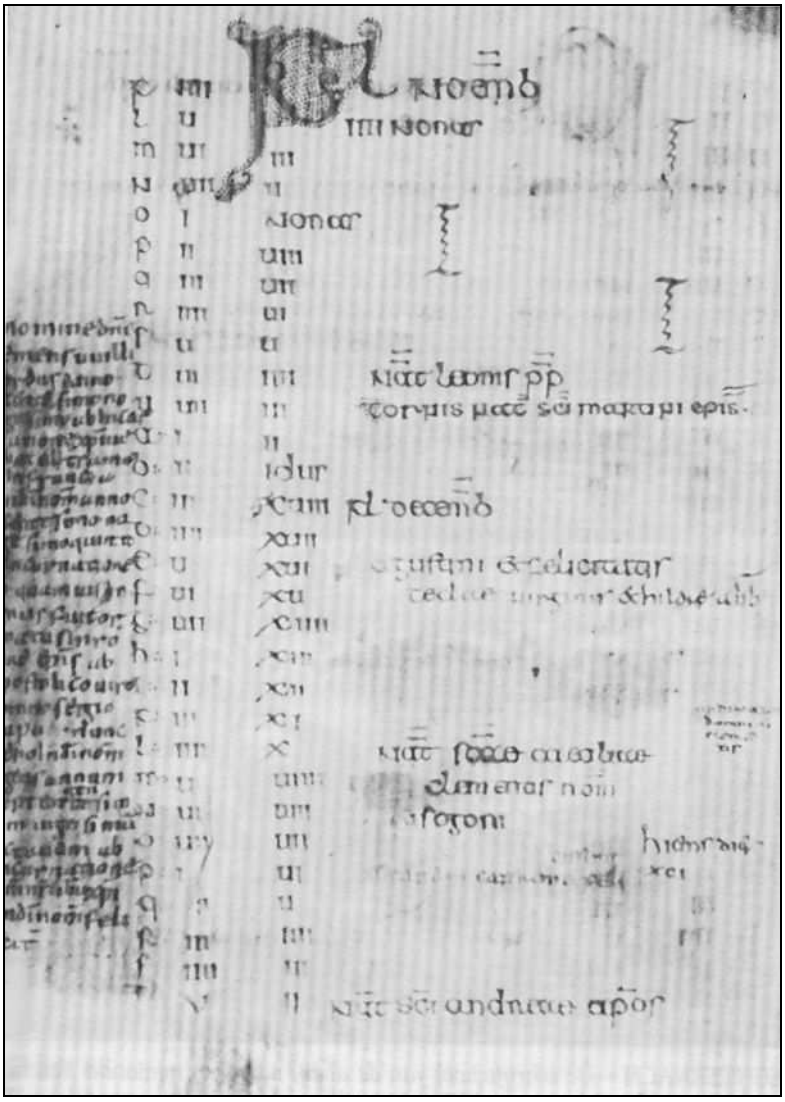
Note : Le titre d'archevêque donné à Willibrord est frappant. Ce titre suggère un certain nombre de diocèses suffragants et il est possible, ce que le texte ci-dessus semble dire, que Pépin l'ait demandé parce qu'il envisageait la christianisation complète du pays des Fresones (Flandre) et l'organisation de l'église de la contrée sur le modèle d'une hiérarchie. Il est possible aussi que l'initiative ait émané du pape Serge, d'une part pour souligner à quel point il se souciait du peuple des Fresones, d'autre part pour conférer à Willibrord un titre et un statut qui le rendissent complètement indépendant de l'église

[26] Ndtr. : C'est ce que fait notamment aussi la *Chanson de Doon de Mayence* qui parle de *Danemarche* pour la même contrée. Inutile de dire qu'en dépit de l'évident contexte nos « spécialistes » y ont également vu le Danemark ! Certains sont même allés y chercher *Vauclère* (< *vallis clara*, toponyme latin s'il en fut, impossible à trouver dans un Danemark où aucun Romain n'a jamais mis le pied) : tout le monde sait où se situe Vauclère, site d'une ancienne abbaye, non loin de Laon et du Chemin des Dames. Citons pour le contexte ces deux seuls vers: « *Amis, chen dist, Gaufrey, aquitie est* ***Sessoigne*** (la Saxe du Litus Saxonicum)
Et toute ***Danemarche*** *de chele gent grifaine* ; » (la Normandie qui jouxte cette Saxe) vers 10548/9

gauloise. A cette époque l'église germanique était à peine organisée. Après la mort de Willibrord en 739 et la mort de Boniface en 754, la situation avait tellement changé que le titre d'archevêque avait perdu toute pertinence à Traiectum.

Texte 32
La consécration sur le « Calendrier de Willibrord » : vers 695

Au 21 novembre, on lit sur le Calendrier de Willibrord : Ordinatio domni nostri Clementis – consécration de notre sieur Clemens.
Source : Wilson, The Calendar of St. Willibrord, gravure XI (ci-dessous)



CALENDRIER DE SAINT WILLIBRORD

Page du mois de novembre avec une note autographe de l'évêque (en l'année 728. A droite de la page on peut lire : « Ordinatio domni nostri Clementis » = consécration (épiscopale) de notre sieur Clemens, écrite par une seconde main et avant la canonisation de Willibrord (voir textes 32, 58, 60)

Note : Willibrord possédait et utilisait un Calendrier, conservé maintenant à Paris, sur lequel lui-même et d'autres après lui ont porté des annotations. La notule ci-dessus est d'une deuxième main et non de Willibrord lui-même. De l'information de Bède, qui mentionne le 21 novembre comme jour de la consécration épiscopale, est née une interminable discussion entre les historiens sur le point de savoir

si c'est le 21 ou 22 qui fut le jour véritable de la consécration épiscopale. Cela n'enlève ni n'ajoute rien au fait pas plus que la divergence sur l'église où elle eut lieu : chez Bède Sainte-Cécile, chez Alcuin Saint-Pierre ; c'est en outre un exemple des pinaillages qui rendent l'œuvre des historiens de métier si indigeste pour le grand public. L'intérêt de ces notules du Calendrier de Willibrord est que plusieurs sont d'une main postérieure à Willibrord et qu'on peut en tirer des conclusions plus importantes que ces chamailleries pour un jour de différence. Mais ces faits importants se perdent complètement quand on se focalise sur un détail sans pertinence aucune.

Texte 33
Viltaburg ou Traiectum : 695

Pépin lui donna un emplacement pour son siège épiscopal dans sa célèbre place-forte, qui est appelée par le peuple de cette contrée de son vieux nom de Viltaburg, c'est-à-dire ville des Vilti, et qui s'appelle Traiectum en langue gauloise. Après y avoir construit une église, le vénérable évêque prêcha de tous côtés la parole de foi et en ramena beaucoup de leurs égarements. Il y construisit diverses églises et quelques monastères. Peu après, il installa également dans les mêmes contrées d'autres évêques qu'il prit parmi les frères qui étaient venus avec lui ou après lui comme missionnaires, dont certains se sont déjà endormis dans le Seigneur (Bède lui-même mourut en 735).
Source : Beda, Historia gentis Anglorum, I, 11.

Note : Le fait que Viltaburg soit vieux ou neuf n'est pas non plus une question de vie ou de mort. Peut-être était-ce depuis toujours le nom indigène face au nom romain employé généralement dans les documents en latin. En tout cas Traiectum n'est pas du frison !

Texte 34
Willibrord évêque près de l'Océan occidental : 695

Il sembla bon au plus distingué souverain des Francs… de l'envoyer (Willibrord) à Rome pour être consacré au plus haut rang de la prêtrise par le pape Serge, très saint homme de ce temps… le pape le consacra archevêque, en présence du peuple, dans l'église de Pierre, le prince des apôtres et lui donna le nom de Clément… il lui conféra aussi le pallium… et le renvoya avec des consignes salutaires à l'œuvre de l'Evangile. Après la mission reçue du pape et la consécration par le pape, il retourna, avec une confiance accrue, trouver le souverain des Francs. Celui-ci le reçut très honorablement et le chargea d'annoncer l'Evangile, surtout dans les parties septentrionales (occidentales) de son royaume, là où jusqu'alors, du fait de la pénurie de missionnaires ou de la sauvagerie naturelle des habitants, la flamme de la foi avait le moins brillé.
Source : Alcuinus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 440.

Note : Le fait de ne pas avoir remarqué l'orientation sur l'ouest a, également dans ce texte, joué un mauvais tour aux historiens. Pépin n'a pas envoyé Willibrord au nord mais à l'ouest du royaume franc. Ce royaume ne comprenait pas les Pays-Bas et dans les sources on ne trouve aucune preuve qu'un roi des Francs ait effectué le moindre acte juridique pour ce territoire. En l'occurrence, il faut évidemment dater correctement les doublures et éviter ainsi d'inverser la conséquence et la cause.

Texte 35
Willibrord en Francia et en Flandre : 695

Dans la basilique du céleste gardien des clés Petrus… il (le pape Serge) le consacra en l'an de Notre Seigneur 695… archevêque du peuple des Fresones (Flandre)… quatorze jours après son arrivée à Rome, il obtint du pape congé de s'en aller et retourna en Francia qui était alors, sous le maire du palais Pépin, l'ornement et la gloire du monde… Willibrord fut reçu par le grand souverain Pépin avec les plus grands honneurs et la plus grande bienveillance. Il reçut de lui le siège épiscopal dans la célèbre ville-forte, appelée Viltaburg dans l'ancienne langue barbare, mais en gaulois Traiectum, où précédemment, arrivant en bateau d'Irlande, comme nous l'avons dit, il était arrivé après un long voyage.

Source : Thiofridus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 464.

Note : Theofried fait une nouvelle erreur. Après avoir mentionné le marinier qui refusa de faire traverser Willibrord depuis l'Angleterre (texte 26), il ne peut vouloir dire que toute la compagnie soit venue directement d'Irlande en bateau. Mais en faisant en même temps revenir Willibrord en Francia, il mérite un compliment. Cela prouve, ce qui sera tantôt confirmé par d'autres données, que le monastère d'Echternach même quatre siècles plus tard (vers 1100) n'avait pas encore l'idée que Willibrord avait auparavant siégé à Utrecht, même s'il faut ajouter aussitôt que la Vita de Willibrord brouillonne, inconséquente et parfois tendancieuse de Theofried a donné une formidable impulsion à cette chimère.

Texte 36
Les Vilti ou Vulti : 695

Willibrord, qui avait été nommé Clemens (Clément) par le pape Serge et consacré évêque du peuple des Fresones (Flandre), fixa, avec l'aval du roi Pépin, son siège épiscopal dans la localité de Vultaburch (Tournehem)… la ville des Vulti, qui est nommée Traiectum en langue gauloise.
Source : Sigeberti Gembl. Chronicon, MGS, VI, p. 328 : Idem, HdF, III, p. 345.

Texte 37
Willibrord "in Gallia" : 695/1105

Dans l'édition mentionnée ci-dessus du texte précédent, peu avant le passage cité, on fait encore remarquer que Willibrord vivait « in Gallia » (en Gaule). Quoi qu'on ait pu mettre sous le terme « Gallia » aux XI^{e}/XII^{e} siècles à Gembloux (à 35 km au sud-est de Bruxelles), la remarque illustre éloquemment qu'à cette époque on ne pensait pas encore à un lien entre Willibrord et la ville d'Utrecht qui, à cette époque, existait déjà depuis un siècle et demi.
Source : Sigeberti Gembl. Chronicon, MGS, VI.

Texte 38
Willibrord, évêque du peuple des Fresones : 695

Le même pape Serge consacra le vénérable Willibrord, surnommé Clemens, évêque du peuple des Fresones (Flandre).
Source : Historia Ecclesiastica, MGS, XIII, p. 316.

De Souastre à Inchy

Texte 39
Les Fresones se soulèvent à nouveau ; Willibrord s'exile : 714

Après quelque vingt ans de paix relative, Radboud attaqua à nouveau. Willibrord dut fuir ; cela ressort du fait que, peu après, il baptise à Soissons le fils de Charles Martel et reçoit le monastère de Suestra (Souastre) près d'Arras comme refuge. Il ne revint dans son territoire de mission qu'après la défaite de Radboud (717).

Texte 40
Willibrord baptise à Soissons le fils de Charles Martel : 714

Il baptisa aussi le fils de Charles Martel, Pépin, le puissant souverain des Francs et futur père du noble Charles (Charlemagne), qui gouverne maintenant avec les plus grands triomphes et le plus grand honneur le royaume des Francs.
Source : Alcuinus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 446.

Note : Ensuite Alcuin relate une prétendue prophétie de Willibrord, lequel annonce en effet le rôle que Pépin jouera dans l'histoire en devenant le géniteur du grand roi des Francs. Nous pouvons tranquillement conclure qu'Alcuin a derechef inventé un de ses chers miracles. Les textes nous présentent Willibrord comme un missionnaire simple et besogneux, qui ne se serait certainement pas hasardé à faire de folles prédictions, fussent-elles si bellement confirmées par les faits ultérieurs. Du reste les historiens ont toujours été gênés par ce texte, qu'ils ont donc qualifié de légendaire parce qu'il est déraisonnable qu'un évêque d'Utrecht soit demandé pour baptiser Pépin III à Soissons, avec l'inévitable conséquence que les évêques gaulois auraient été piqués au vif. Les historiens avaient à nouveau raison, s'agissant de leur motif et de leur approche…, seulement il ne s'agissait pas de l'évêque d'Utrecht. Si l'on place Willibrord dans la région véritable, il n'y a aucune raison de mettre en doute ce texte d'Alcuin, et cela d'autant moins que la visite de Willibrord à Pépin II (lequel mourrait à la fin de la même année) avait une toute autre motivation (cf. texte précédent) et que le baptême lui fut demandé parce qu'il se trouvait être à la cour.

Texte 41
Willibrord à Suestra : vers 714

Une autre fois, alors que le bienheureux faisait route vers un petit monastère qui était sous son autorité, lequel, à cause d'une rivière qui y coule, est appelé Suestra (Souastre), il emprunta, afin d'abréger le trajet, un sentier qui traversait les propriétés d'un homme riche.
Quand le gardien le vit, il fut pris de rage et commença à maudire l'homme de Dieu. Ses compagnons voulaient venger cet affront mais l'homme de Dieu réussit à les apaiser, parce qu'il ne voulait pas que quelqu'un se perdît à cause de lui. Et comme ils ne réussissaient pas à calmer cet homme, il fit demi-tour et prit un autre chemin. Mais le jour suivant ce malheureux mourut subitement au même endroit sous les yeux d'une foule de gens.
Source : Alcuinus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 443.

Note : Quel dommage que le grand Alcuin ait eu une telle prédilection pour les miracles ! Nous aurions aimé apprendre davantage de faits concrets et exacts sur ce petit monastère de Suestra. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que cette localité se trouvait dans son territoire de mission et que le monastère se trouvait « sous son autorité ». Ce que nous devons en penser s'éclairera ci-après (texte 43). Ce qui est sûr également, du moins pour un historien qui a les pieds sur terre, c'est que Willibrord ne fit pas ce jour-là une excursion à Susteren au Limbourg, ce qui est une reconstitution d'une rare sottise, que l'on situe Willibrord à Tournehem, à Utrecht ou à Echternach.

Texte 42
La donation de Suestra (Souastre) d'après Theofried : vers 714

Le même excellent souverain Pépin (II) lui donna aussi par une charte en date du 6^{e} des Nones de mars (= 2 mars) de la quatrième année du roi Dagobert (III) : la « villa » (domaine) située dans le pagus Mosariorum et appelée Suestra du fait de la rivière qui la baigne, laquelle avait été fondée par la sollicitude de Plectrude et l'argent d'hommes éminents. Et parce que les deux localités (à savoir Aefternacum et Suestra) lui semblaient appropriées pour y établir la vie monacale, il fit construire dans chacune un monastère.
Source : Thiofridus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 467.

Note : Le fait de la présence d'un petit cloître à Suestra, momentanément « sous l'autorité » de Willibrord, est suffisamment attesté par le texte d'Alcuin. Cela ne suffisait pas à Theofried. Il devait en faire tout l'établissement humain, conformément à la tendance normale à Echternach, lorsqu'une ancienne charte parle d'une modeste propriété terrienne de quelques manses (fermes, petites exploitations), de faire réclamer par l'abbaye, aux XII^{e} et XIII^{e} siècles, le village entier, l'église et toutes les dîmes. Theofried a également sucé de son pouce les autres détails ; ils sont d'ailleurs contredits par la charte suivante, qu'il doit avoir connue puisqu'il la mentionne si explicitement avec la date et tout. Remarquez bien les différences, cela vous donnera tout de suite une bonne idée de la technique de falsification d'Echternach.

Texte 43
Donation de Suestra à Willibrord : 12 mars 714

Le maire du palais Pépin et son épouse Plectrude donnent à Willibrord le petit cloître de Suestra (Souastre) dans le pagus Mosariorum (le « Maasgouw », canton de la Meuse) sis sur le ru de Suestra, que Plectrude avait hérité d'Albericus et Hadericus et qui doit être réparé. Le cloître doit continuer à recevoir les « fratres peregrini » (missionnaires itinérants). Les moines seront libres de se choisir un abbé après la mort de Willibrord, mais le cloître restera toujours sous la tutelle de Pépin et de ses successeurs. L'acte est signé par cinq personnes, dont un certain abbé Adalbertus et une certaine abbesse Blanduman. L'acte est émis à Bagoloso.
Source : Wampach, Quellenband, n^{os} 24 et 25.
Diplomata Dagoberti, HdF, IV, p. 689.
Coens, Saints et saintes honorés à l'abbaye de Susteren. In : Analecta Bollandiana, LXXX, p. 327.

Note : Suestra est Souastre à 22 jm au sud-ouest d'Arras. L'acte est émis à Bagoloso : il s'agit de Bailleulval et/ou Bailleulmont à 24 km au sud-ouest d'Arras et à 9 km de Souastre (il ne s'agit donc pas de Bakel près d'Helmond !!).

Du fait que l'abbesse Blanduman était présente lors de la rédaction de l'acte, on peut conclure que le cloître était une abbaye de femmes. Du texte de l'acte, qui parle de continuer, on peut conclure qu'il avait déjà servi à recevoir les missionnaires itinérants, tâche qu'il devait continuer à assumer. Il faut voir la donation à Willibrord à la lumière de la lutte qui s'était ravivée entre Radboud et les Fresones d'une part et Pépin et Martel d'autre part. Tout indique que Willibrord a dû fuir Tournehem qui était le théâtre d'activités militaires, d'autant plus que la mission chrétienne était précisément un aiguillon dans la chair de Radboud. Pour pouvoir continuer à exercer depuis son refuge la direction du diocèse et de la communauté, Willibrord s'est sans doute fait accompagner par ses principaux collaborateurs dont Alcuin mentionne par conséquent la présence lors de l'incident avec le garde frappé de mort et qui, à l'époque, étaient certainement tous encore des moines d'Eperlecques. Ces nouveaux habitants, le texte les distingue nettement des « fratres peregrini » qui trouvaient déjà depuis belle lurette le vivre et le couvert dans ce petit cloître. La remarque sur l'abbé à élire après la mort de Willibrord ne pouvait concerner que les moines d'Eperlecques présents et certainement pas les séculiers parmi les propagateurs de la foi itinérants ; et elle allait tellement de soi que Willibrord a bien dû voir l'avenir bien sombre et a dû craindre le déclin de son abbaye. Sa position d'autorité vis-à-vis du petit cloître dans son ensemble a sans doute entre autres consisté à assurer la direction spirituelle de ses occupants.

Après l'acte mentionné ici et après la sobre information d'Alcuin (texte 41), le cloître de Suestra n'apparaît plus dans la vie de Willibrord. Il en ressort aussi qu'il ne s'agissait pas d'une propriété deWillibrord ou de ses successeurs et que l'expression « sous son autorité » n'a eu qu'un caractère transitoire. Par la suite nous n'apprenons rien non plus sur un quelconque bien à Souastre, que ce soit du diocèse ou de l'abbaye d'Eperlecques. Tout ceci montre que Souastre a été une disposition passagère, un refuge dont il n'a plus eu besoin ensuite. Il est aussi clair comme le jour maintenant que Suestra n'a absolument pas pu jouer de rôle au cours des « voyages » de Willibrord entre son siège épiscopal (et on pense ici à Utrecht) et son abbaye ; car si Suestra avait en effet joué ce rôle, on en aurait parlé bien plus souvent que dans cette pauvre mention. Theofried d'Echternach lui aussi ne parle qu'une seule fois de Suestra. Il sera clair pour chacun que le « pagus Mosariorum » (le « Maasgouw », canton de la Meuse) où il situe Suestra à été une liberté qu'il a prise pour suggérer qu'il s'agissait de la septentrionale Susteren. Pourquoi l'abbaye d'Echternach n'a-t-elle jamais revendiqué Susteren, nous le verrons à la fin de cette note.

Comme beaucoup d'autres cloîtres et monastères, celui de Souastre a également dû fuir vers 850 devant les Normands. Après quelques errances, il a abouti dans le Limbourg néerlandais où il continué sa tâche tout en gardant son nom qui évolua en Susteren. Cet état de choses est complètement confirmé par d'autres données. Il n'existe aucun lien entre Susteren (vers 860) et Utrecht (vers 940) ou l'abbaye d'Echternach plus jeune encore (973). En 891, l'empereur Arnulf donna le cloître de Susteren à l'abbaye de Prüm ; il ressort de l'acte que c'était un couvent de femmes, ce qui confirme donc la

nature de l'ancienne Suestra. En l'an 948, l'empereur Otton (1er) garantit une fois encore la propriété de Prüm. Lors de la rédaction de cet acte, l'évêque Balderic (Balderik), premier évêque d'Utrecht, était présent : or on ne souffle mot alors de quelque droit ou de quelque revendication d'Utrecht que ce soit. Il ne pouvait en être autrement, vu que ni Balderic ni aucun de ses premiers successeurs n'ont jamais fait état d'une quelconque conviction d'avoir été les successeurs de Willibrord. Ce n'est qu'au XIIe siècle ou après qu'on leur imposa ce titre.

Le bollandiste Coens a fourni une importante contribution à la résolution de la doublure Souastre-Susteren. Le célèbre Evangéliaire de Susteren comporte une miniature qui représente deux évêques auréolés avec entre eux un personnage féminin. On croyait jadis y reconnaître Amelberga, la supposée première abbesse de Susteren († 960 ?!), avec Willibrord et Wiro. Coens a néanmoins démontré qu'il s'agit des évêques de Traiectum Gregorius et Alberik. L'abbesse, représentée au milieu sans auréole, n'est pas sainte Amelberga mais la donatrice de cet Evangéliaire. Coens démontre de façon aussi expresse qu'il s'agit d'Imago, fille de Gérard de Loon. Elle était mariée à Willem (Guillaume), châtelain (drossart) de Saint-Omer. Après le décès de son mari, elle s'est retirée à l'abbaye de Susteren, où elle fut élue abbesse en 1147. L'Evangéliaire qu'elle donna à l'abbaye n'a pas été fait pour Susteren mais appartenait à la maison de Loon ou à la famille de Willem de Saint-Omer. Ce remarquable lien entre Susteren et Saint-Omer, encore existant au XIIe siècle, élucide complètement l'origine de Susteren. Il est tout à fait exclu que Gregorius et Alberik soient enterrés à Susteren. Mais il est possible et même vraisemblable que, dans sa fuite, le monastère de Souastre ait emporté des reliques de ces saints, ce qui ne suppose aucunement qu'ils aient été enterrés à Souastre. L'unique conclusion de tout ceci est la suivante : Willibrord n'a jamais été abbé de Susteren ; il n'y a jamais mis les pieds, vu que le Suestra des sources anciennes se trouvait 250 km au sud-ouest de Susteren. On peut sans plus oublier tout ce que l'on a déduit de la présence de Willibrord à Susteren et pour commencer les 20 églises de Willibrord dans le Brabant oriental.

A Susteren, la tradition des évêques Gregorius et Alberik repose sur le texte d'un inventaire de 1147, où on lit qu'Imago fut cette année-là élue abbesse et qu'à son époque on a compté et numéroté les ornements de l'abbaye. En faisaient partie : une tunique d'Alberik et une ceinture de Gregorius. A elle seule, cette donnée rend déjà impensable que les deux évêques soient enterrés à Susteren. On serait même tenté de supposer qu'Imago a également apporté ces reliques de Saint-Omer, lors de son entrée au couvent. Les choses se corsent encore. Les reliques des deux évêques, reliques dont la provenance reste un mystère, ont été en 1421 et en 1597 élevées à Utrecht sur les autels, ce qui veut dire que ce n'est qu'alors que les évêques ont tous deux été reconnus à Utrecht et considérés comme saints. Le chrétien qui accepte que ceci soit authentique et fiable doit souffler la bougie de son baptême.

Enfin, s'agissant de Susteren, un autre fait vient corser le tout. L'abbaye d'Echternach qui depuis le XIIe siècle était si fanatiquement acharnée à réclamer la restitution des anciens biens de Willibrord n'a jamais avancé la moindre revendication sur Susteren. Non qu'elle n'en connût pas l'emplacement véritable, car à en juger par la falsification de Theofried, c'est bien Susteren qu'elle avait à l'esprit. Mais elle savait également que le couvent de Susteren appartenait à une autre abbaye impériale, celle de Prüm. Et même si cela paraît un peu irrévérencieux vis-à-vis d'une si haute institution ecclésiastique, on peut quand même le dire : les molosses ne se mordent pas entre eux. Ils essaient de prendre les petites villes provinciales de Hollande et de Brabant. En Hollande, les gens d'Echternach ont essuyé un cuisant échec : contre un lambeau de polder zélandais ils ont dû ravaler une impressionnante revendication portant sur toute une série d'églises hollandaises. Mais le Brabant est tombé à pieds joints dans le panneau. Les voilà maintenant avec sur les bras une fable outrancière qui a rapporté gros à Echternach mais constitue pour la partie adverse un « testimonium paupertatis », un premier prix de niaiserie. Un prix qui n'a rien perdu de sa valeur, vu que l'historiographie brabançonne refuse toujours de voir comment elle s'est fait mener en bateau par Echternach. Car ce qui est le plus grave, c'est qu'il est quasiment sûr que c'est très consciemment qu'Echternach a perpétré sa tromperie si bien qu'il ne s'ensuivit pas seulement un vol à grande échelle mais aussi une falsification de l'histoire difficile à percer. Ces qualifications générales requièrent une mise en scène plus fouillée dans un polar intitulé « L'abbaye d'Eperlecques et les méconduites d'Echternach, sa fille putative». Le scénario est là, tout rédigé, seule manque la place dans cet ouvrage. Mais vous trouverez par contre d'ores et déjà, dans le (long) texte 75, un aperçu du funeste processus selon lequel cette

abbaye fondée en 973 commença à dégénérer ; en outre, tout au long de ce livre, les exemples concrets de cette dérive ne manqueront pas.

Texte 44
« Pugna in Cocia » : 26 septembre 715

Cette notule "bataille de Cocia" figure, date comprise, dans le Calendrier de Willibrord et elle est de sa main. Charles Martel avait forcé Radboud, roi des Fresones, à lever le siège de Colonia (Coulogne près de Calais), où lui, Charles, avait logé Plectrude (sa belle-mère). Puis il se jeta sur les Neustriens, alliés de Radboud, qu'il avait attiré dans une embuscade près de la localité de Cocia, et les mit en fuite.
Source : Wilson, The Calendar of St. Willibrord (voir texte 58 – illustration page 39)
Levison, A propos du calendrier de Willibrord, Revue Bénédictine, I, 1938, p. 39.

Note : Cette fois Colonia n'est ni Cologne ni Avesnes-sur-Helpe (ci-après, j'aborderai encore plusieurs fois la commutation des deux localités : cf. notamment les notes des textes 71, 104 et 131 ainsi que les cartes page 20 et page 85). Il s'agit ici de Coulogne près de Calais, contrée dans laquelle se déroulent toutes les phases des opérations militaires de cette campagne. De Cocia, Levison a fait « la forêt de Compiègne ». La localité exacte est Coyecques, à 7 km au sud-ouest de Thérouanne, connue en 833 sous le nom de Coiacus et en 1075 sous celui de Coika. La notule est de la main même de Willibrord, preuve définitive de plus qu'il résidait dans cette contrée, car à Utrecht comme à Echternach on n'aurait pu connaître ni ce fait ni la localité exacte. On ne va quand même pas aller affirmer, j'espère, bien que je ne m'étonne plus de rien, que Willibrord, en qualité de correspondant de guerre, aurait accompagné « ses » Frisons dans une campagne dans le nord de la France.

Texte 45
Charles Martel succède à Pépin : 714-717

Il arriva que Pépin, le souverain des Francs, mourut (il s'agit de Pépin, surnommé de Herstal, décédé le 16 décembre 714 à Jupille sur la Meuse) et que son fils (et celui d'Alpaïs) Charles Martel obtint le royaume de son père. Il soumit beaucoup de peuples au sceptre des Francs, dont, avec grande gloire, le peuple de Fresia (Flandre), qu'il joignit au royaume, après avoir vaincu Radboud. Willibrord fut institué missionnaire dans ce peuple et la place-forte de Traiectum (Tournehem) lui fut attribuée comme siège de l'évêché. Il tira parti des meilleures conditions de prédication de l'Evangile à ce peuple qui avait été récemment soumis par le glaive et qu'il tenta de purifier par le Baptême.
Source : Alcuinus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 553.

Note : Cette remarquable information d'Alcuin semble vouloir dire que Willibrord, dont il rapporte quand même l'arrivée en 690, n'avait pas jusqu'alors, du moins officiellement, de résidence fixe dans le pays des Fresones, mais qu'il n'en obtint une qu'après que Radboud eut été chassé (voir toutefois la note du texte 71, alinéa 3 conclusion). Il n'empêche qu'il commença d'emblée à bâtir l'église de son siège et d'abord un gîte pour ses collaborateurs, ce qui fut confirmé en 717, tandis que les donations correspondantes ne furent ratifiées qu'en 722. Cela signifie qu'en dépit des difficultés, il poursuivait sa mission chez les Fresones et n'avait pas de temps à consacrer ailleurs aux tours de force exorbitants que la « tradition[27] » lui prête pour ces premières décennies (voir texte 59).

Texte 46
La lutte trouve son dénouement : 717

[27] Ndtr. : Delahaye fait allusion aux invraisemblables déambulations qu'on prête à un Willibrord plutôt casanier dont on fait un enragé gyrovague ! Le célèbre Mourre écrit sans sourciller : « Il évangélisa la région d'Anvers, le sud et le centre des Pays-Bas et le duché de Luxembourg. » Excusez du peu ! Il n'a évidemment jamais mis les pieds dans toutes ces contrées.

Après trois ans de changeantes fortunes de guerre contre Radboud et ses alliés, Charles Martel remporta une victoire décisive près d'Inchy-en-Artois, à 24 km au sud-est d'Arras et 13 km à l'ouest de Cambrai. Ensuite, jusqu'au nouveau soulèvement des Fresones en 734, la situation resta assez calme dans le territoire de mission de Willibrord.
Source : Gesta regum Francorum, HdF, II, p. 571.
Chroniques de Saint-Denis, HdF, p. 309.

Texte 47
La bataille d'Inchy sur le Calendrier de Willibrord : 717

La bataille de Vinciacum (Inchy-en-Artois), en 717, le dimanche avant Pâques, est également mentionnée dans le Calendrier de Willibrord.
Source : Wilson, The Calendar of St. Willibrord (voir texte 58).

Fositesland, Dani et Walacria

Texte 48
Le mystérieux Fositeland : 717-719

Alors que le pieux missionnaire de Dieu accomplissait ce voyage, il arriva à la zone frontalière des Fresones (Flandre) et des Dani (Normandie), dans une certaine île qui, du fait d'un certain dieu Fositae, était appelée Fositesland par les habitants et où ils avaient également fondé des sanctuaires pour ce dieu. Ce lieu était tellement vénéré par les païens que personne, homme ou bête, ne pouvait y pénétrer ni boire de la source qui y sourdait. L'homme de Dieu y avait été poussé par une tempête et y resta quelques jours jusqu'à ce que la tempête se calmât et qu'il pût continuer sa navigation… Il avait baptisé trois personnes dans cette source… (les païens menaçaient de les tuer, lui et ses compagnons)… Et bien qu'ils ne voulussent pas accueillir la vérité, ils le renvoyèrent honorablement au souverain des Francs.
Source : Alcuinus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 442.

Note : Le voyage de Willibrord chez les Dani, est attribué par tous les historiens au Danemark, si bien que Fositesland est traduit pas Helgoland !! Cette reconstitution leur semblait acceptable pour Willibrord, bien qu'ils ne pussent l'utiliser pour Wulfram de Sens, qui rendit également visite à Fositesland, et qu'ils déclarassent non fiable l'information identique au sujet Wulfram. Le terme de Dani ne désigne pas du tout le Danemark mais la contrée au sud de Montreuil où l'on parle de Dani dès les débuts du VI^{e} siècle. Parmi les textes sur la Frisia et la Saxonia, on en rencontre plusieurs qui situent coup sur coup la frontière entre Fresones et Dani à cet endroit et mentionnent la Canche et l'Authie comme délimitation frontalière. Fositesland est un ancien secteur de transgression, situé dans la contrée des Dani et qui porte encore de nos jours le nom de Le Fossé (à 39 km au nord-est de Rouen). Le terme « Fossé » désigne une profonde vallée humide entre des sols plus élevés. Le Fossé occupe une île formée par l'Epte et le Mésangueville. Nulle part les sources ne disent qu'il s'agît d'une île dans la mer. Du reste le contexte montre que ce voyage de Willibrord (comme celui que Ludger entreprit quelque 80 ans plus tard avec aussi peu de succès : voir texte 161) se fit par terre, en tout cas pas par mer. Aussi la reconstitution en vigueur qui cherche les Dani au Danemark, s'écrase-t-elle sur les rochers d'Helgoland.

Texte 49
Fositesland chez Theofried : 717-719

… et il déplaça sa prédication dans le territoire des Dani (Normandie)… et il retourna chez les Francs… Par un orage, il fut détourné vers une certaine île dans la région frontalière des Fresones (Flandre) et des Dani (Normandie), qui s'appelle Fositesland en langue barbare d'après leur dieu Fosite.
Source : Thiofridus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 466.

Note : Theofried d'Echternach, qui ne semble pas avoir poursuivi son voyage vers le sud à partir de Gravelines (voir texte 26) ne connaissait pas le lieu et encore moins la signification de son nom. Il ne s'agissait pas du tout d'un nom « barbare » mais d'un mot purement roman, complété par un suffixe germanique, ce qui n'a rien de rare. Il est à nouveau louable que Theofried – déjà en pensée au Danemark – fasse quand même revenir Willibrord sain et sauf chez les Francs ; on ne saurait du reste parler de mérite chez lui mais d'absence de cohérence : il a laissé passer divers détails d'Alcuin dont il ne comprenait pas la portée et qu'il a donc négligé de falsifier (se trahissant du même coup).

Texte 50
Willibrord se rend en Normandie (chez les Dani) : 717-719

En ce temps-là, il osa aussi se rendre chez Radboud, roi des Fresones (Flandre) et dans son peuple païen ; et partout où il apparaissait, il prêchait plein de confiance la parole de Dieu. Ce roi des Fresones accueillit l'homme de Dieu avec bienveillance, mais rien ne pouvait adoucir la pierre de son cœur. Et lorsque l'homme de Dieu s'avisa qu'il ne pouvait attendre aucun fruit chez lui, il se rendit dans le très cruel peuple des Dani (Normandie) pour y annoncer l'Evangile. Ongendus y exerçait la royauté, personnage encore plus cruel qu'une bête fauve et encore plus dur que pierre, lequel toutefois traita honorablement l'homme de Dieu… Il emmena avec lui 30 garçons de ce pays et se hâta de revenir parmi les peuples élus du royaume des Francs. Encore en chemin, il les baptisa afin qu'aucun d'entre eux ne se perdît au cours du long voyage en bateau ou du fait d'autres dangers venant des habitants de la contrée.
Source : Alcuinus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 441.

Texte 51
Willibrord dans la localité de Walicrum (Warcove) : vers 720

Avec l'aide de Dieu, il fit également de nombreux miracles … Une fois que l'homme de Dieu faisait un voyage missionnaire, il arriva à une certaine localité du nom de Walicrum, où une vieille idole était restée. Alors que l'homme de Dieu dans son zèle l'avait détruite en présence du garde, celui-ci voulut le frapper à la tête avec son épée. Mais Dieu protégea son serviteur qui ne reçut pas la moindre blessure. Ses compagnons voulaient pourtant venger cet attentat, mais l'homme de Dieu, dans sa magnanimité, délivra l'auteur de l'agression de leurs mains et le laissa aller. Celui-ci fut toutefois possédé ce jour même par un esprit démoniaque et mourut misérablement le troisième jour.
Source : Alcuinus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 441.

Note : Walicrum, appelé par Alcuin localité (et donc pas île), est Warcove, à 18 km au sud-ouest de Calais.Voyez ce que Theofried fait de cette donnée dans les trois textes suivants.

Texte 52
Theofried considère que la Walachria c'est Walicrum : vers 720

Il résidait une fois sur une île appelée Walicrum, île ceinte par l'Escaut et la mer britannique, où, à cette époque, on offrait encore aux idoles et non au vrai Dieu. Comme il y annonçait la parole de Dieu, il pénétra dans un sanctuaire, situé sur la côte de la mer, où des idoles de faux dieux étaient l'objet d'un culte… il se rendit à l'autel pour y célébrer le sacrifice du salut. Pris de rage, le méprisable gardien frappa le saint de son épée et le blessa même mortellement. Il serait devenu martyr, si Dieu ne l'avait pas protégé par un miracle. A preuve : on peut encore aujourd'hui voir son sang dans la basilique qui est appelée Westkapelle, sur l'autel de cette même église : c'est une preuve disais-je, parce que personne ne peut rester en vie après avoir perdu tant de sang, si ce n'est par la toute puissance de Dieu.
Source : Thiofridus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 458.

Note : Ici Theofried confond la localité de Walicrum (Warcove) avec la Walacria, encore insulaire à l'époque, située à 120 km au nord-est. Au XI^{e} siècle, Walacria était encore entourée d'eau. Elle se

trouvait entre Bruges et Uitkerke, localité située plus à l'ouest, et ne fut complètement atterrie que plus tard, du fait des progrès de la régression. Son nom, désormais inadapté, fut rapidement repris par une île apparue entre-temps en Zélande, ce qui mena à une falsification en deux étapes, Middelburg étant doublé et des deux Westkapelle flamands même triplés. S'agissant du sauvetage de Willibrord, Theofried surpasse Alcuin en renchérissant en matière de miracles. Par ailleurs, l'abbé Theofried ne fait rien de moins que blasphémer en racontant que l'archevêque Willibrord voulait célébrer le sacrifice de la Messe sur l'autel d'une idole.

Texte 53
L'argent doit sonner dans le tronc après un miracle : 720 ; 1063 (Theofried)

L'île Walichrensis, où il (Willibrord) versa son sang pour confesser et glorifier le Christ, fut plusieurs fois honorée de ses miracles… Un jour, Robert, le fils cadet du comte Baudouin de Flandre, entreprit une cruelle guerre contre les Mithilburgenses (habitants du Middelburg flamand). Avec trois armées, évaluées chacune à mille soldats, il fit voile vers la côte ennemie. Mais ceux de Walichrensis rassemblèrent leur armée et se réunirent dans la basilique, qui avait été deux ou trois fois bénie par le sang de Willibrord ; et, avant la Communion, ils promirent de lui payer chaque année un cens (lire : à l'abbaye d'Echternach) si, à son intercession, ils remportaient la victoire. Puis ils suspendirent les reliques du saint à leur drapeau… ils remportèrent la victoire… deux enseignes du prince vaincu furent apportées à l'église d'Epternacum.
Source : Thiofridus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 468.

Note : Baudouin (V) de Flandre mourut en 1067. Le texte semble signifier que l'attaque de l'île de Walacria eut lieu de son vivant, donc aussi du vivant de Theofried, qui devint abbé vers 1080. Le texte précédent parle d'une seule mare de sang ; ici en voilà déjà trois ou quatre. Theofried devait quelque peu dramatiser l'affaire pour mieux disposer les habitants à payer le cens annuel au monastère d'Echternach.

Texte 54
Mithilburgis en Flandre : 720, 1063

Dans l'île de Walacria, où son sang coula pour confesser et glorifier Dieu, on a maintes fois noté sa présence. Le fils cadet du célèbre comte Baudouin de Flandre fut pris de haine pour les Mithilburgenses et menaça de mort tous les habitants de l'île… il s'aboucha avec les Morini (Thérouanne), les derniers des hommes, et rassembla une armée de Francs et de Teutons… il rassembla des bateaux au Scheldemermur (rade de l'Escaut) et fit voile vers les côtes ennemies… Mais ceux de Walichrum… se rassemblèrent dans la basilique qui avait trois ou quatre fois été sanctifiée par le sang de saint Willibrord… ils suspendirent les reliques à leurs drapeaux… et remportèrent la victoire.
Source : Miracula S. Willibrordi, MGS, XXXX, p. 1370, AS, novembre III, p. 481.

Note : Ce texte est pratiquement identique au précédent. Suit le récit, probablement ajouté par la suite, que Theofried d'Echternach est allé à Anvers afin de rétablir la paix entre les deux parties, ce qui eut lieu après avoir longtemps invoqué Willibrord. Le récit sera sans doute vrai, car peu après nous voyons naître à Anvers une tradition de Willibrord. Vu les triplures (Walcheren, Middelburg et Westkapelle) qui apparaissent tant en Flandre qu'en Zélande, on ne tarderait pas, à mesure que la Walachria flamande perdait son caractère insulaire et son nom, à appliquer le texte ci-dessus à la seule Walcheren néerlandaise, alors que Theofried avait en tête la flamande. En Zélande où on a un peu plus les pieds sur terre qu'en Brabant oriental, on se gausse maintenant de ce Willibrord sur Walcheren, depuis que la cartographie pédologique a démontré que l'actuelle Walcheren n'existait pas à l'époque de Willibrord.

L'abbaye d'Eperlecques

Texte 55
Donations à Aefternacum faites à Traiectum : 722, 1er janvier

Charles Martel, maire du palais, fils de Pépin, donne au monastère qui est construit sous les murs du castrum Traiectum (Tournehem) et à la tête duquel se trouve l'archevêque Willibrord : tous les revenus du domaine (royal) dans ce même Traiectum, tant à l'intérieur qu'hors les murs, avec tout ce qui en dépend. Egalement les prairies de Greveningo (Gravelines – voir page 35) avec tout ce qui en dépend. En même temps la villa Fethna, sise dans la localité de Nifterlaca (Eperlecques), avec toute l'eau et la terre qui en dépendent, soit près de la villa Fethna, soit près du castrum de Traiectum (Tournehem). Tout ceci est donné y compris les pièces de terres, sols, huttes, maisons, bâtiments, tenures, champs, prairies, bois, eaux et cours d'eau, troupeaux avec leurs bergers…, biens meubles et immeubles à la disposition des pères du monastère susdit. Il établit des peines pour ceux qui s'opposeraient à cette donation.
Donné à Herstal.
Source : Cartularium de Radboud, n° 1.

Note : Cette charte qui, bien qu'elle concerne l'abbaye, a quand même été incluse dans le Cartularium Radbodi (voir : l'état des choses n° 3, alinéa 3, pages 15 et 16), est l'acte de naissance et de confirmation de ce monastère de Willibrord. Elle porte en même temps un coup mortel à Echternach qui apparut en 973 comme nouvelle communauté bénédictine pleine de promesses, mais inventa dans son second siècle d'existence la légende de sa continuité avec l'abbaye de Willibrord originelle et ne tarda pas à commencer à l'exporter dans toute l'Europe occidentale, avec toutes les conséquences erronées qui en découlèrent. La donation ci-dessus était destinée au monastère de Willibrord, qui se situait sous Traiectum, donc tout près, si près même qu'on se garda de préciser ce qui dépendait de Fethna près de Tournehem et ce qui dépendait d'Eperlecques. L'énormité dans les reconstructions courantes a toujours été que l'on situait le siège épiscopal de Willibrord à Utrecht et son abbaye à Echternach, si bien que Willibrord se trouvait avec un pied en Hollande mais avec l'autre à 300 km de là au Luxembourg. Du coup, on était bien forcé de remplir l'abîme qui les sépare avec les mythes brabançons : c'était le seul moyen de camoufler quelque peu l'absurdité de cette reconstitution.

Le siège épiscopal se trouvait à Tournehem, l'abbaye à Eperlecques. Son nom originel s'écrivait Afterlacum (after lake, c'est-à-dire là où le fleuve Albis se jetait dans le lac[28], donc, vu de vers l'intérieur des terres, au-delà du lac). La version française est pratiquement identique : Eperlecques (après lac). La probable plus ancienne dénomination thioise, Nifterlaca (à côté du lac) s'en écarte un peu. Le « l » d'Aefterlacum évolua dès le VIIIe siècle en « n », conformément à une assimilation fréquente due en l'occurrence à une erreur de prononciation. Dans toutes ces variantes, ce nom de l'abbaye de Willibrord, s'appliquait à merveille à son assiette terrestre (ou plutôt lacustre) très particulière. Rien que pour cela, on aurait simplement pu opposer à l'assimilation de l'abbaye originelle de Willibrord avec le monastère luxembourgeois que le dernier nommé, en ce qui concerne l'environnement, ne correspondait pas du tout au signalement de la véritable abbaye de Willibrord telle qu'elle est, avec nom et prénom, consignée dans les actes.

Par acte du 1er janvier 722, le monastère de Willibrord obtint également les prairies de Greveningo (Gravelines). Il n'est pas encore question d'un habitat. Le terme est un hydronyme que l'on retrouve dans le Grevelingen zélandais. Il désigne un lieu où la mer ne cesse d'amasser, d'entasser et de forcer de la terre. Le mot « grevelen[29] » n'existe plus en néerlandais. En limbourgeois, on en connaît une variante, née de métathèses, à savoir « vreigelen » ; et un « vreigelaer » limbourgeois, comme il se trouve que l'auteur du présent ouvrage en est un, comprend très exactement

[28] Ndtr. : Le lac en question est la large dépression marécageuse qui va du goulet de Watten au pied de Saint-Omer. Voir carte page 152.
[29] Ndtr. : N'y aurait-il aucun rapport avec la racine de *grève* ? Le Dictionnaire historique de la langue française (Robert) écrit : **Grève** n. f. (v. 1140) du latin populaire °*grava* « gravier » (en latin médiéval, 878, « plage »). P. Guiraud rapproche *grève* du latin *gravis* « dur, difficile » etc. *Vreigelaer*, le mot limbourgeois cité par Delahaye (originaire de Klimmen au Limbourg), désigne un esprit contrariant, qui prend volontiers le contrepied.

la signification du mot Grevelingen. Le monastère n'y obtint que les prairies ; rien d'autre n'existait encore dans ce secteur qui n'en était qu'à sa première évolution stratigraphique. Il se situe à 20 kilomètres des autres biens de l'acte. Il est possible que Willibrord l'ait demandé parce que son lieu d'accostage lui était cher (voir note du texte 26, conclusion).

La villa (ou le castrum) de Fethna n'est pas aussi évidente. Cette localité semble se situer entre Tournehem et Eperlecques. A mi-chemin entre des deux localités se situe le hameau de Monnecove (ferme ou cour des moines), qui sera selon toute vraisemblance un vestige du Fethna en question. Entre les deux localités Tournehem et Eperlecques, qui ne se situent qu'à quelques kilomètres l'une de l'autre[30], court un chemin de terre qu'on appelle toujours « la voyette des moines ». Il est toutefois à peu près sûr qu'un copiste d'Egmond, qui ne connaissait pas la localité de la charte, n'a pas correctement transmis le texte. Fethna désigne probablement le cours d'eau appelé Withea ou Huita dans d'autres textes. Entre Fethna et Withea, il n'y a phonétiquement guère de différence. Withea ou Huita est une forme germanique (wit signifie blanc) pour Albis (Aa) la rivière blanche, qui désigne l'Aa qui se jetait dans le Flevum près d'Eperlecques. Dans d'autres textes, où l'on emploie par exemple l'expression « Alechmere fluvium » (le fleuve de l'Almere), il est également évident qu'on attribuait plutôt la baie entre Watten et Saint-Omer à la rivière qu'à la baie marine[31]. Après toutes ces données qui désignent avec une certitude absolue le véritable site de la charte à Tournehem, il n'est guère utile d'ajouter que cet acte n'a jamais été expliqué de façon satisfaisante à Utrecht, bien qu'on s'y soit livré à bien des contorsions. On en est même venu à supposer, pis, à annoncer comme la vérité vraie, que Willibrord avait également eu une abbaye à Utrecht. Et l'on avait ainsi créé un phénomène unique dans l'histoire de l'Eglise : un seul abbé qui avait trois abbayes, Echternach, Susteren et Utrecht, gentiment rangées sur une seule ligne et dont il n'en a jamais visité aucune.

Quelques copies de la charte en question donnent « Fethna, situm in pago Insterlaco » (entre le lac) : cf. HdF, IV, p. 699 ; et Van Mieris, Oorkondenboek van Holland, etc., I, page 1. Il s'agit toutefois de copies ultérieures dans lesquelles Nifterlaca a été remplacé ainsi. Cet In(s)terlake n'est pas une doublure et deviendrait plus tard un toponyme original exprimant la position de telle ou telle localité ou contrée par rapport à la Zuiderzee néerlandaise. Mais celle-ci n'avait rien à faire avant l'heure ici : sur place et à l'époque de la charte en question, on se situait plus de 200 km trop bas et 200 ans trop tôt pour la Zuiderzee.

Texte 56
L'évêque anglais Acca en visite chez Willibrord : vers 722

Le vénérable évêque Acca (ce sera bien le même qui fit en 690 la traversée avec Willibrord : cf. les textes 95 et 101) avait coutume de raconter que, lorsqu'il se rendait à Rome, il résidait toujours chez le saint évêque Willibrord et son évêque auxiliaire Wilfried (lire : Winfried) et l'avait alors souvent entendu raconter les choses merveilleuses qui s'étaient passées dans cette province.
Source : Beda, Historia gentis Anglorum, III, 13.

Note : Quand un évêque anglais se rend à Rome, il a coutume de prendre le chemin le plus court et le plus direct. Acca voyageait donc via le nord de la France et non via Utrecht. Le fait qu'Utrecht n'existait pas interdit radicalement d'y placer ce fait. Le Bronnenboek de Nimègue se livre à la même plaisanterie (n° 28) en obligeant un roi anglais qui, en 808, se rend à Rome par Noviomagus à passer par Nimègue, alors que notre homme a sans aucun doute voyagé tout droit par Noyon, d'autant qu'à l'époque rien ni personne ne se trouvait à la maison à Nimègue. Ce qui est digne de remarque, c'est que l'évêque Acca ne se souvient que de récits de Willibrord sur sa propre province. Il ne souffle mot de ses notoires expéditions missionnaires en Thüringe et au Danemark (voir texte 59) ! Etait-ce manque de mémoire chez Willibrord, ou modestie ; ou n'était-ce pas plutôt parce qu'elles n'avaient jamais eu lieu ?

[30] Ndtr. : Si l'on tient compte du fait qu'Eperlecques se situait d'abord au lieudit *La Balance*, il n'y a que ± 4 kilomètres entre les deux. La motte qu'on trouve à *Monnecove* pourrait bien justifier le terme de *castrum*.
[31] Ndtr. : A juste raison, les études tendant à montrer qu'elle était remplie d'eau douce et que l'eau salée ne franchissait pas le goulet de Watten.

Texte 57
Donation d'Oust-Marest à Willibrord : 9 juin 726

Le maire du palais Charles Martel, fils de Pépin, donne à l'église de Marithaime, qui a été fondée en l'honneur du Sauveur notre Seigneur Jésus-Christ, de Sainte Marie Mère de Dieu, des apôtres Pierre et Paul et de Jean Baptiste, laquelle église est sise dans le pagus de Batuva (Béthune) et tombe sous sa (de Charles) juridiction et laquelle est appelée Hélisthe, dans la même localité de Marithaime : tout ce qu'Everhardus y a un jour possédé avant de trahir le roi et de s'être, dans son infidélité au roi des Francs, accoquiné hors de la patrie avec les incroyants. Ces biens avaient été donnés par le roi Childebert (III) au père de Charles Martel Pépin et obtenus par Charles par droit d'héritage. La localité d'Héliste, qui porte l'autre nom de Marithaime, avec tout ce qu'Everhardus y possédait (en fief) et tout ce qu'Everhardus possédait en Batuva (Béthune), l'évêque Willibrord l'obtient en droit et en gestion.
Source : Cartularium van Radboud, n° 2.

Note : Héliste-Marithaime est Oust-Marest, village jumeau situé à quelques kilomètres d'Eu près d'Abbeville. L'église se trouve à Marest, exactement comme le dit l'acte. C'est une église dédiée au Saint Sauveur, qui jusqu'à tout récemment était un lieu de pèlerinage connu. Willibrord a probablement obtenu cette église de Charles Martel, alors que, du fait de l'opposition des Fresones, il avait une nouvelle fois dû fuir son territoire. Héliste-Marithaine n'apparaît plus dans des actes ou des informations ultérieures, si bien qu'on peut admettre que Willibrord a rendu cette église lorsqu'il a pu retourner à son siège de Traiectum. La localité se trouvait en Batua et à 95 km de Tournehem ; c'est possible, car, selon la description de Tacite, la Batua était une contrée à peu près carrée de quelque 100 à 120 km de côté, dont Ludgunum (Leulinghen) et Oppidum Batavorum (Béthune) étaient les capitales. Selon des données ultérieures, la Batua comprenait quelques centaines de localités. Le nom de Béthune que porte le cours d'eau au sud de Dieppe démontre enfin suffisamment que le nom a été en vigueur jusque là. L'application de cet acte à Elst en Betuwe était une erreur pour la simple et bonne raison qu'en 726 la Betuwe, Elst compris, n'existait pas et serait provisoirement encore submergée pendant au moins deux siècles. Le fait qu'on n'y ait non plus jamais trouvé aucune trace de Marithaime clôt définitivement la question : voir les textes 100 et 221.

Dernières années

Texte 58
Témoignage personnel de Willibrord, 728

Au nom du Seigneur. En l'an 690 après la naissance du Christ, Clemens Willibrord vint d'outre-mer en Francia, et au nom de Dieu il fut, en l'an 695, quoique indigne, consacré évêque à Rome par l'homme apostolique, le pape Serge. Aussi, maintenant, en l'an 728 depuis la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, est-il par le nom de Dieu encore heureusement à l'ouvrage au nom de Dieu.
Source : Wilson, The Calendar of St. Willibrord, folio 39.

Note : Il est généralement admis que Willibrord a lui-même rédigé et écrit de sa main ce texte dans son Calendrier (voir page 39). Bien qu'il écrive à la troisième personne à son sujet, les mots « quoique indigne » le prouvent : ils ne peuvent être que de lui, étant donné qu'ils seraient un affront venant d'un tiers. Il dit qu'il vint en Francia, et quiconque veut en faire au VII^{e} siècle les Pays-Bas et Katwijk doit au moins présenter un seul texte qui prouve que cette contrée se situait en Francia. Comme un tel texte n'existe pas, on n'a jamais pu le présenter. Le témoignage personnel de l'homme en question est naturellement de la plus grande importance. Et pourtant les historiens néerlandais continuent à maintenir mordicus leur thèse : ils font même du saint, dont ils se préoccupent tant, un menteur, puisqu'ils prétendent en savoir plus que Willibrord lui-même.

Par ailleurs, cette déclaration simple et sobre évoque un besogneux persévérant, équilibré, calme, patient, pondéré, consciencieux et précautionneux, une personnalité à laquelle ne conviennent pas du tout les folles relations de grandioses campagnes sur des distances aller-retour de 1000 km (et même de 1500 km à partir de Tournehem). Aussi doit-on constater dans les textes authentiques, à condition de les lire et de les expliquer honnêtement, que les déplacements missionnaires de

Willibrord ont à peine excédé un rayon de 100 km (Souastre, Oust-Marest et les « Dani » se situent à l'intérieur). De ce point de vue et de bien d'autres, il n'y a pas peu de différence entre le caractère de Willibrord et celui de l'« agité » Boniface, dont on a du reste exagéré le rayon d'action jusqu'à l'impossible. Il existait incontestablement une certaine incompatibilité de caractère entre eux : le fougueux Boniface trouvait Willibrord trop longanime ; et Willibrord était trop longanime pour trouver Boniface trop impétueux ! On n'en a pas moins souvent présenté les choses comme si Boniface avait été le successeur mais aussi l'imitateur de Willibrord. J'illustre cette vue des choses par l'emphatique texte allemand suivant que je ne traduis pas pour lui garder toute son exaltation[32].

Tekst 59
Bède et Alcuin passent des tas de choses ! 690-1929

.. Missionserzbischof (Willibrord) auf seinen apostolische(n) Reisen ... Uberall zeigten sich die Spuren der unermüdlichen Schaffenskraft des Glaubensboten. Alcuin berichtet uns nur jene Züge, die seinen Zwecken dienlich waren. So auch Beda. Ins Einzelne einzudringen vermögen wir nicht(?!) Und dennoch! welches Wanderleben mag der Heilige von Echternach geführt haben? Spuren seines Wirkens sind in den ganzen Niederlanden nachzuweisen, im eigentlichen Friesland, im ganzen südlich gelegen Toxandrien, dem heutigen Nordbrabant, an den Ufern und der Mündung der Schelde, auf den gegenüber liegenden Inseln. Noch ehe er in seiner eigentlichen Diözese festen Fuß fassen konnte, fing man in den südlichen Landstrichen an, ihn mit Schenkungen zu bedenken. Hier muß er oft geweilt

[32] Ndtr. : C'est avec juste raison que Delahaye donne en allemand ce chef-d'œuvre de lyrisme échevelé : ceux qui comprennent la langue n'en croiront pas leurs yeux. Il faut dire que lyrisme et bon sens n'ont jamais fait bon ménage. Plus pauvre, notamment en racines de mots, que le néerlandais, l'allemand ne pose guère de problèmes aux Néerlandais. Il n'en va pas de même pour les Français. Sans même tenter de parvenir à un tel niveau de grandiloquence, je traduis sommairement pour ceux qui ne connaissent pas la langue de Goethe.

« L'archevêque de mission (Willibrord) au cours de ses voyages apostoliques… Partout apparaissaient les traces de la puissance créatrice du message de la Foi. Alcuin ne nous relate que les voyages qui servaient son objectif. Bède fait de même. Il ne nous est pas permis d'en pénétrer quelques-uns (?!) Et pourtant ! Quelle vie itinérante le Saint d'Echternach a-t-il bien dû mener ? On peut indiquer des traces de son activité dans l'ensemble des Pays-Bas, dans la Frise proprement dite, dans toute la Toxandrie méridionale, l'actuel Nord-Brabant, sur les rives et près de l'embouchure de l'Escaut, sur les îles qui se trouvent en face. Avant même qu'il ait pu prendre pied dans son diocèse proprement dit, on commença, dans les contrées méridionales, à lui faire des donations. Il a dû souvent y séjourner, pas seulement lorsque les bandes de Radboud rendaient peu sûres les frontières du royaume. Mais il traçait également sa route vers le nord. Les îles de la Mer du Nord et les rivages voisins, ses plans de mission les englobaient tous. C'est ainsi qu'il parvint au Danemark. C'était une entreprise prématurée et avortée ; il dut à la seule circonstance que le sort ait bien tourné pour lui de pouvoir revenir heureusement à Utrecht. Mais, s'il n'avait pu répandre lui-même la semence de la Parole de Dieu, il avait néanmoins prévu des semeurs de la graine de Dieu dans ces contrées. Il emmena avec lui trente garçons danois, seul fruit de sa tentative missionnaire dans ce peuple, dans son école de mission d'Utrecht ou d'Echternach ; ce furent eux qui firent plus tard progresser ses plans dans leur patrie.

On peut qualifier de plus heureuses ses entreprises en Germanie. Boniface marchera plus tard sur ses traces en Thuringe, et récoltera les fruits qui restèrent ici aussi refusés à Willibrord. Lorsque l'apôtre des Frisons put s'aventurer chez les Francs orientaux et jusqu'à la Saale, il ne dut le dénouement ultime qu'à son amitié avec Pépin. Dans ce milieu, il avait appris à connaître et à estimer le duc de Thuringe Heden II. Deux donations, qui révèlent avec assez de netteté les plans du duc, sont également imputables à cette amitié. La jeune église de Thuringe devait forcir ; Willibrord, pour lui-même et pour ses collaborateurs évangéliques, comme déjà sur le sol de la Frise, aurait un monastère, qui était conçu comme point central ainsi que comme point de cristallisation pour la province ecclésiastique à implanter à l'est. Nombre d'églises furent édifiées et consacrées ces années-là : c'était une joyeuse époque et des succès pleins de promesses ; tout semblait annoncer des suites grandioses. Une malheureuse bataille vint alors ruiner ces plans magnifiques. Heden et son fils versèrent leur sang près de Vincy, condamnant par leur mort la jeune plantation de Willibrord dans l'est à un relâchement temporaire. C'est ainsi que l'apôtre se vit renvoyé à son difficile terrain d'action originel, qui, à cause de la mise sur le pavois de Radbod après la mort de Pépin, était terriblement dévasté. Le cœur lourd, il dut prendre congé du sol de la Thuringe : mais l'avenir montrerait que même là son travail n'aurait pas été inutile. En outre, son idéal de jeunesse ne le renvoyait-il pas à nouveau à l'ouest ! »

On reste sans voix… Voilà ce qui arrive lorsqu'on lâche la bride aux Valkyries de ses phantasmes !

haben nicht allein wenn Radbods Scharen die Grenzen des Reiches unsicher machten. Aber auch nordwärts wandte er seine Bahn. Die Inseln der Nordsee, die daran liegenden Gestade umfaßten seine Missionspläne. So gelangte er nach Danemark. Es war ein misglücktes verfrühtes Unternehmen ; nur dem Umstand, daß das Los glücklich für ihn fiel, verdankte er eine glückliche Rückkehr nach Utrecht. Doch, hat er den Samen des Wortes Gottes selbst nicht ausstreuen können, so, hat er doch die Säeleute fur Gottes Saat in jenen Gegenden bestellt. Dreißig dänische Knaben, die einzige Frucht seines Missionsversuches bei diesem Volk, führte er mit sich in seine Utrechter oder Echternacher Missionsschule; sie waren es, die späterhin seine Pläne in ihrem Heimatland förderten.
Glücklicher mochte er sein Unternehmen in Germanien nennen. Auf seinen Spuren wird Bonifatius später in Thüringen wandern und die Früchte ernten die Willibrord auch hier versagt blieben. Wenn der Friesenapostel auch nach Ostfranken und bis zur Saale hinauf sich vorwagen konnte, so verdankt er das letzten Endes nur seiner Freundschaft mit Pippin. In dessen Umgebung bat er den Thüringerherzog Heden II. kennen und schätzen gelernt. Zwei Schenkungen lassen sich auf diese Freundschaft zurückführen, Schenkungen, die deutlich genug des Herzogs Pläne verraten. Die junge thüringische Kirche sollte erstarken, Willibrord selbst für sich und seine evangelischen Mitarbeiter, gleich wie schon auf Frieslands Boden, ein Kloster haben, das als Mittelpunkt, gleichsam als Kristallisationspunkt für die östlich zu gründende Kirchenprovinz gedacht war. Manche Kirchen sind in diesen Jahren gebaut und eingeweiht worden: es war eine schöne Zeit fröhlichen und hoffnungsvollen Gelingens; alles schien einen großartigen Erfolg zu versprechen. Da zertrümmerte ein Unglücksschlag diese schönen Pläne. Bei Vincy verbluteten Heden und Sohn, durch ihren Tod der jungen Pflanzung Willibrords im Osten ein zeitweiliges Erschlaffen bereitend. So sah sich der Apostel wieder auf sein ursprüngliches schweres Arbeitsfeld verwiesen, das durch die Schilderhebung Radbods nach Pippins Tod furchtbar verwüstet worden war. Schweren Herzens mochte er von thüringischem Boden scheiden: aber die Zukunft hat gezeigt, daß seine Arbeit daselbst nicht umsonst gewesen. Wies ihn zudem sein Jugendideal nicht wieder zum Westen hin !
Source: Wampach, Grundherrschaft, p. 41-45.

Note : Impossible de prendre encore au sérieux un lyrisme si exalté qu'il coupe la route à toute pensée critique. La vérité toute simple de la prétendue aventure « danoise » a déjà été dévoilée dans le texte 48. Et la baudruche de l'entreprise d'évangélisation en Thuringe apparaît, par manque de documentation, un phantasme encore plus facile à percer, phantasme qui découle en tout et pour tout du seul mot « Thuringus » qui apparaît dans deux chartes de donation, soit comme nom de personne, soit comme nom d'une contrée auquel le patronyme est emprunté ; en 704-717 (l'intervalle entre les deux donations) et également encore sous Boniface, ce nom ne peut signifier que « Tournaisien » ! Quant au « saint d'Echternach » et à son diocèse sous-marin d'Utrecht, n'en parlons pas ! Et le comble est bien que tout ceci permet à Wampach de disqualifier pour partialité les témoins les plus qualifiés de la vie de Willibrord, à savoir le contemporain et cadet de 15 ans de Willibrord, Bède le Vénérable, qui l'a connu tout un temps personnellement ; et Alcuin, né dix ans avant le décès de Willibrord, qui pouvait recueillir les informations directement de la bouche de témoins qui avaient personnellement bien connu le saint. Il est reproché aux deux auteurs d'avoir seulement mentionné ce qui leur convenait tout en ayant, comme aux termes d'un accord tacite, « sauté » et non confirmé par avance tous les fabuleux exploits qu'une imagination débridée insérerait des siècles plus tard dans la démarche de Willibrord. Vous parlez d'un culot ! Et ce faisant ne pas même s'aviser qu'en se distanciant ainsi des auteurs les mieux informés, on reconnaît ouvertement qu'on ne peut trouver, pour ses histoires à dormir debout, aucun soutien dans les sources les plus authentiques. Une seule conclusion : du balai avec toutes ces âneries !

Texte 60
Une petite erreur : 728

Dans sa note en marge du Calendrier susnommé, Willibrord paraît avoir presque commis une erreur compréhensible qu'il a toutefois pu rectifier à temps. L'occasion de choisir l'an 728 pour confier cette notule au papier était sans doute qu'il venait d'avoir 70 ans. Il écrivit apparemment d'abord « Nunc vero… agens septuagesimum », ce qui donnait : « Mais maintenant qu'il est dans sa soixante-dixième année, … Puis il prit soudainement conscience que la naissance du Christ était quand même plus

importante que la sienne et corrigea « sa soixante-dixième année » en « l'année 700 + 28e à partir de la naissance du Christ, donnant ainsi à « agens » plus de contenu qu'il n'en a d'habitude dans ce contexte… Il est humain de se tromper ; je ne voulais pas priver les latinistes de ce petit trait d'humanité de Willibrord.

Une autre erreur, qui édifiera moins les latinistes, c'est que Willibrord écrivait les désinences des ordinaux employés avec un double s. C'est ce qu'estima aussi l'amicale main qui, plus tard, pour sauver également à ce point de vue l'honneur du saint, gomma soigneusement un « s » dans chaque « essimo » ou « essimum », sans pouvoir toutefois dissimuler les six espaces ainsi créés. (voir la reproduction page 39)
Source : Wilson, The Calendar of St. Willibrord, folio 39.

Texte 61
Dernière information de Bède sur Willibrord : 731, 732

Ce Willibrord, surnommé Clemens, vit encore à un âge avancé et vénérable. Voilà 36 ans qu'il est évêque. De tout son cœur il aspire, après ses nombreux combats au service de la puissance céleste, le prix de la récompense éternelle.
Source : Beda, Historia gentis Anglorum, V, 11.

Note : Bède le Vénérable, décédé en 735, donne ici sa dernière information sur Willibrord. Ce texte montre, comme toutes les informations qu'il donne au sujet de Willibrord, des autres missionnaires et de la mission chez les Frisons, à quel point il était précisément au courant des faits ; ce qui prouve aussi que Bède a reçu toutes ces données de première main et de très près, donc du nord de la France et non du nord des Pays-Bas, où aucune source n'évoque la moindre relation avec l'Angleterre.

Texte 62
Le dernier soulèvement des Fresones : 734

Les Fresones se soulevèrent à nouveau mais, près d'Hazebrouck (contrée où vingt ans plus tard Boniface fut assassiné avec les siens), ils furent battus dans une spectaculaire campagne sur mer et sur terre, ce qui souligne également la richesse en eaux de la Fresia de l'époque.

Texte 63
Willibrord et sa succession : vers 738

Lorsqu'il (Willibrord) commençait à vieillir dans cet état de sainteté…, sur le conseil de ses collaborateurs, il se désigna pour successeur un homme paré de toutes les vertus, appelé alors Winfried, nommé toutefois maintenant Bonifatius à cause de sa bienfaisance. Celui-ci l'avait inlassablement assisté 13 ans durant dans la prédication de l'Evangile, et il le destinait à être consacré évêque à sa place.
Source : Theofried, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 473.

Note : Cette information de Theofried, écrite au XIe siècle, est une fois de plus passablement à côté de la question. Il y avait belle lurette que Boniface avait été consacré évêque : il l'avait été en 722. Aussi Acca l'appelait-il « Winfried, l'évêque auxiliaire de Willibrord » ; voir texte 56. Le fait que Rome eût sur lui des vues plus ambitieuses – archevêque titulaire et légat du pape, ce que Boniface réaliserait pleinement dans les années ultérieures – n'empêche pas qu'à l'âge d'environ 68 ans il ait succédé à Willibrord (avec à côté de cela un très bref épiscopat à Moguntiacum). Cette succession est d'autant plus acceptable qu'on nomme à plusieurs reprises un Eobanus comme évêque auxiliaire de Boniface (voir les textes 124 et 133) qui fut assassiné avec lui. Gregorius, qui n'avait qu'à peine 30 ans à la mort de Willibrord, qui dirigeait son école d'Audruicq et qui semble avoir en grande partie assumé la tâche administrative proprement dite de l'évêque, ne constituerait un problème que si, quinze ans plus tard, il avait refusé la consécration épiscopale, comme on ne cesse de l'affirmer. Toutefois, Ludger, à cette époque élève montant de Gregorius, ruine cette affirmation quand il déclare ouvertement que Gregorius avait alors été « consacré pasteur du peuple par les princes de l'Eglise » (voir les textes 145

et 158). Le malentendu en la matière provient sans doute du fait qu'entre la mort de Willibrord et celle de Boniface, on voyait Gregorius régler des affaires qu'on avait l'habitude de voir régler par l'évêque lui-même. Voir du reste le texte 71 où Boniface mentionne dans une lettre au pape Stéphane II que Willibrord, vu son grand âge, avait institué un évêque auxiliaire et que lui-même (Boniface) plus tard, sur ordre de Carloman (frère de Pépin III) avait institué et consacré un évêque, lequel est sans doute identique à l'Eobanus susnommé.

Texte 64
« Où mon corps doit reposer » : 726

Dans le prétendu testament de Willibrord, dont personne du reste n'accepte l'authenticité, il fait des donations au monastère d'Aefternacum, « où, s'il plaît au Christ, mon corps doit reposer » (voir aussi le texte 68).
Source : Wampach, Quellenband, n° 39.

Note : Bien que chacun sache que le Testament ne soit rien moins que fiable vu qu'il a été rédigé des siècles après à Echternach… et bien que chacun sache que, même s'il était authentique et de la main de Willibrord, un souhait formulé ne constitue toujours pas une preuve qu'on ait agi conformément audit souhait…, le texte ci-dessus continue à être présenté comme une preuve que Willibrord a été enterré à Echternach, même si l'on admettait assez généralement qu'il était mort à Utrecht. En effet Bède et Boniface disent qu'il continuait à occuper son siège à un âge avancé. L'affaire est claire : si le testament était authentique, Willibrord aurait certainement voulu parler d'Eperlecques et il ne faut pas imputer au saint l'invraisemblable sottise d'avoir voulu exiger qu'après sa mort dans la prétendue Utrecht, on transportât son corps à Echternach ; et ceci en dépit du fait que le diocèse d'Utrecht n'apparaîtrait que deux siècles après et Echternach quelques décennies encore plus tard.

In Pace

Texte 65
Mort et funérailles de Willibrord d'après Alcuin : 739

Ce saint homme termina ses jours dans l'œuvre de Dieu… Le 6 novembre, c'est-à-dire le 8^{e} jour avant les Ides de ce mois (dans les dates, les Romains décomptaient là où nous additionnons), il déménagea de cette terre à la patrie éternelle et il fut inhumé dans le monastère d'Aefternacum qu'il avait lui-même construit pour Dieu. Son vénérable corps fut enterré dans un sarcophage de marbre, qui apparut d'abord un demi-pied trop court pour le corps du serviteur de Dieu. Les frères en étaient désolés et se concertèrent, se demandant comment faire pour inhumer le saint corps d'une façon convenable. Mais voyez, ô miracle !, par la miséricorde de Dieu le sarcophage se révéla soudain être plus long d'autant qu'il avait été trop court auparavant. On y déposa le corps de l'homme de Dieu et, chantant des hymnes et des psaumes, ils l'inhumèrent très respectueusement dans l'église abbatiale que l'évêque avait lui-même construite et consacrée en l'honneur de la Sainte Trinité (? cette « Trinité » introduite en fraude dans le texte d'Alcuin est un Echternachisme trompeur et raffiné : voir texte 75, alinéa 9).
Source : Alcuinus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 447.

Note : Nous pouvons laisser le miracle de la « croissance » du sarcophage pour ce qu'il est. Il doit vraisemblablement être ramené au simple fait que quelqu'un n'avait pas pris la mesure exacte du corps et qu'on a dû ensuite faire venir un nouveau sarcophage. Même d'une bourde on faisait un miracle, chose dont à l'époque et au cours des siècles les hagiographes raffolaient (on pourrait appeler cela « thaumatomanie »). Le fait que le sarcophage soit dit « de marbre », est juste et confirme même la fiabilité, vu que les habitants de cette contrée du nord de la France appelaient et appellent toujours marbre la pierre qu'on y extrait. La date du décès est plus importante. Alcuin dit que c'était le 6 novembre. D'autres disent que c'était le 7 novembre, jour qui est toujours considéré par tous comme celui de la fête de Saint Willibrord. L'explication de cette divergence est toute simple. Le 6 novembre était déjà la fête de Saint Winoc, moine de l'abbaye Saint-Bertin à Saint-Omer, qui était décédé avant Willibrord et jouissait d'une grande vénération dans la région. Afin de ne porter préjudice à aucun des

deux saints, on décala la fête de Willibrord au jour suivant. Il est clair aussi que ce motif n'existait que dans la région de Saint-Omer. A Utrecht ou à Echternach, un tel décalage n'aurait eu aucune justification. Du reste Willibrord n'a pas été honoré comme saint immédiatement ou peu après sa mort. Il y a même des indications que cela ne s'est fait que dans le courant du IX^{e} siècle. Le fait qu'Alcuin, qui écrivait vers 780, l'ait de temps en temps – très rarement du reste – qualifié de « saint », ne dit encore rien. Les hagiographes modernes qui décrivent la vie d'un saint pas encore canonisé ont coutume de s'excuser par avance s'il arrive que le mot « saint » sorte de leur plume. Ils déclarent instamment ne pas vouloir préjuger en ce cas de la canonisation par le pape.

Il faut enfin le répéter : Willibrord a été enterré dans son abbaye d'Eperlecques et non à Echternach dont le nom attendrait encore des siècles avant d'apparaître. Cette situation sera tantôt le point de départ de l'étude de l'invraisemblable farce, disons même carrément des horribles manipulations sacrilèges avec un faux corps de Willibrord et la diffusion de reliques fausses à travers toute l'Europe. Et tout cela pour la plus grande prospérité de l'abbaye.

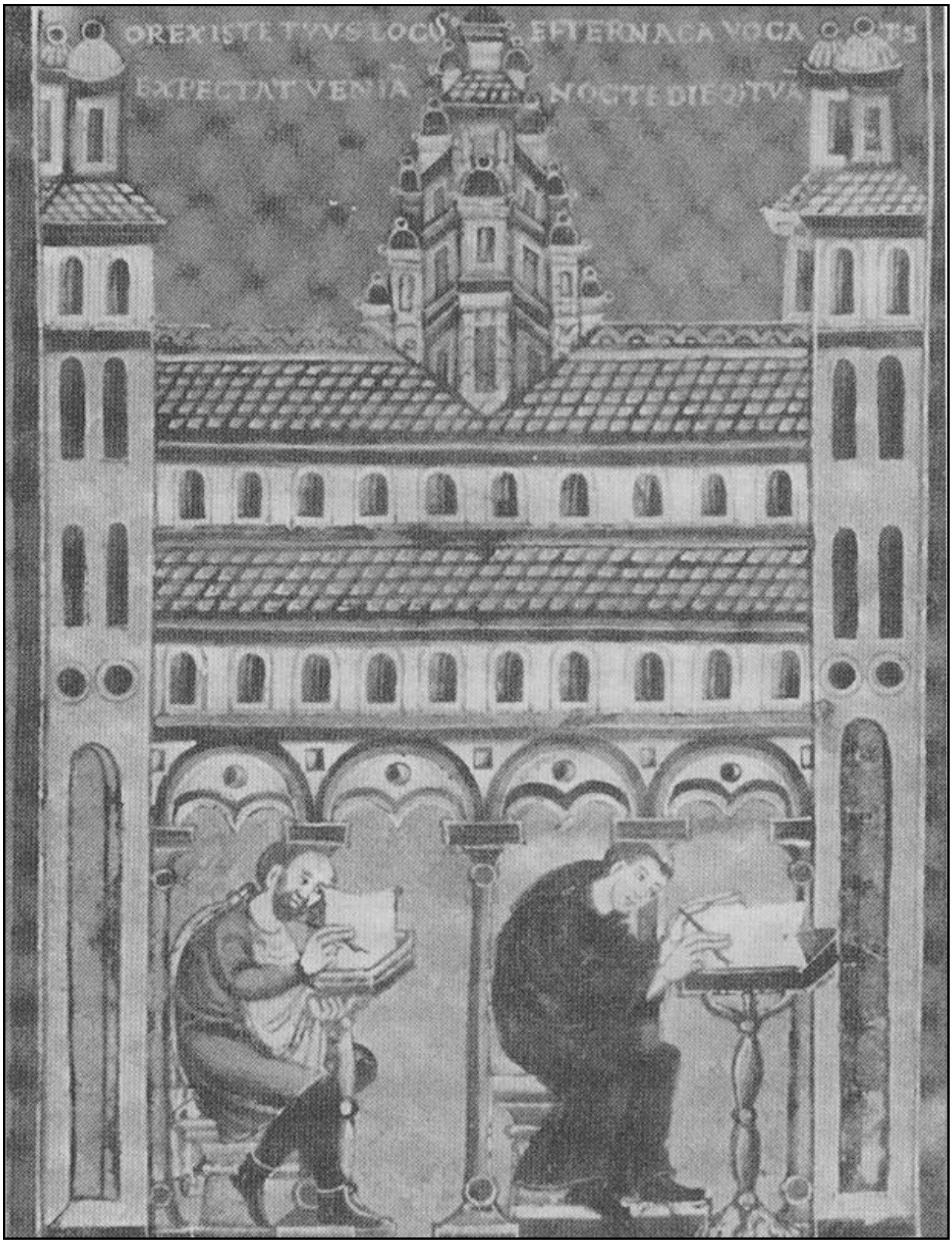
Texte 66
Mort et funérailles selon Theofried : 739

En l'année de Notre Seigneur 739 et 44 ans après sa consécration épiscopale, à l'âge de 81 ans, dans la 26^{e} année du gouvernement de Charles Martel, Willibrord est décédé, le 7^{e} jour avant les Ides de novembre (= 7 novembre : ici le décompte romain et notre addition arrivent tous deux au chiffre 7). Vu que ses fils spirituels trouvaient que le corps du père devait être enterré dans un sarcophage de marbre, ils en obtinrent un d'une riche dame, mais lorsque le sarcophage se révéla être un demi-pied trop court et que tous en étaient consternés, il s'allongea soudain… ; avec le plus grand respect ils préparèrent un emplacement près de l'autel de la Sainte Trinité (!)… et y déposèrent le corps, lequel n'était pas vêtu à la manière des riches de ses ornements épiscopaux mais d'un simple cilice et d'une coule de moine.
Source : Thiofridus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 474.

Note : Theofried n'a pas compris le « marbre » d'Alcuin. Il pense manifestement à du marbre italien et doit racoler une femme riche pour expliquer comment les pauvres frères ont pu se procurer un sarcophage aussi précieux. Le cilice et la coule monastique ne collent que partiellement avec la relation par Theofried de la « miraculeuse » redécouverte en 1031 du corps de Willibrord à Echternach (consultez le texte 82, pour voir avec quelle maladresse on a concocté le récit mensonger que Theofried de façon incompréhensible (mundus vult decipi !) a quand même réussi à faire avaler à tous).

Texte 67
Rancune (?) posthume à propos du Calendrier de Willibrord : 739

Le Calendrier de Willibrord qui a été conservé constitue une sorte de Martyrologe comportant les fêtes de l'Eglise et doit en fait être considéré comme un ouvrage liturgique. Nous l'avons déjà dit, il n'y a pas le moindre doute sur le fait qu'il ait appartenu à Willibrord en personne ou à l'église de Tournehem, parce qu'il y a inscrit de sa main la note qui le concerne lui-même. L'ouvrage comporte aussi des preuves qu'il a encore été propriété du diocèse un certain temps après la mort de Willibrord. En témoignent notamment des notules ultérieures qui ne peuvent avoir été rédigées que par des personnes liées au même diocèse. Ni dans le Calendrier lui-même ni dans d'autres sources on ne peut trouver la moindre indication qu'il ait jamais été à Utrecht ou à Echternach. Il est toujours resté dans les parages de Saint-Omer, jusqu'à ce que, probablement lors de la saisie des archives de l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer, on l'ait transféré à Paris, où d'ailleurs sa provenance précise n'est pas davantage connue. Les points intéressants qu'on peut trouver dans ce document sont mentionnés à leur emplacement chronologique exact.
Source : Wilson, The Calendar of St. Willibrord, passim.



ECHTERNACH – L'école d'écriture (scriptorium) de l'abbaye, d'après une miniature du livre des Péricopes de l'empereur Henri III et de son épouse Gisela qui se trouve à la Bibliothèque nationale de Brême. Deux membres de la communauté d'Echternach sont en train de falsifier des chartes tout en priant :

O Rex, iste tuus locus Efternaca vocatus – expectat veniam – nocte dieque tuam
O Seigneur, de Vous en cet endroit, appelé Efternaca en Votre honneur
nous espérons jour et nuit – grâce pour notre inconduite.

Note : A côté des saints universellement connus et vénérés, le Calendrier mentionne un grand nombre de saints régionaux. Fort curieusement, on n'y trouve pas : Eloi de Noyon, Winoc de Saint-Omer et Mommelin de Saint-Omer et Noyon. C'est surtout l'absence de Winoc qui fait une pénible impression et vous a des relents de rancune posthume, du style : « Pas de Willibrord le jour du décès de Winoc ? En ce cas pas non plus de Winoc dans le Calendrier de Willibrord ! »

Texte 68
Distribution des biens de Willibrord : vers 739

Tout ce qu'il avait reçu, il le distribua par une sage disposition ; il le donna pour une part à son siège épiscopal de Traiectum (Tournehem), pour une part à l'abbaye d'Efternacum (Eperlecques), qui jouissait de la prédilection de son âme et qui jusqu'à nos jours continue sa triste existence comme congrégation de la sainte église de Traiectum et conserve mieux et avec plus de persévérance l'ordre monastique que quelque autre monastère que ce soit en Gallia.
Source Theofridus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 468.

Note : Theofried fait allusion à ce qu'on appelle le « testament » de Willibrord (voir aussi texte 64), une falsification intentionnelle et grossière, commise au XII^{e} siècle dans le but de rechercher et de réclamer les biens prétendument perdus. Cette matière, qui entraîna une quantité de conséquences toutes aussi erronées sur le plan historique, demanderait une étude à part[33]. Mais rien qu'à voir tout ce qui a découlé de cette falsification, on a les cheveux qui se dressent sur la tête. Nous nous contentons ici d'indiquer un seul point, à savoir que dans tout le « Testament » ne figure pas le moindre mot sur ce que Willibrord avait donné au diocèse, omission qui démasque d'emblée le document comme une falsification. En effet quand on veut en tant qu'héritier poser des réclamations, il faut d'abord qu'on sache ce que testateur laissait comme biens. Et si l'on n'est pas légataire universel, il faut qu'on sache en outre sur quels legs on peut faire valoir des droits et quels legs reviennent à l'autre héritier ou aux autres héritiers. Mais c'est avec la même allégresse qu'Echternach réclame au XII^{e} siècle entre autres 25 églises en Hollande, qui n'ont pas pu exister du vivant de Willibrord et n'ont donc certainement pas pu lui appartenir et qui, si elles avaient quand même existé et appartenu à Willibrord, seraient selon toute vraisemblance échues en legs au diocèse et non à l'abbaye. En attendant les louanges que Theofried s'accorde à lui et aux siens sonnent exactement comme celles du pharisien qui plastronne devant dans le temple. Il est d'ailleurs en même temps publicain car loin de payer des dîmes il les lève et les encaisse !

Texte 69
La tradition méridionale de Willibrord : après 739

En Flandre belge et française beaucoup de vieilles traditions, dévotions, églises et paroisses conservent le souvenir de Willibrord. Cela ne veut pas automatiquement dire qu'il ait prêché dans toutes ces localités ou y ait fondé et consacré l'église. Certaines de ces localités n'existaient pas de son temps, si bien qu'elles n'ont pu recevoir qu'après la dévotion, le nom ou le patronat de Willibrord. Reste le fait établi, et ceci est d'importance cruciale pour l'histoire, qu'il existait dans cette région un souvenir de Willibrord largement répandu et historiquement démontrable bien avant qu'on ait seulement prononcé le nom de Willibrord aux Pays-Bas. Il en ressort clairement que la connaissance qu'on avait de Willibrord dans cette région n'a pas pu provenir des Pays-Bas. Il faut donc constater que les historiens flamands qui affirment n'avoir jamais rien trouvé sur Willibrord ne connaissent pas l'histoire de leur propre région. Car les traces de la présence de Willibrord sont nombreuses et très précoces : patronages d'églises et fêtes, dévotions populaires et usages, possession de reliques, quantité de toponymes qu'on peut certainement, probablement ou possiblement rapporter au nom ou au surnom du saint, et même informations sur certains contacts d'affaires avec le diocèse des VIII^{e} et IX^{e} siècle. Vu

[33] Ndtr. : Cette étude existe : on la trouve dans ***Des « histoires » à l'Histoire***, (Tome I : I.S.B.N. : 978-2-9531219-2-6 ; Tome II : I.S.B.N. : 978-2-9531219-3-3 ; Tome III : I.S.B.N. : 978-2-9531219-4-0). On peut se procurer les ouvrages chez le traducteur. Voir site Internet ***Mythes et Histoire*** : http://home.nordnet.fr/~jacfermaut

que j'ai déjà donné à plusieurs reprises les détails de tous ces signes (notamment dans ***Déplacements historiques*** p. 191 à 195 incluse[34]), je m'en tiens ici à une liste non exhaustive de localités où l'on rencontre ces détails : Poperinge, Middelkerke, Furnes, Bruges, Gravelines, Marck (près de Calais), Warhem, Courtrai, Hulst, Breskens, Stene près d'Ostende, Bourbourg, Abbeville, Middelburg et West-Capelle en Flandre belge, Anvers, Klemskerke, Wulpen, Wilbort Sant (voir page 36), Samer (Saint-Wulmaars), Wulverdinghe, Wirvignes (Willewine)…

Texte 70
La tradition septentrionale de Willibrord : après 739

On en a vite fini avec la tradition septentrionale. Avant le XII^e^ siècle, elle n'existe pas, ni à Utrecht que l'on considérait comme le « quartier général » de Willibrord, ni en Frise, qu'on considérait pourtant comme son territoire de mission par excellence. L'église de Klein-Zundert (située à 18 km au sud de Breda et à quelques kilomètres de la frontière belge) fut la première aux « Pays-Bas du nord » à recevoir Willibrord comme patron. Ce patronat fut introduit pas la fondatrice de l'église, l'abbaye de Tongerlo (Belgique). C'était en fait le premier rayon d'une légende poussant vers le nord, qui commençait déjà à décrire des cercles au dessus d'Anvers à la fin du XI^e^ siècle, où elle avait été mise en branle par le voyage-visite du cupide abbé d'Echternach. Ce n'est qu'au début du XIV^e^ siècle, après qu'Utrecht (voir texte 87) eut reçu des reliques d'Echternach (évidemment fausses comme tout ce qui venait d'Echternach), que Willibrord est connu un peu plus au nord. Dans l'est du Brabant, il n'a pas davantage existé de tradition ancienne : Willibrord parvient à y être connu au XIII^e^ siècle, après que la manœuvre cupide de l'abbaye d'Echternach ait, là du moins, été couronnée de succès.

Vindicamus haereditatem

Texte 71
Boniface défend le siège de Willibrord : 752-753

[Plus de 10 ans après le trépas de Willibrord, son diocèse est menacé par les prétentions d'un diocèse de « Colonia », qu'il s'agisse de celui de Colonia Agrippina (Avesnes-sur-Helpe), datant encore de l'époque romaine ou qu'il s'agisse de celui de Cologne, fondé vers la fin du VII^e^ siècle. De ce côté on prétendait, dès vers 630, donc avant la naissance du diocèse de Cologne lui-même !, s'être vu assigner la région de Traiectum (Tournehem) comme territoire de mission. A ce sujet, Boniface, âgé alors de 80 ans, adressa la lettre suivante au pape Stéphane II, 752-757] :

A l'époque du pape Serge, un prêtre d'un admirable détachement et d'une admirable sainteté, de la race des Saxons, appelé Willibrordus, se rendit à la localité des saints apôtres (Rome). Il fut appelé d'un autre nom : Clemens. Le pape susnommé le consacra évêque et l'envoya annoncer la foi au peuple païen des Fresones (Flandre) sur la côte de l'Océan Atlantique. Il y prêcha durant 50 ans et convertit la plus grande partie de ce peuple à la foi du Christ. Il y brisa les idoles, construisit des églises et y établit son siège épiscopal et une église en l'honneur du Sauveur à l'emplacement de la place-forte appelée Traiectum (Tournehem). Sur ce siège et dans l'église Saint Sauveur (deuxième patron Saint Martin) qu'il avait construite, il résida et prêcha jusqu'à un âge avancé, tandis qu'il avait institué un évêque auxiliaire pour l'assister dans son ministère. Après une longue vie, il y finit son existence et y mourut dans la paix du Seigneur. Carloman, le souverain des Francs, me recommanda le siège pour y instituer un évêque et le consacrer, ce que j'ai fait.

Mais maintenant l'évêque de Colonia a accaparé ce siège de l'évêque Clemens susdit, en affirmant qu'il lui appartient, parce qu'il s'y trouvait encore les fondations d'une petite église, détruite par les païens et démolie jusqu'au sol, que Willibrord rencontra dans la place-forte de Traiectum (Tournehem), fondations sur lesquelles il édifia de ses propres mains une nouvelle église qu'il consacra en l'honneur de Saint Martin. On allègue que, longtemps auparavant, Dagobert, roi des Francs (623-639), avait donné la place-forte de Traiectum (Tournehem) avec l'église détruite au diocèse de Colonia à condition que l'évêque de Colonia convertît le peuple des Fresones (Flandre) à la foi et fût son prédicateur, mais le peuple est resté païen jusqu'à ce que le vénérable Serge du Siège de

[34] Ndtr. : ***Déplacements historiques***, I.S.B.N. 978-2-9531219-0-2. On peut de le procurer chez le traducteur.

Rome envoyât dans le peuple susnommé le serviteur de Dieu susdit, l'évêque Willibrord, qui donc, comme je l'ai dit, convertit ce peuple à la foi du Christ. Maintenant l'évêque de Colonia veut accaparer le siège du prédicateur Willibrord, en prétextant que ce n'est pas un siège ressortissant au pape et chargé de la prédication parmi le peuple des Fresones (Flandre).
Source : Tangl. S. Bonifatii et Lulli epistolae, 1955, n° 109.

Note : Dans ce différent, s'agissant de la revendication et du revendicateur, se posent de nombreuses questions. Comme nous le verrons plus loin, l'identité de l'actuelle Cologne avec la (Colonia-) Agrippina des sources écrites romaines est impossible à soutenir plus longtemps. Ce qui vaut également pour le diocèse du même nom remontant encore à l'époque romaine. Tous deux sont à localiser à Avesnes-sur-Helpe (voir également à ce sujet les notes des textes 104 (alinéa 3), 113 et 131, ainsi que la carte page 20). Pour l'établissement romain sur le Rhin par contre, la discontinuité, attestée notamment par une épaisse couche d'argile, entre le romain et le roman, est même établie archéologiquement, même si la rupture y a été notablement plus courte que dans les établissements humains placés en amont. Et même si la ville romaine a déjà pu s'appeler Colonia, il est assuré que l'épithète « Agrippina » ne lui revenait ni ne lui revient. L'antique diocèse d'Avesnes par contre semble encore avoir mené au VII^{e} et même au VIII^{e} siècle une languissante survie alors que dans le même temps Cologne obtenait pour la première fois un évêché. Sur cet arrière-plan et compte tenu qu'Avesnes se situe à 150 km et Cologne à 350 km de Traiectum (Tournehem), l'option la plus acceptable semble être la suivante : l'accord avec Dagobert 1er d'environ 630 a été passé par l'évêché d'Avesnes ; la plainte d'environ 750 a également été introduite par un tardif évêque du même évêché ; si bien que le jeune évêché de Cologne, qui avait bien mieux à faire qu'exiger un territoire de mission éloigné de bien des jours de voyage n'aurait aucune culpabilité dans l'affaire. La chose aurait moins belle allure pour l'église de Cologne (qui venait assurément trop tard pour passer avec Dagobert 1er un accord qui n'avait aucun intérêt pour elle) si elle avait réussi à subtiliser à l'évêché moribond d'Avesnes le document en question afin de s'en servir pour amener sous sa coupe l'« exempt » Traiectum. L'incitation à le faire aurait pu résider dans la récente décision papale de 747-748 de subordonner au seul archevêché de Mogontiacum les évêchés de Liège, Traiectum… et Cologne (voir texte 131). Il est établi que Cologne ambitionnait elle-même ce rôle d'archevêché. Et qu'elle aurait augmenté ses chances de réaliser son vœu en forçant le diocèse de Willibrord dans une position de suffragant est également évident. Mais, comme il ressortira du paragraphe consacré à Boniface, le temps n'était pas encore mûr pour une telle solution (voir les textes 129 et 132).

A côté de la dénonciation des revendications posées par « Colonia », la lettre de Boniface nous fournit encore une précieuse information sur divers autres points. Le premier de ces points est que jusque quelques générations avant la venue de Willibrord la localité de Traiectum avait déjà eu une longue période de préhistoire ecclésiastique. Ce fait est si inapplicable à Utrecht que les historiens néerlandais se sont livrés à d'invraisemblables contorsions pour l'expliquer. Ce qui n'a jamais réussi jusqu'à ce que Blok tranchât l'affaire en 1968 en donnant au roi Dagobert en question une résidence à Nimègue. Et qu'il se soit agi pour lui de résoudre ainsi le puzzle d'Utrecht, il le montre ouvertement (o. c., p. 25, 60). Il allait de soi qu'il basait cette importante thèse sur cette unique monnaie de Noyon, charnière centrale de tous les mythes néerlandais (voir la note du texte 8). Mais ce qui n'aurait pas dû aller de soi, c'est que les autres historiens le suivissent aveuglément dans cette trouvaille.

Le second point est l'information donnée par Boniface que Willibrord construisit deux églises dans la ville de son siège, l'une consacrée au Saint Sauveur, l'autre consacrée à Saint Martin. Selon les nombreux actes qui nomment toujours le diocèse en relation avec l'église Saint-Martin, il faut admettre que c'est cette dernière qui était l'église épiscopale. Et selon l'acte du 1er janvier 722 (voir le texte 55), Eperlecques était parfois également considérée comme faisant partie du territoire du « castrum » Tournehem. L'église abbatiale du lieu avait comme second patronage la Sainte Vierge Marie. Dans des textes plus tardifs, l'église abbatiale est décrite comme étant consacrée à la Sainte Trinité, mais il convient alors d'ouvrir l'œil ! Car il s'agit là d'une suggestion provenant d'Echternach, qui avait effectivement déjà choisi le patronage de la Sainte Trinité avant même que quiconque pensât à une identité avec la propre abbaye de Willibrord. Mais une fois cette identité affirmée, on ne se mit pas seulement à falsifier les actes de donation (voir texte 75, alinéa 10 v.) mais aussi à altérer d'autres documents historiques pour donner à cette prétention d'identité une apparence de vérité. Aussi si nous

rencontrons dans quelque charte sur l'abbaye authentique une église ou un autel de la Sainte Trinité, nous pouvons être sûrs que le document est passé par des mains d'Echternach (comparez les textes 65 et 66 !). Il convient encore de faire remarquer qu'à l'époque le Saint Sauveur (le Christ lui-même) était souvent choisi comme premier patron d'une église qu'on appelait toutefois du nom d'un saint choisi comme second patron. C'est ainsi que dans le texte 158, exceptionnellement, l'église où le jeune Ludger passait des nuits en prières et qui était incontestablement une église Saint-Martin, est désignée comme église Saint Sauveur, tandis qu'inversement l'église abbatiale où l'évêque Frédéric fut installé et où il priait près de la tombe de Boniface est nommée d'après son second patronat, la Sainte Vierge. En outre, le fait que Boniface nomme en dernier l'église épiscopale, pourrait signifier que l'église abbatiale, comme immédiatement indispensable, ait été construite la première, c'est-à-dire peu après l'arrivée de Willibrord et de ses compagnons, et l'église épiscopale seulement après. Ceci ne placerait pas la création effective de l'abbaye au moment des donations officielles (vers 717, voir texte 45) voire lors de la mise par écrit de celles-ci (en l'an 722, voir texte 55) mais au début de la mission elle-même.

Le troisième point est que, dans cette laudatio pour Willibrord adressée au pape, Boniface, longtemps son plus proche collaborateur, ne souffle mot de ses « fameuses » expéditions : pas un mot sur le missionnaire errant et déambulant que l'historiographie en vigueur a fait de Willibrord, elle qui le balade à travers toute l'Europe du nord-ouest, de la Flandre à Helgoland, de la Thuringe à la Zélande, du Luxembourg à la Frise. Cette chimère est tout à fait erronée. Boniface dit en propres termes que Willibrord a toujours résidé dans la localité de son siège. Ou devons-nous comme Wampach (voir texte 59) outre Bède et Alcuin, ranger également Boniface parmi les « sauteurs de données » qui ne mentionnaient que ce qui leur convenait ?! Nous nous en tenons toutefois à Boniface, qui avait tant eu à faire à Willibrord et avait mieux que quiconque pu découvrir son caractère, parce qu'il différait passablement du sien.

Texte 72
Préhistoire de l'église de Traiectum (Tournehem) : vers 753

[Avec en tête cette présence ecclésiastique à Traiectum (Tournehem) antérieure à l'arrivée de Willibrord, Boniface s'adressa aussi au roi Pépin, lequel lui répondit par la déclaration suivante] : Pépin, roi des Francs, déclare que Boniface, évêque de Traiectum (Tournehem) s'est adressé à lui avec des chartes du roi Clotaire et du roi Théodebert, afin de les relire et de les confirmer. Dans ces chartes, signées par ces deux rois, ils avaient donné des « villae » à l'église de Saint-Martin, lesquelles tombaient sous la totale immunité de l'église. Boniface a demandé de confirmer tout cela pour le présent et pour l'avenir, ce que Pépin fait. Il confirme la juridiction de l'église dans toutes les villae de l'église et interdit à tous les fonctionnaires d'y porter atteinte, bien qu'il trouve en fait cette interdiction inutile.
Source : Cartularium de Radboud, n° 4.

Note : A partir de cette charte s'est développée une discussion totalement inutile et même trompeuse sur le point de savoir si Boniface fut ou non le successeur de Willibrord sur le siège de Traiectum (Tournehem). Les deux parties abordaient le problème à partir de la conception moderne de la hiérarchie ecclésiastique et étaient donc fondamentalement à côté de la question. La dispute avait encore moins de sens du fait que Boniface avait deux titres à agir comme évêque de Traiectum. Vu que les chartes le qualifient d'évêque de Traiectum, il faut admettre qu'il en exerçait la fonction à cette époque. Mais il était en outre légat de Germanie, ce qui non seulement lui donnait la compétence mais lui imposait même le devoir d'agir en évêque là où un siège était vacant. De plus, Boniface dit dans sa lettre au pape qu'il avait établi et consacré un nouvel évêque pour Traiectum (Tournehem) (voir texte 124).

Pour le point en question ici, la datation des rois austrasiens antérieurs est décisive : Théodebert II (595-612) et Clotaire II (613-628). L'église de Traiectum (Tournehem) avait donc une préhistoire d'au moins 80 ans avant la venue de Willibrord. Le fait que Boniface ait pu présenter à Pépin les actes en question, prouve une fois de plus qu'ils concernaient en effet Tournehem, qu'il se soit agi à l'époque d'une église épiscopale ou paroissiale.

Texte 73
L'archevêque de Sens est abbé d'Eperlecques : vers 780

Au vénérable et louable sieur Beornrad, archevêque, l'humble lévite Alcuin souhaite le salut !
Source : Alcuin, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 435.

Note : Alcuin, qui écrit la première Vie de Willibrord, la dédie à l'archevêque de Sens qui exerçait alors la fonction d'abbé d'Aefternacum (Eperlecques). Ce Beornrad a été archevêque de Sens entre 772 environ et 797 et abbé d'Aefternacum de 775 ou 777 à sa mort. Il est inacceptable que l'évêque de Sens ait été abbé d'un monastère au Luxembourg, qui appartenait à une autre province ecclésiastique ou qu'inversement un abbé d'Echternach ait été évêque de Sens. Ceci confirme, de manière aussi décisive que les autres données, que l'abbaye se trouvait à Eperlecques et certainement pas à Echternach, dont l'abbaye s'est approprié les trois siècles de l'histoire d'Eperlecques pendant lesquels elle n'existait pas (voir texte 75).

Texte 74
« Toronica civitas » est Tournehem : vers 780

[Alcuin, à la suite de la Vie de Willibrord susdite, joint une prédication, destinée à l'abbé et évêque Beornrad. On y trouve un passage sur Tournehem. Alcuin évoque diverses localités où se rendent les croyants, à savoir à Rome à cause des apôtres ; à Milan pour vénérer Ambroise ; à Augst dans les Alpes pour les martyrs thébains ; à Poitiers pour Saint Hilaire ; et il poursuit] : Que dirai-je de toi Toronica civitas, tu n'es que petite en tes murs et en fait méprisable (« despectibilis »), mais par le patronage de Martin, tu es grande et appréciable. Qui viendrait vers toi pour toi-même ? Mais à cause de certaines de ses (de Martin) grâces, les fidèles affluent vers toi.
Source : Alcuin, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 449.

Note : Dans son introduction à la Vie de Willibrord, Alcuin dit (AS, novembre III, p. 436) qu'il joint au premier livre (il écrira plus tard encore une Vie en vers) une prédication, peut-être digne d'être proclamée au peuple par la bouche de Beornrad. Le contexte montre clairement que l'homélie était destinée à l'église Saint-Martin de Traiectum (Tournehem). Pour la localité, Alcuin emploie une forme inhabituelle qui ne peut absolument pas s'appliquer à Utrecht mais colle tout à fait à Tournehem. Alors que j'avais publié cette explication du texte ci-dessus, Hugenholz trouva l'échappatoire qu'Alcuin ne voulait pas du tout parler de Tournehem mais de Tours, célèbre pour son tombeau de Martin. Lors d'un débat en France, où ce texte vint également en discussion, un professeur de Lille pensait qu'il ne s'agissait pas de Tournehem mais de Tournai, d'où il apparaît que les deux professeurs, qui n'avaient jamais vu ce texte auparavant, étaient tout simplement en train de lancer des idées en l'air, ce qui les conduisait à se contredire magistralement. La première explication est la pire des deux. Ainsi compris, le passage est une injure tant à Tours qu'à Alcuin lui-même. Alcuin se trouvait en effet à la tête de l'université carolingienne qui était établie à Tours. Imaginez-vous que le rector magnificus de Tours fasse dire à l'archevêque de Sens : « Tours, misérable trou, tu ne vaux rien, mais grâce à Martin tu as quand même un peu d'allure ». Il est clair comme le jour qu'Alcuin pense à l'église de Tournehem, ce qui est naturellement la raison la plus profonde et la vraie raison de la regimbade des deux professeurs. En effet, la supposition qu'Alcuin ait écrit pour l'archevêque de Sens un sermon à débiter dans l'église Saint-Martin d'Utrecht, ne sera admise par personne. Et lorsque Hugenholz eut déposé son ânerie majuscule dans les belles contrées de Loire près de Tours, son collègue français ayant tiré dans l'autre sens, il se rendit célèbre par le sarcasme qu'il ne voulait plus parler avec moi parce mon « niveau » était trop bas pour lui. Faire qu'Alcuin chie dans son nid, ça c'est du niveau !

Le texte est surtout important parce qu'il nous livre une forme intermédiaire du nom le plus ancien de Traiectum ; la prochaine forme connue sera Turringahem (vers 877). Et avec le triplé Traiectum-Toronica-Turringahem, l'évolution philologique jusqu'à Tournehem est tout à fait acceptable, que la phase la plus récente soit ou non corrélée à l'étymologie populaire[35], « courbe du

[35] Ndtr. : Delahaye fait sans doute allusion au fait que Tournehem soit prononcé sur place « tournant ».

Hem ». Il est du reste connu que tant Tournai que Tours apparaissent effectivement également sous les noms de Turonicum ou Toronicum. Ajoutez-y quelque cinq localités françaises moins connues qui apparaissent dans les sources sous le même nom ou presque le même nom, et vous avez primo derechef un bel exemple de doublure (apparente) de noms, secundo un nouveau cas où l'on peut dire n'importe quoi et tertio un nom qui pour être appliqué quelque part requiert quand même un minimum de preuves, précisément parce qu'il apparaît si souvent.

L'homélie ne souffle mot de Willibrord et Alcuin met uniquement l'accent sur le patron de l'église, Saint Martin. Cela s'explique tout à fait. Il écrivait vers 780. Bien qu'Alcuin le qualifie parfois de « saint » ou de « bienheureux » dans sa Vie de Willibrord, Willibrord n'était pas encore officiellement déclaré saint à cette époque. Diverses données indiquent que le culte de Willibrord comme saint n'a commencé à se développer que vers le milieu du IX^{e} siècle. Dans sa Vie, Alcuin pouvait encore écrire « saint » Willibrord, mais il était impossible de faire débiter dans l'église à un archevêque un sermon sur Saint Willibrord : cela aurait équivalu à une déclaration de sainteté. Ou à l'inverse : si Willibrord avait déjà été vénéré comme saint à cette époque, Alcuin n'aurait pas manqué de lui consacrer son sermon. Ainsi le prêche prouve trois choses : 1. Willibrord n'était pas encore déclaré saint ; 2. son église épiscopale se trouvait à « Toronica civitas », localité qui n'était assurément ni Tours ni Tournai et encore moins Utrecht ; 3. Toronica est le chaînon manquant auparavant pour relier philologiquement Traiectum à Tournehem. Tirons-en une seule et unique conclusion : la chaire de vérité de la petite Tournehem l'emporte sur le siège de Willibrord à Utrecht défendu au « niveau » professoral.

Echternach se situe bien loin d'Eperlecques

Texte 75
Ambitieuse abbaye : à partir de la fin du XI^{e} siècle

Comme je l'ai déjà dit, après le décès de Willibrord, le nombre de moines de la communauté d'Eperlecques a rapidement baissé. Après, l'abbaye offrit encore souvent le gîte à des prêtres séculiers. Elle a continué à exister sur le papier, parce qu'elle possédait beaucoup de biens, de revenus et d'églises, plus comme une abbaye réelle mais comme un complexe de biens et de droits qui continuait à porter l'ancien nom. La gestion des biens était entre les mains d'abbés laïques et semble avoir été une affaire si juteuse que certains grands seigneurs se la virent attribuer en guise d'important fief ou se la subtilisaient mutuellement plus ou moins violemment. Des vassaux inférieurs devaient à leur tour être dotés avec des parties de l'ensemble. Aussi ne pouvait-il manquer qu'à cause de la mauvaise gestion ainsi générée, vers 900, une grande partie des anciennes possessions de l'abbaye se révélât avoir disparu. Il est assez évident que l'abbaye d'Eperlecques a en même temps reçu un premier coup des Normands, qui étaient déjà apparus en 820 à Audruicq et dans les parages et qui finirent par obtenir ce territoire en fief. Il n'y avait plus de place pour des moines. D'ailleurs, quelques décennies déjà après la mort de Willibrord, le diocèse de Traiectum n'était déjà plus desservi par ses Bénédictins. Il y a en effet suffisamment de preuves que les successeurs ultérieurs de Willibrord et pratiquement tous leurs collaborateurs n'étaient plus des moines mais des prêtres séculiers, qui avaient tout au plus quelques contacts sporadiques avec l'abbaye d'Eperlecques, du moins tant qu'elle continua à fonctionner tant soit peu. Le diocèse et les prêtres séculiers dans les paroisses étaient moins vulnérables par les Normands, surtout qu'il apparaît que ces derniers, même s'ils avaient reçu le territoire en fief, ne contrôlaient pas encore toutes les localités ou villages. En 857, ils s'emparèrent de Tournehem par la force ; cette attaque fut si brutale que l'évêque de l'époque, Hunger, dut fuir au Luxembourg avec ses acolytes. Certes, il est encore retourné ensuite, mais l'on note la chose surprenante qu'il se lance bien dans la reconstruction du diocèse et dans la sécurisation et la récupération des possessions, mais qu'on ne souffle plus mot de l'abbaye de Willibrord à Eperlecques ou de ses biens. Elle n'existait plus spirituellement ; et, matériellement, elle fut de plus en plus vidée de sa substance, extérieurement par les Normands et intérieurement par les abbés laïques.

Aussi lorsqu'en l'an 973, sur la Sauer luxembourgeoise un monastère se trouve vide et qu'un groupe de Bénédictins s'y fixe en communauté sous la titulature de Saint Willibrord, apparaît, à un tout autre emplacement que celui du premier et authentique Eperlecques, quelque chose de tout à fait nouveau. Quelque chose qui pouvait sans problème s'appeler abbaye Saint-Willibrord d'après le nom

qu'elle s'était donnée, mais qui ne pouvait en aucune façon se présenter comme la continuation d'une abbaye située ailleurs, qui, 350 km à l'ouest, avait périclité depuis au moins un siècle et demi. Le fait que, lors de cette fondation luxembourgeoise, on ait également repris la dénomination toponymique de cette abbaye antérieure, a naturellement fortement impulsé après coup l'identification de l'Aefternacum = Eperlecques de Willibrord avec la fondation du X^e^ siècle Aefternacum = Echternach. Afin de pouvoir mieux suivre la marche concrète des choses lors de la création de cette dernière abbaye, qu'on remarque la position occupée par le comte Siegfried de Luxembourg, à l'époque abbé laïque du complexe de biens susnommé d'Eperlecques près de Tournehem. Il semble en effet s'être également intensément dépensé pour l'abbaye à établir dans son comté (peut-être pour des raisons personnelles – pour apaiser sa conscience ? – car la renaissance de l'institution monacale qui aurait lieu au XII^e^ siècle était encore à venir). Il existait donc bien quelque lien entre d'une part la nouvelle abbaye et d'autre part les « dépouilles matérielles » de l'abbaye originelle ! Aussi bien des indications montrent-elles que, lorsque les régisseurs d'Eperlecques ne tardèrent pas à fermer leurs bureaux par manque de volume d'affaires, tout le fichier de documentation qui y reposait fut transféré dans la nouvelle abbaye, qui était en effet maintenant la seconde et unique abbaye de Willibrord. On a dû y accepter avec gratitude ce don comme un objet de piété sans valeur marchande… jusqu'à ce qu'un personnage comme Theofried apparût sur la scène de l'abbaye, lequel repéra dans les vénérables paperasses (à savoir les actes de donation) un précieux moyen de réaliser des gains : on pourrait en gros, avec ces vieilles chartes en main, réclamer les biens et droits par lesquelles on les avait donnés mais qu'on affirmait perdus depuis. Il fallait toutefois s'y prendre avec beaucoup de circonspection !

Il fallait tout d'abord éviter qu'on ne protestât contre les prétentions d'Echternach depuis l'authentique terrain d'action de Willibrord, dont Theofried connaissait mieux la localisation que tous nos historiens traditionnels réunis, et où l'immense majorité des donations en question est donc à situer. La crainte de ces protestations a sans doute été un des motifs du voyage de reconnaissance de Theofried le long de la côte de la Manche : voir les textes 26, 49, 52-54, 75, 92 et 234. Mais il pouvait être tranquille : certes il rencontra bien une vivante dévotion à Willibrord mais plus d'institution susceptible de s'opposer à une abbaye d'Echternach déjà établie depuis près de 100 ans.

*

L'étape suivante consistait à convaincre la communauté d'Echternach elle-même et le monde extérieur de l'authenticité de cette abbaye centenaire. Pour ce faire Theofried lança son récit de science-fiction de la redécouverte du corps (intact) de Willibrord : voir les textes 81 et 82. Et c'est seulement alors que commença le travail de bénédictin, à savoir la copie de quelque deux cents actes de façon à pouvoir les « corriger » selon les consignes du « brain trust » abbatial ; après on devait promptement livrer aux flammes tous les originaux en question, vu qu'un seul rescapé aurait permis de découvrir le nouveau pot-aux-roses. La « correction » la plus simple mais en même temps la plus radicale concernait l'adresse de l'abbaye : on remplaça la mention « sur le Renus (Escaut) » qui s'y trouvait probablement par « sur la Sura (Sauer) » et ceci rétroactivement jusqu'en 690, en y ajoutant l'affirmation répétée coup sur coup, en guise de preuve de légitimation, qu'à cette même adresse « reposait le corps de Willibrord ». Mais comment en vint-on aux adresses de revendication de tant de siècles avant, d'autant qu'on avait depuis déplacé son terrain de chasse de centaines de kilomètres vers l'est ? Aussi constate-t-on qu'Echternach s'est abstenu de toute revendication dans la zone littorale du nord de la France où foisonnent les toponymes qui concordent avec la vie de Willibrord. On avait de bonnes raisons de le faire : cette sorte de revendications loin de l'abbaye aurait trahi l'inauthenticité d'Echternach. Par ailleurs, comme Theofried a dû le noter au cours de son séjour sur la côte de la Manche, les biens éventuellement à réclamer étaient déjà solidement entre les mains des comtes de Flandre, en l'occurrence des monastères survivants dans la contrée.

Mais, pas de problème ! Les frères d'Echternach du XII^e^ et leurs successeurs sauraient bien adapter les actes du VII^e^ au X^e^ siècle qui leur étaient échus aux ambitions de leur abbaye de façon à ce qu'il y ait encore suffisamment à revendiquer. Les identifications qu'ils envisageaient paraissent toutefois reposer sur des doublures ultérieures, sur des toponymes déformés ainsi que – ce qui fut plus désastreux encore – sur des noms mal interprétés et déplacés d'habitats ou de pagi entiers avec pour résultat une totale absence de cohérence géographico-historique. C'est surtout ce déplacement vers l'est des écriteaux des pagi qui constitua pour le mythe oriental une rupture radicale avec la réalité

géographique occidentale. Limitons-nous à un seul exemple de ce qui était la règle en la matière à Echternach.

Les actes de donation copiés par cette abbaye comprennent coup sur coup, comme pagi où se situent les biens ou droits donnés, les noms d'Ardinensis, Bedensis, Mueslensis, pour nous en tenir à ces trois-là. Ces noms désignaient manifestement la région des Ardennes, celle du Bitgau (au Luxembourg) et celle de la Moselle. Le fait que ces localisations de donations à Willibrord et à ses institutions se situaient tout à fait à côte de la plaque, inutile de le rappeler ici. Il est intéressant par contre d'étudier comment on en vint à ces dislocations lointaines. Quiconque s'est depuis quelque peu familiarisé avec la toponymie du terrain de vie et de labeur de Willibrord ne tardera pas à découvrir la faute. Originellement, le premier des trois pagi ne tirait pas son nom des Ardennes (Ardinensis) mais d'Ardres (Ardrinensis) à 14 km au sud-est de Calais et à 7 km de Tournehem. La petite « erreur » qui consiste à escamoter un « r » pour faire un saut de géant de quelques centaines de kilomètres, nous ne la gobons donc pas. Avec elle, le lointain Bitgau luxembourgeois et la région de la Moselle, laquelle s'étend encore plus loin, doivent céder la place au pagus de Béthune (nord de la France, à quelque 60 km au sud-est d'Ardres) et à la région de la Selle (entre Cambrai et Valenciennes, à quelque 60 km au sud-est de Béthune), si bien que le champ de revendications des biens de Willibrord ne s'étend pas, à partir de la côte de la Manche, sur plus de 100 km à tout au plus 150 km à l'intérieur des terres.

Mais le meilleur est à venir. En effet, pour un chercheur qui, en dépit des trompeuses dislocalisations « traditionnelles », a quand même pu, sur des bases logiques, conclure aux pagi véritables, ce doit être une véritable satisfaction de voir ses conclusions derechef prouvées directement par le fait que, si l'on part des authentiques pagi en question, les noms de lieux et autres toponymes mentionnés dans les actes se prêtent en totalité à une infaillible identification. Car on peut bien déplacer les indications de pagus de centaines de milles, les toponymes et autres contenus géographiques n'en restent pas moins intacts sur place. Et qu'on veuille bien noter que ceci ne fournit pas une preuve unique de ce qui est supposé mais bien une ***démonstration à 100% autonome et directe*** ! Les « Echternachologues » n'en ont pas moins persisté à piétiner de leurs bottes de sept lieues la vérité plus réduite mais authentique. Il ne s'agissait pas pour eux de vérité ni de science mais de gros sous !

Cette mentalité s'exprime clairement dans un « Sacramentarium d'Echternach » (XII^{e} siècle) conservé à la Bibliothèque Nationale à Paris (Fonds latin, n° 9433) dans lequel on a collé quatre petites pages « pour les frères qui vont en voyage » : en voyage en effet pour – comme Kaleb et les siens – pour repérer en espions dans quelle mesure la revendication de certaines propriétés vaudrait la peine et… si leurs possesseurs étaient assez ingénus pour se laisser impressionner par Echternach. Ce faisant, on s'en tenait mordicus au mythe autofabriqué de Willibrord comme moyen d'augmenter les richesses de l'abbaye, et s'il arrivait que de temps en temps l'intrigue échouât et ratât son but matériel, on n'en affirmait pas moins – ou d'autant plus fort – ce mythe. Aussi Echternach doit-elle être considérée pour l'Europe sans aucun doute comme l'un des plus grands corrupteurs d'histoire (et c'est bien d'histoire qu'il s'agit). C'est la raison pour laquelle dans cet ouvrage et dans ce contexte un aperçu global préalable était nécessaire en la matière et cela rien que pour ne pas tomber chaque fois d'étonnement en abasourdissement.

Afin d'en finir avec ce projet d'Echternach esquissé dans ses grandes lignes, soulignons encore une fois avec quelle minutie et quel soin il a été réalisé à tous les stades susmentionnés. En la matière, si l'on oublie le côté moral de la chose, on peut bien parler d'une manœuvre subtile et même géniale, du moins à la fin du XII^{e} siècle. Mais qu'également vers la fin du XX^{e} siècle la « science » goberait encore sérieusement cette intrigue, Theofried autant que son disciple avancé Theoderich (voir à la fin de cette note), même dans leurs rêves les plus fous n'auraient pas osé l'espérer. Dans le système d'Echternach, on avait toutefois pensé à tout (compte tenu de l'époque). On s'y tenait en outre apparemment consciencieusement au premier commandement des faussaires : Vous détruirez l'original. Car une disparition si soudaine et complète de tant de documents originaux – et datant en moyenne tout au plus d'un siècle et demi ! – ne peut s'expliquer par la prétendue habitude médiévale de jeter l'original (usé) dans la corbeille à papier ou dans le poêle après copie. A Echternach, on a dû disposer du chauffage central. C'est la seule explication possible à cette vaste collection d'actes exclusivement de seconde main. S'il apparaît un jour encore un original « non bricolé » convaincant, ce sera une indication que nous avons raison ; mais la preuve capitale est bien l'absence totale ou presque totale d'originaux. Car la « trouvaille » qu'Echternach n'avait fait que copier, si bien qu'elle

n'avait fait qu'emprunter les pièces authentiques et avait dû les rendre (à qui ? il n'y avait personne en dehors de l'abbaye qui s'en souciât encore !), nous place devant l'énigme encore plus ardue de savoir comment ce paquet d'actes retourné à pu disparaître ainsi d'un jour à l'autre sans laisser de traces.

Mais quoi qu'il en soit : Echternach n'aurait jamais pu se risquer à de telles interventions brutales dans le texte et l'objectif des chartes originelles sans une raisonnable certitude qu'aucun acte original (ni aucune copie antérieure fidèle au texte) ne pourrait apparaître qui pût clouer au pilori les tripotages de la respectable abbaye. Il convient d'ajouter à tout ceci que la falsification d'Echternach ne se limitait pas aux actes de donation et aux pièces du même genre : elle fut également maintes fois commise dans des écrits historiques (ou d'histoire de l'église) comme des chroniques, des monumenta, des Vitae, des epistulae, etc afin de donner rétrospectivement à l'histoire la tournure souhaitée à Echternach. On regorge d'exemples allant du remplacement dans les copies des patrons de l'église choisis par Willibrord (Saint Sauveur, Sainte Marie) par ceux d'Echternach (Sainte Trinité, Saint Pierre) afin d'identifier ainsi Echternach à Eperlecques (voir texte 65), jusqu'à imposer à une dévote dame habitant la contrée littorale de la Manche de déménager par Vita interposée dans les parages d'Echternach afin d'y confirmer ainsi la présence de Willibrord (nous reviendrons du reste tantôt plus à fond à cette dame enlevée).

*

Il convient enfin de remarquer que ce système de falsifications d'Echternach ne se réalisa en fait qu'en deux phases, à savoir la phase de l'abbé Theofried et, presque un siècle plus tardive quant à son début et sa fin, celle du prévôt Theoderich. Comme je l'ai dit, le premier nommé s'est acharné à faire reconnaître Echternach comme l'abbaye originelle de Willibrord. Ce n'était pas inutile : sans cette identification toute falsification (supplémentaire !) se serait révélée vaine. Et comme propagandiste du mythe d'Echternach, Theofried se révéla effectivement capable d'adapter adroitement le passé à ses vœux. Nous avons déjà fait allusion à la miraculeuse redécouverte à Echternach du corps de Willibrord (1031 : voir texte 82), dont Theofried, puisant dans sa mémoire prénatale, écrivit, quelque 70 ans après, un compte-rendu détaillé, afin d'inculquer une fois encore énergiquement aux membres de la communauté la présence posthume du saint au milieu d'eux dont on les avait progressivement persuadés.

Mais aussi en ce qui concerne l'activité de Willibrord de son vivant dans son abbaye luxembourgeoise, Theofried invoqua un témoin d'importance, la riche Ermina susmentionnée (vers 640-710) qu'il présenta même comme une fille de roi et qui, résidant à Trèves ou dans les parages, aurait étroitement collaboré avec l'abbé à peine consacré évêque d'Echternach (situé à 17 km). Theofried écrivit lui-même une Vita de l'héroïne qui se révèlerait après coup avoir sauvé les mythes d'Echternach et dont le nom de ce fait orne jusque de nos jours maint pignon de l'ancienne Treveri. Tout ceci du chef d'une seule donation de 697-704 qu'on rencontre parmi les actes qui aboutirent au X^{e} siècle au Luxembourg depuis Eperlecques (Flandre française). C'est impressionnant !!... seulement – hormis l'interpolation « rédigé à Treveris » - tous les toponymes de cette charte (et de ces chartes) se situent clairement dans les parages du lieu de débarquement de Willibrord. La fausse mention de Trèves comme lieu de signature était destinée à nous mettre sur la mauvaise voie ; la portée même de la charte révèle la tromperie. Donc ici aussi, comme dans les déplacements de pagi évoqués plus haut, le contenu révèle que l'emballage n'est pas correct.

Chez Theofried, on a l'impression qu'il voyait surtout l'enrichissement de l'abbaye comme une mission « d'annonce », et qu'il comptait bien que les croyants, d'eux-mêmes, franchiraient le pas et cracheraient au bassinet. Vu cette attente, on peut accepter l'information qu'Echternach, quelques décennies après la mort de Theofried, était au bout du rouleau. Lui-même et ses collaborateurs avaient certes beaucoup endoctriné mais peu encaissé. A ce stade, des mesures de panique comme la mise en demeure aux seigneurs hollandais de « restituer » quelque 25 biens d'église étaient inopérantes : la députation d'Echternach fut éconduite avec comme lot de consolation un lopin de terre zélandais et faillit y perdre sa bonne réputation et son ultime crédit : voir texte 261.

C'est dans cette situation critique que le personnage de Theoderich apparaît sur le devant de la scène, lui qui saurait amplifier les revendications d'Echternach – toutes fausses qu'elles étaient toutes -. Grâce à une foule de facteurs, ce prévôt était particulièrement bien armé pour sa tâche : par son talent d'organisation et sa force de persuasion, par d'impressionnantes chartes (falsifiées) et autres

arguments visant juste, ou aussi sous la « douce pression » de menaces… et enfin, last but not least par un avantage de près d'un siècle sur les contemporains de Theofried : trois générations de plus pour continuer à oublier les ancêtres immigrants qui en pionniers de la pompe et du polder avaient aux IX^e^-X^e^ siècle rendu cultivables les nouvelles terres qu'il faudrait abandonner aux XII^e^-XIII^e^ siècles à la cupidité d'Echternach, tout cela étant encore facilité parce le mythe schizophrène d'Echternach/ Utrecht, toujours inculqué plus profondément, affaiblissait d'autant la résistance aux prétentions de prétendues récupérations de Theoderich et des siens.

On ne saurait le nier, par ses capacités, ce Theoderich a ainsi sauvé l'imperium d'Echternach de la ruine et l'a amené à une plus grande richesse et puissance que jamais auparavant. En témoignent, pour les Pays-Bas, les biens et revenus dont lui et ses successeurs, entre le XII^e^ et le XV^e^ siècle, ont réussi à s'emparer de telle ou telle manière dans le Nord-Brabant, au moyen de doublures apparues au nord et à l'est ainsi qu'en mésusant du glissement qui étendait progressivement le pagus Taxandria vers le Brabant sur des distances allant jusqu'à 250 km (par exemple d'Ablain-Saint-Nazaire près d'Arras jusqu'à son double d'Empel près de Bois-le-Duc) ; voir aussi les textes 112 et 258. Dans tous ces cas, qu'on ne pense pas à une restitution, ce qui suppose du reste une laïcisation préalable des biens revendiqués, mais, pour s'en tenir aux termes les plus châtiés, à une donation, extorquée sous des prétextes illégitimes et fallacieux, de biens dont aucun n'a jamais pu appartenir à Willibrord.

Texte 76
Intermezzo (le Psalterium d'Utrecht) : IX^e^-XI^e^ siècle

La bibliothèque universitaire d'Utrecht possède un Psalterium, un psautier, qui selon certains provient de l'abbaye de Hautvillers près de Reims. Il faut probablement plutôt l'attribuer à l'école de Saint-Riquier (Centula) près d'Abbeville. L'ouvrage a d'abord été signalé en Angleterre où on le trouve vers l'an mil à Canterbury. Il est ensuite devenu propriété d'un particulier, à savoir le comte d'Arundel. Par sa veuve et son petit-fils William Stafford, qui habitaient alternativement Anvers, Alkmaar, Amersfort et Amsterdam et manquaient toujours d'argent, il arriva en Hollande. Le propriétaire suivant fut Willem de Ridder, commis en affaires militaires des Etats d'Utrecht qui légua le manuscrit à l'Université en 1716.

Note : L'histoire du manuscrit est claire. Il n'a été réalisé ni à Utrecht ni pour Utrecht et n'y a jamais été présent avant que par hasard il ne parvienne, via une famille anglaise, à la Bibliothèque d'Utrecht. Aussi le nom de Psalterium d'Utrecht est-il inexact et carrément trompeur. Personne n'ose naturellement dire en propres termes que l'ouvrage était à Utrecht vers 830, mais cela n'en est pas moins fortement suggéré, également par les Anglais, qui, s'agissant du manuscrit, parlent d'une « Ecole d'Utrecht ». Aussi cette vue complètement erronée n'est-elle pas contredite quand elle est présentée comme allant de soi par certains commentateurs. Le « Psalterium de Canterbury », pour l'appeler par son nom exact, illustre à merveille de quelle subtile manière les affaires les plus innocentes tendront encore longtemps, en tentatrices dissimulées, à nous faire retomber dans l'ornière de la « tradition ».

Le chemin suivi par les reliques

Texte 77
La « translatio » de Bertuinus sur le Calendrier de Willibrord : après 846

Dans le Calendrier de Willibrord nous rencontrons dans l'écriture de la seconde main la mention suivante : (translation) « Bertuini presbyteri », du prêtre Bertin.
Source : Wilson, The Calendar of St. Willibrord, gravure XIII.

Note : "Bertuinus presbyter" est saint Bertin (vers 615-698), abbé de Sithiu, qui a donné son nom à la célèbre abbaye de Saint-Bertin. On connaît cinq fêtes de ce saint : 1^er^ mai, consécration de l'église, 2 mai, élévation des reliques ou canonisation, 15 septembre, inhumation dans l'église, 22 septembre, octave de la fête et 16 juillet, translation. Cette dernière fête repose sur l'événement suivant. Adélard, qui fut abbé de Saint-Bertin entre 844 et 859, demanda en 846 à Folkinus (Folquin), évêque de

Thérouanne, de mettre les reliques de Bertin en lieu sûr. L'abbé était inquiet des perpétuelles attaques des Normands, mais en même temps des intrigues de Charles le Chauve, qui tentait de s'emparer des riches possessions de l'abbaye pour l'un de ses favoris. Cette crainte se révèle ne pas avoir été sans fondement : en 859, on dut céder l'abbaye à un oncle du roi. Dans le cas de Bertin, le terme translation signifie transfert des reliques en un autre lieu, en l'occurrence Thérouanne. Elle eut lieu en 846. Aussi cette fête n'a-t-elle pu être ajoutée au Calendrier de Willibrord qu'après 846. La fête avait un caractère strictement local, hors de Saint-Omer et de ses environs immédiats, on en ignorait tout. On peut même se demander si elle était connue en dehors des milieux ecclésiastiques, vu que la fête n'avait pas été instituée pour célébrer le transfert des reliques mais plutôt pour établir que leur déplacement avait eu lieu et pour garantir leur retour à leur lieu authentique. Donc : le Calendrier de Willibord était encore utilisé vers 846 et il se trouvait à cette époque dans les parages de Saint-Omer, cet ajout n'ayant naturellement pas pu avoir lieu à Utrecht ou à Echternach.

Texte 78
Précisions sur le refuge d'Hunger : 1er janvier 858

Le roi Lothaire II (de Lotharingie) déclare avoir appris de l'évêque Gunter, chapelain du palais, et de l'évêque Hunger que l'église de Traiectum (Tournehem) a été presque complètement détruite par la violence des barbares (Normands) et réduite à néant et que les chanoines qui y servaient Dieu auparavant, ont été pour une part tués et pour une autre part dispersés en divers lieux. Aussi demandent-ils au siège (du diocèse), que leur soit assigné un emplacement calme et sûr dans son royaume pour la consolation et le refuge des « chanoines ». A cette fin, il donne, dans le canton de la « Meuse » (Mosariorum) près de la rivière Rura (lire : Sura), au siège de Traiectum (Tournehem), le monastère qui y a été fondé en l'honneur de Saint Pierre et qui est appelé « Berg », afin que les serviteurs de Dieu puissent en faire usage. L'acte est rédigé et promulgué dans l'abbaye de Prüm.
Source : Cartularium de Radboud, n° 12.

Note : La raison de la fuite de l'évêque fut la prise par les Normands en novembre ou décembre 857 de Traiectum (Tournehem), qu'ils occupèrent jusqu'à la fin de leur mainmise sur ce territoire. Dans ce contexte, il est à nouveau une donnée décisive, c'est que les historiens locaux situent précisément en 857 la conquête de Tournehem par les Normands. Les Normands n'ont jamais mis les pieds ni aux Pays-Bas ni à Utrecht. L'évêque Hunger de Tournehem se réfugia à l'abbaye de Prüm. Lothaire II lui donna un gîte, à savoir le monastère de « Berg sur la Sura » comme refuge pour les chanoines qui avaient accompagné l'évêque dans sa fuite. Le terme de chanoines montre déjà qu'il ne s'agissait pas de moines. Du reste, la charte ne parle que du diocèse et nulle part de l'abbaye de Willibrord ni des frères de l'abbaye. L'évêque Hunger est revenu dans son diocèse mais plus à Tournehem. Lui-même et ses successeurs résidèrent dorénavant à Daventria (Desvres) ou à Dorestadum (Audruicq). Par la suite on n'entend plus parler du monastère de Berg en relation avec Traiectum (Tournehem).

Il est en effet à peu près sûr qu'on lisait dans l'acte originel : « Berg sur la Sura », la Sauer, dont le copiste d'Egmond du XIIIe siècle (ou plus tardif encore), qui ne connaissait pas cette rivière, fit tout simplement Rura (la Ruhr), d'autant que cette rivière se situait près du monastère de Sint Odiliënberg, dont il pensait qu'il était le monastère de « Berg ». Ceci mena plus tard derechef à la conclusion que Sint Odiliënberg était propriété du diocèse d'Utrecht, ce qui ne put être avancé qu'après que le Cartularium de Radboud, qui est la seule source authentique pour cet épisode, eut été copié par Utrecht. Sint Odiliënberg n'a jamais appartenu à Utrecht ; les rares chartes qui semblaient le dire, peuvent précisément facilement être démasquées comme des tentatives de revendication de Sint Odiliënberg par Utrecht. Le monastère de « Berg » était du reste consacré à Saint Pierre, celui de Sint Odiliënberg à Sainte Odile. Le terme « Petersberg », utilisé ultérieurement pour prouver l'identité des deux, est de fabrication très récente. Après le retour de l'évêque Hunger, les textes ne parlent plus de Berg, si bien qu'il est pratiquement sûr que ce monastère n'était considéré que comme une résidence temporaire pour l'évêque et son clergé et qu'il n'a jamais été propriété du diocèse de Tournehem. Si on lit la charte en le sachant, elle se révèle dire précisément ce qui suit et rien d'autre : l'évêque et son clergé pouvaient « utiliser » le monastère. Tout ce qu'on a ensuite ajouté au sujet d'Utrecht et de Sint Odiliënberg était donc une quadruple méprise, l'emplacement du siège étant erroné, le nom du monastère étant faux, la prétendue propriété l'étant également, de même qu'il était erroné de ne pas

remarquer qu'il ne s'agissait que d'une situation temporaire. Que d'une telle accumulation d'erreurs il s'ensuive fatalement d'autres, c'est ce que nous verrons quand nous aborderons le lien qu'on établit entre Plechelmus et Oldenzaal, une des plus remarquables conséquences des légendes autour de Sint Odiliënberg : voir les textes 94, 96 et 246.

Il toutefois possible et même, à en juger par le maintien du nom et des patronages anciens, très vraisemblable bien qu'impossible à prouver précisément, que le refuge temporaire d'Hunger, se soit trouvé être par hasard identique au monastère à nouveau vide un siècle après (également sur la Sauer/Sure), lequel fut en 973 réaménagé pour une toute nouvelle communauté de Bénédictins sous le nom d'Aefternacum (Echternach) (cf. texte 75, alinéa 2). Echternach pouvait du reste difficilement faire état de cette supposition sans dévoiler du même coup sa tardive origine et ruiner ainsi sa vitale (et alimentaire) prétention d'avoir été fondée par Willibrord. Aussi la façon selon laquelle Theoderich, prévôt d'Echternach et ingénieux exécuteur du testament « spirituel » de Theofried, dans une lettre de 1192 à l'empereur Henri IV (Wampach, Quelenband, n° 215), essaie de combler la « préhistoire » de son monastère et de la faire remonter à Willibrord est-elle très insatisfaisante. Afin de réaliser la liaison, Theoderich fait chasser les moines de l'abbaye (que Willibrord en propre personne aurait fondée à quelque 350 km de son siège épiscopal Tournehem – ou à 300 km si l'on part d'Utrecht -), plus de 110 ans après la mort de Willibrord, par une horde de sauvages chanoines pour faire ensuite expulser à leur tour lesdits chanoines par des moines, moines qui, de génération en génération (!), dans tout cet intervalle, brûlaient du désir de pouvoir réintégrer leur monastère. Ce récit est carrément invraisemblable, notamment en ce qui concerne ces moines et ces méchants chanoines. Avec, après la mort de Willibrord, une existence en grande partie déclinante de 110 ans, suivi par une inexistence de 125 années, une abbaye est définitivement éteinte. Et la principale raison de son déclin était ici la stagnation de l'afflux de missionnaires anglo-saxons, lesquels s'offusquaient des méthodes de conversion des Carolingiens, tandis qu'en même temps les prêtres autochtones suscités par leur prédication préféraient à juste titre œuvrer et vivre au sein de leur propre peuple (voir texte 170, alinéa 2). Autrement dit les moines n'ont pas été expulsés mais n'ont pas été remplacés. Même un cher Echternach n'aurait rien pu y faire. Aussi les « chanoines » dont Theoderich parle avec condescendance assuraient-ils l'essentiel de la pastorale. Il ne manquait plus que cela, que le sieur prévôt ait de plus emprunté son récit anti-chanoines à un texte sur le séjour de Hunger et de ses acolytes dans ce qui s'appellerait plus tard Echternach !

Texte 79
Le corps de Willibrord : vers 846

Le Calendrier de Willibrord comporte face au 7 novembre la notule suivante : « Hic domnus apostolicus Willibrordus migravit ad Christum ». « Ce jour, l'homme apostolique Willibrord a migré chez le Christ ». Face au 10 novembre, on lit : « Hic translatio eiusdem sancti Willibrordi ». « Ce jour a eu lieu la translation de Saint Willibrord ».
Source : Wilson, The Calendar of St. Willibrord, folio 28-b.

Note : La première notule, probablement écrite peu après la mort de Willibrord, l'appelle « homme apostolique » mais ne parle pas de « saint » ; par contre la seconde le fait, ce qui prouve que ces deux notules n'ont pas été écrites à la même époque. La première notule, concernant le déplacement de la commémoration du jour du décès (6 novembre) au 7 novembre (pour la raison donnée au texte 65), a bien dû être rédigée dans l'année. Mais, sans remarquer l'évident décalage temporel entre les deux notules, on en a conclu, parce que les dates se suivaient de si près, que Willibrord était bien décédé le 7 (lire le 6) mais qu'il ne fut inhumé que le 10 novembre. Cela offrait même la possibilité que le saint fût décédé à Utrecht et fût ensuite transféré à Echternach pour les funérailles (en 739, parcourir en trois jours avec un cadavre la distance qui sépare Utrecht d'Echternach ?!). En tout cas, chacun estimait hors de doute l'inhumation à Echternach. Nous savons maintenant que c'est la contrevérité majeure des fables d'Echternach.

En effet la translation ne relève pas ici de funérailles normales, mais un transfert est souvent en ce cas une mise en sécurité. En relation avec la « fête » de Bertin, mentionnée par la même main dans le Calendrier (voir texte 77), et sur la base d'autres faits connus concernant la région, on peut admettre que les ossements de Willibrord ont également, vers 846 (peut-être même avant) été

transférés d'Eperlecques, en l'occurrence dans la place-forte de Montreuil en Ponthieu. Le comte du lieu, avait, comme défense contre les Normands, aménagé cette place-forte, laquelle résista à tous leurs assauts bien qu'elle se situât au centre même des turbulences guerrières. Lorsque l'évêque Hunger et ses prêtres durent fuir en 857 devant les Normands, ils n'avaient plus la possibilité – même s'ils l'avaient voulu – d'aller chercher les reliques de Willibrord et de les emporter. Les troubles une fois terminés vers 890, personne ne se présenta pour réclamer les reliques, si bien que le comte de Montreuil les fit déposer dans la collégiale d'Abbeville. Personne ne se présenta parce que le diocèse de Traiectum avait depuis tant de soucis qu'on ne songeait même plus aux reliques, également parce qu'il est pratiquement sûr qu'elles n'avaient jamais été ni possédées ni gérées par le diocèse mais étaient du ressort de l'abbaye.

En 973, lors de la fondation de leur abbaye luxembourgeoise consacrée à Willibrord, les premiers moines savaient parfaitement qu'ils ne possédaient pas le corps de Willibrord. Qu'on ne se laisse donc pas abuser par le récit inventé de toutes pièces par Theofried, lequel raconte comment on retrouva en 1031 la dépouille mortelle du saint, car avec cette affabulation, Theofried a consciemment jeté les bases de toutes les falsifications d'Echternach et c'est sur elle que reposent toutes les revendications ultérieures. Echternach savait parfaitement qu'elle était en train de falsifier, à commencer par Theofried qui savait parfaitement qu'il avait inventé lui-même de a à z le récit de la redécouverte.

Texte 80
Reliques de Willibrord : à partir de 973

Selon quelques informations d'entre 973 et 987, l'abbaye d'Echternach a donné des reliques de Willibrord à Trèves, à Regensburg et à la chapelle palatine du comte de Luxembourg.
Source : Chronicon Epternacense breve, MGS, XV, p. 907, 1095, 1771, 1283.

Note : Ces reliques n'ont pu être authentiques que s'il s'agissait ou bien de quelque chose d'autre que de parties du corps ou bien de reliques corporelles déjà retirées avant 846 environ à Tournehem et Eperlecques. Bon ! Admettons-le donc, plutôt que de supposer que la toute nouvelle communauté monacale soit si rapidement tombée dans une fraude volontaire (voir texte 92, note alinéa 1).

Texte 81
Consécration de la nouvelle église à Echternach : 1031, vers 1100

En l'an 1031… a eu lieu la consécration de l'église du monastère de l'archevêque Willibrord qui est situé dans la localité d'Echternach… Le même jour a eu lieu l'élévation du vénérable corps du susdit Saint Willibrord. Il fut placé sous l'autel de la Sainte Trinité, dont la consécration eut lieu le même jour. Dans l'autel, il y a cinq reliquaires qui contiennent les ossements du saint.
Source : Dedicationes Aefternacenses, MGS, II, p. 772.

Note : L'abbatiale avait été détruite par un incendie en 1016. En 1031 une nouvelle église était prête, laquelle fut consacrée par l'évêque de Trèves. C'est aussi alors qu'avait eu lieu la prétendue « redécouverte » du corpus de Willibrord. Il faut garder l'esprit en éveil pour séparer les faits des non-faits, vu que nous sommes confrontés ici à l'un des principaux éléments de l'affaire d'Echternach : l'existence de deux corps de Willibrord, plus une troisième tête à Aix-la-Chapelle. Tout cela nous permettra de continuer à éclaircir vérité et légende au sujet de Willibrord.

Texte 82
La prétendue « redécouverte » du corpus de Willibrord : 1031

En l'an 1031, 292 ans après la mort de notre père, lors de la restauration de l'église qui était délabrée, l'abbé Humbertus et toute l'abbaye prirent la décision unanime d'inviter Poppo, l'archevêque de Trèves, ainsi que le tuteur, le comte Henri de Bavière, afin, au cours d'une Messe solennelle, le 14^{e} jour des Calendes de novembre, d'apporter ses (de Willibrord) ossements en un lieu [adéquat] pour les disposer de façon convenable. Mais Thitmarus… (suit un récit de miracle à propos d'un moine qui

resta soudainement bras figé en l'air, brandissant une pioche, parce qu'il avait commis un péché secret qui n'était pas un péché. Aussi pénétra-t-il, bras levé et pioche en l'air, dans le confessionnal ; sa confession achevée, son bras et sa pioche retombèrent brutalement).

Après que le sol eut été ouvert et que deux cryptes eurent été éventrées, on trouva dans la troisième le saint sarcophage, avec au-dessus le pallium de soie conservé intact par un miracle et qu'on peut toujours voir en entier dans l'église. L'abbé Humbertus voulut prendre quelques reliques afin de les distribuer. Il fit soulever quelque peu le couvercle et put alors voir son père bien-aimé, encore vêtu d'une chasuble intacte et d'un cilice ; le corp(u)s était encore tout à fait intact. Du sarcophage s'élevait une fumée suave qui lui (à Humbertus) aveugla la vue : il n'avait plus aucune force en son corps dont le sang s'était retiré. Pourtant cet homme de grande foi passa sa main dans le sarcophage et y prit avec grand effroi une côte (puis suit un nouveau miracle, un moine s'étant fortuitement appuyé contre la caisse et ayant été soudainement guéri de paralysie. Ledit moine avait auparavant été soldat, ce qui amplifiait derechef d'autant le miracle).
Source : Theofridus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 458.

Note : Aveuglé par la fumée suave, l'abbé Humbertus tomba presque en pamoison d'émotion, passa en tremblant de saint effroi un bras dans le sarcophage et réussit néanmoins à subtiliser sous la chasuble et le cilice une côte. Et il se trouve que personne ne savait où gisait Willibrord, car on ne découvrit que dans la troisième crypte le sarcophage surmonté du pallium (normalement fait de laine mais, pour la circonstance, fait de soie, matière qui se conserve mieux !). La fiabilité du récit est absolument nulle, le récit étant totalement et littéralement emprunté à la Vita Hilarionis[36] de Saint Jérôme, avec bien sûr substitution des noms. En 1031, on ne savait même pas où était le corps. Ne vous gênez pas pour traduire : en 1100, Theofried d'Echternach savait pertinemment que le véritable corps de Willibrord n'était pas à Echternach. Et il comprenait non moins parfaitement que lorsque le monde extérieur s'en apercevrait et demanderait en vain des reliques de Willibrord, c'en serait fini de la marche en avant d'Echternach qui comportait de si belles promesses et qui reposait entièrement sur la sympathie de beaucoup pour Willibrord. Il lui était naturellement impossible d'organiser à son époque une « redécouverte » du corps et décida donc de présenter les choses comme si cette « inventio » avait déjà eu lieu il y a 70 ans, ce qui donnait au mensonge une confortable avance pour lui éviter d'être trop rapidement rattrapé par la vérité. Et la consécration de l'église de 1031 était pour cela la date rêvée. Dans l'intervalle (évidemment pas dès 1031, Theofried étant encore au berceau), il fallait précautionneusement faire évoluer la communauté de l'affirmation « le corps de Willibrord ne repose pas ici » à « il est peut-être quand même ici » à « il est quand même ici » à « il est ici ». Ce faisant, au stade voulu de l'endoctrinement, on pourrait très progressivement présenter le stand-in de l'exhumation du Willibrord corporel : le faux corps veut-il bien s'avancer ?... Il n'y a rien à ajouter. Le corps de Willibrord n'a jamais été à Echternach : on ne pouvait donc l'y retrouver. Et tout ce que l'abbaye depuis lors, au nom de cette « redécouverte », a distribué comme reliques corporelles de Willibrord est faux, d'autant qu'il y en a beaucoup trop pour que ce soit vrai. Bref, le cœur essentiel lui-même de la légende d'Echternach est une contrevérité totale. Willibrord n'y a jamais été présent, ni vivant ni mort. Et toutes les prétentions extrêmes qu'on a tirées de sa présence sont nulles et non avenues.

Enfin, appelons encore l'attention sur la contradiction entre le récit que Theofried fait des funérailles et la redécouverte qu'il a imaginée. Enterré dans une humble coule de moine, le corps est retrouvé dans une chasuble intacte. Un (super) miracle de plus ? Theofried se souhaitait manifestement un saint simple mais aussi de riches reliques. C'est ainsi qu'il arrive parfois au menteur le plus raffiné de faire une gaffe. Mais avec tant de pieuse crédulité on n'était pas à ça près. Voir aussi texte 66.

[36] Ndtr. : Ayant lu, il y a des années, la vie de Saint Malchus (un saint bidon !) par Saint Jérôme (délicieux et ironique pastiche de l'hagiographie, elle vaut le meilleur *Tintin* !), je me souviens qu'il y dit en propres termes l'avoir écrite au sortir d'une maladie « *ad derubigendam calamam meam* » (pour dérouiller ma plume). Preuve que Saint Jérôme ne manquait ni d'humour ni d'autodérision, qualités apparemment absentes d'Echternach. Elles le sont toujours, j'ai pu le constater récemment à Echternach même devant la rage d'un « savant » personnage auquel je m'étais permis de conseiller la lecture, ô combien salutaire !, de Delahaye.

Texte 83
Don de reliques à d'autres églises : 1047-1315

Avant 1031, date à laquelle Echternach aurait découvert pour la première fois le corps de Willibrord, plusieurs reliques circulaient déjà. Après 1031, l'abbaye donna des reliques à diverses églises : en 1047 à Prüm, en 1051 à Brunswijk, en 1091 à Hirssow, en 1098 à Prüm, en 1156 à Himmerode, en 1170 à Trèves, en 1301 à Utrecht et en 1315 à Trèves.
Source : MGS, XXX, p. 767, 775 ; MGS, XIV, p. 262.

Note : Néanmoins Echternach raconte en 1498 que le corps entier de Willibrord était encore dans l'abbaye (cf. texte 89). Si l'on exclut une miraculeuse multiplication des ossements, il faut donc que l'abbaye n'ait cessé de remplacer les faux ossements donnés par d'autres faux ossements qui non seulement étaient à tort vénérés comme reliques mais n'avaient même jamais encore été l'objet d'une vénération. S'agissant des reliques, les récits tiennent si peu debout qu'ils appellent la plus grande méfiance.

Texte 84
« Où repose le corps du saint Willibrord » : XII^e^ et XIII^e^ siècle

Dans le « Liber Aureus » (le Livre d'Or) d'Echternach qui contient des copies (qui sont en même temps des falsifications !) des anciennes chartes de l'abbaye de Willibrord, on ne peut qu'être frappé par le nombre de fois où on ajoute à la localité « ubi sanctus Willibrordus corpore requiescit » (Où saint Willibrord repose corporellement). On trouve cette mention dans environ la moitié des copies. Par cette répétition si fréquente de cette interpolation toujours stéréotypée, ce qui dénote déjà une falsification, l'abbaye n'aurait pas pu faire plus clairement apparaître à quel point elle tenait mordicus à persuader chacun que Willibrord était bien effectivement enterré à Echternach.
Source : Wampach, Quellenband, n^os^ 42-199.

La Hollande se réveille

Texte 85
Des moines anglais viennent à Tournehem : 1204

En 1204 arrivèrent à Tournehem 80 moines de Canterbury qui avaient dû fuir devant les persécutions du roi. Le comte de Guînes et sa femme les reçurent avec toutes les marques d'honneur et d'hospitalité et les firent ensuite conduire à l'abbaye Saint-Bertin à Saint-Omer.
Source : Bulletin historique de la Société des Antiquaires de la Morinie, XL, p. 63.

Note : S'il n'était pas un pur hasard que les moines en fuite eussent choisi « l'itinéraire de Willibrord » et fussent arrivés à Tournehem, nous devons admettre qu'également de l'autre côté du Détroit, on conservait encore la mémoire des missionnaires anglais qui, 500 ans auparavant, avaient franchi le détroit pour prêcher les Fresones et Saxones du nord de la France. La « cathédrale » Saint-Martin de Willibrord, ou ce qui l'avait remplacée après la destruction par les Normands, les moines en fuite la retrouvèrent simple église de village. De l'abbaye de Willibrord, 230 ans après la fondation d'Echternach et quelque 130 ans après le voyage d'inspection de Theofried, toutes traces étaient certainement effacées. Et les maisons-Dieu, institutions et tâches ecclésiastiques étaient pour la plupart transmises à l'abbaye Saint-Bertin où les hôtes anglais trouvèrent le gîte et le couvert.

D'où sans doute quelque désillusion pour les pèlerins forcés de Canterbury. Mais parmi la population le souvenir de Willibrord et des siens devait encore être bien vivant. Il ne s'estomperait que très lentement à mesure que, du fait de l'agence d'Echternach, toute l'histoire (épiscopale) de Willibrord serait faussement déplacée ailleurs et surtout dans les Pays-Bas du nord, si bien qu'en Flandre on devait avoir l'impression de seulement maintenir en honneur une dévotion et une tradition de seconde main, empruntée aux Hollandais. Mais on n'en était pas encore là. Il faudrait encore un siècle avant que naisse le tout premier écrit comportant notamment la première de l'apparition de Willibrord sur le théâtre néerlandais : humble début d'une grande illusion (voir texte suivant).

Texte 86
Le premier auteur néerlandais évoque Willibrord : 1289-1305

Melis Stoke écrit au sujet de Willibrord (Delahaye précise qu'il donne ses vers en néerlandais moderne) : Alors Pépin de Herstal envoya Willibrord dans ce pays, lequel convertit et amena d'abord à la foi les Frisons. Il vint à Westcappel, où il apprit qu'on y honorait Mercure comme Dieu. Selon de commandement de Dieu, il détruisit l'idole, ce qui lui coûta cher. Les gardiens de la statue lui tombèrent si violemment dessus qu'il y perdit du sang. Pourtant il continua sans désemparer, comme un fidèle serviteur de Dieu, à annoncer la parole du Seigneur, de l'extrémité occidentale de la Frise à l'est, si bien qu'il arriva à Utrecht qui s'appelait auparavant Wiltenburch. Il détruisit les idoles et y fonda une église afin d'y célébrer la Messe et de christianiser les gens. Et quand le pape Serge l'eut consacré archevêque afin qu'il prêchât la parole de Dieu, il établit à Utrecht son siège épiscopal et prit possession de la ville en tant qu'archevêque. Depuis, aucun archevêque n'y a plus jamais siégé. Willibrord était d'origine anglaise, il était né en Northumbrie. Et parce que les Anglais, comme l'on sait, sont issus des Bas-Saxons, il connaissait fort bien la langue frisonne, ce que chacun ne manquera pas de comprendre.
Source : Melis Stoke, Rijmkroniek van Holland, éditions Huydecooper, 1771, vers 96-132.

Note : Vers la fin du XIII^{e} siècle et le début du XIV^{e} siècle, Melis Stoke était clerc de la chancellerie comtale de Floris V et Willem (Guillaume) III. Il est le premier écrivain hollandais à évoquer Willibrord. Avant lui, pour autant qu'on sache, le nom de Willibrord n'apparaît dans aucun écrit hollandais. Autrement dit : même pour un point aussi central de la prétendue histoire hollandaise on ne peut pas indiquer de tradition. Car qui voudrait affirmer qu'un fait de 690, seulement fixé pour la première fois par écrit en 1289-1305, soit couvert par la tradition ?! Ce n'est que vers la moitié du XII^{e} siècle, par l'intervention de l'abbaye d'Echternach, que le mythe a percé que Willibrord aurait siégé à Utrecht en tant qu'apôtre des Fresones (Flandre). Stoke aussi a indéniablement tiré ses connaissances des écrits d'Echternach, plus précisément de la Vita de Saint Willibrord par Theofried. Le mythe qu'on y proclame ne fut d'abord repris qu'avec beaucoup d'hésitation dans les milieux ecclésiastiques et longtemps tu et même expressément rejeté par l'abbaye d'Egmond. Ce n'est qu'au XIV^{e} siècle (1301) que l'église d'Utrecht fit le pas suivant en demandant à Echternach des « reliques » du saint. Puis le culte du saint devint un peu plus largement connu, sans jamais devenir toutefois une dévotion largement populaire. Willibrord est toujours resté un saint des « savants » et n'est jamais devenu un saint du peuple, comme si les gens avaient intuitivement senti que quelque chose clochait dans cette histoire du premier apôtre des Pays-Bas. Dans ce contexte, il faut également indiquer que le personnage de Boniface, plus que Willibrord, finit par être connu et plus largement reçu, probablement parce la légende de son martyre à Dokkum parlait davantage à l'imagination et qu'on voyait même les Frisons s'enorgueillir en secret[37] d'avoir donné un célèbre martyr à l'église. Des sources, on tire d'ailleurs aussi la forte impression que la légende de Dokkum a été importée plus tôt ou du moins avec plus de conviction aux Pays-Bas, même si on ne peut pas le prouver avec des textes décisifs, ne serait-ce que parce beaucoup de textes ne peuvent pas être datés avec précision.

Il convient donc d'ajouter un grand point d'interrogation à la constatation que l'idée de Willibrord évêque d'Utrecht ait été chaudement accueillie dans les milieux ecclésiastiques. Il en effet significatif que dans les Annales d'Egmond (la seule source d'histoire de la Hollande pour Melis Stoke) on ne trouve aucune mention de Willibrord, et ceci alors que l'abbaye avait chez elle tout le Cartularium de Radboud avec les actes anciens de Traiectum. Ces Annales datent vraisemblablement du XI^{e} siècle et furent mises à jour et complétées par divers auteurs jusqu'au XIII^{e} siècle. La première version est augmentée avec des faits parfois passablement sans importance. Mais aucun des auteurs successifs n'a jugé utile de mentionner le premier évêque « de Traiectum » ni même d'ajouter son nom après coup ! Il ne reste donc qu'une seule conclusion : entre le XI^{e} et le XIII^{e} siècle, à Egmond,

[37] Ndtr. : En secret ? Pas si sûr ! Lors d'un séjour en Frise néerlandaise, il m'est arrivé de chanter à tue-tête et stupidement - Le Bon Dieu me le pardonne ! - avec des Frisons : « *Wij zijn de Friezen uit het verre Noorden / Wij hebben Bonifatius vermoord* ! » = *Nous sommes les Frisons du nord lointain / Nous avons assassiné Boniface* ! Il est vrai que certains Frisons se défaussent sur les gens de Groningue !

on n'avait pas le moins du monde la conviction que le Cartularium concernait Utrecht. Et les auteurs successifs ne pensaient manifestement pas que Willibrord eût quelque chose à voir avec la Hollande. Il va de soi que tout silence n'est pas une preuve, mais impossible d'évacuer celui des Annales d'Egmond avec une banalité.

Texte 87
Les premières « reliques » de Willibrord à Utrecht : 1301

Cette année-là, les chanoines de l'Oudmunster (ancien monastère) d'Utrecht demandèrent pour leur église Saint-Sauveur du lieu des reliques à l'abbaye d'Echternach. Leur délégué, Eustachius van Cardovo, rapporta, avec de bienveillantes lettres de l'abbaye, les reliques suivantes : un morceau de côte, un morceau du pallium (distinction honorifique d'un archevêque), ainsi que des morceaux de la chasuble, d'une sandale et du linceul.
Source : Visser, Relieken van de heilige Willibrord, 1933, p. 146 et suivantes.

Note : Ce fait est un bon marqueur temporel de l'époque à laquelle la tradition de Willibrord commença à percer aux Pays-Bas. L'abbaye d'Echternach avait lancé vers 1150 sa campagne destinée à convaincre les Pays-Bas de cette tradition. La Hollande et Utrecht en avaient pris connaissance avec hésitation, même s'ils avaient été assez sensés et vigilants pour récuser les prétentions d'Echternach avec les importantes conséquences financières qui en découlaient. Mais un siècle et demi après, alors qu'on s'était lentement habitué à la nouvelle idée, Utrecht réalisa tout à coup qu'il était quand même par trop idiot que le diocèse du premier apôtre de Hollande (le concept de Pays-Bas n'existait pas encore) ne possédât aucune relique du saint. C'est pourquoi on demanda des reliques à Echternach. Tout de suite après, on voit des symptômes d'une meilleure connaissance de Willibrord : on célèbre sa fête, on lui consacre des autels, on donne son nom à des associations. Mais on ne songe pas encore à en faire le patron d'une église, il n'était pas encore assez populaire pour cela. Aussi butons-nous sur l'étrange phénomène que jusqu'alors dans tout le déjà vieux diocèse d'Utrecht on ne lui avait consacré aucune église ! Et ceci, notez-le bien, cinq siècles et demi après la mort de Willibrord ! Et trois siècles et demi après la création du diocèse d'Utrecht ! Et un siècle et demi après que, près de la frontière belgo-hollandaise et sur initiative « belge », se fut élevée à Klein-Zundert la première église Saint-Willibrord et que cet exemple n'eut toujours trouvé aucune imitation où que ce soit aux Pays-Bas.

Texte 88
Les premières mentions de la fête de Willibrord : 1305-1343

- 1305, 6 novembre – samedi après la Toussaint, dans une charte des abbesses de Rijnsburg et Loosduinen[38].
- 1311, 6 novembre - samedi après la Toussaint, dans une charte des Prêcheurs de Nimègue.
- 1343, 8 novembre – samedi avant la Saint-Martin, dans une charte de St. Jan à Oosterhout.

Source : Drossaers, Archief Nassausche Domeinraad, I, n^{os} 91, 114, 362.

- 1310. In sente Willibrords daghe.
- 1330, Vendredi après le bienheureux évêque Willibrord.

Source : Muller, Regesten van het archief der bisschoppen van Utrecht, n^{os} 292 et 647.

Note : Au moyen âge, on avait coutume de situer les jours d'après un dimanche ou une fête de l'église précédents ou suivants. J'ai compulsé une énorme quantité de recueils de chartes (je ne veux pas prétendre les avoir tous contrôlés) et, avant 1305, je n'ai jamais rencontré la moindre référence à la fête de Willibrord. La première que je connaisse date de 1305, donc de quelques années après « l'importation des reliques ». Il est remarquable que les deux premières datations de la fête de

[38] Ndtr. : J'en profite pour signaler aux Francophones que le néerlandais est quasiment phonétique et que quelques règles suffisent pour le prononcer correctement : *ij* et *ei* se prononcent *eille*, *ui* se prononce *œil*, *oe* se prononce *ou*, le *j* se prononce comme le *y* d'yeux, *ou* et *au* se prononcent à peu près *awe*, le *g* est aspiré, c'est à peu près tout !

Willibrord soient quand même situées le jour de sa mort (voir les textes 65 et 66). La troisième date mentionnée (8 novembre) s'explique par le fait qu'on emploie à Oosterhout le comput romain et qu'on a donc également dû avoir en tête notre 6 novembre (voir les textes 65 et 66) : car on peut calculer que le 8 novembre 1343 tombait effectivement un samedi. On s'en tenait au samedi avant la Toussaint, ce qui est la plupart du temps également le samedi avant la Saint-Martin, si bien que la fête devait également tomber alternativement le 6 novembre.

Le corps d'Abbeville

Texte 89
Echternach doute elle-même des « reliques » : 1498

Le saint Willibrord, premier archevêque de l'église de Traiectum (Tournehem), surnommé Clemens, est élevé de sa tombe à Echternach à cause des disputes, contradictions et discussions de certains qui disent que son corps n'est plus inhumé au monastère d'Echternach, mais qu'il avait déjà été transféré ailleurs bien des années auparavant, ou bien à Traiectum où il était jadis évêque, ou ailleurs, en un lieu que nous ne connaissons pas. En outre la tête du saint évêque repose à Aix-la-Chapelle, dans le cloître des Frères Prêcheurs du lieu à ce qu'on dit. Il faut leur répondre que l'iniquité se trompe elle-même et que ceux qui disent de telles choses, les tirent de leur imagination, poussés en cela par celui (le diable) qui dès l'origine n'était pas sur le chemin de la vérité, parce qu'il est un menteur et le père de tous les mensonges. Nous savons par contre qu'il (Willibrord) est à Echternach ; et notre témoignage est vrai, parce que nous avons vu tous ses membres, à savoir la tête avec tout le reste du corps. Et dans notre bouche on ne trouve pas de mensonges.
Source : Wampach, Grundherrschaft Echternachs, I, 1, p. 231. (Grundherrschaft = seigneurie).

Note : Il caractérise à merveille la Grundherrschaft de Wampach, qu'il liquide cette information capitale dans une note sans fondement adéquat dans le texte même et n'en souffle plus mot, se bornant à mentionner dans ladite note, également en passant, le comportement sacrilège d'un soldat de la Révolution française qui retira les ossements du sarcophage où ils avaient pu « reposer tranquillement bien des siècles (depuis 1031) ». On s'interroge à nouveau sur la provenance de toutes ces « reliques » distribuées au cours de ces siècles. Il s'agit en outre ici de doutes sérieux déjà ressentis et exprimés trois siècles avant la Révolution française, mais notre Wampach se contente de les assimiler tout bonnement au vandalisme d'un soldat semant la pagaille et s'en tire avec cette comparaison. Car de quoi s'agissait-il ? Une violente polémique avait enflammé l'abbaye d'Echternach. Certains moines, apparemment déjà doués de quelque sens critique, doutaient de l'authenticité des « reliques » de Willibrord. A cette époque, ce n'était vraiment pas une petite affaire que d'affirmer que l'abbaye paradait avec des reliques fausses et qu'elle commettait un grave péché de sacrilège en présentant lesdites reliques à la vénération publique. La menace de l'enfer et de la damnation contre les sceptiques montre que l'on prenait la chose très au sérieux. Malheureusement, on ne mentionne pas les vrais motifs des sceptiques. On peut toutefois en tirer la conclusion que, dès lors que certains moines d'Echternach, à une époque où l'on croyait encore n'importe quoi, doutaient de l'authenticité des reliques, leur fausseté devait bien être particulièrement évidente. A quel point ils avaient raison, puissent toutes les données plus précises déjà apportées en avoir suffisamment apporté la preuve.

La déclaration soulignée dans le texte ci-dessus au sujet de « tout le corps de Willibrord » est tout à fait fausse, en dépit de l'affirmation de l'auteur qu'il dit la vérité vraie. Il est impossible qu'il ait vu le corps entier (de quelque personne que cela ait pu être) dès lors qu'au moins l'abbé Humbertus en avait, dès 1031, enlevé une côte. Et entre cette époque et 1498, nombre d'églises avaient reçu des « reliques » d'Echternach qui, à elles toutes, devaient avoir constitué une partie considérable des ossements, sans compter les reliques qui étaient déjà en circulation avant 1031. Si en 1498, un squelette complet était à nouveau présent dans l'abbaye, il ne reste qu'une conclusion, à savoir qu'Echternach avait remplacé successivement les ossements donnés et vénérés à tort par de nouveaux ossements ou bien qu'Echternach avait – disons-le carrément – mené en bateau les églises ou les personnes qui en sollicitaient en leur donnant des fragments d'os quelconques, dont on avait la certitude immédiate, directe et complète qu'ils n'avaient rien à voir avec des reliques et qu'on se livrait donc à une escroquerie carrément sacrilège.

Texte 90
Autel à Echternach dans la chambre mortuaire de Willibrord : 1537

En 1537, on a élevé un autel « à l'emplacement même où Clemens Willibrord était décédé ».
Source : Dedicationes Aefternacenses, MGS, XXX, p. 770

Note : Ce dernier texte démontre une fois de plus la légèreté et la désinvolture d'Echternach. En 1031, l'abbaye ne savait même pas où Willibrord était enterré, mais cinq siècles plus tard voilà qu'elle sait tout à coup à quel endroit précis il est décédé. Mais nous pouvons en même temps constater qu'Echternach, dans le domaine de l'habillement et des objets usuels également, disposait d'un large assortiment de reliques à offrir : du plus petit fragment de textile ou de cuir, de bois ou de métal,… jusqu'à une chambre mortuaire tout entière !

Texte 91
Vicissitudes ultérieures des « reliques » d'Echternach : 1624-1906

Les « reliques de Willibrord » restèrent depuis 1492 exposées sur le maître-autel de l'abbatiale d'Echternach. En 1624, on les plaça sous l'autel, parce qu'elles gênaient trop la vue. Elles y sont restées jusqu'au déclin de l'abbaye au cours de la Révolution française. En 1793, les sans-culottes pillèrent l'abbatiale ; ils éventrèrent les reliquaires et jetèrent les reliques. Les habitants d'Echternach réussirent à les récupérer et, via un prêtre de Berdorf (Luxembourg), elles redevinrent possession du clergé d'Echternach. Les reliques reçurent une place dans l'église paroissiale, ce qui paraît d'ailleurs n'avoir eu lieu qu'en 1829. On avait probablement également ses doutes dans les milieux ecclésiastiques. Et à juste titre : après toutes les aventures évoquées, l'authenticité de ce qui restait ne méritait plus aucune confiance. Selon les règles du droit canon, elles n'auraient même plus pu être considérées comme des reliques et acceptées pour telles. On restaura ensuite les bâtiments de l'abbaye qui s'étaient fort délabrés et en l'année 1906 les reliques sont revenues dans la basilique d'Echternach, l'ancienne abbatiale.

On raconte en France qu'un paléontologue a examiné les « reliques » d'Echternach, lequel serait parvenu à la conclusion qu'on y trouve des ossements d'animaux. On n'a jamais publié ce rapport, probablement parce qu'il serait par trop choquant s'il s'avérait (ou parce qu'il s'avérait). Ce ne serait du reste qu'un coup de grâce inutile, car même sans ce camouflet des ossements d'animaux, au regard des faits et données en la matière, les « reliques » d'Echternach sont sans aucun doute fausses. Je déplore profondément que tant de Néerlandais qui ont rendu visite à Echternach, également pour y vénérer les reliques de Willibrord, soient peut-être choqués maintenant dans leurs sentiments les plus profonds. Ce n'est pas ma faute vu que j'ai, dès 1965, mis en garde contre le fait que les reliques d'Echternach sont fausses.

Texte 92
Redécouverte du corps de Willibrord à Abbeville : 1712

En l'an 1712, dans la collégiale Saint-Wulfram d'Abbeville, lors de l'ouverture du trésor de l'église, menée par l'évêque d'Amiens, on découvrit une vieille caisse contenant une caisse plus ancienne encore qui doit certainement être datée d'avant le XIV^{e} siècle. Les parois latérales de cette dernière caisse portaient des peintures qui représentaient des faits saillants de la vie de Willibrord. Dans la caisse, on trouva trois sacs, dans lesquels étaient rassemblés un crâne et des ossements. Une inscription sur l'un des sacs disait « Voici les reliques du corps du bienheureux Willeboldus (Willibrord), confesseur et évêque en Frisia ».

En 1803, a de nouveau eu lieu une ouverture et un contrôle des reliques dont on dressa un procès verbal qui donne des renseignements plus précis sur la quantité et le type des ossements : Nous ouvrîmes un autre sac de soie blanche, sur lequel était écrit : « Voici les reliques du saint Willibrord, évêque et confesseur » dans lequel nous vîmes un autre sac de soie verte qui contenait deux petits

paquets dont l'un, couvert de soie blanche, contenait le crâne entier de Willibrord avec la partie inférieure du maxillaire ; le second, constitué d'une serviette, entourait deux omoplates, dont la droite était en meilleur état que la gauche ; deux vertèbres lombaires, dont une encore reliée au sacrum ; une partie d'apophyse épineuse des vertèbres lombaires ; l'os iliaque droit auquel manque tout l'os du pubis ; une partie du fémur ; une partie du tibia (gauche) ; une autre partie du (même) tibia (le tibia droit – en bon état – fut donné en 1712 à l'église de Gravelines) ; et d'autres fragments osseux » (voir page 79).

Source : Abbeville, archives de l'église, Procès verbal de la reconnaissance des reliques de Saint Vulfram, Saint Willibrord, etc, 1803.
L'histoire du chapitre d'Abbeville, Gravelines, archives de l'église

Note : Ces reliques, qui ne constituent plus un corps complet, ne proviennent en aucun cas d'Echternach, où l'on déclarait avoir trouvé en 1031 pour la première fois le corps entier et où l'on affirmait en 1498 avoir encore ou à nouveau le corps entier. Quant au troisième crâne chez les frères prêcheurs d'Aix-la-Chapelle, nous ne laissons pour ce qu'il est. Il est déjà plus que suffisant que nous nous retrouvions avec deux corpora de Willibrord. Le fait que les ossements retrouvés à Abbeville, qui sont probablement restés intouchés depuis leur mise en sécurité devant les Normands (avant 850), ne soient plus au complet laisse un large champ à la possibilité qu'auparavant on ait déjà distribué de nombreuses parcelles de ce corps comme reliques. Il est vraisemblable que depuis 973, dans ce grand nombre, toute une série de reliques authentiques soient échues, par donations de fidèles, à la nouvelle abbaye de Willibrord, qui a pu à son tour en tirer les distributions sélectives des X^{e} et XI^{e} siècles susmentionnées : distributions encore sélectives jusqu'à ce que Theofried et son école aient appris qu'il n'est pas nécessaire de recevoir des reliques (également corporelles), vu qu'on peut fort bien en fabriquer soi-même à volonté.

La différence entre les deux inscriptions : celle d'avant 1712 où l'on qualifie Willibrord d'« évêque en Frisia » et celle de 1712 où cette indication n'apparaît plus, est tout à fait explicable. En 1712, on a nouveau emballé les reliques et on les a munies d'une nouvelle inscription, où l'on a laissé tomber la mention « in Frisia », qui ne disait peut-être plus rien à un Français de l'époque et était peut-être même considérée comme erronée. Dans l'étude du chapitre d'Abbeville, on nous apprend que le comte de Ponthieu (fin IX^{e} siècle, voir texte 79) avait cherché les reliques de Willibrord à Fontenelle (l'actuelle Saint-Wandrille), la célèbre abbaye proche de Rouen, et les avait apportées à Abbeville. Malheureusement l'auteur ne nous donne ni l'origine de cette information ni de plus amples détails. En cette même année où les reliques furent trouvées (1712), la collégiale d'Abbeville donna la grande relique déjà mentionnée, à Gravelines, ville qui possédait une tradition de Saint Willibrord très ancienne. Cette relique est toujours conservée et honorée à Gravelines. A Abbeville aussi on vénérait Willibrord et on mettait surtout l'accent sur sa relation avec Wulfram, vu que celui-ci avait en même temps que lui œuvré chez les Fresones (Flandre) et les Dani (Normandie). Mais parce que les historiens se trompaient dans la localisation de ces peuples, la mission dans ces contrées, pour autant qu'elle concernait Wulfram, fut rejetée comme légendaire, ce qui eut pour conséquence que les reliques de Willibrord trouvées en même temps furent également déclarées fausses. On admit que tel ou tel plaisantin, à cause de la légende de Wulfram et de sa relation, considérée comme légendaire avec Willibrord, avait tout bonnement imaginé des reliques de Willibrord également légendaires. C'est très exactement le contraire : d'une part la collaboration entre Wulfram et Willibrord a réellement existé (voir les textes 19 et 20), d'autre part les reliques de Willibrord et celles de Wulfram sont arrivées à Abbeville par des voies toutes différentes.

Il est pratiquement sûr que Theofried au cours de ses reconnaissances sur la côte de la Manche (texte 75, alinéa 3) est allé à Gravelines. Il est le seul à relater la tradition locale du débarquement de Willibrord et de la pierre, détail qu'il n'a pu recueillir que là. Il peut aussi y avoir appris l'existence des reliques d'Abbeville, qui devaient naturellement être connues des habitants de Gravelines et que beaucoup d'entre eux doivent avoir vénérées, vu que Willibrord était le patron de leur église. Du coup on comprend parfaitement pourquoi Theofried devait inventer le récit (et le présenter avec un décalage de 70 ans le garantissant contre les témoins oculaires) que le monastère d'Echternach avait retrouvé le corps de Willibrord en 1031. On comprend également pourquoi Echternach insistait tant sur la

présence du corps dans l'abbaye. Theofried était au courant de l'existence des reliques d'Abbeville, mais taisait prudemment cette complication de façon à pouvoir vendre seul sa « vérité » sans être contredit.

A partir de 1803 (peut-être plus tôt), les reliques de Willibrord furent exposées à Abbeville sur la galerie du chœur de la collégiale Saint Wulfram. Lors des bombardements de 1940, qui touchèrent cruellement la ville, en ruinèrent le centre et brûlèrent la collégiale, après l'incendie, un prêtre d'Abbeville rassembla les reliques qui étaient tombées par terre et les garda cachées dans sa maison. Dans les années troublées de la guerre, on ne leur prêta aucune attention. Après la guerre et la restauration de la collégiale, le clergé, pour des raisons compréhensibles, était très réticent à l'idée d'accepter à nouveau d'offrir les reliques à la vénération des fidèles. Le prêtre qui les avait sauvées est décédé depuis. Selon mes dernières données, elles sont restées ensuite chez sa gouvernante. Le danger existe que d'authentiques reliques de Willibrord se perdent à Abbeville, avec la conséquence que disparaitrait une importante trace historique, ce qui est d'autant plus regrettable que ces reliques, en combinaison avec les données des sources écrites, pourraient apporter une preuve définitive de la fausseté des reliques plus récentes d'Echternach.

Mieux vaut tard que jamais !

Texte 93
Willibrord devient enfin patron des Pays-Bas : 1940

Lorsque le Dr. P. Boeren publia en 1939 que Willibrord avait en fait davantage droit au titre d'« Apôtre du Brabant » qu'à celui d'apôtre de Hollande ou de Frise, une marée de consternation et une tempête de profonde indignation submergèrent les historiens néerlandais concernés. La thèse de Boeren était un coup dans le mille, même si la cible se trouvait à tort en Brabant et si sa place était en Flandre. Oh ! Il l'a payé très cher ! Par la suite, il fut l'objet d'un boycott presque total comme historien[39] ; et cet homme qui était promis à une brillante carrière scientifique dut finir par se réfugier dans les archives. J'ai toujours considéré comme une piquante curiosité qu'il ait été mon prédécesseur en tant qu'archiviste-adjoint de Nimègue et j'ai maintes fois souhaité que c'eût été lui qui se fût attaqué au mythe de Nimègue.

Mais lorsque, à propos de Willibrord, fut venue la parole libératrice qui indiquait enfin la voie, bien qu'elle ne fût pas encore tout à fait la bonne, vers une approche plus critique des affirmations incohérentes sur Willibrord, il fallait bloquer complètement cette voie par une sérieuse mise en demeure de ne plus s'y risquer. Le Professeur Post et consorts pensèrent, dans leur sainte niaiserie, avoir trouvé le moyen de couper court à tout doute quant au Willibrord « hollandais ». Soudain, douze siècles après la mort du saint, auquel les catholiques des Pays-Bas n'avaient jamais au grand jamais consacré la moindre biographie présentable et sur lequel on se contentait de ne raconter depuis des siècles que des billevesées, il devenait nécessaire de le faire proclamer par le pape patron de la province ecclésiastique néerlandaise. On aurait dû le faire en 1853, lors de la restauration de la hiérarchie ecclésiastique aux Pays-Bas, alors qu'un archevêque siégeait enfin aussi à Utrecht. A cette occasion, vu la tradition néerlandaise de Willibrord, il y aurait eu un motif raisonnable d'inclure également Willibrord dans l'événement. Un motif qui, par son inopérance, montrait en même temps que les Pays-Bas ne s'étaient jamais beaucoup souciés de Willibrord. Il ne fut littéralement et métaphoriquement hissé sur son cheval que lorsque quelques historiens se sentirent piqués au vif par une pénétration critique qui les dépassait et à laquelle il fallait de ce fait couper court. On trouva tout aussi nécessaire, après ces mêmes douze siècles, de consacrer enfin à Utrecht une statue à Willibrord, ville qui jusqu'alors avait à peine paru se soucier de lui. Elle s'y dresse maintenant, signe expiatoire pour douze siècles de prétendue ingratitude, monument de nullité historique et résultat d'une pitoyable

[39] Ndtr. : C'est aussi ce qui est arrivé à la prometteuse Mieke Breij (voir mon site) : on lui a tout bonnement cassé professionnellement les reins pour avoir approuvé Delahaye. La découverte de ce côté maffieux du monde universitaire a été une des plus grandes stupeurs et un des plus grands scandales de ma déjà longue vie. L'université de Lille ne fait pas exception : l'ouvrage ***Déplacements historiques*** n'a pas été jugé digne, je ne dis pas d'un compte rendu, je n'en attendais pas tant, mais même de la mention habituelle parmi les ouvrages reçus ! Cela n'en met que mieux en valeur l'ouverture d'esprit du grand Georges Duby.

étude des sources. Il fallait qu'elle s'y dressât et s'y dresserait, au moment précis où une critique renouvelée et cette fois basée sur une méthode scientifique moderne avait enfin fait son apparition.

Il va naturellement de soi que tout ceci fut concocté à Nimègue, la forteresse de tous les mythes, où les châtelains historiques tentent de toutes les manières de cacher leur incompétence en manière d'étude des sources, soit en faisant couvrir par le pape leurs bourdes historiques, soit en se livrant à des fraudes scientifiques ou à la falsification de texte. Lorsque l'université catholique eut été créée, beaucoup avaient espéré et attendu qu'elle jouât un rôle de pionnier en matière d'historiographie, laquelle était précisément le terrain qui dans le camp catholique requérait un sérieux nettoyage. Mais qu'a-t-elle fait en réalité ? Elle a depuis plusieurs générations bloqué la recherche historique véritable, parce que ce sont des incapables qui y font la pluie et le beau temps, lesquels devaient naturellement, en guise d'autodéfense, exclure ceux à côté desquels leur médiocrité sauterait aux yeux. Lorsqu'on ne pouvait vraiment plus faire autrement, parce qu'il y avait trop de gens à exprimer leur déplaisir devant cette situation, on autorisa enfin Rogier à devenir professeur à la fin de sa vie. Comme on a souffert de devoir lui accorder un doctorat d'honneur et qu'est-ce qu'ils ont pu dauber sur son pauvre « honoris causa », les misérables[40] qui ne lui arrivaient pas à la cheville et n'étaient même pas dignes de siéger à son ombre !

[40] Ndtr. : « *les misérables* » : en français dans le texte.

GRAVELINES. Buste de Saint Willibrord dans l'église paroissiale avec une relique du saint (tibia droit) provenant d'Abbeville (voir texte 92)

C : LES MISSIONNAIRES AUX CÔTÉS DE WILLIBRORD

Textes 94-113

Il convient de placer dans une section à part quelques textes sur d'autres missionnaires qui œuvrèrent chez les Frisones et Saxones à peu près à la même époque et dans ou à côté de la mission de Willibrord. Ceci afin de montrer qu'ils opéraient indépendamment et non sous le contrôle de Willibrord. Cela manifeste aussi que, même si, pour plus de commodité, on parle du diocèse de Traiectum (Tournehem), ni Willibrord ni ses successeurs n'ont eu un diocèse au strict sens hiérarchique. Cette évolution n'eut lieu qu'après le milieu du IX^{e} siècle, alors que leur diocèse était en fait déjà en déclin et que toutes sortes de circonstances (à savoir des mutations dans la population, le paysage et les rapports politiques) avaient contribué à le refouler sur un territoire relativement exigu si bien qu'il n'avait plus aucune chance de devenir un diocèse viable doté d'une étendue raisonnable. Ces données montrent une fois de plus combien irréfléchie est l'objection que le diocèse de Traiectum n'a pas sa place dans la construction et l'organisation ni de l'église gauloise ni de l'église germanique (voir texte 5). En fait, mais il faut bien pour cela examiner tout le curriculum du diocèse, l'objection s'avère juste, vu que cette incapacité croissante d'insertion a été l'un des facteurs de la disparition du diocèse peu après 900.

Ouvriers dans la Vigne

Texte 94
Berg de Petrus n'est pas Sint Odiliënberg : vers 680

L'Ecosse, l'île des nombreux saints… engendra également Wiro. Avec Plechelmus, il se rendit à Rome, où ils furent tous deux sacrés évêques… Après s'être choisi des compagnons, dont Plechelmus… et Otger, un diacre de vie pieuse… il partit en voyage… ils atteignirent enfin les territoires de la Francia. Lorsque Pépin (II) le souverain des Francs, eut appris que ces hommes voulaient résider dans les territoires de son royaume et avaient déjà illuminé tout le pays de leur sainteté, c'est avec grand plaisir qu'il voulut les recevoir… Il leur donna un lieu de séjour, appelé en langue populaire « Berg de Petrus » (Mont de Pierre).
Source : De S. Wirone, AS, mai, II, p. 312.

Note : Après l'exposé du texte 78, le texte tardif ci-dessus, seulement conservé dans un manuscrit de Roermond datant du XVI^{e} siècle, se révèle tout à fait trompeur s'agissant de Sint Odiliënberg (XII^{e} siècle). L'expression « Berg de Petrus », par laquelle on désigne, pour plus de commodité, Sint Odiliënberg, est naturellement destinée à suggérer qu'il s'agissait du monastère de Berg que Hunger de Traiectum (Tournehem) avait obtenu en 858 comme refuge : voir les textes 78, 96 et 246. Le monastère « Berg de Petrus » ou Berg-sur-la-Sura » n'a comme unique corrélation avec Sint Odiliënberg, plus jeune d'au moins quatre siècles, que la seule faute de copie qui a transformé Sura en Rura. Le fait qu'en 973, donc encore quasiment un siècle et demi avant la naissance de Sint Odiliënberg, l'établissement vide de Berg ait peut-être été aménagé pour un Echternach fondé alors, n'y fait rien. Quant à la présence suggérée de Plechelmus à Sint Odiliënberg, elle constituerait un plus grand anachronisme encore : voir aussi texte 96.

Texte 95
Réunion de saints : vers 700

Puis les saints évêques et missionnaires susnommés qui étaient venus avec eux à Traiectum (Tournehem), ont pu voir que beaucoup étaient convertis à la foi au Christ. Ils convoquèrent un synode dans la nouvelle église de Traiectum et décidèrent, à l'imitation des Apôtres, d'envoyer des missionnaires meilleurs encore aux peuples barbares environnants afin d'annoncer la foi au Christ. A cette époque, étaient présents, dans la première église de Traiectum, des évêques, des chanoines et d'excellents missionnaires, qui marchaient sur les pas de Suitbert et des (Deux) Ewalds et prêchaient continuellement chez ces peuples. L'un d'entre eux était Winfried qui, après avoir œuvré 13 ans

comme chanoine de l'église de Traiectum, fut consacré archevêque et reçut le nom de Bonifatius (Boniface). Après la mort de Willibrord, il retourna et devint le second archevêque de Traiectum. Après avoir œuvré 16 ans en Frisia, il subit le martyre avec les siens en Frisia…

Un autre était Wiro, évêque de Deira (Angleterre) ; un suivant Plechelmus, évêque de Massa Candida, le lévite Otger et encore d'autres célèbres prêtres et missionnaires. Ce synode était présidé par les saints évêques Willibrord et Suitbert. Il fut décidé que les premiers missionnaires iraient annoncer la Parole de Dieu dans les contrées les plus lointaines. C'est pourquoi Acca retourna avec Suitbert en Angleterre, où lui aussi fut sacré évêque par le saint Wilfried et où il mourut après une sainte vie. Wigbert subit le martyre en Fositesland. Willibald qui se rendit en Francie-Orientale, est devenu évêque d'Eichstätt (?). Son frère Winnebaldus fut sacré abbé d'Heiligenstadt (?) (voir aussi texte 197). Leur sœur était la pieuse vierge Walburgis. Levinus obtint aussi la charge épiscopale et mourut à Gand en martyr (voir texte 155, fin).
Source : De S. Plechelmo, AS, juillet IV, p. 54.

Note : Le texte est d'origine très tardive, il date au plus tôt du XIV^{e} siècle et fourmille d'impossibilités chronologiques : voir texte 101. Massa Candida (nom d'un groupe de martyrs en Afrique du nord) est sans doute une confusion avec Casa Candida (Maison Blanche) qui désigne un très ancien diocèse écossais (l'actuelle Withorn). Pour Eichstätt (Heiligenstadt), voir les textes 128 et 197. Avec Levinus, c'est bien le saint (aussi appelé Lebuinus) qu'on a en vue, mais il ne fut ni évêque ni martyr : voir le texte 155. Bède évoquait l'évêque anglais Petelmus qui était un tout autre personnage que Plechelmus.

Texte 96
D'Oudezeele à Oldenzaal ! avant 714

[Un texte encore plus récent, écrit à Utrecht en 1640, en fait ceci] : Plechelmus, né en Ecosse de parents de haut rang… avait été ordonné prêtre et, à la mort de son évêque, fut élu à sa place. Il alla avec les saints Wiro et Otger à Rome pour y être sacré évêque avec Wiro et retourna ensuite dans sa patrie…. Puis, avec Wiro et Otger, il alla trouver Pépin, le souverain de Francia, qui lui assigna une région de Gallia d'où le paganisme n'avait pas encore été extirpé. Il y convertit beaucoup de gens à l'Evangile et construisit beaucoup d'églises pour le service du Dieu unique. Lorsque le poids de l'âge se fit sentir, il déménagea à Sint Odiliënberg près de Roermond, où il continua l'œuvre missionnaire et enfin décéda dans le Seigneur à une vieillesse bénie. La plus grande partie de son corps, dont la tête, a, sur ordre de l'évêque Balderik d'Utrecht (X^{e} siècle !), été transférée à Oldenzaal, où elle est vénérée avec grande dévotion par les fidèles : voir texte 78.
Source : De S. Plechelmo, AS, juin IV, p. 54.

Note : D'autres textes tirés de calendriers et de missels, du reste pas plus anciens non plus, parlent d'Oudezeele, à 33 km à l'est de Tournehem, où Plechelmus serait enterré, lequel aura donc probablement exercé son missionnariat dans les parages, si bien qu'Oldenzaal trahit son caractère de doublure et que Plechelmus est à bon droit rangé parmi « ceux qui œuvrèrent aux côtés de Willibrord », fût-ce parmi les seniors. Dans ses vieux jours, Plechelmus ne put se rendre au lointain Sint Odiliënberg (150 km, temps d'attente : quatre siècles) mais fut logé par Pépin à Suestra (qui ne se trouve qu'à 75 km – voir texte 43) où il mourut en 713, donc juste à temps pour laisser place à Willibrord, qui dut s'enfuir en 714 devant l'agression de Radboud et fut alors logé par le même Pépin dans la même Suestra. Cette autre restitution des choses a de loin le plus de chances d'être l'effective.

Essayons, en dépit de la maigreur des sources, de ramener les autres légendes à leurs vraies proportions. Pour commencer, sans tenir compte des trois saints patrons qu'on lui impose, il faut examiner l'histoire de Sint Odiliënberg et alors on en a vite terminé car on n'en connaît rien. Il est toutefois assuré, et aucun mythe ne peut l'effacer, que le cloître était sous le patronage de la sainte Odilia, fille du duc d'Alsace, fondatrice des cloîtres de Niedermunster et de Sint Odiliënberg[41], tous deux situés en Alsace. Elle mourut vers 720. Elle fut très vénérée dans le sud de l'Allemagne et est spécialement invoquée contre les maladies des yeux. Rien n'indique que le cloître limbourgeois date de son époque ou de peu après. Au contraire, comme on le sait, on ne le rencontre jamais dans les

[41] Ndtr. : S'agirait-il ici du Mont Sainte Odile ?

sources anciennes ; et si, tablant sur la situation générale au Limbourg et en Rhénanie, nous cherchons la genèse de ce cloître au XII^e^ siècle, nous sommes à mon sens encore un peu tôt.

Lors de la fondation d'un nouveau cloître, on avait coutume d'emporter un nom, une dévotion ainsi que des reliques ou de les transférer ensuite, lesquelles reliques étaient ensuite trop facilement et trop inconsidérément regardées comme des « preuves » que les saints honorés avaient également vécu et œuvré sur place. Une approche réaliste et critique mène à la conclusion que le cloître près de Roermond a été fondé environ quatre siècles après la mort d'Odilia sous son patronage et qu'il a peut-être obtenu ensuite des reliques de saints qui avaient vécu dans une tout autre région, mais que l'« Utrechtisation » de Traiectum transforma en missionnaires limbourgeois, et enfin via l' « Oldenzaalisation » d'Oudezeele, furent mués en missionnaires de la Twente. Il est du reste pratiquement sûr que, comme je l'ai dit, les légendes de Sint Odiliënberg aient pour la plupart été impulsées par l'idée fausse qu'il s'agit du lieu que l'évêque Hunger en fuite obtint comme refuge en 858 : cf. Blok (o.c., p. 51, 90) et autres. Si l'on avait examiné attentivement les textes sur Plechelmus, on aurait sur le champ ravalé cet « Oldenzaal ».

Texte 97
Laissez les morts enterrer leurs morts : vers 695

En ce temps-là, deux prêtres anglais, appelés les Ewalds, alors qu'ils prêchaient chez les Saxons, reçurent la couronne du martyre. En l'an de Notre Seigneur 724 (?), ils furent enterrés par lui (Pépin, † 714) à Colonia (Coulogne près de Calais).
Source : Fragmentum historicum, HdF, II, p. 693.

Texte 98
Les deux Ewalds enterrés à Coulogne près de Calais : vers 695

Selon leur (des compagnons de Willibrord) exemple, deux prêtres anglais qui avaient déjà œuvré longtemps en Hiberna (Irlande) pour la patrie éternelle, gagnèrent la province des Anciens Saxons (sud de Boulogne) pour voir s'ils pouvaient y prêcher la foi. Ils se ressemblaient, car tous deux s'appelaient Ewald, mais à cause de la différence de couleur de leurs cheveux, l'un fut appelé Ewald le Blond et l'autre Ewald le Noir. S'ils se valaient en piété et en foi, le Noir était mieux au fait des Saintes Ecritures. Après avoir prêché quelque temps, ils furent tués par les païens, qui jetèrent leurs corps dans le Renus (Escaut)… Leurs cadavres, qui avaient d'abord dérivé, furent par un miracle ramenés à contre-courant… Puis le glorieux souverain des Francs Pépin donna l'ordre d'enterrer honorablement les corps dans l'église de Colonia (Coulogne), située près du Renus (Escaut).
Source : Vita SS. Ewaldorum, AS, octobre II, p. 205.
Beda, Historia gentis Anglorum, V, 10.

Note : Le texte montre que les Deux Ewalds ont missionné dans le nord-ouest de la France et y ont subi le martyre. Ce texte a conduit à la légende que les cadavres descendirent le Rhin et, par un miracle, furent ramenés à contre-courant à Cologne. Dans la région véritable, le miracle est inutile, vu que les corps furent rejetés sur le rivage près de Colonia (Coulogne près de Calais) et y furent enterrés. Le texte suivant montre clairement que leur légende fut tirée, au XI^e^ siècle, en Allemagne, ce qui correspond à nouveau parfaitement à l'« allemandisation » qu'on commence alors à pratiquer côté allemand, allemandisation fortement impulsée par le grand nombre de doublures réelles ou apparentes de noms de localités, de contrées et de cours d'eau.

Texte 99
Les Deux Ewalds déplacés en Allemagne : 1034

Anno II, archevêque de Cologne, « élève » les reliques des Deux Ewalds, les reconnaissant ainsi comme saints.
Source : De SS. Ewaldis duobus, AS, octobre II, p. 182.

Texte 100

Werenfried et sa légende en Betuwe : vers 726

Willibrord, qui, par la volonté de Dieu, occupait le siège de Traiectum (Tournehem)… lui (à Werenfried) confia une certaine localité dans son diocèse, appelée Elst, qu'il avait reçue peu avant de Charles (Martel), afin d'y prêcher la sainte foi. Il y a une certaine île, très peuplée, qui s'appelle Batua (Béthune), qui est entourée par les rivières du Renus (Escaut)… Il construisit aussi une église à Westervoert, qui, comme l'on sait, est située sur la rive du même Renus (Escaut)… Il mourut à Westervoert… et fut enterré à Elst.
Source : Vita S. Werenfridi, AS, août IV, p. 102.

Note : La Vie de Werenfried est seulement connue par un récit du XIV^{e} siècle rédigé à Utrecht. Elle comporte pourtant des éléments plus anciens qui indiquent la région véritable. Il est remarquable que le texte parle au pluriel des rivières du Renus (Escaut). Par ailleurs, il qualifie la Batua de très peuplée, ce qui exclut déjà par définition la Betuwe, où l'on n'a trouvé, pour cette période, aucun vestige archéologique d'importance. Westervoerd dans le texte original aura sans aucun doute renvoyé à Westbécourt, actuellement Acquin-Westbécourt, à 9 km au sud de Tournehem. A 6 km au sud-est se trouvait Elste, maintenant appelé Elnes, qui convient mieux ici comme lieu d'inhumation que l'Hélisthe de Charles Martel suggéré par le texte et situé 90 km plus au sud (voir les textes 57 et 221).

Texte 101
Tous en bateau ! : 690

Au texte 22, il est fait mention d'une « liste de passagers » lors de la traversée du détroit par Willibrord et les siens. Pour d'évidentes raisons, il ne faut pas prendre cette liste au sérieux, aussi ne l'ai-je pas reprise. Il apparaît toutefois maintenant (à savoir dans les textes 96 et suivants) des listes de noms de composition et de nombre (12) à peu près identique, fût-ce dans un autre contexte. Aussi vaut-il quand même la peine de s'arrêter quelque temps à ces personnages qui accompagnèrent ou non, en 690, la navigation de Willibrord.

Plechelmus constituaient avec Wiro et Otger une équipe tout à fait à part, ils n'avaient pas besoin que Willibrord les prît en bateau-stop, alors qu'en 690 ils atteignaient presque la soixantaine. Par ailleurs, en 690, Willibald, Winibald et Lebuinus devraient encore attendre bien des années avant d'ouvrir leurs yeux pour la première fois à la lumière du jour. Wigbert (voir texte 17) a pu partager la navigation mais en ce cas Bède devrait l'avoir mentionné quelque part. Werenfried († 760) doit être décédé au moins nonagénaire, si l'on ne veut pas qu'il ait participé à la balade en bateau à l'âge de dix ans. Même les deux Ewalds (selon Bède, voir texte 99) ont entrepris le voyage « à l'exemple » des autres passagers du bateau, ce qui suggère que le duo est arrivé avec le bateau suivant. Il ne reste ainsi que Willibrord lui-même et les deux autres futurs évêques Suitbert et Acca, avec éventuellement Wigbert et les frères Ewald. Parce que tout à fait apocryphe, Adelbert n'a pas sa place dans tout le récit !

Il ressort de cette énumération que de l'équipage, les trois quarts (et éventuellement la moitié) doivent être cherchés parmi ceux que les « Vitae » de Willibrord – ou autres saints prêcheurs – appellent « compagnons », c'est-à-dire les fidèles collaborateurs restés dans l'ombre
.

Traiectum (Trith-Saint-Léger)

Texte 102
Landoaldus près de l'autre Traiectum : vers 665

Le roi Childéric (II), qui résidait alors à Traiectum, pris de pitié, lui (Landoaldus) envoyait quotidiennement à manger. Certain jour, Adrianus, le messager du saint homme, fut attaqué par des brigands et tué près de la localité de Villari. Le bienheureux Landoaldus… quoique très avancé en âge… alla chercher le cadavre et l'enterra dans l'église qu'il avait consacrée à Saint Pierre… il mourut lui-même peu de temps après.
Source : Vita S. Landoaldi, AS, mars III, p. 38.

Texte 103
Landoaldus éducateur de Lambert : vers 665

On raconte que le saint Landoaldus a éduqué notre saint patron au cours de sa jeunesse et que le père de Lambert avait pour cela donné à Landoaldus un emplacement… situé près de la rivière Archa, pour y habiter et y construire une église.
Source : Vita prima S. Lamberti, AS, septembre V, p. 523.

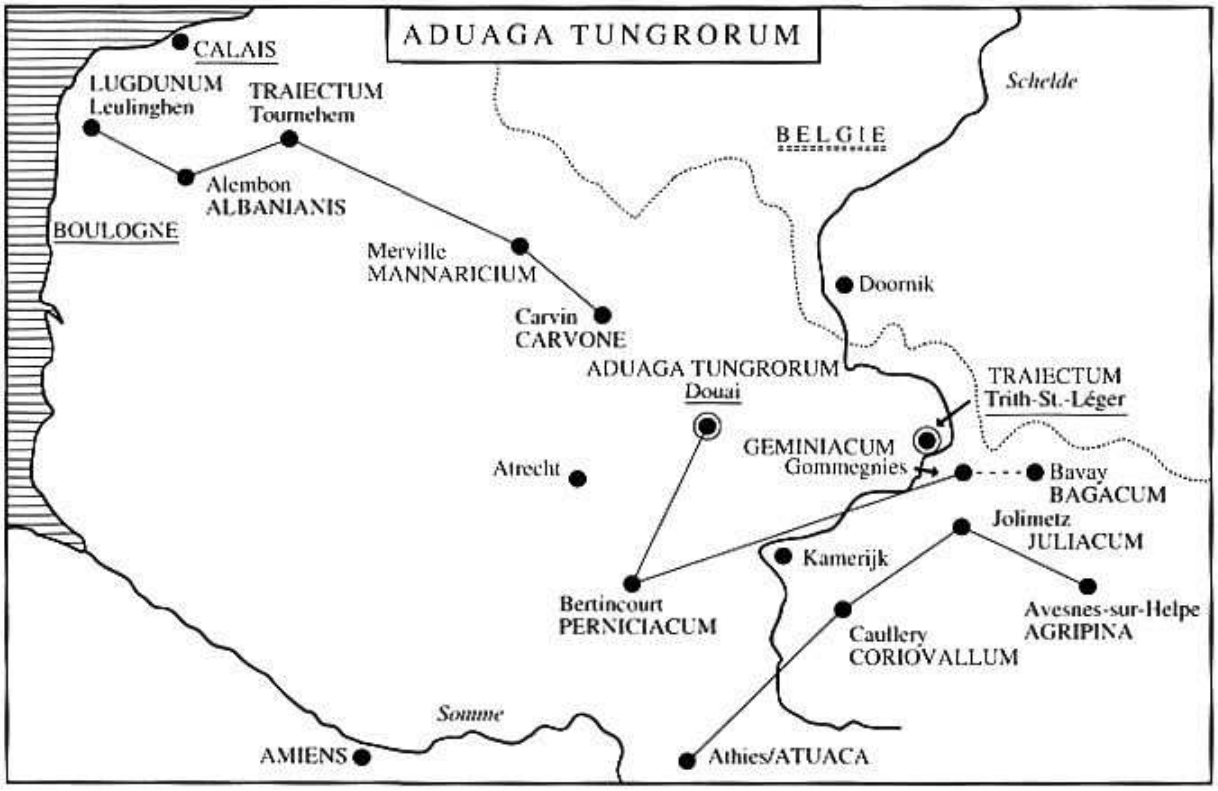
Texte 104
Landoaldus suppléant d'Amand : vers 650

Ce Landoaldus, prêtre romain, avait été envoyé par le Pape Martin (649-655) à Amand, évêque de Traiectum pour l'aider à annoncer la foi. Il vint en Gaule et fut institué archiprêtre de Traiectum. Et parce que l'évêque, dans son zèle pour la promulgation de la foi, avait fait abandon de sa charge, il (Landoaldus) l'assuma pendant neuf ans avec zèle et succès jusqu'à ce que Remaclus occupât le siège. Landoaldus prit le saint garçon (Lambert) sous sa garde et le forma à une sainte conduite.
Source : Vita tertia S. Lamberti, AS, septembre V, p. 589.

Note : Vu que dans les trois textes ci-dessus, il est question d'un prêtre qui éduqua le jeune Lambert et qui suppléa l'évêque Amand, ici « Traiectum » peut difficilement être assimilé à Tournehem. Cela n'en donne pas moins l'occasion d'aborder les énigmes qui entourent l'origine et la position de l'autre évêché en question. La tradition selon laquelle cet évêché, depuis très longtemps qualifié de Tungrensis, devrait être situé à Tongeren (Belgique) est déjà passablement ancienne. Mais pas assez ancienne. Elle repose essentiellement sur le nom, argument étymologique d'une insigne faiblesse, vu que, tant aux Pays-Bas qu'en Belgique, on en trouve bien une douzaine d'exemplaires, avec de petites variantes, ces toponymes désignant la plupart du temps des sols situés plus bas ('t ongere, l'inférieur : ce qui est loin de sonner romain). De même, quiconque pensait jusqu'à maintenant que la localisation susdite trouverait une confirmation dans des documents romains comme la Table de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin (voir cartes aux pages 20 et 85), peut oublier cet espoir. Tongeren n'est nullement l'« Atuaca » de la Table, qui est à identifier avec Athies, à 30 km au nord de Noyon, sur la voie inférieure de Noviomagus (Noyon) à Agrippina (Avesnes-sur-Helpe), alors que Tongeren tombe très loin hors de l'ensemble de la Table. Et Atuaca (Table de Peutinger) n'est aucunement l'« Aduaga Tungrorum » qui, dans un circuit de l'Itinéraire d'Antonin, aboutit à Douai, à la distance exacte de 14 milles (31 km), ce qui est en même temps un coup dans le mille étymologique !

La localité n'est pas seulement confimée par son nom mais aussi par sa situation : largement à l'intérieur du limes romain (frontière romaine). De ce fait, c'est déjà fort tôt que put s'y développer une communauté de croyants, comme ce fut également le cas (vers le II^{e} siècle) à Agrippina (Avesnes-sur-Helpe) localité située à 60 km à l'est et originellement très liée sur le plan ecclésiastique à Tungris et également, à ce qu'il semble, plus tôt encore (1er siècle) à Trèves. Tout ceci d'après l' « Annuario Pontificio » où ces toutes premières datations concernent probablement plutôt la présence d'une communauté chrétienne qu'un diocèse formel au sens ultérieur du terme. Tongeren ne satisfait en rien à la condition susdite d'une situation favorable et sûre, sans parler du fait que Cologne se situe tout à fait hors champ sur le Rhin allemand, elle qui ne donnerait qu'à compter du VII^{e} siècle quelque signe de vie en tant que ville épiscopale : voir notes du texte 71, alinéa 1 et du texte 131. On a bien des indications que les premiers évêques ont considéré que leur tâche consistait à prendre soin de leur troupeau, constitué probablement essentiellement de Romains et de leurs partisans et à conserver le trésor de la foi ; il n'était pas encore question avant le VI^{e} siècle de diffuser systématiquement la foi dans la population autochtone. Aussi cette attitude se reflète-t-elle dans les deux évêques historiques de l'ancienne Tungris (Douai) : Servatius, par sa défense de la foi contre les Ariens, et, cent ans plus tard, Aravatius, par sa tentative de défendre son troupeau contre les « Huns ». C'est cet Aravatius, qui, selon la poignante relation de Grégoire de Tours (Histoire des Francs, éditions Latouche, I, p. 85), finit en l'an 450 par prendre de façon touchante congé de sa communauté et, manifestement à pied, se réfugia à Traiectum, pour mourir peu après son arrivée, après quoi il fut enterré dans un « champ public » hors de la ville. Si l'on avait d'emblée commencé par le personnage exact, on aurait pu

s'épargner l'inutile calcul du jour du décès de Servatius et en même temps diminuer sensiblement le problème de la longue vacance de siège après lui. Et maintenant vient le clou de l'affaire : à 29 km à l'est de Douai, se trouve sur la rive gauche de l'Escaut et à 5 km au sud de Valenciennes une localité qui porte actuellement le nom de Trith-Saint-Léger, ce qui n'est pas seulement un équivalent du latin « traiectum » mais est également connu par tous dans les environs comme ayant cette signification.



En haut : tronçon de voie de l'Itinéraire d'Antonin avec mention de Traiectum (Tournehem).
Au milieu : tronçon de la voie de l'Itinéraire d'Antonin avec Aduaga Tungrorum (Douai) et la position de Trith-Saint-Léger.
En bas : dernières étapes de la voie de la Table de Peutinger Noviomagus-Agrippina (Noyon-Avesnes), via Atuaca (Athis) qui n'était donc pas « des Tungri » et à fortiori n'est donc pas Tongeren.
(België = Belgique, Schelde = Escaut, Doornik = Tournai, Kamerijk = Cambrai)

Laissons le reste à l'imagination du lecteur. Personne ne croira quand même qu'un vieil évêque malade se soit lancé dans un voyage à pied de près de 200 km (jusqu'à Maastricht)… et ait même failli le réussir ! Aussi lorsque, quelque 125 ans plus tard, Monulfus, (« treiectensium episcopus ») construisit son « templum magnum » (grand temple) et y rapporta les cendres de Servatius (lire : Aravatius) depuis le « champ public », la chose n'a pu se passer qu'à Trith. Des évêques à avoir laissé entre 535 et vers 670 « une carte de visite », 4 signent avec « Traiectensis » (Treiectensis, ex Treiecto) et un seul (le premier, donc 85 ans après qu'Aravatius eut quitté Douai) encore avec « Tungrensis » en ajoutant « quod et Traiecto ». Il doit bien s'agir toujours du même Traiectum (Trith-Saint-Léger). Ce n'est qu'à partir du VIII^{e} siècle qu'on va de plus en plus compléter le « Traiectensis » par « Tungrensis » voire le remplacer par cette dernière épithète, probablement pour éviter la confusion avec le Traiectum (Tournehem) de Willibrord apparu depuis mais certainement aussi pour souligner l'ancienneté (il s'agit même d'une succession apostolique directe) du diocèse déplacé depuis à Liège, de même que bientôt, et avec beaucoup moins de droit, le tout récent diocèse de Cologne accaparerait l'ancienneté du vieil Agrippina (Avesnes-sur-Helpe). On ne sait pas exactement quand Cologne s'est attribué le nom d'« Agrippina », mais même dans des textes du IX^{e} siècle, « Colonia Agrippina » se révèle encore désigner indiscutablement Avesnes. De cette façon, la légende d'un Maternus (III^{e}/IV^{e} siècle) qui aurait fondé le diocèse de Cologne et à partir de là

celui de Tongeren, pourrait bien contenir un fond de vérité, à condition de ramener les choses à leurs proportions plus réduites et plus occidentales. Car à partir de la même mégalomanie avec laquelle l'histoire profane à gonflé l'histoire romaine du nord de la France, l'histoire ecclésiastique contemporaine du lieu à aussi connu un énorme agrandissement de son territoire.

Il faut vraiment appeler ironie du sort que deux évêchés successifs du même nom (Trith et Tournehem) se soient vu subtiliser leur passé parce qu'on l'avait emporté en fraude avec de faux papiers respectivement 200 et 300 km plus au nord. Un passé de deux siècles et demi pour chacun, si l'on ne tient pas compte de 1 à 2 siècles de préhistoire à Aduaga Tungrorum (Douai) qu'on devait déjà dans le premier cas faire déménager à Tongeren. Au cours de la vie de Landoaldus, le passé effectif de Traiectum (Trith) était presque arrivé à son terme et, après quelques générations, le transfert à Maastricht pouvait commencer, mais la réalité du Traiectum (Tournehem) de Willibrord n'était même pas encore en vue. Si Alcuin, 90 ans après la venue de Willibrord, pouvait encore parler avec tant de mépris de ce dernier Traiectum (voir texte 74), combien misérable a-t-il bien dû être auparavant ?

Traiectum (Trith) par contre n'était pas seulement ville épiscopale depuis plus de deux siècles mais devait aussi avoir eu pour le roi d'Austrasie bien plus d'importance administrative que Tournehem, situé dans un recoin des confins occidentaux de son royaume. L'attitude pro-mérovingienne de Lambert est connue, aussi sa destitution provisoire de l'épiscopat coïncide-t-elle exactement avec l'assassinat de Childéric. La sollicitude du roi pour Landoaldus (l'éducateur de Lambert) était donc aussi explicable que celle du père de Lambert. D'autres textes nomment ce dernier « comte d'Osterne » précision dont on se débarrassa plus tard par l'interpolation : « qui s'appelle maintenant Loon ». Selon toute vraisemblance, il s'agit en fait de l'Ostrevant, terme qui désigne une contrée particulière sous Douai et Trith. Dans cette région, on peut également situer facilement les toponymes mentionnés : Villari peut être l'un des nombreux Villers comme Villers-au Tertre (à 19 km de Trith) : 2 km plus loin, Erchin peut-être un vestige d'Archa, petit affluent de l'Escaut.

Texte 105
Lambert en Taxandria : vers 700

Il (Lambert) était soucieux des âmes ; il visitait toutes les villes et localités qui lui étaient confiées… Il allait même en Taxandria où il détruisit divers temples et statues de faux dieux.
Source : Vita prima S. Lamberti, AS, septembre V, p. 576.

Note : La Taxandria de l'époque n'englobait certainement rien de l'actuel Nord-Brabant : c'était une contrée à l'ouest de la ligne Lille-Arras, identique à la Westrachia et qui, à ce qu'on suppose, emprunte son nom de Taxandria ou Texandria à l'activité textile qu'on y pratiquait. On connaît différentes Vies de Lambert. J'en tire essentiellement des données qui intéressent la géographie historique, vu que c'est tout particulièrement le glissement ultérieur du nom de la Taxandria vers le nord-est qui a joué un si grand rôle dans la confusion des localisations historiques.

Texte 106
Lambert en Taxandria : vers 700

Animé par les mêmes soucis… il (Lambert) s'est rendu en Taxandria, qui était encore remplie d'errements païens et d'idolâtrie. Alors qu'avec de fermes allocutions il commençait à y annoncer la foi chrétienne, les païens de la contrée se rassemblèrent et décidèrent unanimement de s'opposer à sa prédication et, après l'avoir outragé, de le mettre ignominieusement à mort. Mais Lambert leur parla sans crainte… Après, le prédicateur détruisit les idoles et baptisa le peuple ; il y construisit des églises, ordonna des prêtres et gagna toute la région au Christ… Mais deux mauvais frères, appelés Gallus et Rialdus, se levèrent contre les acolytes de Lambert ; ils les accablèrent de calomnies abjectes et répétées… Lambert se rendit ensuite à Liège.
Source : Vita secunda S. Lamberti, AS, septembre V, p. 587.

Texte 107
Lambert en Taxandria : vers 700

Il dépassait parfois les frontières de son diocèse parce qu'il ne voulait pas être appelé serviteur de Dieu improductif qui ne faisait que ce qu'il devait faire. Il était à proximité de la province des Taxandrii où régnait encore l'idolâtrie… Lorsque les païens protestaient et le contrecarraient, il se ceignait encore plus fermement pour le combat.
Source : Vita quarta S. Lamberti, AS, septembre V, p. 594.

Texte 108
Forêt Charbonnière, Escaut, Fresones et Taxandria : vers 700

Car on appelle Austria cette partie du royaume des Francs qui s'étend de la Bourgogne jusqu'à la mer des Fresones (Flandre), et d'un côté est clôturée par le Renus (Escaut), de l'autre par la Forêt Charbonnière ou Forêt de l'Argonne.
Source : Vita Landiberti (version la plus ancienne), MGS, VI, p. 411.

Note : Ce texte et le texte suivant, qui ne mentionnent pas la Taxandria, définissent nettement la largeur de la bande à l'intérieur de laquelle on doit chercher la Taxandria : cette bande se situe loin sous le Nord-Brabant.

Texte 109
La Taxandria jouxtait les Fresones (Flandre) : vers 700

On appelait Austria la partie du royaume des Francs qui, s'étendant de la Bougogne à la mer des Fresones (Flandre), est entourée d'une part par le Renus (Escaut) et de l'autre par la Forêt Charbonnière ou le Hainaut.
Source : Vita quarta S. Lamberti, AS, septembre V, p. 605.

Note : La Forêt Charbonnière, la Forêt de l'Argonne sont assimilés au Hainaut.

Texte 110
La quatrième Vie (de Lambert) parle de la Taxandria : vers 700

Il était également affecté par les errements et le malheur des peuples voisins. Car la région qui s'appelle Taxandria, laquelle se situe à à peine trois milles au nord (lire : à l'est) de la ville de Traiectum (Trith-Saint-Léger), n'avait jamais éprouvé la grâce de l'Evangile. Cette contrée est remplie de vastes marais permanents… et ne comptait que des gens qui cultivaient la terre, dont les coutumes barbares et l'idolâtrie florissaient dans cette solitude… Elle ne contenait pas de villes, mais on y habitait dans divers villages dispersés… Alors Lambert, qui connaissait la langue teutonne et pouvait prêcher sans interprète, commença à les enseigner.
Source : Vita quarta S. Lamberti, AS, septembre V, p. 609.

Note : Cette Vie a été écrite au XII^{e} siècle par Nicolas, un chanoine de Liège, qui n'a pas percé l'orientation sur l'ouest. Il est clair qu'il avait déjà en tête une localisation septentrionale de la Taxandria. Il est toutefois remarquable qu'il donne quelques détails qui trahissent une documentation plus ancienne et meilleure. Le détail des marais colle parfaitement à la région exacte proche de Trith-Saint-Léger et pas du tout au Nord-Brabant sec et sablonneux, tandis que la description sommaire de l'absence de villes et de l'abondance de villages est également juste. Dans la région de Liège, on aura sans doute généralement traité le flamand de teuton.

Texte 111
Du même Nicolas « Le Lambert hollandais » : vers 700

Il commença alors à annoncer l'Evangile aux peuples proches de cette même Taxandria. Et plus précisément là ou la riviérette Mosa (Moos ou Moeze[42]), bras latéral de l'embouchure du Renus (Escaut) est alimentée et grossie par les eaux du Renus (Escaut), ce qui double sa taille si bien qu'elle ne ressemble plus du tout à son origine. Là, près de la Mer Britannique (le Détroit), elle sépare les Fresones (Flandre) des Taxandrui et des autres habitants de cette contrée. A cette époque il y avait dans la place-forte nommée Ulterius Traiectum, le confesseur du Christ Willibrord, que le pape Serge… avait honorablement envoyé convertir le peuple des Fresones… (l'auteur raconte ensuite des rencontres entre Lambert et Willibrord, qui ne sont du reste en aucune façon confirmées dans la documentation sur Willibrord).
Source : Vita quarta S. Lamberti, AS, septembre, V, p. 609.

Note : S'agissant de la Mosa, l'auteur cite un passage des classiques qu'il ne comprend plus et rend de ce fait tout à fait de travers. Plus loin dans le texte, on voit qu'au sujet de Traiectum il pense déjà en termes d'« Utrecht » et qu'il se serait sans doute pas d'accord avec nos identifications Moeze, Escaut, Détroit et Flandre. Du reste, sa relation d'une rencontre entre Lambert et Willibrord, dans la mesure du moins où elle avait eu lieu comme l'auteur l'entend, si on localise correctement le champ d'action de Lambert, ne pourrait que démontrer l'impossibilité de la tradition nord-néerlandaise de Willibrord.

Texte 112
La tradition de Saint Lambert en Flandre française[43]

Non seulement les textes montrent que Lambert à prêché chez les Fresones (Flandre) ou à côté, mais on en trouve aussi une quantité d'autres vestiges dans la contrée elle-même. Au moyen âge et longtemps après, à Wattignies près de Lille, on fêtait très solennellement la Saint Lambert. Lens près de Béthune possède une grande relique du saint. Même chose pour Aire-sur-la-Lys, Arques et Zudausques (près de Saint-Omer). Lambert figure aussi dans le Calendrier de Willibrord, fête qu'il n'a manifestement pas notée lui-même. Lambert était connu dans toute la Flandre et son culte était très répandu.

Toutes ces données confirment la justesse de notre localisation de la Taxandria. Elles renvoient également au royaume des fables les « 20 églises » de Willibrord en Nord-Brabant : selon les chartes, elles doivent en effet, à l'époque de Willibrord, être situées dans la véritable Taxandria de l'époque. Si Willibrord avait rendu visite aux Pays-Bas en 700, il n'y aurait rencontré ni « Taxandria[44] » ni métier à tisser, mais une surabondance de marécages et d'inondations. Revenons de cette « Taxandria du nord-est » asséchée et atterrie plus tard (voir texte 75, conclusion, ainsi que texte 258) à la première et originelle Taxandria de Lambert.

Texte 113
Un pont trop loin : vers 720

La treizième année de son épiscopat, Hubert, accompagné d'un grand nombre de laïcs et d'ecclésiastiques, prêtres ainsi qu'évêques, se rendit à la ville où reposait le corps de son prédécesseur. La procession revint à Liège avec le corps de Lambert. Sur le chemin du retour eurent lieu quelques miracles : guérison d'un aveugle à Nivelle(s) et d'un paralytique à Herstal. A Liège, le corps de

[42] Ndtr. : Le mot *moeze* (lire mouze), toujours employé couramment dans mon flamand, signifie *boue*, en l'occurrence *rivière boueuse*. Comme la plupart des hydronymes, c'est un terme générique qui a pu s'appliquer partout ou une rivière ou un estuaire correspondaient à cette définition. Delahaye situe généralement cette *Moeze* près de *Marck* où l'on trouve le curieux toponyme *Waldam*, l'élément *waal* ou *weel* (le passage à la voyelle brève est constant en flamand, *beetje* par exemple y devient *betje*) désignant généralement une percée (du cordon dunaire ou d'une digue) ou la large indentation ainsi créée par les flots (***War****hem* a sans doute la même origine). *Dam* signifie barrage ou batardeau destiné à empêcher que la marée haute ne remonte un cours d'eau : cf. Wattendam (au goulet de Watten), Amsterdam, Rotterdam, etc.
[43] Ndtr. : On y bute sur son nom à tous les coins de rue. On trouve ainsi à Cormette un « Chemin Saint Lambert ».
[44] Ndtr. : Rappelons que *Taxandria* signifie *pays du textile*, *texere* signifiant tisser en latin.

Lambert fut placé dans une nouvelle église, construite par Hubert à l'emplacement où le saint avait été assassiné.
Source : Vita S. Huberti, AS, novembre I, pp. 798-805.

Note : Nous avons vu que Lambert était évêque de Traiectum (Trith-Saint-Léger) et, les textes précédents en témoignent, qu'il a exercé son activité missionnaire jusque loin à l'ouest. Cela n'exclut naturellement pas qu'après avoir été assassiné à Liège, il ait pu être inhumé non dans sa ville épiscopale de Trith-Saint-Léger mais dans la ville de Maastricht toute proche. Toutefois, ce texte le plus ancien (contrairement aux versions ultérieures) ne dit ni ne suggère rien de tel. Aussi est-ce hautement improbable, d'autant qu'on mentionne ailleurs dans les sources qu'il fut enterré dans la tombe de son père, lequel, résidant en tant que comte d'Osterne (Ostrevant) dans ou à côté de Trith-Saint-Léger, y a évidemment été inhumé et non à quelque 170 km plus au nord-est. C'est donc à Trith qu'on a dû se rendre treize ans après pour y prendre le corps de Lambert. Une translation de 25 km plus au sud de Maastricht à Liège aurait d'ailleurs été vide de sens. Si le siège épiscopal s'était auparavant en effet situé à Maastricht, ce qui n'est pas le cas, cette translation aurait d'ailleurs été à juste titre considérée par les habitants de Maastricht comme un grossier affront supplémentaire. En outre, même si l'on ignore ce camouflet, elle aurait, par ses humbles proportions, raté le salutaire effet publicitaire qu'on avait coutume de rechercher avec ce type de happenings : comparez au transfert de reliques de Paris à Corbie (Saint Vit : voir texte 191), de Bergues à Bruges et vice-versa (sainte Lewina : voir texte 234 etc.) où, avec un grand étalage de faste et de nombreuses étapes, on couvrit des distances de 150 à 200 kilomètres. Lors de la translation depuis Trith, il convient ainsi de considérer que, des deux haltes mentionnées en relation avec des miracles, Nivelle (à identifier avec Nivelles, à mi-chemin d'une ligne droite entre Trith et Liège) bénéficia d'un arrêt en tant que centre spirituel, tandis que le stop à Herstal (juste avant d'entrer dans la ville de Liège) peut être expliqué comme une révérence à l'adresse de l'autorité séculière.

S'il s'était par contre agi seulement d'un déplacement à courte distance de la résidence épiscopale, il n'aurait jamais pu être une occasion ou une justification suffisante d'une translation aussi solennelle. Il y avait d'ailleurs beaucoup plus en jeu. Entre-temps, le terrain d'action diocésain tout entier s'était de plus en plus décalé vers le nord-est, en particulier parce que, à l'est, le vieil évêché de Colonia Agrippina (Avesnes-sur-Helpe) déclarait forfait et qu'à l'ouest les missionnaires anglo-saxons reprenaient l'ouvrage à leur compte. Cela mena au choix d'un autre siège épiscopal situé beaucoup plus au nord-est. Dans ce contexte, la translation solennelle du corps de Lambert de l'ancienne à la nouvelle ville épiscopale était une occasion qui allait de soi pour confirmer le changement de situation graduellement intervenu et familiariser le peuple croyant avec lui. Nos historiens paraissent toutefois s'être tellement accoutumés à la situation modifiée qu'ils ne semblent même plus capables d'imaginer la précédente : comme si rien ne s'était passé entre deux hormis un jeu de chaises musicales (passablement mystérieux, il est vrai) entre Maastricht et Liège. Cette incapacité avait entre autres pour conséquence qu'ils en vinrent, du fait de ses activités excentrées allant des Frisones à Nivelles, à retirer (momentanément) Amand de la série des « 21 évêques de Maastricht », alors que toutes les raisons qu'ils avançaient pour le biffer de la liste étaient autant d'arguments de remplacer Maastricht dans le titre de la liste par Trith. Car nous ne nous trouvons pas devant la difficile question de savoir pourquoi, de la ville plus évoluée de Maastricht, le siège aurait été déplacé vers la ville moins évoluée de Liège, mais devant la question de savoir pourquoi on l'a déplacé de Trith non à Maastricht mais quand même à Liège. A quoi s'en ajoute une autre : que reste-t-il dans l'ancien Maastricht de cette avance en matière d'évolution quand on enlève tout ce que les sources nous apprennent en fait sur Trith (jusqu'aux formations dans l'« aula regia » y compris) et qu'on a après coup mis au compte de Maastricht ? Si l'on met de côté tous les textes sur Traiectum qui concernent Trith, la première preuve d'un quelconque contact entre le Lambert terrestre et Maastricht est sans doute encore à fournir.

Tout bien considéré, nous devons constater que, avec plus de deux siècles et demi d'histoire du diocèse Tungrensis (depuis le départ de Douai d'Aravatius en 450 jusque l'établissement de l'évêché à Liège au début du VIII^{e} siècle), nous nous sommes fait larguer « un **traiectum** alias **pont**

trop loin » et que maintenant, afin de « den Fehler gründlich zu machen[45] », on a dû traîner après coup à Tongeren l'ancienne Aduaga Tungrorum (Douai). Avec deux évêchés titulaires nouveaux et trompeurs, comme on les a créés de nos jours, on ne conjure naturellement pas cette double méprise historique. Du reste les habitants de Maastricht peuvent toujours se consoler en apprenant que le Géographe de Ravenne (vers 670) a déjà clairement désigné leur ville sous le nom de « Trega » dans l'extrême coin nord-est de l'Europe de l'époque (IV, 26), mais qu'il n'a pas connu ou pas jugé dignes de mention des localités affublées depuis d'un faux nom comme Cologne qui n'était pas Agrippina ou Mayence qui n'était pas Moguntiacum (texte 131), etc. ; et que, à supposer qu'on ait déjà envisagé une candidature de Maastricht, Liège, parce que quand même moins excentrée et peut-être aussi du fait de ses bonnes relations avec l'autorité séculière, a obtenu la préférence lors de l'attribution de l'évêché de Trith à reprendre.

[45] Ndtr. : En allemand dans le texte = pour rendre la faute radicale, pour couronner l'erreur.

D : BONIFACE, LE PIONNIER

Textes 114-142

Il court sur Boniface plusieurs récits qui appellent également des corrections. Je n'ai pas l'intention de traiter de tout, vu qu'il s'agit seulement ici de savoir si on peut en vérité le mettre en relation avec les Pays-Bas et la Frise néerlandaise : en l'occurrence, le point crucial est la localisation de son martyre à Dokkum. On connaît de lui trois biographies. Je ne donne que les textes de la plus ancienne, qui est de la main de Willibald, complétés par quelques informations tirées d'autres sources. Willibald, qui était probablement un moine de Fulda, n'est pas identique à l'évêque d'Hohstedi (Houdain) consacré vers 741 par Boniface : voir les textes 126 et 128. Les deux autres Vies sont de date beaucoup plus récente et ont été composées alors que bien des faits avaient déjà été déplacés. Vu le caractère agité de la vie de Boniface, voici un panorama des principales dates – établies ou les plus vraisemblables – qui le concernent.

672 – naissance de Boniface
716 – aller-retour en Frisia
718 – premier voyage à Rome et retour en Frisia
722 – évêque sans siège fixe
732 – archevêque sans siège fixe
738 – légat du pape pour la « Germania » (troisième voyage à Rome)
747 – siège à Moguntiacum
754 – fin de la vie de Boniface

Débuts chez les Fresones

Texte 114
Boniface arrive à Dorestad : vers 716

Alors qu'il avait dépassé la trentaine, il devint prêtre… il était destiné à obtenir d'honorables fonctions en Angleterre… mais il décida de se rendre chez les païens… il arriva à la ville de Lundenwic (Londres)… et s'embarqua de là avec un vent favorable pour Dorstat (Audruicq)… Une violente querelle était apparue entre Charles (Martel) le glorieux souverain des Francs et Radboud, roi des Fresones (Flandre), querelle qui bouleversait les peuples de chacune des parties. La majeure partie des églises de Fresia (Flandre) qui étaient jadis soumises à l'autorité des Francs, avaient été détruites par la persécution de Radboud et l'expulsion des serviteurs de Dieu. On avait horriblement repris le culte des idoles. Lorsque l'homme de Dieu vit ces signes de malignité, il se rendit à Trecht (Tournehem) où il resta quelques jours pour s'entretenir avec le roi Radboud… Lorsque le saint homme eut résidé quelque temps sur ce sol infertile des Fresones (Flandre) et que l'été et l'automne furent passés, il retourna à son monastère (en Angleterre)… où il resta également le second hiver.
Source : Willibald, Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p. 456.

Note : Ce récit n'a jamais collé aux Pays-Bas, ne serait-ce déjà que parce les deux localités de Wijk bij Duurstede et d'Utrecht se situent exactement dans l'ordre inverse des véritables localités de Dorestad et de Traiectum. En effet comment expliquer que, venant d'Angleterre, on néglige Utrecht pour débarquer d'abord au port situé plus loin et revenir ensuite à Utrecht ?

Texte 115
Londres – Quentovic – Rome – Tournais(is) – Fresia : vers 718-719

[Boniface part pour la seconde fois de Londres] : et il arriva, vent en poupe, les voiles gonflées par une bonne brise du nord-ouest, près des bouches d'un cours d'eau qui s'appelle Cuent (Canche)… Ils firent étape à Cuentawic (Quentovicus, c'est-à-dire l'actuel Quend + Vieux-Quend), jusqu'à l'arrivée d'un nombre suffisant de compagnons de voyage et… jusqu'à ce que, vers l'hiver, il partît (à Rome)… Le pape Grégoire lui demanda s'il avait des lettres de son évêque sur lui… vers mai le pape l'envoya visiter les immenses peuples de Germanie… Boniface repassa les Alpes et arriva via

l'incommensurable territoire des Baguarii et la Germania voisine, en Turingia. … en Turingia, il prêcha la Parole, que beaucoup avaient perdu, surtout parce qu'il y avait eu de mauvais dirigeants, des prêtres et maîtres qui s'étaient laissés aller au relâchement dans le service de Dieu et dont beaucoup vivaient en concubinage. Puis il pénétra avec ses frères en Francia, après avoir appris que Radboud, le roi des Fresones (Flandre), était décédé. Il passa la rivière en bateau, espérant que la Fresia aussi accueillerait la Parole.
Source : Willibald, Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p.457.

Note : Boniface franchit à nouveau le Détroit et débarqua cette fois à Quentovicus. De là, il gagna Rome, où le pape le chargea de rendre visite aux nombreux peuples de Germania. A cette époque, la Germania[46] devait encore toujours être conçue comme étant aussi occidentale que dans la description de Tacite ; la grande Germanie n'existait pas encore. La Baguaria, également mentionnée dans le texte, (quelque suggestive que puisse être la sporadique graphie Bajoaria), n'était pas davantage la Bavière mais bien une contrée du nord de la France. Et la Turingia est ici le Tournaisis. Impossible de placer Boniface en Thuringe allemande, à supposer qu'il en ait déjà existé quelque chose. L'idée pour le faire quand même ne naquit que quand l'historiographie allemande s'appropria le saint, et, à cause de son titre précédent de Légat de Germania (mais il s'agissait de l'ancienne Germania !), le bombarda Apôtre de l'Allemagne. C'est un gigantesque anachronisme de placer les activités de conversion de ce saint dans un cadre qui n'apparaîtrait qu'au cours des siècles suivants et de les étirer ainsi sur des contrées lointaines et pratiquement inhabitées qui ne seraient réellement habitées qu'après plusieurs générations. Le texte ci-dessous illustre clairement cette situation. Ce n'était pas en Thuringe que Boniface rencontra une église en déclin avec des situations intolérables dans le clergé, tout cela supposant une église existant depuis longtemps sur place. En Thuringe, il n'était pas encore question d'une église et encore moins d'une église établie depuis longtemps. Même la mission imaginaire de Willibrord dans cette contrée, à en croire le mythe lui-même, aurait déjà été étouffée dans l'œuf vers 714 à la mort d'Heden et fils : voir texte 59. En Turingia (notre Tournaisis) par contre, on avait dès le cinquième siècle fondé un diocèse autochtone : voir texte 5. (Pour les Hessi qui n'étaient pas encore allemands, voir texte 119). Qu'avec tout ceci on retire donc à Boniface son titre d'« Apôtre de l'Allemagne » vu que la Vita de Bonifatius, à condition de ne pas la déformer, ne mentionne aucune relation entre lui et l'Allemagne.

Texte 116
Boniface de retour en Fresia : vers 719

[Le texte précédent poursuit ainsi] : dans l'espoir que la Fresia aussi accueillerait la parole de Dieu. Il y fut pendant trois ans le collaborateur de l'archevêque Willibrord. (Celui-ci voulait en faire son successeur. Boniface refusa) … se réclamant du fait que, sur mandat du pape Grégoire, il devait devenir légat du Siège Apostolique pour l'ensemble des peuples de Germania (voir note précédente). Il demanda à Willibrord de le délier de son serment, ce que fit ce dernier, sur quoi il le laissa s'en aller.
Source : Willibald, Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p. 457.

Texte 117
Boniface et la famille de Ludger : vers 719

Sa famille (à savoir celle de Wirsingus, le grand-père du futur prédicateur Ludger) avait des liens étroits tant avec Willibrord qu'avec Boniface, qui œuvra à ses côtés comme prédicateur inspiré jusqu'à ce qu'il reçût pour la foi au Christ la couronne du martyre.
Source : Vita S. Ludgeri, AS, mars III, p. 641.

Note : La famille de Wirsingus vivait dans les parages de Tournehem. On trouvera des données plus précises dans l'exposé sur Ludger, à savoir au texte 157.

[46] Ndtr. : Le lecteur peut facilement ***voir de ses yeux*** où se trouvait cette ancienne Germania. Sur presque toutes ses cartes ***anciennes***, la Flandre est bordée par une *Mare Germanicum* (voir la carte p. 36, imprimée à Amsterdam en 1616). Or que voulez-vous que baigne une mer germanique si ce n'est la Germanie ?

Texte 118
Boniface près de l'Almere : vers 719

L'homme élu de Dieu et martyr Boniface a, vivant comme un pauvre évangéliste et presque comme un ermite, œuvré treize ans à la prédication en Fresonia (Flandre) ; et surtout dans la partie méridionale du Lac Almare (Almere ou Flevum) dont voici les noms de localités : la première localité s'appelle Wyrda[47], sur la rive du Renus (Escaut), où il habita sept ans ; la seconde s'appelle Attingahem près de la rivière Fehta où il habita trois ans ; la troisième localité s'appelle Felisa, laquelle se situe plus près des incroyants et des païens, où il resta également trois ans.
Source : Ludger, Vita S. Gregorii, AS août V, p. 254.

Note : Wyrda est Weretha (Fréthun) près de Calais, où Boniface, selon d'autres informations résida un temps sur les biens de famille de Wirsingus, et où Ludger naîtrait vers 742 et y fonderait son monastère vers 793. La localité est l'actuel Fréthun à 4 km au sud-ouest de Calais. Attingahem, situé sur un cours d'eau, est Assinghem, situé à 11 km au sud-ouest de Saint-Omer et sur l'Aa. Le nom de Fehta pour ce fleuve sera sans doute une dysgraphie de Withea que l'on rencontre également ailleurs : cf. notamment « Fethna » au texte 55, note, alinéa 4. Il n'est même pas nécessaire que ce soit une dysgraphie, vu que ce n'est en fait qu'une autre prononciation. Withea[48] est une forme germanique pour l'Albis (la rivière blanche) et désigne l'Aa. Felisa est Feuchy à 5 km à l'est d'Arras, en bordure du champ d'action de Willibrord, où d'autres données encore placent une frontière entre chrétiens et païens : cf. texte 143. Les trois localités et le cours d'eau, jamais retrouvés ni indiqués aux Pays-Bas mais qui tombent sous la main dans la région véritable au sud de l'Almere, excluent que le champ d'action de Boniface ait été situé aux Pays-Bas. Je ne sais comment qualifier le fait que Blok (o. c., p. 45, 51) ose coller ce beau nom roman et français sur sa résidence de Nederhorst den Berg. J'appelle cela pifométrie[49] : comme il ne trouvait dans tous les Pays-Bas aucune localité qui y ressemblât un tant soit peu, il suspendit tout bonnement l'écriteau à son propre portemanteau.

Turingi, Hessi, Baguarii

Texte 119
Chez les Saxones et les Hessi : vers 722

[Après avoir quitté Willibrord] : il s'en alla sur l'heure et arriva à la localité d'Amanaburch. Lorsqu'il s'était rendu dans le peuple des Fresones (Flandre), il avait par son zèle amené beaucoup de gens à la foi… il alla maintenant prêcher chez les autres peuples de Germania dans la localité susdite, où il amena à la foi deux frères qui y gouvernaient… convertit beaucoup de monde… et fonda un monastère. Il se rendit aussi dans le territoire des Hessi qui jouxte celui des Saxons… où il convertit des milliers et des milliers de gens… Il envoya son fidèle messager à Rome pour rendre compte… et reçut une réponse d'où il comprit qu'il était mandé là-bas… Il fit route avec sa suite à travers les territoires des Francs, des Burgondes et à travers les Alpes vers l'Italie et Rome… et fut reçu par le pape (Grégoire III)… qui le sacra évêque à la fête de l'apôtre André.
Source : Willibald, Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p. 458.

Note : Amanaburch est Saint-Amand-les-Eaux à 12 km à l'est d'Orchies, ce qui pointe le territoire de mission de Boniface comme avec une flèche. Le voyage à Rome via les Francs, les Burgondes et les Alpes comporte à nouveau une preuve décisive que le point de départ se situait dans le nord de la

[47] Ndtr. : Wyrda : le mot fait irrésistiblement penser à *wierde, woerde, waerde* (à l'origine de tous nos Verwaerde) qui serait le mot saxon correspondant au *terp* frison. Cette *butte artificielle* est tout à fait à sa place au bord du Renus. Weretha est manifestement le même mot. Le flamand aussi est toujours fécond en diérèses.
[48] Ndtr. : *Wit* signifie *blanc* en néerlandais.
[49] Ndtr. : Delahaye emploie le mot *pettologie* tiré de *pet = casquette* : les toponymes sont visés à la casquette par nos Tartarins néerlandais. Ce qui permet un jeu de mots intraduisible sur cette casquette qui finit au portemanteau de l'inénarrable Blok.

France et non dans la Hesse ou la Thuringe actuelles. Les Hessi, rameau des Chatti (origine qu'ils avaient en commun avec les Bataves), sont déjà connus à l'époque romaine comme une tribu germanique du nord de la France. Tacite les nomme Mattiaci d'après leur capitale Mastaing à 17 km au sud-ouest de Valenciennes. Comme vestige reconnaissable des mêmes Hessi, on trouve à 15 kilomètres de Valenciennes mais plus au sud, Haspres. Des textes du IX^{e} siècle situent les Hesses entre Arras, Tournai, Béthune, la Flandre et le Hainaut. Ceci biffe définitivement la Thuringe et la Hesse de la vie de Boniface. Chacun peut également voir maintenant comment une seule faute initiale (le remplacement de la vraie Turingia qui est le Tournaisis par la fausse Thuringe allemande qui n'existait même pas encore) a entraîné un gigantesque glissement de terrain.

Texte 120
« Robur Jovis » : vers 722

[Après sa consécration épiscopale à Rome] : il alla trouver le souverain des Francs qui le reçut avec égards. Charles (Martel) prit livraison des lettres du pape dans lesquelles celui-ci le (Boniface) plaçait sous son autorité et sa tutelle. Avec la permission de Charles, il retourna à son troupeau chez les Hessi (Mastaing) où beaucoup avaient déjà accepté la foi mais où beaucoup aussi vivaient encore dans l'idolâtrie… Il y abattit un grand arbre, qui était appelé « Robur Jovis » (la force de Jupiter) et se dressait dans la localité de Gicesmere… Du bois, il construisit une église qu'il consacra à l'apôtre Paul… De là il se rendit en Turingia (Tournai)… Il fonda un cloître pour moines à Ordorp et envoya quelques-uns d'entre eux dans la province des Hessi, d'autres en Turingia.
Source : Willibald, Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p. 459.

Note : Les territoires qui s'appellent maintenant Hesse et Thuringe, n'ont seulement reçu ce nom qu'en conséquence de la migration du IX^{e} siècle et sont ainsi passés sous la domination de l'empire carolingien, peut-être vers la fin de la vie de Charlemagne, plus vraisemblablement sous Louis le Pieux. La localité de Gicesmere, jamais localisée en Allemagne, est Gussignies à 16 km à l'est de Valenciennes, ou Ghissignies à 17 km au sud-est de la même ville ; Ordorp (ou Orthorpf) désigne ici Orchies, à 16 km au nord-est de Douai, qu'on retrouve 84 ans plus tard sous la forme Oressooth : voir texte 178.

Texte 121
Boniface reçoit le pallium : vers 732

[Boniface dépêcha des envoyés au pape avec des renseignements sur la mission] : Le pape lui fit donner une réponse bienveillante et lui envoya à lui et à ses subordonnés une preuve de fraternité et d'amitié : un pallium d'archevêque, avec beaucoup de reliques, et renvoya honorablement les envoyés… Boniface construisit deux églises, une à Fridislar, qu'il consacra à Pierre et à Paul, l'autre à Hamanaburch (Saint-Amand-les-Eaux) sous le patronat de l'archange Michel. Près de ces églises, il fonda également deux petits monastères. Après, il se rendit dans les territoires des Baguarii… où il déposa un prêtre infidèle et fit des remontrances au peuple, après quoi il retourna chez ses frères.
Source : Willibald, Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p. 460.
R. Rau, Bonifatii Epistulae (1968), p. 118, 120.

Note : Fridislar n'était pas le Fritzlar allemande mais Fresnes-sur-Escaut à 9 km au nord-est de Valenciennes. Boniface mit un certain Wigbert († 747) comme abbé à la tête du monastère de Fridislar ; vu la chronologie, ce Wigbert ne peut être identique au Wigbert du texte 17.

Texte 122
Diocèse « bavarois » : 738-739

Vu que chez les Hessi et les Turingi beaucoup d'églises devaient être pourvues de médecins des âmes, il se rendit une troisième fois à Rome pour délibérer avec le pape Grégoire… il y résida un an… Sur le chemin du retour, il rendit visite au roi des Lombards Liodbrand à Ticino (Pavia)… et à Odilo, duc des Baguarii… dont il répartit le territoire en quatre domaines sous les évêques suivants : Joannes à

Salzburg, Erenbrecht à Frisingen, Goibaldus à Civitas Reginae et Vivilo pour l'église Pataviensi… puis il retourna à ses propres églises.
Source : Willibald, Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p. 460.

Note : Rien d'étonnnant à ce que l'« allemandisation » de Boniface et la mention des Bajoarii nous vaillent une dégringolade d'évêchés du sud de la Bavière : Salzburg, Freising, Regensburg et Passau. Et pourtant, pour à partir de Pavie – quasiment à la moitié du chemin – rendre visite à la Bavière, Boniface aurait dû faire un détour vers l'est de quelque 1000 kilomètres. Il ne l'a naturellement pas fait mais a voyagé via Bâle vers les Baguarii du nord de la France (région de Bavay, l'antique Bagaco Nerviorum). En effet qu'est-ce qu'un Légat de la Germania de l'époque pourrait bien avoir à faire au sud de la Bavière, qui, située au-delà d'un rude no-mans-land (du moins d'une « terra incognita ») entre Danube et Rhin, se trouvait hors de son champ de vision et au sujet de laquelle Rome pouvait s'informer par des voies plus directes. Aussi les quatre villes épiscopales se situaient-elles plus à l'ouest, et leurs noms, efficacement « corrigés » par des copistes qui interprétaient, sont avec grande vraisemblance à identifier comme suit : Salzburg = Saulzoir à 26 km au sud-ouest de Bavay ; Frisingen = Fressies à 9 km au nord de Cambrai ; Civitas Reginae = Rainsars à 7 km au sud-est d'Avesnes-sur-Helpe ; Pataviensis = Béthune.

Signalons par avance que ces localités ne sont pas restées par la suite siège permanent d'évêché ; ce qui n'a pas davantage été le cas de tant d'autres sièges d'évêques de mission, si bien qu'une éventuelle objection de cet ordre est sans fondement. L'illusion bavaroise ne fut pas peu renforcée par la circonstance que les évêchés qu'elle concerne paraissaient avoir été fondés, en l'occurrence réorganisés, vers l'époque de la troisième visite de Boniface à Rome et de sa nomination de légat papal de Germania (pour autant qu'on n'en ait pas déduit les dates de fondation ou de restauration de la période de ce voyage à Rome !). Mais ce qui eut le plus l'allure d'une confirmation, fut bien la tendancieuse variante « Baioarii » ou même « Bajoarii » pour le nom de Baguarii. Aux « églises propres » auxquelles Boniface finit par revenir appartenaient sans aucun doute celle des Turingi et des Hessi. Le texte 121 également, qui passe directement des Turingi aux Bajoarii (Baguarii) sans qu'il soit question d'un quelconque long voyage, démontre à l'évidence que Bajoarii ne peut vouloir dire Bavière. Avec toutes ces considérations, qu'on ne perde pas de vue que dans la situation de l'époque les liens tribaux prévalaient encore sur la sujétion territoriale, si bien qu'on pouvait instituer des églises Baguariennes au sein de territoires Turingiens ou Hessois et vice-versa. L'édition par R. Rau (1968) de la « Vita Bonifatii » de Willibald ne connaît que des Baguarii, par contre l'index et la traduction ne connaissent que des Baioarii et la Bavière. Mais si mal orthographiés qu'ils soient – ce que Willibald, le rédacteur de cette Vita ne fait donc pas – tous les Baguarii sont originaires du territoire de Bagacum, des anciens Nerviens qu'on a des siècles durant localisés au cœur du Hainaut.

Texte 123
Successeur de Willibrord ? : vers 739

Il alla annoncer la Parole de Dieu en Fresonia (Flandre) où d'abord le saint Willibrord surnommé Clemens avait, en qualité d'archevêque et avec ses disciples, jeté les premières bases de la conversion de ce peuple à la foi chrétienne. Lorsqu'il fut devenu vieux dans l'œuvre de Dieu et que le siège du diocèse eut été solidement établi dans la localité de Traiectum (Tournehem) qu'on appelle aussi de l'autre nom de Wiltaburg, il déménagea de cette terre au Seigneur et Boniface lui succéda.
Source : Vita Bonifacii, AS, juin I, p. 477.

Note : On ne peut pas déterminer avec certitude dans quelle mesure, après la mort de Willibrord en 739, Boniface a repris son œuvre et sa fonction. Certains textes (notamment 118) l'indiquent quand ils disent qu'il passa treize années en Fresia, lesquelles s'inscriraient alors entre 739 et 754. Quelques faits, à savoir sa nomination à Moguntiacum, semblent le contredire, si bien qu'il faudrait admettre que ces treize années se sont situées et sont comptées à partir de sa première venue en Flandre vers 716. Il est également possible que l'auteur ait additionné les différentes périodes ultérieures de travail de Boniface en Fresia. Il existe du reste dans la vie de Boniface quelques mystères qui n'ont pas encore été expliqués de façon satisfaisante. On ne peut en effet échapper à l'impression qu'il était sur

une voie de garage dans les dernières années de sa vie ; sa relation avec Willibrord est tout aussi obscure.

Texte 124
Après la mort de Willibrord : vers 739

Boniface était précédemment appelé Winfridus… Lorsque Willibrord, le premier évêque de Traiectum (Tournehem), au sujet duquel Bède écrit, fut décédé en odeur de sainteté et à un âge avancé, Boniface lui succéda dans la pastorale et la prédication en Frisia (Flandre), après qu'Eobanus eut été sacré évêque à Traiectum (Tournehem). Une longue période s'écoula avant qu'ils parvinssent tous deux au repos du ciel, ayant été attaqués et faits martyrs par de sauvages Frisones (Flandre), incités par l'enfer à ce qu'on dit. A cause de la cruauté du peuple, Eobanus ne reçut pas immédiatement un successeur, mais Fredericus occupa ensuite le siège de Traiectum (Tournehem).
Source : Willemus, Gesta regum Anglorum, MGS, X, p. 454.

Note : Eobanus, qui n'apparaît pas dans la liste des 14 premiers et uniques évêques de ce Traiectum, a sans doute, après la mort de Willibrord, aidé à suppléer, en qualité d'évêque auxiliaire, aux fonctions épiscopales spécifiques dans le diocèse de Traiectum. D'Eobanus à Fredericus, Willemus passe entre 754 et 820 quelque cinq évêques.

Texte 125
Boniface préside un synode : 744

Dans le palais du maire du palais Pépin, se tient, sous la présidence de Boniface, un synode des évêques de Francia.
Source : Migne Patrologia latina, 89, p. 824.

Note : Ici Boniface remplit de toute évidence la fonction de légat du pape.

Texte 126
Consécration de deux évêques : vers 741, 747

… et il sacra évêques deux excellents hommes et leur attribua les territoires aux confins des Francs orientaux et des Baguarii : Willibaldus à Haegsted et Burghardus à Wirtzaburg (Vittarville, Meuse), à qui il attribua les églises dans la région frontalière des Francs, Saxons et Sclavi…
Source : Willibald, Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p. 461.

Ce texte et les deux suivants seront traités dans une seule note. Un Willibald écrit au sujet d'un autre.

Texte 127
Boniface installe un évêque à Wirtzaburg : vers 747

Boniface, archevêque de Moguntia, fut appelé à la ville forte de Wirtzaburg par le prêtre Athalongus, en l'honneur du martyr Chilianus qui avait été sacré évêque par le pape Cono (686-687) pour y prêcher et y avait trouvé la mort et le repos. Il (Boniface) décida d'en faire un siège épiscopal et institua Burchardus comme premier évêque.
Source : Sigeberti Gembl. Chronicon, MGS, VI, p. 331.

Texte 128
Willibald évêque de Hohstedi dans le Nordgoe : vers 741

Willibald occupa le siège épiscopal dans la localité appelée Hohstedi, dans le pagus des Baguarii, situé tout à côté du nôtre, également dans le Nordgoe.
Source : Ludger, Vita S. Gregorii, août V, p. 258.

Note : Les deux sièges épiscopaux nommés d'une seule haleine par la Vita Bonifatii, n'ont, à en juger par les deux textes plus précis, aucune relation entre eux. Dans le premier cas, il s'agit manifestement, d'après l'information de Sigebert, d'une consécration de circonstance. Tant par son étymologie que par sa situation, Vittarville se prête à sa localisation, localité située à 19 km au sud-est de Stenay et de ce fait hors de l'itinéraire normal et en fait hors du territoire de mission propre de Boniface. Cette consécration doit bien être considérée comme donnée par l'archevêque de Moguntiacum (voir texte suivant), ce qui justifie en même temps qu'elle soit datée de 747. La deuxième nomination d'évêque au contraire, comme Ludger la mentionne, s'inscrit parfaitement dans le plan de mission de Boniface, tant en qualité de légat du pape que comme évêque ou, si vous voulez, « administrateur apostolique » de Tournehem. Aussi faut-il probablement lui attribuer une date plus ancienne (741). Elle se relie aux nominations du texte 122 et eut lieu dans le pagus proche de ce qui sera, 3 à 4 décennies plus tard le champ d'action de Ludger, situé entre Arras et Béthune, où les Baguarii étaient manifestement (aussi) implantés. L'endroit de l'action (Hohstedi ou Haegsted) s'appelle maintenant Houdain, à 11 km au sud-ouest de Béthune et se présentait également auparavant sous les noms d'Hunsetti, Hustanne, Hustene et Husidina. Mais le nom de Baguarii eut tôt fait d'amener la Bavière : on fit d'Hohstedi Eichstätt (à 60 km au sud de Nuremberg) et du Wirtzaburg déjà suspect (Vittarville) Würtzburg. Et ceci bien que (voir textes 122, 129 et 131) du temps de Boniface le centre de l'Allemagne fût à peine habité et certainement pas encore ouvert à la christianisation.

Moguntiacum

Texte 129
Boniface dirige un concile en Francia : 747

Un certain nombre d'évêques de Gaule et de Germanie, rassemblés pour un concile par Boniface, archevêque de « Mayence », signent la déclaration d'adhésion à la doctrine de l'Eglise de Rome, à l'occasion de l'hérésie de l'Ecossais Samson sur le Baptême.
Source : Labbe, Concilia, VI, p. 1565.
Bled, Régestes des évêques de Thérouanne, 47.

Note : C'est seulement en 747 que Boniface, après avoir œuvré pendant déjà 25 ans sans siège fixe, comme évêque, archevêque et légat du pape, s'est fait nommer évêque de Moguntia(cum). Il avait alors dépassé les 75 ans et la signification de la nomination en question peut notamment avoir été qu'il devait dorénavant calmer un peu le rythme. L'incitation du pape Zacharie, adressée entre autres à l'évêque de Thérouanne, à aider Boniface dans son travail va dans la même direction : voir texte suivant. Il a du reste quelques années plus tard fait annuler cette nomination par l'installation d'un successeur : voir texte 132. Bien qu'il s'agisse donc d'un statut très éphémère, à côté de la méprise sur le concept de Germania, c'est surtout le titre d'« Archevêque de Mayence » qui a poussé nos voisins de l'est à l'accaparer comme « Apôtre de l'Allemagne ». De plus, il ne s'agit même pas de la Mayence allemande, mais comme l'a montré depuis une étude fouillée de la Table de Peutinger et de l'Itinéraire d'Antonin (voir texte 113), de la ville française de Mainvillers, à 180 km au sud-ouest de Mayence. A 130 km du Rhin allemand, Mainvillers est en même temps un emplacement beaucoup plus acceptable pour le siège épiscopal de l'époque que l'actuelle Mayence, située sur la lisière extrême du territoire de mission de Boniface voire en dehors. Le fait que Mayence ait pu finir (après quelques décennies, ou seulement au IX^{e} siècle ?), en tant qu'évêché déplacé ou fondé neuf, par accaparer sans qu'on le remarque la position et la tradition de Mainvillers, peut s'expliquer par le fait que sur place, lors de la confusion créée par la massive migration vers l'est, l'appareil d'enregistrement de l'histoire ne fonctionnait pas (encore). Pour la situation : voir carte à la page 20.

Texte 130
Le pape Zacharie au sujet de Boniface : 748

Le pape Zacharie écrit à Etarius, évêque de Thérouanne, et à d'autres évêques, pour les encourager dans leur fidélité et les inciter à aider l'archevêque Boniface dans son travail.
Source : Labbe, Concilia, I, p. 1522

Bled, Régestes des évêques de Thérouanne, 47.

Note : L'appel à l'évêque de Thérouanne illustre en même temps à quel point le champ d'action de Boniface s'étendait encore vers l'ouest.

Texte 131
Archevêque de « Mayence » (?) : 747-748

[Le pape Zacharie nomme Boniface archevêque de Moguntia et indique les diocèses qui seront sous son autorité] : « afin que l'église susdite de Moguntia soit pour toujours confirmée comme métropole à vous et à vos successeurs et ait sous sa coupe cinq diocèses, à savoir : Tungrensis, Cologne, Worms, Spiers et Trectis ainsi que tous les peuples germaniques auxquels Votre Fraternité par sa prédication fera connaître la lumière du Christ ».
Source : Variorum epistolae, HdF, IV, p. 97.

Note : Le diocèse Tungrensis, alias Aduaga Tungrorum (Douai), fut, au début du VIII^{e} siècle, à partir de son deuxième emplacement Trith-Saint-Léger, déplacé à Liège. C'est pourquoi pour Trectis non seulement Utrecht ne peut entrer en ligne de compte parce que le diocèse n'existait pas encore mais pas davantage Trith-Saint-Léger qui appartenait déjà au passé et à fortiori moins encore la prétendue station intermédiaire de Maastricht (voir notes des textes 104 et 113). Reste seulement le Traiectum de Willibrord. Les identifications Worms et Spiers sont pour le moins douteuses, car toutes deux, du fait de leur situation sur les rives du Rhin allemand, sont peu vraisemblables à cette époque comme sièges épiscopaux pour les mêmes raisons que celles invoquées contre Mayence. Le fait qu'en même temps la nordique Cologne se soit développée en peu de temps jusqu'à être un diocèse transrhénan, s'explique par le fait que les émigrants Saxons (et autres) commencèrent par partir vers le nord-est où, en particulier du fait la régression en cours, ils trouvaient un espace présentant un paysage du même genre que celui qu'ils quittaient. Mais il s'agissait bien du premier diocèse de ces contrées. Lorsqu'il est question d'un diocèse de Cologne né au II^{e} siècle, celui-ci, témoin la Table de Peutinger, doit avoir été établi à Agrippina (Avesnes-sur-Helpe) au centre du territoire occupé par les Romains : un lieu qu'en 15 après Jésus-Christ, l'époux et père attentionné qu'était Germanicus avait préféré de loin à un poste extérieur dangereux et à peine établi à l'est pour y faire accoucher sa femme de la fille qui donnerait plus tard son nom à la ville. Une fois cette identification établie, on peut toujours spéculer sur l'origine étymologique d'Avesnes à partir d'un AgriPinENSIS à moitié avalé. En ce qui concerne Traiectum (Tournehem), on ne note par la suite aucune relation avec Moguntiacum ni avec le Mainz (Mayence) allemand ultérieur. Au milieu du IX^{e} siècle, le diocèse de Willibrord semble s'appuyer davantage sur Reims, bien qu'il y ait des indications aussi fortes qu'il n'avait pas été incorporé à l'Eglise gauloise. Ce n'est qu'en 870 qu'on constate que Cologne est arrivée à ses fins et que Traiectum, à son grand déplaisir, se voir intégré à l'archevêché de Cologne (cf. textes 71, 104 et 113).

Texte 132
Boniface règle sa succession : vers 749

Parce qu'il (Boniface) se sentait malade et commençait à être vieux… il établit Lullus à sa place comme archevêque de Moguntiacum.
Source : Willibald, Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p. 461.

Note : Par la suite, l'ancien diocèse a dû se réduire à son statut local déclinant. Du fait des rapides modifications démographiques, les plans d'élaboration d'une hiérarchie caressés par le pape Zacharias ne furent pas mis en œuvre. Il est pratiquement exclu que, lorsque Charlemagne, plus de trente ans plus tard (781), dans le cadre de ses aspirations d'expansion vers l'est, proclame « Mayence » archévêché, nous ayons déjà à faire au nouveau Moguntia ou Magonza, c'est-à-dire la Mayence actuelle. Néanmoins la rapidité du changement de situation apparaît nettement dans le fait que Cologne en 785 est également promue archevêché. Pourtant 781 semble encore une date notablement trop précoce pour l'archevêché de Mayence. La lutte acharnée de Charlemagne contre les Saxons et la

confusion du flot croissant d'émigrants qui en était la conséquence, n'offraient pas un climat propice pour proposer et organiser ainsi un archevêché. Pour une date plus acceptable, voir texte 134.

Texte 133
Retour en Frisia : vers 750

Lorsque le Seigneur voulut délivrer son serviteur Boniface de ce monde… Il fit en sorte que celui-ci vînt en Fresia (Flandre)… il recommanda à Lullus l'église de Turingia (Tournai)… et l'achèvement de la basilique de Fulda déjà commencée (?) où l'on devait aussi l'inhumer après sa mort… et après avoir choisi des compagnons, il s'embarqua, descendit le fleuve Renus (Escaut) et atteignit dans la nuit un port où il put pénétrer le pays riche en eaux des Fresones (Flandre) par le lac qui dans leur langue est appelé Elmare (Almere ou Flevum)… et il rendit visite au peuple païen des Fresones (Flandre) qui est divisé en plusieurs cantons par les eaux intermédiaires, lesquelles portent divers noms mais constituent néanmoins ensemble une unité. Il prêcha, fonda des églises… y baptisa avec son évêque auxiliaire Eoban, qu'il avait chargé du soin du diocèse de Trecht (Tournehem), à cause de sa vieillesse avancée, et il travailla de concert avec beaucoup de prêtres et de diacres.
Source : Willibald, Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p. 463.

Note : Ce n'est pas la faute de Willibald, l'auteur de la Vita, si les traducteurs sont allés étaler sa relation sur une carte géographique et démographique de plusieurs siècles postérieure et en sont arrivés ainsi à une navigation qui, laissant derrière elle les Thuringiens ainsi que Fulda, les mena de Mayence à la Zuiderzee néerlandaise. Même s'il est possible que dans cette Vita quelques douteuses interpolations et adaptations se soient glissées, provenant du « wishfull thinking » de copistes, ces ajouts et les interprétations qu'on y a accrochées restent absolument intenables au regard de l'ensemble de la Vita.

Texte 134
Boniface et Fulda

Le saint Boniface, évêque de Moguntia(cum), fonde le monastère de Fulda dans la forêt de Bocconia.
Source : Sigeberti Gembl. Chronicon, MGS, VI, p. 331.

Note : Il est absolument exclu que Boniface ait pris lui-même l'initiative de la fondation de l'abbaye dans la Fulda actuelle, dont on raconte que son disciple Sturmius l'aurait commencée en 744. Dans la Vie de Boniface on ne trouve aucune autre donnée sur ce monastère ou sur sa région que son souhait, déjà mentionné, d'y être inhumé. La reconstruction la plus acceptable est que cette abbaye a été fondée beaucoup plus tard et qu'elle a reçu via Mayence la tradition qu'elle avait été créée par Boniface. Il est en effet frappant qu'après la mort de Boniface naquit une discussion sur l'endroit où l'on enterrerait le saint : à Traiectum (Tournehem) ou à Moguntiacum (Mainvillers). Pour finir, l'évêque Lullus aurait obtenu que le corps de Boniface fût apporté dans cette dernière localité. Ce qui en fait n'était toujours pas arrivé 66 ans après. Car dans les Acta S. Frederici (voir texte 179), nous lisons qu'en 820, l'évêque Frédéric fut installé dans l'abbatiale d'Eperlecques « où le Martyr Boniface et ses compagnons sont enterrés… et il resta là longtemps ». Tant qu'un évêque prie à Eperlecques près du tombeau de Boniface, ses restes ne peuvent pas encore avoir été transférés à Mayence/Fulda (cf. texte 139 note).

Boniface et Pépin

Texte 135
Onction de Pépin (III) par Boniface : 751

Cette année-là, le souverain Pépin… fut sur ordre du pape Zacharie et selon le choix des Francs proclamé roi. Il fut oint et sacré dans la ville de Soissons par la main de Boniface le Martyr.
Source : Chroniques de Saint-Denis, HdF, III, p. 314.

Le roi Pépin (III) a reçu l'onction des mains de Boniface en 751.

Le pape ordonne au peuple des Francs que Pépin, qui exerçait le pouvoir royal, porte également le titre de cette dignité. Donc Childéric (III), le dernier des Mérovingiens à avoir été à la tête des Francs, fut déposé et envoyé au monastère. Pépin par contre reçut l'onction royale dans la ville de Soissons des mains de l'archevêque Boniface et fut élevé à la dignité royale.
Source : Annales Fuldenses, HdF, VII, p. 160.

Texte 136
Pépin III est oint roi par Boniface : 751

Hildricus (Childéric) roi des Francs, est tondu et fait moine. Le souverain Pépin, qui avait été élu par les Francs sur ordre du pape, fut oint par Boniface, archevêque de Moguntiacum, le futur martyr.
Source : Sigeberti Gembl. Chronicon, MGS, VI, p. 332.

Note : Cette onction par Boniface mentionnée dans ces trois sources est pour beaucoup un mystère. Aussi est-elle niée par certains qui veulent que l'onction soit administrée par des évêques francs. Mais quoi encore ? L'influence de Boniface dans le royaume franc (la Francia + la Germania de l'époque) est suffisamment établie. La déprécier pour un temps où il ne pouvait encore qu'à peine être question de l'Allemagne, ne peut provenir que de la crainte de porter atteinte à l'allemandité de l'apôtre, dont il est très possible qu'il n'ait jamais franchi le Rhin allemand. C'est cette même crainte qui pousse les Allemands à nier des siècles plus tard les immixtions françaises des Ottons. Cf. R. Rau, Briefe/Leben des Bonifatius (1968), p. 8 (Zeittafel).

Texte 137
Charte de Pépin pour l'église de Tounehem : 23 mai 753

Pépin (III), roi des Francs, confirme, à la demande de l'archevêque Boniface, les droits et possessions de l'église de Saint-Martin, qui a été fondée dans la localité de Traiectum (Tournehem) sur le fleuve Renus (Escaut), comme ils ont été précédemment donnés par Pépin II et Charles Martel à cette même église dont l'archevêque Boniface est maintenant « custos » (administrateur). Ces droits comprennent les dîmes des terres et des exploitations, du tonlieu, du commerce et de tout ce qui appartient au domaine. Ils servent aux bougies et aux appointements des moines ou chanoines, qui convertissent le peuple au christianisme ou poursuivent la formation des convertis et les incitent à persévérer dans la foi. Il confirme ce que ses prédécesseurs Pépin et Charles Martel ont donné à cette église. L'acte est promulgué à Verberie (près de Compiègne).
Source : Cartularium de Radboud, n^{os} 3 et 5.

Une fois de plus encore, la discussion interminable entre les historiens néerlandais sur le point de savoir si Boniface en termes de droit canon a été ou non le successeur de Willibrord (voir texte 72) était totalement dénuée de sens, vu que Boniface, en tant que légat de Germania pouvait bel et bien intervenir dans les affaires du diocèse de Traiectum. Dans cet acte, il est nommé « custos », administrateur ou gestionnaire, ou si l'on veut gérant d'affaire. De Grégoire, le premier Ordinarius nettement nommé après Willibrord, il est dit qu'il ne se laissa pas sacrer évêque, du moins pas tant que Boniface vivait (voir texte 63. Dans cet acte-ci, Boniface agit en évêque suppléant, vu que le siège était en fait vacant. De surcroît, le diocèse n'était pas encore inséré dans la hiérarchie ecclésisatique normale. En tant qu'archevêque, Willibrord était complètement indépendant et directement soumis au pape, institution que l'Eglise connaît depuis longtemps, à savoir s'agissant des nominations ultérieures « in partibus infidelium » (dans des territoires d'incroyants). Ce que nous avons vu de nos propres yeux se produire les dernières cent années en Afrique et dans d'autres territoires de mission : un évêque pionnier opérant avec quelques missionnaires jusqu'à déboucher sur l'organisation d'une « Eglise régionale ». C'est très exactement ce qui s'est produit lors de la christianisation de l'Europe occidentale. Il est erroné, au cours de cette première période, de penser en termes de hiérarchie aussi stricte que celle qui ne pouvait naître qu'à un stade plus avancé.

La mention « moines et chanoines » est dans ce contexte du plus grand intérêt pour l'histoire ultérieure du diocèse et, indirectement, également pour l'abbaye de Willibrord. Les chanoines sont des prêtres qui desservent une église épiscopale. Des moines d'Eperlecques pouvaient, dans la mesure où

ils exerçaient cette fonction, sans problème être nommés ainsi. Il y a toutefois plus qu'assez d'indications qu'assez rapidement des prêtres séculiers également, selon toute vraisemblance des natifs de la région, ont pris part au travail de la mission : et c'est précisément là-dessus que porte l'ajout « ou chanoines ». Du fait de la baisse du nombre de réguliers, l'abbaye a dû rapidement perdre de son importance pour ne plus servir sur le plan spirituel que d'asile dans des temps difficiles (comme pendant l'épisode Widukind : voir texte 169) et de gîte occasionnel pour des prêtres pour la plupart séculiers. Aussi est-il vraisemblable qu'après Gregorius (et Albricus ?), le siège épiscopal n'ait plus été occupé que par des séculiers, tandis que l'abbaye ne trouvait plus de raisons d'exister que dans la gestion des possessions abbatiales.

Fin chez les Fresones

Texte 138
Lieu de martyre de Boniface : 754-vers 772

Il était en Northumbrie un homme vénérable de la race des Anglais appelé Willihad. Après avoir reçu l'ordination, il apprit que les peuples des Fresones (Flandre) et des Saxones, qui étaient jusqu'alors non-croyants et païens, avaient abandonné leurs faux dieux et commençaient à accueillir la foi chrétienne… Il fut autorisé à se rendre chez eux… il assuma cette mission avec la plus grande joie et franchit le plus vite possible la mer qui borde ces contrées et arriva en Fresia (Flandre) près de la localité appelée Dockynchirica (Dunkerque), c'est-à-dire dans le pagus Hostraga (Ostrachia, Ostrevant près d'Arras), où l'évêque Boniface avait auparavant reçu la couronne du martyre.
Source : Vita S. Willehaldi, AS, novembre III, p. 842.

Note : C'est le texte le plus ancien à mentionner le lieu de l'assassinat de Boniface. L'auteur de cette Vie indique par Dunkerque l'endroit où Willehad passa à l'époque. Ce dernier allait, comme la suite du texte le montre, en direction d'Arras. C'est ainsi qu'il passa par la contrée ou Boniface fut assassiné. Il convient de bien remarquer que ce texte figure donc dans la Vita consacrée à Willehad lequel mourut en 789 et dont la Vie a donc aussi dû être rédigée bien des années après, si bien qu'on ne peut objecter que Dunkerque n'existait pas encore à l'époque de Boniface. En outre, on ne lit pas que Boniface aurait été tué à (à l'emplacement de) Dunkerque, ville qui n'apparaîtrait que plus tard, mais dans le pagus (contrée) où se situe également Dockynchirica. Des informations complémentaires (voir texte 139) montrent que le théâtre de ce massacre doit être cherché à quelque 35 à 40 km au sud-est de Dockynchirica. La réduction graduelle de ce nom interminable en Dokkum, n'a donc eu aucun sens pour la localisation souhaitée du meurtre de Boniface. Cette amputation n'a du reste commencé que très tard : on ne la rencontrera pas chez les premiers auteurs, même chez les néerlandais.

Texte 139
Mort et enterrement de Boniface et de ses compagnons : 754

Alors que la foi commençait à briller en Fresia (Flandre), approcha la fin de cette sainte vie. Il avait dressé ses tentes sur la rive d'une rivière appelée Bordne, c'est-à-dire à proximité de ce qu'on y appelle Ostar (Ostrachia) et Westar (Westrachia)… Là, une foule de païens les attaquèrent et les saints furent tués avec des épées et d'autres armes. Les corps du saint évêque et des autres martyrs furent quelques jours plus tard, avec un vent favorable, transportés par la baie marine appelée Elmere (Almere ou Flevum) à la ville de Trecht (Tournehem) et y furent enterrés… jusqu'à ce qu'ils fussent, le trentième jour après leur décès transférés en bateau par l'évêque de Mayence à Mayence. (Tout cela, à savoir la réclamation des corps par l'évêque de Mayence, fut accompagné par les habituels miracles ; en l'occurrence, dans la mesure où le transfert a réellement eu lieu, le Mayence en question ne pouvait à cette époque que s'appeler Moguntiacum/Mainvillers).
Source : Willibald, Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p. 463.

Note : La Bordne, écrite ailleurs Burdina, est la Bourre qui coule dans les parages d'Hazebrouck. Afin de garder quand même le texte en Frise néerlandaise, on y a inventé le nom de Boorn pour un ruisseau qui n'existait pas en 754 et ne coule toujours pas près de Dokkum. La région véritable d'Ostrachia et

de Westrachia nous la connaissons déjà. Le fait que le texte semblât si merveilleusement s'appliquer à la Frise néerlandaise, du moins après la falsification du toponyme en Dokkum et l'attribution du nom de Boorne à un ruisseau, ainsi qu'après l'assimilation de l'Ostrachia et de la Westrachia à l'Oostergo et au Westergo de Frise néerlandaise, c'est précisément ce qui est propre aux déplacements historiques, impulsés qu'ils sont par un certain nombre de doublures apparentes.

Tout indique que le texte se terminait originellement par : « et enterrés là (Tournehem) ». On n'enterre pas des corps pour les transférer trente jours plus tard via Moguntiacum (Mainvillers) à Fulda, ce qui aurait encore été un détour considérablement plus long que via la future ville épiscopale de Mayence. En outre dans l'interpolation (il existe encore de ce texte des versions ultérieures avec davantage encore d'interpolations), on parle aussi de l'invraisemblable transfert des corps restants (50). Sans l'ajout de jusqu'à ce que…, le texte montrerait même que, selon l'opinion du probable moine de Fulda, alors qu'il couchait par écrit la version originale de sa Vita de Boniface, les corps de Boniface et de ses compagnons reposaient encore toujours à Traiectum (Tournehem). Et cette transcription peut fort bien avoir eu lieu plus tard encore que l'an 820 où l'évêque Frédéric fut installé (voir les textes 134 et 179). Car le moine de Fulda suppose une Fulda ; et une Fulda suppose un évêché de Mayence sur le Rhin… Tout bien considéré, il est très vraisemblable que les ossements de Boniface, dans la mesure où ils sont authentiques, ne furent transférés à Mayence et de là à Fulda que quand le fléau des Normands se fut apaisé.

Afin toutefois de sauver du moins en substance les textes sur un lien entre Fulda et Boniface lui-même (à savoir son souhait d'être enterré dans l'église d'une abbaye fondée par lui) et ne pas renvoyer ce lien complètement au royaume des fables, il apparaît qu'il existe quand même quelques corrélations. Elles consistent en ce que non seulement le diocèse de Mayence, apparu au IX^{e} siècle, mais aussi l'abbaye de Fulda, fondée depuis Mayence, eurent un précédent ailleurs. Autrement dit, que Boniface depuis son « Mayence » (Mainvillers) décida en effet de fonder dans les parages une abbaye dont il chargea dès 744 (?) son disciple Sturmius : voir texte 134. Ce texte mentionne en effet que le saint évêque de Moguntia(cum) fonde le monastère Fuldense dans la forêt de Bocconia.
Ce Bocconia ne peut guère dériver d'autre chose que du Bonconica qui figure sur la Table de Peutinger comme première halte sur la route de Moguntiacum (Mainvillers) à Agentorato (Strasbourg). On peut retrouver ce Bonconica aux distances précises données par la Table de Peutinger depuis la halte précédente et jusqu'à la halte suivante, à savoir à 9 milles gaulois (20 km) de Mainvillers et à 11 milles (24 km) de Borgetomagi = Burbach (et non Worms !) et son nom romain s'avère traduit en Bénestroff (allemand : Bensdorf), voie carte page 20.

La distance de 20 km pour une abbaye proche était acceptable au VIII^{e} siècle. Mais une distance de 120 km (Mayence-Fulda) ne fut seulement possible et acceptable qu'après la massive migration vers l'est du IX^{e} siècle. Et même pour qui pense pouvoir lire une vieille carte routière romaine comme si c'était un atlas Michelin et croit y découvrir « Mainz am Rhein » (Mayence-sur-Rhin), Bonconica reste à 20 km de ce que l'on prend pour Mayence, donc 100 km trop près, et elle devrait en outre, dans la direction de Strasbourg, se situer à 20 km au sud et non, comme Fulda, à 120 km au nord-est. Si on la situe correctement, l'activité constructrice de Sturmius n'est donc certainement pas invraisemblable. Et il est tout aussi vraisemblable que l'abbaye à construire ou construite, lors de l'important glissement de population, ne tarda pas à péricliter ou ne décolla peut-être même jamais. Des traces de l'entreprise avortée restèrent toutefois conservées dans les pièces, d'où, plus de trois siècles plus tard, Sigebert de Gembloux les exhuma, sans toutefois en soupçonner la portée (texte 134). Le qualificatif de « Fuldense » qu'il attribue au monastère renvoie en effet à l'abbaye ultérieure de Fulda. Ou peut-être pas non plus, Fuldense étant alors tout aussi original pour l'abbaye avortée et plus tard repris par l'abbaye réussie. Bonconica/Bénestroff se situe en effet dans une région qui a maintenant comme centre la localité plus importante de Saint-Avold (saint ou pas : on sait qu'en France on avait depuis longtemps la tendance à déclarer saint tout toponyme incompris). En tout cas, on ne peut exclure que, en dépit de l'étymologie en vigueur, « Fulda » aussi, comme la plus grande partie de la nomenclature allemande, provienne de la rive gauche du Rhin.

Texte 140
Naissance de la fable de Dokkum : XIII^{e} siècle

Un prêtre du diocèse d'Utrecht, qui écrivit au XIII[e] siècle une Vie de Boniface, dit : « il a enfin consacré la petite ville de Dockinga par son sang ».
Source : Secunda Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p. 473.

(On lit dans une Vie plus tardive :)
Mais l'antique diable, qui s'oppose à tout bien… poussa certaines gens… à se tourner contre les serviteurs de Dieu. Bien qu'ils l'eussent appris, ils allèrent sans tergiverser avec leur pasteur à la localité de Dockinga, où ils furent tués par les meurtriers… dans ces localités, à savoir Utrecht, Fulda et Dockinga, se montrent les mérites des saints martyrs.
Source : Tertia Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p. 475.

Note : Comme les textes les plus anciens parlent de Dockynchirica, à lui seul le raccourcissement en Dockinga est une falsification évidemment orientée qui n'appelle pas de commentaire.

Texte 141
Mouffes/blagues[50] monacales : XVII[e] siècle

Les bollandistes racontent qu'un Jésuite qui à Dockinga (Dokkum), tentait en tant que prêtre clandestin, de maintenir en état le culte catholique, possédait des reliques de Boniface constituées d'un crâne, d'une chasuble et d'une chape de grande antiquité. Ils y mentionnent aussi un bois qui (en pieuse étymologie populaire de Murmerwoude) s'appelait Moordwoude (= forêt du meurtre) du fait du meurtre du saint. Il y habitait un boulanger à qui le saint et sa famille avaient demandé de leur vendre du pain (notez bien qu'on fait de Boniface un pasteur protestant marié !). Mais le boulanger refusa, disant qu'il préférait encore voir son pain tout chaud se transformer en pierres plutôt que de le vendre aux ennemis de ses dieux et de ses rites. Et voyez donc ! Il arriva ce qu'il souhaitait. Aussi conserve-t-on encore dans diverses maisons catholiques des pierres qui ont la forme allongée de pains.
Source : Laus S. Bonifacii, AS, juin I, p. 485.

Note : Avec cet amusant récit, nous pouvons décemment prendre congé de la tradition de Boniface à Dokkum. Ne nous gênons pas pour ricaner un peu devant la crédulité de nos frères frisons (Delahaye est Limbourgeois) qui virent dans une mouffe monacale bien cuite un miracle de Boniface.

Texte 142
Reliques de Boniface ? 1124

Le prévôt et les chanoines de l'église Sainte-Marie de Bruges, fondée en 1091 (?) dit la lettre, demandent et obtiennent de Godebald, évêque d'Utrecht, des reliques de saint Boniface et de ses compagnons.
Source : Reliquiae S. Bonifacii, AS, juin I, p. 487.

Note : Il semble bien qu'à Utrecht on avait renoncé à la lutte pour l'église Sainte-Marie de Bruges : voir texte 235. Ou ont-ils voulu se venger de Bruges/Noyon en grugeant les demandeurs avec des reliques fausses ? Car où auraient-ils bien pu en chercher de vraies, si, même de Willibrord, ils n'avaient reçu qu'en 1301 les premières « reliques » du douteux fournisseur qu'était Echternach. Mais vraies ou fausses, à elle seule la demande de Bruges devait inciter les habitants ultérieurs d'Utrecht à une prétention qu'ils ne ressentaient pas encore à l'époque : voir texte 264.

[50] Ndtr. : Le mot *moppen* désigne les grandes briques plus longues, plus larges et moins épaisses que les briques actuelles qu'on trouve par exemple encore à l'époque bourguignonne (*mouffes bourguignonnes*). Mais il peut aussi se traduire par *blagues* ou *plaisanteries*. Le jeu de mots est intraduisible en français.

E : LES SUCCESSEURS DE WILLIBRORD

Textes 143-241

Les textes sélectionnés, concernant la période qui va de la mort de Willibrord et de Boniface à la fin du diocèse de Traiectum (Tournehem) au début du X^{e} siècle, sont ici rangés dans une seule série. Il ne faut pas attribuer au terme successeurs une signification stricte car je traiterai aussi d'autres missionnaires qui œuvraient hors de ce diocèse ou du moins indépendamment de lui. Les textes, dans la mesure où la clarté le permet, sont donnés dans l'ordre chronologique, ce qui montrera aussi à quel point la coupure entre le diocèse de Tournehem et le diocèse ultérieur d'Utrecht est radicale. En guise de table d'orientation pour la période à traiter, je donne d'abord une liste des 14 évêques successifs de Traiectum (Tournehem) :

Willibrordus …… 695-739
Bonifatius …… 739-754
Gregorius ……. 754-776
Albricus …… 776-783
Thiatardus …… 783- ?
Hermacarius ……. ? - ?
Rixfridus …….. ? -820
Fredericus ……. 820-838
Alfricus ……. 838- ?
Hegihardus …… (846)
Ludgerus …… (850)
Hungerus ……... 851-870
Odilbaldus ……. 870-899
Radbodus ……... 899-917

Grégoire (707-776)

Texte 143
Grégoire à Tournehem et Audruicq : vers 740

[Boniface avait partout des élèves et des disciples] : également le bienheureux Grégoire de Traiectum (Tournehem) qui dans l'antique et célèbre ville de Dorstad (Audruicq) illuminait cette partie de la Fresonia (Flandre), vu qu'elle était considérée comme chrétienne jusqu'à la rive ouest de la rivière appelée Lagbeke, où, à l'époque du roi Pépin, se situait la frontière entre les Fresones chrétiens et les païens.
Source : Ludger, Vita S. Bonifacii, AS, juin I, p. 478.

Note : Nous n'avons plus besoin de commenter Traiectum et Dorestadum. Voir dans la Lagbeke la Lauwers, ce qui est la localisation en vigueur, est triplement erroné, parce que le texte parle d'une rivière et non d'une baie marine, parce c'est philologiquement impossible et troisièmement parce que c'est stratigraphiquement impossible, vu que la Lauwers n'existait pas davantage que la côte dont elle serait plus tard une indentation. La Lagbeke est la Laquette ou la Lacque, qui naît dans les prairies d'Aire-sur-la-Lys et se jette dans la Lys à 4 km à l'est près de Saint-Venant. Comme délimitation d'un diocèse, cette localité se situe raisonnablement sur une seule ligne avec Felisa (Feuchy), à 5 km à l'est d'Arras, où un autre texte place la frontière entre le diocèse et les païens (voir texte 118).

Texte 144
Grégoire successeur de Boniface : 754

Sous eux, le bienheureux Grégoire est devenu un pilier de l'Eglise. A l'époque de Pépin (III) roi des Francs, il succéda à son maître (Boniface) et fut envoyé prêcher au peuple des Fresones (Flandre).
Source : Ludger, Vita S. Gregorii, AS, août V, p. 254.

Texte 145
Consacré par les princes de l'Eglise : vers 754

Le bienheureux reçut également la permission du pape Stéphane et de l'illustre et pieux roi Pépin d'aller annoncer la parole de Dieu en Fresonia (Flandre). L'archevêque Willibrord y avait d'abord, avec ses disciples, jeté les bases de la foi chrétienne afin de convertir le peuple. Par la suite, quand il

fut devenu vieux dans l'œuvre de Dieu et eut établi le siège du diocèse dans la localité de Traiectum (Tournehem), également appelée d'un autre nom Wiltaburg, et quand il fut passé de cette vie chez le Seigneur, Boniface lui succéda, le même archevêque et martyr que j'ai vu de mes propres yeux, avec des cheveux gris et décrépit de vieillesse, plein de vertus et de mérites. Entre-temps, mon maître, le bienheureux Grégoire, avait été éduqué par lui (Boniface) depuis son jeune âge ; il lui succéda comme un fidèle héritier, vu qu'il était destiné par Dieu et consacré par les princes de l'Eglise comme pasteur et prédicateur du peuple des Fresones (Flandre). Avec le même amour et la même persévérance dans la foi que ses prédécesseurs et avec sa grande érudition melliflue, il a éclairé le peuple, avec son évêque auxiliaire et acolyte Alubertus, qui était venu d'Angleterre et du peuple anglo-saxon.
Source : Ludger, Vita S. Gregorii, AS, juin I, p. 479.

Note : S'agissant de la question toujours controversée de savoir si Grégoire fut ou non consacré évêque, Ludger suggère sans équivoque une réponse positive. Alubertus doit être une dysgraphie d'Albricus, qui est appelé évêque auxiliaire et succéda en 776 à Grégoire comme évêque gestionnaire : voir les textes 63 et 158.

Texte 146
Au professeur et à son école : vers 740

Dans un codex de la Nationalbibliothek autrichienne contenant une copie de l'ouvrage de Tite-Live « Ab Urbe Condita » (page 190) on trouve une dédicace, que Blok et d'autres lisent - c'est incompréhensible ! - comme : « Iste codex est Theutberti episcopi de Dorestat[51] » (voir page suivante). (Blok, o.c., p. 119 ; Weiler, Willibrords missie, p. 130).

On y trouve en réalité :

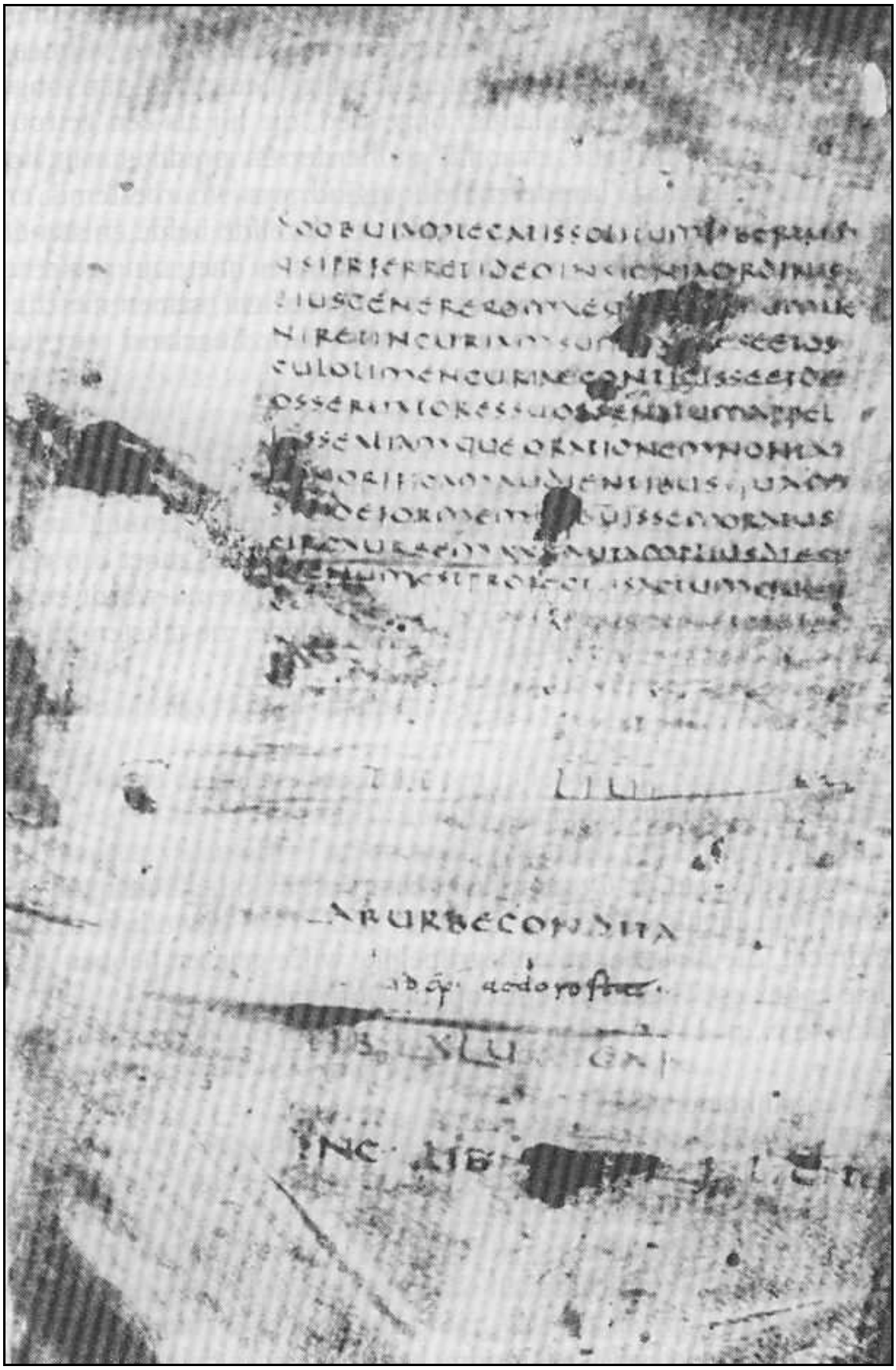
TITI LIVII
AB URBE CONDITA
ad gregorium ac dorostat
LIB. XLII EXP (onitur)
INC(ipit) LIB. (illisible)

Seule la troisième ligne a été ajoutée en guise de dédicace, le reste est d'une écriture plus ancienne. Impossible d'en faire autre chose que « A Grégoire et Dorestad » (Grégoire en paraphe) si bien que nous restons avec sur les bras une énigme et la question : où se cache donc « évêque Theutbert ». Le codex a vraisemblablement été rapporté par Boniface d'un de ses voyages à Rome et donné à son disciple et à son école de Dorestadum.

Texte 147
Les élèves de Grégoire : entre 740 et 775

Ses élèves ne venaient pas d'un seul peuple mais de tous les peuples environnants… Certains étaient de la noble race des Francs, d'autres du peuple pieux des Angles, certains venaient de la nouvelle plantation de Dieu, commencée de nos jours parmi les Fresones (Flandre) et les Saxones (sud de Boulogne), certains des Baguarii (Bavay) et des Suevi (environs de Courtrai) ou de quelques peuples que ce soit qui avaient trouvé Dieu, parmi lesquels je suis l'élève le moindre et le plus faible.
Source : Ludger, Vita S. Gregorii, AS, août V, p. 261.

[51] Ndtr. : Ce n'est pas le seul cas où l'inénarrable et pontifiant Blok se prend les pieds dans une inscription ancienne. Voyez par exemple ***Déplacements historiques***, pages 21 et 22. On mesure une fois de plus l'énorme avantage que donnent à Delahaye ses exceptionnelles expérience et virtuosité d'archiviste.



Codex Livius, Bibliothèque nationale (« Nationalbibliothek ») d'Autriche, Vienne, Cod. Vin, Lat. 15, fol. 193. (Voir texte 146)

Note : Baguarii (certains manuscrits en font Burgundi), pourrait, compte tenu de la distance, être une dysgraphie, qu'on rencontre plus souvent, de Bructuarii (Broxeele, à 18 km à l'est d'Audruicq), alors que les Baguarii avaient leur « capitale » traditionnelle à Bavay (à 140 km d'Audruicq). Ils étaient toutefois, témoin la nomination d'un évêque baguarien (texte 122) et un Pagus Baguarensis (texte 128), également bien représentés à Béthune (à environ 55 km au sud-est d'Audruicq) et dans les parages. Il est déjà assez grave que Blok (o.c., p. 119) en fasse des Bavarois. Mais plus grave encore est son énormité qui consiste à faire des Suevi des parages de Courtrai des Souabes du sud de l'Allemagne. Même les Angli, compris comme Anglais, requièrent un grand point d'interrogation, vu que les Angli d'Englos près de Lille s'imposent davantage et que les Anglais à cette époque pouvaient difficilement être qualifiés de peuple voisin. En tout cas, l'origine des élèves prouve une fois de plus que Dorestadum se trouvait à Audruicq et n'a pu se situer à Wijk bij Duurstede.

Egalement en tant qu'administrateur de son diocèse, Grégoire a mis l'accent sur l'enseignement, tout à fait dans la ligne des traditions bénédictines et vraisemblablement inspiré par l'intuition que pour l'édification de l'église locale une infrastructure de prêtres et de laïcs instruits était tout aussi nécessaire que le travail « sur le front », ligne de conduite que nous voyons également suivre dans des missions modernes.

Texte 148
Charlemagne au sujet de Tournehem : 1er mars 769

Le roi des Francs Charles confirme, à la demande de l'évêque Grégoire et après consultation des chartes de Pépin, Charles Martel et de son prédécesseur Pépin, les donations de son père Pépin et de Charles Martel à l'église Saint Martin, qui a été fondée dans la localité de Traiectum (Tournehem) sur le fleuve Renus (Escaut). Il confirme le droit aux dîmes de tous les biens susnommés en vue de l'objectif proposé, à savoir pour servir de bénéfice pour les moines et chanoines qui y convertissent les païens au christianisme. Le roi ratifie la charte de son signe.
Source : Cartularium de Radboud, n° 6.

Note : Dans cet acte de confirmation Grégoire s'appelle sans plus évêque. Mais Echternach ne le connaît que comme « Gregor d'Utrecht, Abbé » (Grungherrschaft I, 1, p. 488) et fait en même temps succéder à Willibrord comme abbé un certain Adalbertus (739-776) avec un abbatiat record de 37 ans (Quellen, p. 4), créant ainsi une grotesque situation de siège épiscopal sans évêque et d'abbé sans abbaye ! Il est probable que Grégoire, à compter de 739, outre la schola (école) et l'administration du diocèse (sous Boniface), avait également l'abbaye sous sa garde : le premier acte fiable où apparaisse l'Adalbert susdit est de 757 !

Lebuinus (vers 780)

Texte 149
Lebuinus (Liévin) chez Grégoire : vers 755-775

Le Rédempteur l'incita à quitter son pays, celui des Vieux Saxons, pour prêcher au peuple dans les territoires des Francs et des Saxons près de la rivière Isla… il s'embarqua et ainsi le bienheureux Lebuinus se rendit chez le prêtre Grégoire, qui résidait alors dans la ville forte de Traiectum (Tournehem) qui s'appelait de son ancien nom Wiltenburch, où ce prêtre occupait la fonction d'évêque. Il était né d'une noble famille de Francs et avait été éduqué par le saint Winfried (Boniface)… Après que celui-ci eut été tué avec 50 compagnons, en Fresia où il prêchait, Grégoire conforta jusqu'à la fin de sa vie le christianisme que Willibrord et d'autres serviteurs de Dieu avaient implanté en Fresia (Flandre) et dans les parages.
Source : Vita Lebuini antiqua, MGS, p. 791.

Note : Je ne cite qu'à partir des Vies les plus anciennes de Lebuinus, vu qu'il est dénué de sens d'exposer tout au long et de réfuter les légendes qui prolifèrent dans les remaniements ultérieurs de sa vie. Le fait que Lebuinus ait eu comme patrie la « Vieille Saxe », ne peut que signifier qu'il descendait des Saxons qui habitaient également depuis des siècles en Angleterre et ont marqué comme leur le

territoire autour de Londres avec des noms comme Essex, Sussex, Wessex et Middlesex. Cela ne signifie nullement que les Saxons d'Angleterre soient plus anciens que les Saxons continentaux et encore moins qu'ils soient tous originaires du Schleswig-Holstein ! Chez Lebuinus tout tourne autour de la localisation exacte de la Saxonia et de la rivière Isla. Les Saxones étaient établis à partir de Boulogne loin à l'intérieur du pays. L'Isla est la rivière qui s'appelle Lys en France et Leie en Flandre belge. Les Romains l'appelaient Lupia ou Lipia, ce qui conduisit plus tard à la doublure allemande de Lippe. Dans les textes les plus anciens, on ne rencontre pas Deventer, ni Daventria (Desvres dans le nord de la France) dont le Deventer néerlandais est une doublure, si bien que la légende de Lebuinus semble n'être arrivée à Deventer que via l'Ijssel[52].

Pendant ces événements, un prêtre saint et instruit du peuple des Anglais, appelé Liafwinus (Lebuinus – Liévin), alla trouver l'abbé Grégoire et lui dit qu'il avait été par trois fois incité par Dieu à annoncer la foi au peuple dans les contrées des Francs et des Saxones près de la rivière Isla (la Lys).
Source : Vita S. Ludgeri, MGS, II, p. 408.

Texte 151
Lebuinus en Saxonia, dans le Sudergo : 755-775

Lebuinus demanda à Grégoire de lui indiquer un lieu où prêcher… celui-ci lui donna comme compagnon Marchelmus, un disciple de Willibrord… il alla maintes fois en Saxonia pour y gagner les gens au Christ… parmi eux il y avait un homme riche dans le Sudergo.
Source : Vita S. Lebuini antiqua, MGS, XXX, p. 793.

Note : Ce texte donne l'impression que Lebuinus, au début, a également (ou même surtout) œuvré au sud de la région de l'Isla proprement dite.

Texte 152
Lebuinus des deux côtés de l'Isla (Lys) : 755-775

Entre-temps, un prêtre saint et instruit, appelé Liafwinus (Lebuinus), vint d'Angleterre chez l'abbé Grégoire, disant qu'il avait été averti par Dieu d'aller annoncer la foi au peuple dans le territoire des Francs et des Saxons près de la rivière Isla (Lys). Il demanda qu'on l'amenât en ce lieu. Parce qu'il appartenait à l'évêché de Grégoire, celui-ci le fit partir là-bas… Les gens construisirent pour lui une église sur la rive orientale (septentrionale : voir texte 154) de la rivière susdite et près de la localité appelée Huilpa (Oppy).
Source : Vita S. Ludgeri, AS, mars III, p. 643.

Note : Huilpa, connu dans des sources régionales comme Wilpa, Wulpa, Vulpa et autres formes, n'est nullement la localité de Wilp près de Deventer, mais Oppy à 10 km au nord-est d'Arras qui se situe sur la frontière sud du territoire de la Lys. Pour l'emplacement de la première nommée des deux églises, voir texte 154.

Texte 153
Lebuinus à Marklo (= Merck-Saint-Liévin) : 755-775

[52] Ndtr. : Il s'agit donc ici de la Lys. L'Ijssel néerlandais est probablement lui aussi une doublure des toponymes flamands. La légèreté avec laquelle on procède aux localisations apparaît pleinement quand on sait que l'élément *Yzel* qui signifie *bas* (*izel* en breton) se rencontre souvent. Le *Blootland*, le pays flamand wateringué, est piqueté, à sa limite avec l'*Houtland* (terre au bois) non inondable, par toute une série de toponymes qui présentent cet élément : 1. l'*Yzel*, faubourg de Saint-Omer, 2. l'*Isselfort*, gué de l'*Issel*, à Millam, 3, l'*Ysselberg* (mont de l'*Yssel* qui domine de ses 14 mètres l'*Yssel*, la plaine basse aux polders) devenu *Rysselberg* par hypercorrection sous l'influence de *Ryssel* (Lille) ou par apocope de l'élément *ter* (= à ou au), 4. le *broek van Leinsele*, marais au pied des terres hautes de mon village de Bierne (Terrier de 1567 – voir mon site), 5. le village belge de *Leisele*.

Les Saxones… se réunissaient une fois par an dans une assemblée générale en un lieu qui s'appelle Marklo près de la rivière Wisura (Lebuinus fit inopinément intrusion dans cette réunion, au grand déplaisir des Saxons mais sans conséquences fâcheuses pour lui).
Source : Vita Lebuini antiqua, MGS, XXX, p. 793.

Note : Marklo n'est pas Markelo en Overijssel et encore moins le Markelo allemand sur la Weser. Ce vieux différend, Blok (o.c., p. 59) semble quand même vouloir le trancher en faveur du candidat allemand. Mais ainsi il ne fait que passer de la pluie de l'Ijssel à l'ondée allemande : il se trouve en effet encore une paire de centaines de kilomètres plus loin de la Lys. La localité exacte est Merck-Saint-Liévin à 16 km au sud-ouest de Saint-Omer, où le nom du saint figure encore de nos jours dans le toponyme.

Marklo est présenté dans ce texte comme une localité sur la rivière du reste inconnue appelée Wisura. Notre Merck-Saint-Liévin se situe par contre sur (le cours supérieur) de l'Albis/Aa. Nous avons déjà rencontré diverses variantes de l'Albis où le romain « alb » (blanc) se révèle avoir été remplacé par son équivalent germanique « wit » (Withea, Witheo, Huita, Huitta… et même Fethna : voir texte 55, alinéa 5 de la note ; texte 118… etc.). Dans le cas de « Wisura » surgit néanmoins la difficulté que sans raison valable le son –t- aurait disparu, son qui est déterminant dans les autres variantes mentionnées. La supposition qui se présente la première à l'esprit mais est stérile est tout simplement une confusion avec « Wisurgis » (l'actuel Wimereux) dont on a plus tard fait la Weser allemande. Une autre possibilité peut-être plus acceptable est que « Wisera » soit une dysgraphie de « Wiseria », un hydronyme, spécialement employé plusieurs fois pour la Lys[53]. Si l'on songe à ce sujet que sous Merck-Saint-Liévin et Thérouanne, l'Aa et la Lys ont des cours parallèles distants seulement de 5 kilomètres, on peut s'attendre à de petites erreurs. Par contre arriver à Marklo sur Wezer exige tellement plus de confusions de rivières (via Wisura-Wisurgis-Weser, ou bien via Wisura-Wiseria-Weser) que nous préférons renoncer au voyage.

Texte 154
Lebuinus de la Lys à la Leie : 755-775

Les chrétiens qui y habitaient lui construisirent d'abord une église dans la partie ouest (lire : sud) près de la localité de Wilpa (Oppy), après une église et une maison sur la rive est (lire : nord) de la rivière qui coule tout à côté, l'Isla (Lys-Leie).
Source : Vita Lebuini antiqua, MGS, XXX, p. 792.

Note : L'orientation sur l'ouest, toujours en vigueur à l'époque, n'a été remarquée ni dans ce texte ni dans le texte 152, si bien que ces textes semblaient aller comme un gant à l'Ijssel néerlandais. Le cours supérieur de la Lys coule en effet pratiquement vers l'est (donc avec une rive sud et une rive nord) alors que l'Ijssel coule vers le nord (avec une rive ouest et une rive est). Les deux textes présentent toutefois une différence marquante. Le texte 152 mentionne d'abord (sans souffler mot d'une maison) l'église construite plus en aval sur la rive nord de la rivière et seulement après l'église près de Huilpa sans indiquer d'orientation mais située en fait à 30 km au sud de la Lys. Le texte 154, conformément à la logique et à la chronologie, place en tête l'église près de Wilpa/Huilpa (à juste titre sans maison) et mentionne ensuite l'église construite après, au nord de la rivière Isla (Lys, Leie) qui coule tout à côté, donc sur la rive même de ce cours d'eau. Avec maison naturellement ! Car Lebuinus aura bien besoin d'un toit s'il veut christianiser la région au nord de la Lys encore pratiquement toute païenne. Et ce dernier texte, indubitablement plus ancien, semble en effet signaler que Lebuinus depuis Oppy près d'Arras à déplacé son champ d'action, résidence comprise, vers la contrée de la Leie (Lys) en Flandre belge. Et nous butons ici sur une des affaires les plus remarquables dans les mythes historiques : au jeu des doublures, est apparu un complet triplement d'un seul et même saint, appelé Lebuinus aux Pays-Bas, Lieven en Flandre belge et Liévin en France.

[53] Ndtr. : Cela me paraît l'hypothèse la plus vraisemblable. *Wisura* repose manifestement sur la racine *water* (eau) *Wasser* en allemand ; c'est donc comme beaucoup d'hydronymes un terme générique plus ou moins passe-partout. L'*Aa* traverse en particulier la commune de *Wizernes* qui semble bien tirer son nom de la forme *Wisura*.

Texte 155
La remarquable doublure de Lebuinus et Lieven : 755-780

Lebuinus de Deventer a un sosie parfait et en tous points identique en la personne de Livinus, patron du diocèse de Gand, plus connu en Flandre sous le nom de Sint Lieven. Dès 1941, le bollandiste M. Coens lança la supposition (Anal. Bolland. 1941, p. 278) que Livinus de Gand était une doublure légendaire du Lebuinus de Deventer. Par la suite (ibid. 1952, p. 285) l'auteur a développé sa thèse et, en ce qui concerne les faits, l'a démontrée de façon décisive. La démonstration repose sur nombre de points. C'est ainsi que les deux saints sont fêtés le 12 novembre. Lebuinus, que beaucoup de sources appellent Liafwinus, est philologiquement parlant, le même mot que Livinus. Le musée de l'archevêché (Aartsbisschoppelijk Museum) d'Utrecht possède un Evangelarium, attribué à Lebuinus ; l'abbaye Saint-Bavon de Gand en a un homologue qu'on dit être de Livinus. Les preuves les plus concluantes, Coens les emprunte enfin à une comparaison précise des biographies des deux saints, où apparaissent tant de détails parfaitement identiques que la Vie de Livinus, du moins selon Coens, a dû être fabriquée à partir d'une Vie de Lebuinus. Sans le dire en propres termes, il laisse nettement apparaître que pour lui Lebuinus de Deventer est historique et Livinus de Gand tout à fait légendaire.

En cela, Coens s'est trompé : c'est très exactement l'inverse. Livinus de Gand doit être considéré comme la prolongation directe de la vérité historique que Lebuinus à prêché près de la Lys en France et près de la Leie (Lys[54]) en Flandre belge, alors que sa prétendue présence à Deventer est complètement légendaire. Coens était naturellement encore prisonnier du mythe des Saxons migrant du nord au sud sur lequel repose toute la légende de Deventer (et peut-être également le complexe d'infériorité face à l'époustouflante autorité des fabricants de mythes néerlandais ?). Son argumentation non plus n'est pas correcte : il dit par exemple que Gand n'a pas eu de tradition de Livinus avant le XI^{e} siècle. Il est toutefois connu qu'une Vie du saint fut écrite entre 940 et 978, à la demande de l'évêque Balderik d'Utrecht, par Hucbald, un moine de Gand (Vita S. Lebuini, MGS, II et XXX). Livinus se révèle donc bien avoir été connu à Gand au X^{e} siècle, même si ce n'est pas ou guère sous le nom de Lebuinus. L'évêque Balderik ne s'est pas adressé pour rien à Gand : c'est en effet de là qu'il s'attendait à recevoir les données les plus authentiques. Le saint était donc bien communément connu à Gand mais sous le nom de Livinus ou Sint Lieven et pas encore sous le nom de Lebuinus introduit par Hucbald ou du moins utilisé par lui.

Les historiens français placent Lebuinus sous le nom de Saint Liévin dans le nord de la France (Robert, Histoire de Saint Liévin). Ils admettent que le saint est arrivé d'Angleterre à Wissant. Après avoir résidé quelque temps à Pont-de-Briques à 5 km au sud-est de Boulogne, il alla à Renty, à 5 km au sud de Merck-Saint-Liévin, où il se fixa. Parce qu'il avait à endurer dans la région opposition et persécution, il partit enfin à Sint-Lieven-Essche à 22 km au sud-est de Gand. Selon les hagiographes français, le saint y est mort en martyr. Dans la liturgie de l'église, Lebuinus est toutefois toujours présenté comme confesseur (voir toutefois le dernier alinéa). Son corps fut immédiatement ou par la suite transféré à Sint-Lievens-Houthem, à 16 km au sud-est de Gand. L'église de Houthem est consacrée à Saint Michel ; on admet qu'elle a été fondée par Lebuinus ce dont on croit voir une indication supplémentaire dans le fait qu'elle n'a pas son patronage. L'église a été restaurée en 1773, elle comporte encore une partie qui date du VII^{e} ou du VIII^{e} siècle laquelle peut confirmer son existence à l'époque de Lebuinus. A courte distance de l'église paroissiale se dresse une chapelle consacrée à Lebuinus, célèbre comme lieu de pèlerinage.

En l'an 842, Theodorus, évêque de Cambrai, à Sint-Lievens-Houthem, éleva sur les autels les reliques de Lebuinus. Comme on sait, cette élévation équivalait à une canonisation officielle : les reliques étaient sorties du tombeau et exposées sur l'autel (d'où le terme élévation). Cette cérémonie signifiait l'approbation du culte public en tant que saint, laquelle avait souvent été précédée par une déclaration de sainteté par la voix du peuple. Depuis Sint-Lievens-Houthem les reliques furent transférées en 1007 à Gand et en l'an 1020 reprises par l'abbaye Saint-Bavon. Du fait de ces « translations » du XI^{e} siècle et à partir de sa conviction que Lebuinus avait été enterré à Deventer,

[54] Ndtr. : Le lecteur doit de demander pourquoi je n'emploie pas pour toujours pour cette rivière, aujourd'hui unique, son nom français de Lys. C'est que Delahaye pense qu'il s'agissait au départ de deux rivières différentes dont les cours se sont rejoints ou furent raccordés.

Coens situe la naissance de la tradition gantoise au XI^e^ siècle. Nous avons vu que Lebuinus était déjà connu avant à l'abbaye de Gand.

A côté des textes qui, avec des détails géographiques explicites, attribuent Lebuinus à la région de la Lys et de la Leie, il existe également, dans le nord de la France quantité de remarquables vestiges de sa dévotion. Outre dans les localités déjà mentionnées, Lebuinus a été vénéré dans les diocèses de Cambrai, d'Arras, de Boulogne, de Saint-Omer et d'Amiens. Sa fête est mentionnée sur le Calendrier de Saint-Omer ainsi que sur celui de Willibrord (naturellement par la seconde main). Dans la localité de Rumaucourt (dans le diocèse d'Arras), il existait une confrérie en l'honneur de Lebuinus, laquelle possédait une chapelle qui était célèbre dans toute la contrée comme lieu de pèlerinage. En l'an 1495, on fonda à Arras une confrérie en l'honneur du saint. Lebuinus est toujours invoqué dans ces contrées pour obtenir la grâce d'une sainte mort. On trouve des reliquaires de Lebuinus dans les églises d'Aire-sur-la-Lys, Socx et Beaufort. Dans la Litanie de Marchiennes, composée vers l'an mil, apparaît le confesseur Lebuinus. Dans le canton de Lens, la localité de Liévin tire manifestement son nom du saint. Ces évidents vestiges prouvent, à côté des textes, que le Lebuinus de Deventer est purement légendaire et découle du reste du mythe des Saxons qui seraient descendus depuis le Schleswig-Holstein en Overijssel.

Mentionnons comme curiosum que dans un « Missel et Vespéral » d'il y a quelques décennies, le « proprium » de diocèse indivis d'Haarlem offrait encore deux saints différents à la vénération des fidèles : Lebuinus le 16 novembre et Livinus le 12 novembre. Le dernier nommé, évêque et martyr, appartiendrait au plan de conversion de l'Angleterre échafaudé par Grégoire le Grand (pape, 590-604) et aurait fini également par gagner le continent pour y subir le martyre († 657) : le premier est alors le Lebuinus « néerlandais », confesseur († vers 780), qui n'est pas non plus néerlandais.

Texte 156
Lebuinus inhumé à Deventer ? vers 780

Dans une vie (très tardive !) de Ludger, on raconte que ce dernier voulait construire une église à Deventer sur la tombe de Lebuinus. Une église antérieure, existant à l'époque de Lebuinus, avait été détruite par les Saxons. Ludger ne réussit pourtant pas à trouver la tombe de son prédécesseur. Il avait toutefois bien une présomption de l'endroit où l'on devait chercher. Lebuinus lui apparut en songe et lui révéla qu'il devait construire un lieu de pèlerinage sur le flanc sud de l'église en construction : c'était là l'emplacement exact.
Source : Vita S. Ludgeri, MGS, II, p. 141.

Note : Si nous distillons la vérité pure que contient ce récit, nous obtenons le résultat suivant. Lorsque cette Vie de Ludger fut écrite et qu'entre-temps l'opinion se fut implantée que Lebuinus et Ludger avaient œuvré dans la région de l'Ijssel, l'auteur savait pertinemment que le corps de Lebuinus était introuvable à Deventer. Ce fait important mais difficile à avaler pour lui, il le dissimula derrière une affabulation et un miracle mais ne s'en trahit pas moins. En effet, le lecteur attentif aura bien remarqué que Lebuinus ne révéla pas l'emplacement de sa tombe, mais indiqua seulement où Ludger devait construire une chapelle. L'auteur n'osa pas avancer un pur mensonge : il ne fit qu'une suggestion par la bande, ce qui est la méthode habituelle des créateurs de légendes, lesquels s'arrangent à présenter les faits de telle façon que les autres doivent tirer la conclusion. Une méthode de « restriction mentale » (demi-vérité) que les « célestes » utilisent apparemment aussi.

Dans ce texte, et du reste aussi dans les conceptions en vigueur, Ludger est considéré comme le successeur de Lebuinus. Les textes des deux Vies n'en soufflent pourtant mot. Dans les plus anciens textes sur Ludger, le nom de Lebuinus n'apparaît pas : et inversement pas davantage. Les deux missionnaires ont œuvré à peu près dans la même région (l'Arrageois), bien que Ludger ait plutôt travaillé dans la partie ouest et Lebuinus dans les parages d'Arras et plus haut. La désignation de Ludger comme évêque d'une région au nord-ouest d'Arras pourrait encore être considérée jusqu'à un certain point comme une succession de Lebuinus, mais pas comme une succession sans solution de continuité. Car Lebuinus avait depuis longtemps quitté les lieux. Il est mort en 780 ou vers cette date et a, après son activité près d'Arras, probablement vécu et œuvré largement aussi longtemps en Flandre belge. Ludger n'est toutefois devenu évêque qu'en 805. Cela signifie une « succession » avec une vacance de siège de près de 40 ans. D'où vient aussi que la légende de Deventer ne colle même

pas chronologiquement. Reste encore à remarquer ceci : bien que Lebuinus soit allé voir Grégoire de Tournehem pour lui demander un lieu de mission, dans la suite du récit, on ne souffle plus mot d'une quelconque relation avec le diocèse de Traiectum. Aussi deux conclusions s'imposent-elles : Lebuinus et divers autres missionnaires ont œuvré tout à fait en indépendants et, ce qui est en fait encore plus important, ils n'étaient pas moines d'Eperlecques et pas davantage subordonnés au diocèse de Traiectum. Enfin, on ne sait rien d'une consécration épiscopale de Lebuinus si bien qu'en ce sens, il ne peut être question d'une succession assurée par Ludger.

Ludger (742-809)

Texte 157
Wirsingus, le grand-père de Ludger : 670-730

A l'époque de Radboud, roi des Fresones (Flandre), vivait un homme noble appelé Wirsingus, qui, bien qu'il ignorât la foi à la Trinité, était le soutien des pauvres et le défenseur des opprimés… il défendait la vérité contre le roi et ses princes. Il rendait publiques de grandes cruautés du roi, qui de ce fait donna l'ordre de le tuer en secret. Sur ce, Wirsingus, qui avait été averti, se réfugia auprès de Grimoldus, un prince des Francs. Celui-ci le reçut avec bienveillance. Il continua à résider dans le royaume des Francs et reçut le Baptême… Après la mort du roi Radboud… Charles Martel donna à Wirsingus un fief dans le territoire des Fresones et le renvoya dans sa patrie pour y renforcer la cause de la foi. Il reprit possession de ses biens héréditaires et habita une localité appelée Suabsna, près de Traiectum (Tournehem), où il devint un auxiliaire du saint Willibrord.
Source : Vita S. Ludgeri, AS, mars III, p. 641.

Note : Grimoald était un fils de Pépin II. Suabsna est Zouafques à proximité immédiate de Tournehem. La plus qu'évidente étymologie ainsi que le voisinage de Tournehem rendent cette localisation indubitable. Le texte suivant viendra encore la confirmer. On n'a jamais trouvé la localité aux Pays-Bas, car, même sans transgression, ce nom roman n'a jamais pu y figurer. En tant que toponymiste, Blok doit le savoir (o.c., p. 45). Pourquoi essaie-t-il donc de nous convaincre qu'il s'agit de Zwesen (=Oud Zuilen, Vieux Zuilen) ? D'autant que chacun a encore en mémoire la méprise antérieure de Zuilen.

Texte 158
Etudes de Ludger à Tournehem et Audruicq : 760-775

Lors de son baptême, il reçut le nom de Ludger… Il demanda à ses parents de le recommander à un homme de Dieu afin d'en recevoir l'enseignement. Ils le recommandèrent auprès du vénérable Grégoire, disciple et successeur de Boniface… Au monastère de Traiectum (Tournehem), il se consacra à l'étude de la vie spirituelle… ce Grégoire n'était pas consacré évêque mais resta prêtre… En ce lieu, Alcuin aussi était professeur, le même qui du temps de Charlemagne deviendrait magister à Tours et en Francia… Ludger passait de nombreuses nuits dans l'église du Sauveur (et de Martin) que Willibrord avait construite.
Source : Vita S. Ludgeri, AS, mars III, p. 643.

Note : En ce qui concerne la consécration épiscopale de Grégoire, Ludger, qui a vécu les événements alors qu'il était un gamin de 12 ans, mérite assurément plus de crédit que l'auteur de sa Vie (voir les textes 63 et 145). A partir de Suabsna (Zouafques), il ne fallait que dix minutes à Ludger pour atteindre à pied l'église de Tournehem pour ses heures de prière nocturnes.

Texte 159
Ludger missionnaire en Ostrevant près d'Arras : vers 776

Lorsqu'Albricus eut reçu à Cologne (Coulogne) la dignité d'évêque, il ordonna Ludger prêtre et l'institua prédicateur de l'Eglise dans le pagus Ostracha (Ostrevant près d'Arras) sur le lieu du martyre de Boniface.

Source : Vita S. Ludgeri, AS, mars III, p. 644.

Note : A nouveau une information qui diverge de Ludger, donnée par l'auteur de la Vita Ludgeri, à savoir qu'Albricus n'aurait été consacré évêque qu'après la mort de Grégoire, tandis que selon Ludger (texte 145) il aidait auparavant Grégoire en tant qu'évêque auxiliaire.

Texte 160
Ludger fonde un monastère à Weretha (Fréthun) : 783-793

Lorsque l'homme de Dieu Ludger eut œuvré pendant près de sept années dans cette région, le pervers et païen Widukind, souverain des Saxons, se souleva. Il détourna les Fresones (Flandre) de la foi, brûla des églises et chassa les serviteurs de Dieu. Jusqu'à la rivière du Flevum (Almere), il fit abandonner la foi aux Frisons et à nouveau faire des sacrifices aux idoles comme avant. Albricus mourut à l'époque de ces troubles. Contraint et forcé, Ludger quitta la région. Avec deux compagnons, il se rendit à Rome et de là au monastère de Benoît à Benevento, où il apprit la règle de Saint Benoît. Il avait en effet l'intention de fonder un monastère sur son héritage, ce qu'il fit ensuite (vers 793) dans la localité appelée Werethina (Fréthun, à 4 km au sud-ouest de Calais).
Source : Vita S. Ludgeri, AS, mars III, p. 644.

Texte 161
Ludger devient évêque dans les parages d'Arras : vers 804

Après deux ans et six mois, Ludger revint (de Rome) dans sa patrie. Sa renommée parvint à la connaissance de Charlemagne, qui l'institua prédicateur auprès du peuple des Fresones dans cinq cantons dont les noms sont : Hugmerthi, Hunusga, Fivelga, Emisga, Federitga et une île nommée Bant. Il tenta aussi de proclamer la foi plus loin encore. Sur le conseil de l'empereur, il se rendit dans une certaine île de la zone frontalière entre les Fresones (Flandre) et les Dani (Normandie), appelée Fosete ou Fositesland… il y baptisa à une source où Willibrord avait baptisé auparavant… Le roi Charlemagne préposa l'homme de Dieu Ludger (en tant qu'évêque) à la partie ouest (lire : sud) de la Saxonia, surtout au Sudergo (sud d'Arras) dans la localité appelée Mimigernaford, où il construisit un monastère… Le roi Charlemagne lui donna en même temps à administrer, dans le pagus Bracbante, dans la localité de Lotusa, le monastère de Saint Pierre avec toutes ses dépendances, ses églises et villages.
Source : Vita S. Ludgeri, AS, mars III, p. 645.

Note : Le texte fourmille d'indications géographiques, dont toutes les localisations par Blok sont erronées (o.c., passim). Hugmerthi, appelé ailleurs Hugumarchi, est Valhuon, à 7 km au nord de Saint-Pol-sur-Ternoise, connu jadis sous le nom de Vallis Hugonis ou Urbs Hugonis. Hunusga est Hinges, à 5 km au nord de Béthune. Fivelga est Fiefs, à 23 km à l'ouest de Béthune. Emisga est Les Amusoires à 10 km au nord de Béthune. Federitga est Vaudricourt à 4 km au sud-ouest de Béthune. Bant (= terrain marécageux) est impossible à situer comme toponyme ; on le qualifie d'île et c'était peut-être une partie de l'Ostrachia, également appelée Osterban, dont dérive Ostrevant. Le Fositesland est le même que celui où Willibrord résida, à savoir au sud-ouest d'Arras. Mimigernaford est une déformation ultérieure de Mingoval à 17 km à l'est de Saint-Pol-sur-Ternoise (voir l'alinéa suivant). Le monastère de Lotusa se trouvait à Leuze, à 16 km à l'ouest de Tournai. Ludger l'obtint lors de sa nomination d'évêque, non pas pour y remplir la fonction d'abbé, mais pour en tirer les revenus nécessaires que son diocèse de mission ne pouvait lui procurer. Il convient de remarquer que Ludger fut installé assez près du siège de Tournehem, fût-ce dans un territoire majoritairement saxon. Cette façon de procéder s'inscrivait dans l'intention de Charlemagne de christianiser les Saxons et ne cache guère qu'il se distanciait du siège de Tournehem, situé dans le coin nord-ouest de la France, où les Vilti, les Slavi et les Saxons n'avaient cessé de le défier.

Mimigernaford (vraisemblablement comme la variante plus ancienne Mimigardvurdensis) est un mot façonné et signifie « Pseudo-Werden » (voir texte 249). Il apparut lorsque, 40 ans après la mort de Ludger, son abbaye de Werethina, fuyant les Normands, se fut réfugiée en Westphalie. Et le

nouveau nom était un « remède anti-doublure », renvoyant honnêtement à l'original français, mais qui ne fut plus compris par les générations ultérieures et pouvait donc mener à une distorsion du texte, à savoir la distorsion d'un toponyme rencontré dans les chartes de la première abbaye (l'actuel Mingoval), avec le soutien de l'interpolation « où Ludger construisit un monastère ». Cette altération et cet ajout des XII^{e}-XIII^{e} siècles ont rendu la confusion pratiquement inextricable. Nous ne pouvons même que conjecturer si le copiste de la Vita ne savait vraiment plus que ce toponyme façonné renvoyait à l'abbaye déménagée (et pensait donc à une abbaye supplémentaire de Ludger) ou s'il voulait documenter la fondation de l'abbaye allemande par Ludger. Si, lors de ces collisions entre la première, la seconde et même la troisième abbaye, dont les noms sont de surcroît utilisés pêle-mêle, le lecteur a la tête qui tourne (comme par exemple devant la relation de la mort et de l'enterrement de Ludger : texte 164), il n'a pas à en avoir honte. En tout cas, de cet exemple, où les développements s'effectuaient encore pratiquement à la surface, il pourra conclure à quel point, au cours de toute la période de glissement des peuples du nord-ouest de l'Europe (du IX^{e} au XI^{e} siècle compris), les câbles de la continuité historique ont été endommagés ou même radicalement coupés

Texte 162
Autres localités mentionnées dans la vie de Ludger : 804-809

[Dans quelques appendices à la Vie de Ludger, on mentionne diverses localités situées dans sa région d'habitation et de travail. Des récits d'origine plus récente, portant la plupart sur des miracles survenus pendant ou après sa vie, ont été laissés de côté]. Lorsqu'il alla prêcher en Fresia (Flandre), il arriva à une certaine localité appelé Helewyrd… une autre fois à Werfhem… une autre fois à Wiicswird… Une autre fois, alors que le bienheureux Ludger était près de la mer, en un lieu qui s'appelle Werethina… Le saint arriva près d'une de ses églises dans la localité de Billurbeki… et dans la localité de Hleri près de la rivière Lade… et dans le pagus Nordgo… et dans la localité de Werina…dans la localité d'Asnaloh… chez les Ripuarii… dans le pagus Sudergo dans la localité d'Alna… chez les habitants qui sont appelés Hassi.
Source : Vita S. Ludgeri, AS, mars III, p. 654.

Note : Les 14 noms sont introuvables aux Pays-Bas et encore moins susceptibles d'y être rencontrés dans une relation mutuelle quelque peu compatible avec le contexte. La plaisanterie isolée d'Helwerd (Blok, o.c., p. 122) où Ludger rencontre un chanteur aveugle, montre seulement que Blok lui aussi voit mal, lui qui passe les treize autres noms que nous donnons ci-après. Helewyrd est Helfaut à 5 km au sud de Saint-Omer. Werfhem est Wavrans-sur-l'Aa à 11 km au sud-ouest de Saint-Omer. Wiicswird est Wisques à 5 km au sud-ouest de Saint-Omer. La localité de Werethina, qui se situait à côté de la mer et ne peut donc pas être le Werden allemand, est Fréthun à 4 km au sud-ouest de Calais. Billurbeki est Bellebrune à 11 km à l'est de Boulogne. On a adapté quelque peu le nom, parce qu'on trouve un Billerbeck à 21 km à l'ouest de Münster. Hleri est Lières à 16 km à l'ouest de Béthune. Lade, nom générique qui signifie rivière, désigne ici la Guarbecque. Le Nordgo se situe au nord d'Arras. Werina était Weringhem, localité maintenant disparue près de Boulogne. Asnaloh est Acheville à 13 km au nord-est d'Arras. Les Ripuarii étaient établis près de Ribécourt-la-Tour à 11 km au sud-ouest de Cambrai. Le Sudergo se situait au sud et à l'ouest d'Arras. Alna est Elnes à 11 km au sud-ouest de Saint-Omer. Hassi est Achiet à 18 km au sud d'Arras. Disons-le crûment : à partir d'un seul nom totalement implaçable tiré d'un récit (celui d'un hameau du petit village de Rottum dans la province de Groningue !) bombarder Ludger apôtre de l'est de la province de Groningue et faire comme si les autres noms n'existaient pas, ce n'est même pas un adroit escamotage, c'est carrément un attrape-nigauds.

Texte 163
Werdina près de la mer et les Bouches du Renus : vers 804

Une autre fois, le bienheureux Ludger était près de la mer, dans la localité qui s'appelle Werdina, à côté des Bouches du Renus (Escaut).
Source : Vita S. Ludgeri, MGS, II, p. 412.

Note : Ce texte détermine mieux encore l'emplacement de Werdina (Fréthun), à savoir près de la mer et à côté des Bouches du Renus (Escaut), les deux éléments se vérifient sur place et certainement pas à Werden.

Texte 164
Mort et funérailles de Ludger : 809

… dans la localité de Billurbeki, où, malade de corps, il célébra sa dernière Messe ; dans la nuit qui suivit, il rendit son âme à Dieu… Ses disciples savaient qu'il avait déclaré de son vivant vouloir être enterré à Werthina, où il avait construit sur son propre héritage un monastère en l'honneur du Sauveur, de la Sainte Mère de Dieu et de Saint Pierre, le prince des Apôtres et où il avait aussi construit une église. Mais le peuple s'y opposa violemment et, après concertation, on décida (quand même ?) de l'inhumer dans son abbaye de Mimigernaford, où on le déposa sans l'enterrer dans l'église de Sainte Marie. Les choses restèrent ainsi jusqu'à ce que le vénérable évêque Hildgrinus de Châlons-sur-Marne, frère de Ludger, ainsi que Charlemagne décidassent qu'il serait enterré côté est hors de l'église (du monastère de Werethina), comme il l'avait lui-même stipulé ; il n'avait en effet jamais admis qu'un corps fût inhumé à l'intérieur d'une église consacrée par lui… Entre sa mort et cette inhumation, trente jours s'étaient écoulés.
Source : Vita S. Ludgeri, AS, mars III, p. 647, 653.

Note : En réalité Ludger est mort à Bellebrune, à 21 km au sud de l'abbaye de Werethina (Fréthun), si bien qu'entre ses moines et les croyants de l'église de Bellebrune surgit un différend quant au lieu de l'inhumation, différend très compréhensible parce qu'à l'époque on avait coutume d'inhumer un mort le jour même et au lieu même de son décès. En dépit du vœu contraire du mort, les fidèles de Bellebrune s'opposèrent à cette entorse à la coutume. Le texte de la Vita est toutefois boiteux, tiraillé qu'il est entre deux opinions. On fait mourir Ludger à Billurbeki (Billerbeck, à 21 km à l'ouest de Münster). Mais avec le vœu de Ludger, mentionné ensuite, d'être inhumé à Werethina, on se trouve toutefois près de Calais. Les funérailles ont finalement lieu à Mimigernaford, terme qui désigne le monastère allemand de Werden ou aussi le diocèse de Münster dont aucun des deux n'existait en 809, ce qui aurait quand même été à nouveau en accord avec le vœu de Ludger. Allez donc débrouiller tout ça !

L'objectif de ce récit (qui fut écrit bien plus tard et mène donc aussi à une miraculeuse bilocation ou même trilocation de l'abbaye de Werethina/alias Werden/alias Mimigernaford) est néanmoins évident à discerner : il veut faire croire que Ludger est enterré dans la région de Münster et y aurait fondé un siège épiscopal. Le délai de trente jours entre la mort et les funérailles ne trouve pas d'explication suffisante dans la querelle à propos du corps, mais deviendrait naturellement bien compréhensible si l'on avait dû d'abord transporter le mort sur une distance de 400 km de Bellebrune près de Boulogne à Werden près d'Essen (Allemagne) ou inversement de Billerbeck près de Münster à Werethina (Fréthun) près de Calais. Il est hors de doute que les moines, avec l'aide de l'évêque Hildgrinus et de Charlemagne, l'ont emporté et que Ludger est enterré près de son monastère. Mais on peut admettre que le corps a été emporté vers 850 lorsque la communauté de Werethina (Fréthun) a dû fuir devant les Normands.

Texte 165
Les chartes de Werethina : 793-848

Vers 793, Ludger avait fondé le monastère de Werethina. Celui-ci a dû fuir vers 850 devant les Normands et fut l'un des premiers à devoir le faire, ce qui est très compréhensible puisqu'il se trouvait à quelques kilomètres du détroit, au bord de l'Almere, tout près même de la côte. Le Normand Roric siégeait déjà à Audruicq, qu'il avait extorqué en fief. Après la partition de l'empire, suivie d'interminables querelles entre les Carolingiens, il devint plus audacieux et prit successivement possession d'autres villes et contrées qu'il n'avait pas obtenues en fief. Il est en fait étonnant que le monastère de Fréthun ait pu se maintenir si longtemps, jusqu'à 850 environ. En 857, c'était le tour de Tournehem d'être liquidé et chassé.

Le monastère de Werethina émigra dans l'actuel pays de Münster avec lequel il avait vraisemblablement des liens, car une foule de Saxons de ce coin nord-ouest de la France y avaient été déplacés ou y avaient émigré de leur propre chef. Il est tout à fait acceptable que des pasteurs les aient accompagnés volontairement ou sur ordre. Lorsque le monastère déménagea, il emporta son nom de Werethina qui fut au fil du temps allemandisé[55] en Werden. Il emporta aussi, tout à fait à bon droit, la tradition d'avoir été fondé par Ludger. Et lorsque peu après on fonda un siège épiscopal à Münster ou dans les environs, siège très probablement issu du monastère de Werden, naquit la légende que Ludger l'aurait également fondé.

Telle est la toute simple histoire de la légende de Münster. Le monastère en fuite emporta également ses chartes, actes et autres documents : c'est également une chose parfaitement logique, chacun étant convaincu de rentrer chez soi assez rapidement. Mais les circonstances en décidèrent autrement. Les évolutions ultérieures en France n'avaient rien d'attractif. Le souvenir du passé s'estompa peu à peu. Mais on avait toujours les chartes de ce premier monastère qui devinrent soudain une matière qui intriguait. Cela n'eut naturellement pas lieu juste après la fuite, chacun sachant alors encore parfaitement à quoi s'en tenir. Werden ne sortit ses chartes de l'armoire qu'au XII^{e} ou XIII^{e} siècle et les fit recopier dans le célèbre Codex de Werden (lire : de Werethina). L'ouvrage contient 66 chartes de l'année 793 à l'année 848 portant sur des donations au monastère de Werethina, au prêtre ou abbé Ludger, ou, à compter de 804, à l'évêque Ludger. Il apparaît maintenant que, comme on pouvait s'y attendre, tous les actes de ce Codex concernent des localités du nord-ouest de la France. Ce qui confirme d'abord le déplacement du monastère, constitue en outre une preuve décisive que Ludger n'a pas résidé à Münster, et illustre enfin les déplacements historiques avec une clarté bien meilleure qu'aucune autre situation.

Texte 166
Un récit de miracle à double entente : « daté » de 815

En l'an de Notre Seigneur 815, nous avons, nous Otthilguinus et Thietbaldus, disciples du saint évêque Ludger, décrit sur son ordre la fondation de son monastère. L'évêque Ludger, né de parents distingués, avait avant son épiscopat l'intention de fonder sur son héritage paternel, à savoir près des Bouches du Renus (Escaut), un monastère ; également (lire : ou) en autre lieu appelé Withmundi (Wissant). Mais eu égard aux malheurs qui seraient causés à cette époque par les Normands, il lui fut révélé qu'il ne pouvait le faire et une inspiration divine lui indiqua un emplacement dans un bois… sur la rive de la rivière Rura.
Source : Fundatio monasterii Werethinensis, MG, XV, p. 165.

Note : Voilà comment on transforme l'apparence en réalité et la réalité en apparence. Tous les plans échafaudés dans les rêves éveillés de Ludger, de miraculeuses révélations nocturnes les réduisirent à néant. Et c'est ainsi que le monastère, sans mer, sans Bouches du Renus, sans terres familiales, sans brutalités normandes… en est venu sans problèmes à se situer sur la rive de la Rura (Ruhr). Cette « petite dissertation » que les deux disciples ou élèves de Ludger rédigèrent quelque 200 ans après 815, avait bien pour but de faire passer l'abbaye pour une affaire purement allemande. Comme circonstance atténuante, nous voulons bien alléguer que les deux rédacteurs, quoique que de deux siècles en retard, n'étaient probablement pas encore assez en retard pour pouvoir consulter le Codex Werthinensis – le codex non falsifié bien sûr -. Mais cela ne doit toutefois pas excuser l'ignorance par les deux frères de la date du décès de leur Fondateur[56].

Willehad (avant 730-789)

Texte 167

[55] Ndtr. : C'est intentionnellement que je crée ce néologisme. *Germanisé* pourrait en effet donner l'impression que l'Allemagne était l'ancienne *Germanie*, ce qui n'est pas le cas : elle fut simplement peuplée à partir de l'ancienne Germanie.
[56] Ndtr. : Rappelons au lecteur que Ludger est décédé en 809 : il ne pouvait donc plus donner d'ordres en 815.

Willehad arrive d'Angleterre : vers 772

C'est de Northumbrie, le pays qui donna tant d'hommes à l'Eglise, que vint Willehad, gratifié de la même vertu et science ; et il y avait passé deux ans dans l'isolement pour l'exercice de la vie spirituelle (il est possible que Theofried fasse ici allusion aux mêmes deux années que mentionne la Vita de Willehad : voir texte 169).
Source : Thiofridus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 477.

Texte 168
Willehad chez les Fresones et les Saxones : vers 772

Il y avait un vénérable homme de la race des Anglais de Northumbrie, du nom de Willehad. Après avoir reçu l'ordination… il entendit parler des peuples des Fresones (Flandre) et Saxones (sud et sud-est de Boulogne) qui étaient jusqu'alors incroyants et païens… Il assuma cette mission avec la plus grande joie et franchit le plus vite possible la mer qui baigne ces contrées et arriva en Fresia (Flandre) près de la localité de Dockynchirica, c'est-à-dire dans le pagus Hostraga (Ostrachia = Ostrevant près d'Arras) où l'évêque Boniface avait auparavant reçu la couronne du martyre. De là, il avança plus avant ; il franchit la rivière Loveke et arriva à la localité d'Humarcha… De là il se rendit à Thrianta, où il convertit beaucoup de monde.
Source : Vita S. Willehadi, AS, novembre III, p. 843.

Note : Ce texte a déjà été en grande partie cité pour Boniface (texte 138). Des parages de Dunkerque, Willehad se dirigea vers le sud-est. Il franchit le Loveke, qui est le Loogracht, une rivière maintenant normalisée qui coule en direction de Furnes où les toponymes Lo et Loobrugge rappellent encore l'ancien nom. Humarcha est Valhuon, que nous connaissons déjà et qui est situé à 7 km au nord de Saint-Pol-sur-Ternoise. Thrianta est Tringhem sous Hersin-Coupigny et à 9 km au sud de Béthune : c'était un jeu d'enfant d'en faire la province néerlandaise de Drenthe !!

Texte 169
Dix ans plus tard : fuite et retour de Willehad : 783

L'année suivante, Widukind se souleva contre le roi Charles et rassembla beaucoup de Saxons sous ses ordres : ils poursuivirent et punirent ceux qui étaient devenus chrétiens et chassèrent les serviteurs de Dieu. A cause de cette persécution, le serviteur de Dieu (Willehad) se rendit de Wigmodia (Withmundi = Wissant) à Utriusti, où il s'embarqua et parcourut la mer autour de la Frisia (Flandre) ; et c'est ainsi qu'il échappa aux poursuites. Les Saxons, qui n'avaient pas réussi à saisir le maître, exercèrent leur cruauté contre ses disciples. Ils tuèrent le prêtre Folcardus avec son compagnon Emmigus à Leri, Benjamin à Utriustri, le clerc Atrebanus à Thiatmaresgo, Gerwalus avec ses compagnons à Brema… (Willehad se rendit à Rome) d'où il revint consolé et conforté par le pape. Lors de son retour, il se rendit dans la localité d'Afternacha (Eperlecques) où ses disciples dispersés se rassemblèrent à nouveau autour de lui… Il demeura deux ans dans cette localité… et se consacra à l'étude et à l'écriture.
Source : Vita S. Willehadi, AS, novembre III, p. 844.

Note : Ces péripéties montrent comment l'abbaye d'Eperlecques, qui à cette époque n'hébergeait certainement plus une véritable communauté monastique, restait quand même encore au service de l'annonce de la foi en ce sens que des missionnaires poursuivis y trouvaient naturellement un refuge, un gîte et un lieu où se rencontrer… Passons en revue les lieux où tombèrent des victimes. Wigmodia ou Withmundi est Wissant à 8 km au sud-ouest de Sangatte ; la localité tient son nom de la Bouche du Renus (Escaut) et de la remarquable blancheur du sable de la plage, toujours frappante de nos jours. Utriustri est Hestrus à 8 km au nord de Saint-Pol-sur-Ternoise. Willehad s'y embarqua sur la Canche afin d'échapper par la Flandre, vu que la route était bloquée par les Saxons. Leri ou Hleri est Lières à 16 km à l'est de Béthune. Thiatmaresgo est Anzin-Saint-Aubin à 4 km au nord-ouest d'Arras, connu auparavant sous le nom de Sanctus Albinus de Maresc ou Maresch. Il est vraisemblable que la localité

tenait originellement son nom d'Atrebain qui y fut massacré par les Saxons mais parce qu'il y a en France plus de 70 noms de localité qui comportent l'ajout Saint-Aubin, le nom aura subi une contamination. Brema n'est naturellement pas le Brême allemand mais Brêmes-les-Ardres à 13 km au sud-est de Calais.

Texte 170
Willehad devient évêque des Saxons : 787

Le prêtre Willehad alla à nouveau trouver le roi Charlemagne qui résidait dans la place-forte d'Eresburch (Aremberg près de Valenciennes)… Celui-ci lui donna comme consolation et soutien pour son travail un certain cloître en France, appelé Justina, et lui ordonna au nom du Christ de tenter à nouveau de fonder une paroisse (un diocèse). Il s'exécuta et revint à Wigmodia (Withmundi = Wissant), y prêcha la foi et restaura les églises dévastées… si bien que le peuple des Saxons se convertit à nouveau… le roi fit consacrer évêque le serviteur de Dieu à Worms (?) et l'institua pasteur de Wigmodia, Laras, Riustri, Astergo, Nordendi et Wanga… Ainsi il fut le premier à occuper le siège de ce territoire… Il construisit aussi une maison de Dieu d'admirable beauté dans la localité de Brema, où il établit son siège… église qu'il consacra à Saint Pierre.
Source : Vita S. Willehaldi, AS, novembre III, p. 845.

Note : Eresburch est Aremberg près de Valenciennes, localité mentionnée à plusieurs reprises dans les informations sur les Saxons. En guise de soutien matériel, surtout pour procurer à Willehad un revenu régulier, Charlemagne lui donna le cloître de Justina, c'est-à-dire Justine, Ardennes ; ou, plus près de chez lui, Saint-Just à 45 km au sud d'Amiens : car le nom latin ne concerne pas forcément une sainte féminine mais peut tout aussi bien qualifier l'abbaye (abbatia iustina) et cela « in Francia ». Wigmodia est Wissant au sud-ouest de Calais. Laras, écrit Laru dans d'autres textes, est Lumbres à 11 km au sud-ouest de Saint-Omer, le Lauri de la Table de Peutinger. Riustri est Hestrus à 8 km au nord de Saint-Pol-sur-Ternoise. Astergo, anagramme d'Ostrega et identique à Ostrachia, est l'Ostrevant près d'Arras. Nordendi est Northout sous Bayenghem-les-Eperlecques entre Tournehem et Ardres. Wanga est Wancourt à 8 km au sud-est d'Arras. Brema enfin est Brêmes-les-Ardres à 3 km au sud-ouest d'Ardres, et n'est donc pas Brême, ce qui est une fois de plus prouvé par les huit autres localités qu'on n'a jamais retrouvées en Allemagne.

Le fait que Willehad ait été institué évêque dans le territoire de mission de Traiectum (Tournehem) paraît plus étrange que ça ne l'est en réalité. Lors de la christianisation des Saxons, il n'était bien entendu pas question de créer de nouveaux diocèses dans le nord lointain (Brême et Hambourg), ce qu'Adam de Brême a fait de ce texte et d'autres. Il s'agissait pour le roi de pourvoir de missionnaires des groupes proches de Saxons qui selon lui étaient assez soumis et pacifiés, ce qui prouve à son tour que les Saxons n'habitaient pas davantage une contrée bien circonscrite territorialement mais habitaient en groupes ou en villages au milieu d'autres groupes de population. Il ne pouvait ni ne voulait confier cette conversion aux évêques et prêtres établis, d'une part parce que, du fait de leur petit nombre, ils étaient déjà suffisamment accaparés par le service de leurs propres paroisses et églises, d'autre part parce que, dans leurs lieux de résidence, la christianisation était déjà bien plus avancée et qu'ils n'avaient sans doute pas grande envie de reprendre à zéro un travail de conversion. Il est également frappant qu'après la première vague de missionnaires qui arrivèrent d'Irlande et d'Angleterre entre 690 environ et 770, de ce côté l'apport de nouvelles recrues n'était plus si fluide. Ceci probablement aussi parce que les missionnaires anglais n'appréciaient guère les rigoureuses méthodes de conversion de Pépin III et de Charlemagne. Il est impossible de déceler tous les mobiles et toutes les contingences. On constate toutefois le fait évident que Charlemagne institua des évêques et des missionnaires dans le territoire qui relevait en théorie de Traiectum (Tournehem) et que ceux-ci n'étaient ni des moines d'Eperlecques ni des prêtres du diocèse de Traiectum. L'avant-dernière phrase : « Ainsi il fut le premier à occuper le siège de ce territoire… » aura probablement été ajoutée ultérieurement avec en tête le Brême allemand, car on ne connaît rien d'une quelconque succession du diocèse de Brêmes-les-Ardres.

Texte 171
Consécration de Willehad dans une chronique du sud de la France : 787

Le bienheureux Willehad fut consacré évêque le 3e jour avant les Ides de juillet pour Wigmodia, Riusteri, Astergo, Lara, Nordedi et Wangis.
Source : Chronicon Moissiacense (Moissac, Tarn et Garonne), MGS, II, p. 257.

Texte 172
Willehad dans le pagus Wigmodia : vers 787

Puis le glorieux Charles, roi des Francs, lorsqu'il apprit la renommée de l'homme de Dieu, le convoqua. Celui-ci s'était déjà plusieurs fois donné beaucoup de mal pour amener le peuple des Saxons à la foi chrétienne, mais ils apostasiaient à nouveau et devenaient ensuite pires qu'avant. Le roi le reçut très honorablement… et l'envoya dans les territoires des Saxons dans le pagus Wigmodia (Withmundi = Wissant) où, dans la seconde année, il (r)amena à la foi les Saxones et les Fresones qui résidaient dans les parages. Cela s'est passé en l'an 787… A partir de ce moment, le serviteur de Dieu commença à construire des églises et à ordonner des prêtres à Wigmodia.
Source : Vita S. Willehadi, AS, novembre III, p. 844.

Texte 173
Mort de Willehad : 789

… il arriva près de la localité de Plecastehem où il commença à souffrir d'une ardente fièvre qui empira de jour en jour… et où il mourut. Pour ses funérailles, le peuple pieux afflua de tous côtés… et ils l'enterrèrent à Brêmes dans la nouvelle église qu'il avait construite… Willehad avait pendant 2 ans, 3 mois et 26 jours rempli la fonction d'évêque.
Source : Vita S. Willehadi, AS, novembre III, p. 845.

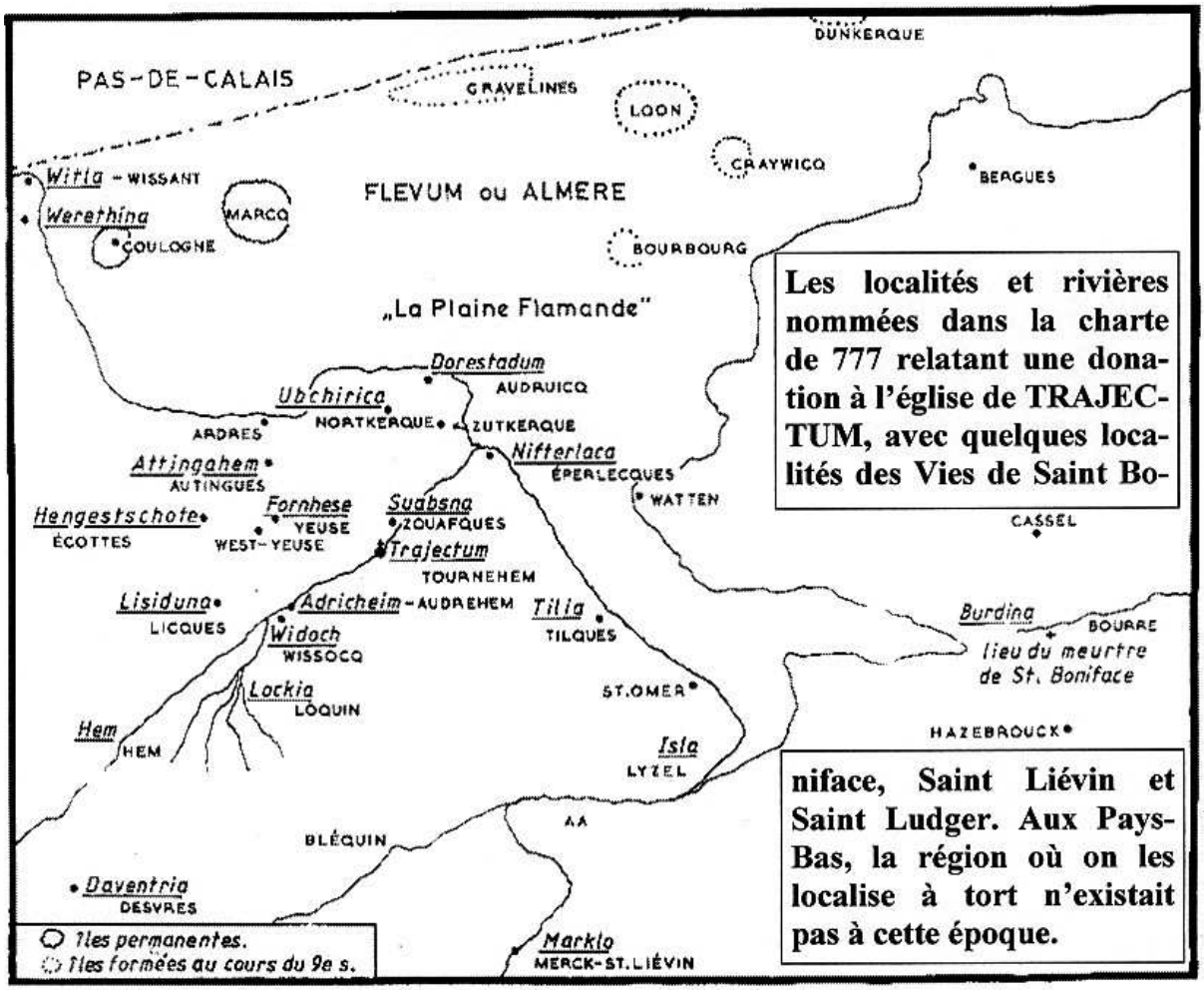
Note : Plecastehem est Blecquenecques à 2 km au nord-est de Marquise et Brema est Brêmes-les-Ardres. Lorsque qu'on eut inventé la mythique localisation des Saxons dans le nord de l'Allemagne, il ne pouvait naturellement manquer qu'on y déménageât aussi ces apôtres des Saxons (Willehad et Anschaire, plus jeune de trois quarts de siècle : voir ci-après les textes 190 et suivants), transfert conjointement auquel ou à cause duquel les doublures de Brême et d'Hambourg apparurent également. Mais on n'en vint là qu'au XIe siècle lorsque le chanoine de Brême Adam, le tout premier, écrivit l'histoire de l'église de Brême en l'inventant à mesure de toutes pièces. Mais il n'en laissa pas moins tomber la doublure de Brême, réduisant du moins ainsi de moitié la légende des deux diocèses carolingiens du nord de l'Allemagne. Le diocèse de Hambourg fut après coup, tout comme Utrecht (mais plus tôt grâce au zélé Adam : voir texte 213), paré de faits et de personnages anciens du nord de la France. Il est hautement remarquable qu'on voie, dans diverses églises d'Artois et de Normandie, des statues des saints Willehad et (Anscharius) Anschaire. Ce qui prouve que leurs noms y ont été connus et que leur culte y était répandu depuis longtemps. Il est également très compréhensible qu'aujourd'hui ces souvenirs ne disent plus rien aux Français mais que l'homme de la rue n'en laisse pas de se demander : comment diable ces statues de saints que le monde académique tout entier situe dans le nord de l'Allemagne ont-elles bien pu atterrir ici ?! Le bon sens populaire se révèle cette fois encore avoir eu raison. Dans les textes non falsifiés qui évoquent Willehad et Anschaire, on ne peut découvrir aucune corrélation avec le nord de l'Allemagne. Au contraire, leurs Vies authentiques sont truffées de noms de localités et de contrées du nord de la France, que le monde académique s'est contenté de sauter parce qu'il ne pouvait les trouver dans la région souhaitée.

Albricus (776-783)

Texte 174
Donation à Traiectum par Charlemagne : 8 juin 777

Charlemagne, roi des Francs, donne à l'église de Saint-Martin à Vetus Traiectum (Tournehem), (à 8 km) à l'ouest (lire : au sud) de Dorestad (Audruicq), où le prêtre (évêque) Albricus en qualité de « rector » élu est l'administrateur : sa villa de Lisiduna dans le pagus appelé Flehite (du Flevum), sur

la rivière Hem, avec tout ce qui en dépend… tout ce que le comte Wiggerus avait en fief du roi. Y appartiennent aussi quatre bois : Hengistcoto, Fornhese, Mocoroth, Widoc, qui sont situés de part et d'autre du Hem. Il destine aussi 100 bonniers de terre à l'église d'Ubkirika (Nortkerque) (à 3 km) au nord (lire : à l'ouest) d'Audruicq. Il donne en outre (à l'église nommée en premier) une terre sur la rive de la Lokkia (le Loquin) ainsi que l'île sise à l'est (lire : au nord) de cette même église entre le Renus (ici : l'Almere) et la Lokkia (le Hem ?!). Le prêtre Albricus et ses successeurs les possèderont et les gèreront éternellement. Cet acte est donné à Noyon dans le palais royal (voir aussi l'illustration ci-dessous).
Source : Cartularium de Radboud, n° 7.



Note : L'expression Vetus Traiectum n'a rien à faire dans cet acte. Elle ne fut introduite qu'après 857 lorsque l'évêque Hunger eut dû fuir devant les Normands et qu'après son retour il ne put plus siéger à Tournehem. On parla alors avec juste raison de Vetus (ancien) Traiectum, en même temps pour signaler qu'on considérait encore toujours le diocèse comme étant celui de Traiectum. Le copiste de plusieurs siècles après ne comprenait pas cela et a plusieurs fois écrit Vetus Traiectum dans des actes où cette expression n'a encore rien à faire chronologiquement. Dorestad(um) est Audruicq. A côté de ces deux localités principales, Vetus Traiectum et Dorestadum, l'acte contient encore une dizaine d'autres indications géographiques qu'on n'a (non plus) jamais trouvées aux Pays-Bas. Il s'agit de noms qui sont indéniablement romans et peuvent donc difficilement avoir existé aux Pays-Bas mais qu'on peut localiser en France les uns près des autres avec une certitude totale. Mais, en dépit de toutes les corrélations, on les en laisse tomber, le Bronnenboek[57] de Nimègue (n° 21) n'osant en citer

[57] Ndtr. : ***Bronnenboek*** signifie *Livre des sources*. Il s'agit d'un curieux ouvrage composé à la hâte pour contrer les thèses de Delahaye et sauver la prétention de Nimègue à être le *Noviomagus* carolingien (ce ne fut jamais Nimègue, c'était la plupart du temps Noyon). Ce grimoire restera un exemple d'école de malhonnêteté

que Traiectum et Dorestadum et sautant carrément les dix autres pour pouvoir encore persuader le public que cet acte a été donné à Nimègue.

Lisiduna est Licques à 8 km au sud-ouest de Tournehem. Le suffixe –dunum désigne un fort ou une fortification. Licques se trouve sur une haute colline qui domine de tous côtés le paysage. C'est là une meilleure explication que celle que j'avais donnée précédemment en faisant dériver –duna de dune. Flehite est le canton du Flevum ou Almere. Le Hem, rivière qui arrose Tournehem, porte toujours ce nom. Hengistcoto est Ecottes à 3 km au nord de Licques, connu auparavant sous le nom d'Agincota et autres variantes. Fornhese est Yeuse ou West-Yeuse à respectivement 5 et 6 km au au nord-ouest de Tournehem. Une des deux localités se sera appelée « Voor-Yeuse » (Yeuse de devant[58]). Mocoroth est le bois de Mottehault sous la commune de Wissocq. Cette dernière est le Widoc de l'acte ancien. Les lieux sont en effet, exactement comme le dit l'acte, situés de part et d'autre du Hem. Les quatre bois de cet acte sont remarquablement confirmés par l'histoire de Tournehem. Au moyen âge, la ville était encore en possession de quatre bois qui servaient au bien-être des habitants. Certes, on ne peut prouver qu'il s'agissait de ceux de l'acte. Mais il reste de nos jours encore un vestige de cet usage : la commune met encore à la disposition des habitants qui en font la demande du bois gratuit, ce qui est très probablement la dernière survivance d'une très vieille donnée historique. Il s'agit bien entendu de bois de chauffage.

Ubkirika, l'intrigante localité toute proche de Dorestadum, sur laquelle on a écrit des centaines de pages tout à fait inutiles, n'a pas davantage été trouvée aux Pays-Bas. Toutes les difficultés furent balayées d'un coup lorsque quelqu'un fit la géniale trouvaille que la localité et son église avaient été emportées par les flots du Lek : du coup on pouvait joyeusement aller de l'avant ! Mais la localité « perdue » est Nortkerque à 3 km à l'ouest d'Audruicq. Nort- équivaut à en haut (Ub-), la localité étant en effet décrite comme sise au-dessus de Dorestad. Ici non plus il ne faut pas perdre de vue l'orientation sur l'ouest qui n'appelait pas seulement « nord » ce que nous appelons « ouest » mais également « au-dessus » ce qui devrait maintenant s'appeler « à gauche ». Du reste, Ubkirika, si elle se situait au nord de Wijk bij Duurstede, aurait bigrement dû louvoyer pour pouvoir être emportée par le Lek !

Les deux derniers items de cette charte de donation (la terre sur la rive et l'île) doivent fatalement être recherchées près de Traiectum du fait du renvoi à la Lokkia (le Loquin) : petit affluent du Hem dans lequel il se jette à quelques kilomètres au sud-ouest de Traiectum. Il ne s'agit donc pas du Lek qui commence à Wijk bij Duurstede et ne sortit des eaux qu'au XI^{e} siècle et fut baptisé « Lecke ». Pourtant, à nouveau des siècles plus tard, la « Lokkia » (ou Loccha) n'a pas peu contribué au mythe de Wijk bij Duurstede (voir ci-après texte 254). Et en ce qui concerne l'île en question, sur place on peut encore constater, du fait du profil du sol à l'ouest de l'église de Tournehem, que, compte tenu des niveaux d'eau du VIII^{e} siècle, les cours d'eau en question à savoir le Hem et la Lokkia d'une part et l'Almere d'autre part (en tant qu'une des Ostia Rheni), transformaient la hauteur intermédiaire en île.

Cet acte, donné dans le palais royal de Niumaga[59] (Noyon), est toujours invoqué comme une « preuve » que la nouvelle résidence que Charlemagne construisit après son couronnement à

---

intellectuelle par ses adroites sélections de textes, par leur ingénieux découpage, par « l'oubli » de leur traduction, etc. le tout étant même couronné par une falsification pure et simple destinée à faire d'une seule et unique résidence carolingienne deux résidences ! Nimègue n'en a pas moins dû se rendre à l'évidence : on chercherait maintenant en vain sur son site une quelconque allusion à la Nimègue carolingienne. Nimègue se console avec l'*Oppidum Batavorum* et l'*Ulpia Noviomagus* qui sont tout aussi faux ! Pour en savoir plus voir ***Des « histoires » à l'Histoire*** tome I où Delahaye décortique tout cela, rendant à Noyon ses sources et suivant pas à pas la genèse du mythe. Le ***Bronnenboek*** eut plusieurs versions : c'est qu'il fallait chaque fois effacer les plus grosses bourdes épinglées par Delahaye !

[58] Ndtr. : On trouve une composition du même genre dans le mot *faubourg* qu'on explique généralement comme venant de *foris burgus* (bourg + latin foris = en dehors) mais qu'on pourrait tout aussi bien expliquer, le second élément étant germanique ce qui autorise à penser que le premier peut l'être aussi, comme *voor* + *burg* (le bourg de devant).

[59] Ndtr. : Le lecteur un peu au fait de la polémique sait que l'on invoque les formes différentes (germaniques ou latines) de Noviomagus pour attribuer tel fait à Noyon et tel autre à Nimègue. Dans ***Des « histoires » à l'Histoire***, tome 1, Delahaye montre à partir des textes la stupidité de l'argument. A ce compte-là, *Aachen* se situe en Allemagne, *Aken* aux Pays-Bas et *Aix-la-Chapelle* en France ! Chacun nomme évidemment dans sa

Noviomagus se situait à Nimègue. Après les douze localités introuvables aux Pays-Bas de cet acte, il ne reste plus rien, mais alors vraiment plus rien de cet argument.

Texte 175
Alcuin en visite chez l'évêque Albéric à Tournehem : vers 780

L'Anglo-saxon Alcuin, qui était au service de Charlemagne, donne, dans un poème en latin, une description d'un voyage d'Angleterre à Colonia (Coulogne près de Calais). Arrivé sur la côte, son bateau fut arrimé au câble d'un haleur qui lui fit remonter la rivière. Vers le soir, il arriva chez Albéric (Alberik), l'évêque de Traiectum (Tournehem) qu'il qualifia de « vaccipotens » (puissant en vaches) parce qu'il possédait un très grand nombre de vaches. En guise de souper, Alcuin reçut du miel, de la bouillie et du beurre, « parce que la Frisia (Flandre) ne produit ni huile ni vin ».

Odulphus (765 – après 851) – Rixfridus († 820) – Fredericus († 838)

Texte 176
Louis le Pieux au sujet de Tournehem et Audruicq : 18 mars 815

L'empereur Louis le Pieux confirme, à la demande de Ricfredus, évêque de l'église de Vetus Traiectum (Tournehem), qui a été construite en l'honneur de Saint Martin, les donations de son père Charlemagne et de son grand-père Pépin, s'agissant de l'attribution de toutes les dîmes tirées d'entreprises, de terres, du tonlieu et du commerce de toutes choses sur le domaine royal ; (il confirme) également que toutes les personnes de l'église se trouvent sous la tutelle et la protection de cette église. L'évêque a demandé que la franchise de tonlieu concernât également les rives à Dorestadum (Audruicq) si bien qu'ils (ces gens-là) ne fussent pas soumis au « giscot » pour les biens qui y sont apportés pour eux. L'empereur accède également à cette requête et confirme le tout. Donné au palais d'Aix-la-Chapelle.
Source : Cartularium de radboud, n° 8.

Note : Dans la longue liste de chartes royales ou impériales de ce genre, celle-ci est la première à accorder également au diocèse l'immunité – c'est-à-dire la dispense de tonlieu – pour un certain secteur situé hors de son territoire. Vers la fin du siècle, cette immunité fut étendue à Daventre (Desvres) et Thiele (Tilques) et enfin à chaque localité où une personne du diocèse résidait à l'intérieur des limites du diocèse : voir texte 220 (242 ?, 260 ?). La portée de la charte ci-dessus ne comporte pas que le diocèse puisse s'approprier tout le commerce de Dorestadum (Audruicq) ni ses dîmes, mais seulement que l'église de Tournehem et les gens qui en dépendaient puissent jouir là aussi de la franchise de tonlieu en question. « Giscot » ne signifie ni versement ni impôt sur les maisons (ce qu'une charte d'Utrecht, ultérieure et falsifiée, en fait : voir texte 248) mais un droit d'amarrage, de quai ou d'importation des biens à décharger, ce que la charte dit d'ailleurs et ce qui est aussi la véritable signification du mot « giscot », lequel dérive du latin « gestare » = apporter, déposer, même littéralement : apporter au marché.

Texte 177
Odulphus n'est pas d'Oirschot mais d'Orchies : vers 806

[Odulphus, né vers 765, fut vers 806 curé d'Orchies, à 16 km au nord-est de Douai. La description de sa vie ne s'est conservée que dans quelques manuscrits du XVI^{e} siècle, naturellement bourrés d'adaptations « hollandaises ». Le brave homme n'a rien à voir avec Oirschot ni avec Stavoren où il aurait fondé un monastère ou une collégiale. Heureusement ces Vies ont conservé quelques particularités qui rendent possible de le situer dans la région véritable].

Une fois ordonné prêtre, Odulphus voulut entrer au monastère. Mais ses parents lui demandèrent de ne pas le faire mais de desservir l'église d'Oressoth (Orchies, en flamand Oorschie) et

---

langue ! Nimègue n'a reçu que très tard, d'une latinisation de chancellerie, son nom « savant » de Noviomagus. Le sceau le plus ancien de Nimègue porte la légende en ***latin*** (!!!) : *Sigillum burgeriensium de* ***Numegen*** !!!!!

de servir le peuple car c'est là qu'il était né et avait été élevé. Il se laissa convaincre par leurs prières et, contre son gré, il satisfit à leurs souhaits. Peu de temps après, il se sentit appelé à se rendre à Traiectum (Tournehem)… où habitait alors l'évêque Frédéric, homme de grande sainteté. Celui-ci le reçut avec une grande joie et les honneurs qui lui étaient dus, et tous les serviteurs de Dieu qui étaient là manifestèrent la même allégresse.

A la même époque, les sauvages Frisones (Flandre), poussés par le diable, retombèrent tellement dans leurs errements antérieurs que l'évêque Frédéric et des archidiacres échouaient à les maintenir sur le chemin de la vérité. L'évêque (manifestement déjà passé lui-même de l'autre côté du Flevum pour rendre visite aux églises) envoya un fidèle messager avec une lettre à Traiectum (Tournehem) pour demander à Odulphus de traverser aussi vite que possible l'Alechmere (Flevum ou Almere) et de se joindre à lui. Le saint homme se réjouissait dans l'espoir de subir le martyre avec son évêque. Quand il eut traversé et rejoint l'évêque, ils commencèrent à rendre ensemble visite aux églises, s'en allant chaque jour d'une localité à l'autre pour prêcher le peuple si bien que ceux qui ressemblaient d'abord à des loups furent changés en doux moutons.

L'évêque lui proposa alors de rester dans cette contrée pour continuer à y enseigner le peuple qui était maintenant revenu de ses errements. Mais l'homme de Dieu se n'en sentait pas capable. Sur les instances de l'évêque, il céda cependant, à condition de pouvoir revenir après quelques années à Traiectum (Tournehem)… Ce qui arriva… et lorsqu'Odulphus atteignit une vieillesse avancée et marcha avec un bâton, il y mourut. Non seulement à Utrecht, disent ses biographies, mais également à Stavoren ont eu lieu, à son intercession, une foule de miracles.
Source : Vita S. Odulphi, AS, juin III, p. 89.
Acta S. Frederici, AS, juillet IV, p. 465.

Note : La dernière phrase qui parle d'Utrecht et de Stavoren, est une interpolation du XVI^{e} siècle, alors que la légende avait déjà couplé Odulphus à Utrecht, au Zuiderzee et à Stavoren. La légende de Stavoren existait déjà au XIV^{e} siècle, comme le montre le sceau de la ville de Stavoren de 1359, qui représente un ange et un voilier qui auraient amené Odulphus dans la ville. Comment en est-on arrivé à cette légende à Stavoren ? Eh bien si quelqu'un, à partir d'Utrecht, traverse l'Alechmere pour arriver le plus vite possible chez les Frisons néerlandais, où va-t-il donc débarquer ? … Juste ! Il suffit de si peu pour déclencher un mythe !

Texte 178
Frédéric devient évêque : 820

Alors l'évêque Ricfridus rendit l'âme… Après qu'on l'eut inhumé avec les honneurs qui conviennent, le clergé et le peuple, sur inspiration du Saint Esprit, décidèrent qu'ils ne voulaient choisir ou installer aucun autre évêque que Frédéric.
Source : Passio Frederici, MGS, XV, p. 345.

Texte 179
Installation de l'évêque Frédéric : 820

Le roi l'invita au repas et l'envoya ensuite à Traiectum (Tournehem). Lorsqu'il fut arrivé au Renus (Escaut), tous coururent à sa rencontre et le conduisirent avec les chants appropriés à la ville forte. Puis on l'installa en qualité d'évêque dans l'église de la Sainte Vierge Marie, où le martyr Boniface et ses compagnons gisent enterrés… et il y résida longtemps.
Source : Acta S. Frederici, AS, juillet IV, p. 464.

Note : Le texte semble vouloir dire que le nouvel évêque ne fut pas installé dans l'église épiscopale (qui avait Saint Martin comme second patron) mais dans l'abbatiale d'Eperlecques qui était consacrée à la Sainte Vierge, même si elle avait aussi comme premier patron le Sauveur. Il donne en même temps à entendre que les corps de Boniface et de ses compagnons y reposaient toujours. Cette seule indication donne déjà de solides raisons d'apposer de grands points d'interrogation au récit du transfert immédiat à Moguntiacum ou Fulda des cadavres de Boniface et de ses compagnons directement ou peu après leur mort (voir notes des textes 129, 131, 143 et 139).

Texte 180
L'évêque Frédéric à Walacria : vers 828

Il (l'évêque Frédéric) s'embarqua et débarqua à Walacria (entre Bruges et Uitkerke). Sur cette île, il entra dans l'église et ordonna qu'on dresse entre-temps une tente. Lorsque les habitants le virent, beaucoup vinrent le saluer respectueusement. La plupart se tenaient toutefois les armes à la main et menaçaient de l'agresser. Il convoqua une assemblée où il révéla qu'on serait excommunié (pour inceste ?) : seuls les anciens s'y rendirent (voir les textes 51 à 54 compris et le texte 234).
Source : Acta S. Frederici, AS, juillet IV, p. 464.

Note : Le bruit court que Frédéric à Walacria (qui n'est pas la Walcheren ultérieure) aurait surtout combattu l'inceste qui y régnait. Mais ce qu'il y avait en réalité derrière ce grief apparaîtra clairement dans le texte 182. C'est sur cette île que Theofried, trois siècles et demi après l'événement, situa la sanglante agression de Willibrord par le gardien du sanctuaire païen, alors qu'Alcuin, quelques décennies après les faits, ne souffle mot d'une île : voir les textes 51 et 52. Comment Theofried, par ignorance de la régression en cours depuis des siècles, en vint à une localisation tout à fait erronée, vous le verrez au texte 234.

Texte 181
Donation à l'église de Traiectum : 7 février 828

Geroward donne à l'église de Saint Martin à Vetus Traiectum (Tournehem) ce qu'il possède par droit d'héritage dans les localités suivantes : Langhara, Ellenwik, Aladna, Nuazefelde, Humella, Theodon, Hesi et Asnon avec tout ce qui en dépend en terres, prairies, bois, eaux, cours d'eau, ainsi que 40 serfs dont les noms sont donnés. L'acte est rédigé par Gerracarus sur ordre de l'évêque Frédéric. Il est cosigné par 31 témoins dont les noms sont également mentionnés. L'acte est donné à Embriacum.
Source : Cartularium de Radboud, n° 19.

Note : Vu qu'aucun nom ne peut être indiqué dans les environs proches ou lointains d'Utrecht, la donation n'a pas pu être faite à l'église d'Utrecht. Les noms exacts sont les suivants : Langhara est Longuerecque à 15 km au sud-est de Boulogne ; Ellenwik est Herlincourt à 5 km au sud-ouest de Saint-Pol-sur-Ternoise ; Aladna est Alette à 8 km au nord-ouest de Montreuil ; Nuazefelde est Nesles à 11 km au sud-est de Boulogne (Nuaze et Nes sont tout à fait indentiques) ; Humella est Wimille à 5 km au nord de Boulogne ; Theodon est Todincthun à 21 km au sud-ouest de Saint-Omer ; Hesi est Hées à 2 km au sud-ouest d'Arras ; Asnon est Assonval à 25 km au sud-ouest de Saint-Omer ; Embriacum, où l'acte est établi, est Embry à 16 km au nord-est de Montreuil. Le fait que toutes les localités puissent être situées dans la même contrée prouve que ces localisations sont exactes.

Texte 182
Frédéric, à supposer qu'il soit un saint, n'est certainement pas un martyr : 830

Le manque total de fiabilité de l'auteur des « Acta S. Frederici » est démontré par un récit interminable mais néanmoins inventé de toutes pièces qui veut nous faire croire que l'évêque serait entré en conflit avec l'empereur Louis le Pieux et l'impératrice Judith parce qu'il les avait publiquement accusés de vivre illégalement (pour cause de consanguinité) dans le mariage. L'impératrice en aurait été si ulcérée qu'elle aurait donné l'ordre de le tuer, ce qu'on aurait exécuté en 838. Une impératrice n'attend pas si longtemps pour se venger ! Tout le récit est une fable. Les contestations exprimées en 830 par Lothaire, fils de l'empereur, quelques grands de l'empire et quelques évêques avaient une toute autre cause, qui était de nature purement dynastique : elle concernait essentiellement la position du fils né en 823 du second mariage de l'empereur. Nombre de chroniques en parlent sans qu'aucune n'invoque comme motif le caractère consanguin de ce mariage. L'auteur profère en outre d'évidentes inexactitudes. Il écrit que le pape vint de Rome pour admonester l'empereur parce que Judith, enfermée contre sa volonté dans un couvent, devait, même alors, être considérée comme une religieuse, en suite de quoi le mariage était et restait illégal et sacrilège. Il s'est

passé très exactement l'inverse. Le pape a en effet tout au contraire enjoint à l'empereur de reprendre Judith. Il n'est pas impossible, il est au contraire plus que vraisemblable, que l'évêque Frédéric ait pris le parti des évêques mécontents et que l'auteur ait voulu camoufler la déchéance du parti des rebelles par un prétendu martyre de Frédéric. J'ai passé les textes sur cette affaire parce qu'il est inutile de réfuter tous ces récits passablement controuvés. Je ne puis juger de la sainteté de Frédéric mais il n'a certainement pas été un martyr selon les règles. Par contre, le cœur du récit, à savoir que Frédéric ne semble pas avoir eu de sympathie pour Louis le Pieux et ait probablement agi contre lui, ne manque pas d'intérêt. Il ouvre en effet des perspectives sur le fait qu'à cette époque l'abbaye d'Eperlecques avait complètement perdu son importance propre et que le diocèse de Traiectum était de plus en plus dédaigné.
Source : Acta S. Frederici, AS, juillet IV, p. 464.

Texte 183
Donation à l'église de Traiectum (Tournehem) : 26 décembre 834

Comme celui-ci et ses fils l'en avaient chargé, Ovo et d'autres donnent pour le repos de l'âme de Wibrecht à l'église de Saint Martin dans le « castellum » de Traiectum (Tournehem) dans le pagus Nifterlaca (Eperlecques) : tout ce qu'il possédait à Osterbac et Prast. L'acte est rédigé sur ordre de l'évêque Frédéric à Osterbac par le prêtre Bernoldus et signé par 26 témoins dont 10 Saxons.
Source : Cartularium de Radboud, n° 22.

Note : Il est frappant que l'ancien nom de Nifterlake pour Eperlecques ait encore été en usage jusque loin dans le IX^{e} siècle, du moins pour le pagus dans son ensemble et non pour la localité d'Eperlecques : la donation est en effet formellement faite à l'église Saint Martin de Tournehem et non à l'abbaye. Osterbac, écrit ailleurs Osterberg, est Est-Mont, hameau d'Eperlecques, ce qui est une traduction française directe d'Oosterberg. Prast est Pré-de-Licques, hameau d'Audrehem à 5 km au sud-ouest de Tournehem.

Texte 184
Mort de Frédéric – un saut de Tournehem à Utrecht : 838 – vers 975

[Frédéric fut mortellement blessé par les meurtriers ; Odulphus assistait à sa mort] : Cette même année une prophétie du bienheureux évêque commença à se réaliser.
Car les Normands, c'est-à-dire les gens venus du nord (lire : ouest), aussi nombreux que le sable de la côte, franchirent la mer et arrivèrent à Dorestadt (Audruicq), qui était grande auparavant et s'appelle maintenant Wijck, et où aussi, à ce que l'on dit, bien 55 églises avaient été construites en l'honneur de Dieu et de ses saints. Ils détruisirent cette ville et la brûlèrent entièrement et avec beaucoup de butin ils emmenèrent également les habitants comme prisonniers. Ensuite, ils errèrent à travers toute la région, offensèrent et humilièrent l'Eglise et retournèrent à leurs habitats. Après quelques années (l'an 857), ils revinrent et détruisirent cette fois la ville de Traiectum (Tournehem), qu'ils avaient conquise par les armes. Ils n'épargnèrent personne et ne laissèrent pas même un pisseur debout devant un mur (lire : ils ne laissèrent même pas un mur debout pour un arrêt sanitaire). D'où il vint qu'après la mort du frère de Frédéric, l'évêque Alfricus, et de l'évêque Ludgerus, le peuple fut chassé de la place et la contrée et la ville furent détruites et désertées jusqu'à ce que (notez le saut à Utrecht par-dessus trois quarts de siècle et trois évêques) la miséricorde divine fît de Balderic l'évêque de ces contrées, sous l'administration duquel de nouvelles murailles furent construites. Il y a encore divers témoins des deux générations qui racontent que tout cela s'est passé à l'époque de l'évêque Balderic.
Source : Acta S. Frederici, AS, luillet IV, p. 469 ; Idem MGS, XV, p. 354 ; Idem HdF, VI, p. 329.

Note : L'auteur de ce texte, un ecclésiastique d'Utrecht du XIV^{e} siècle, a sérieusement brouillé les pistes. De l'évêque Ludgerus (de Tournehem), il saute d'un seul coup au premier évêque d'Utrecht, Balderic. Il est possible que l'auteur ait eu quelque connaissance de l'acte de 850 (voir texte 189) où un bienfaiteur du nom de Baldricus, fait des donations à l'évêque Ludgerus (Cartularium de Radboud n° 21) et que la doublure de noms l'ait égaré. Le fait que dans son panégyrique du célèbre évêque Baldricus, il se révèle n'avoir pas connaissance de ses derniers prédécesseurs au siège épiscopal, doit

être excusé par le fait qu'aussi bien ils n'étaient pas des prédécesseurs de Baldricus. Son texte a quand même eu « l'énorme mérite », si l'on peut l'appeler ainsi, de semer le germe du mythe de Wijk bij Duurstede en reliant Dorestadum à la localité effectivement néerlandaise de Wijck. Et il le fit probablement sans le vouloir : car, sans l'ajout ultérieur « bij Duurstede », ce Wijck, parmi toute la gamme de Wijken néerlandais, n'aurait sans doute jamais été pris en considération comme prétendant à être Dorestad. Cette suggestion involontaire resta d'abord tout un temps en suspens et ne fut plus largement élaborée qu'après le XV^{e} siècle. La « tradition » dont Van Es se réclame si expressément pour maintenir le Dorestadum carolingien à Wijk bij Duurstede, est donc apparue très tardivement, à savoir huit siècles après les premières informations sur Dorestadum. Et elle provenait d'un auteur qui, au vu de l'inexactitude de ses autres allégations, ne méritait aucune confiance. Une « tradition » qui apparaît pour la première fois parmi les radotages d'un curé du XIV^{e} siècle n'est pas une tradition. (Aussi ne faut-il guère se soucier des dons prophétiques du bienheureux évêque Frédéric, il n'était pas nécessaire d'être prophète pour savoir que les Normands qui étaient sur les talons des gens de Tournehem et environs, feraient tôt ou tard amok).

Texte 185
Encore un prophète : Odulphus sur la rive de l'Almere : après 838

Le saint homme (Odulphus), qui avait le don de prophétie, le manifesta au peuple des Fresones (Flandre) qui l'entourait en disant : « Voyez-vous cette pierre ? » et il désigna un grand rocher qui se dressait devant la porte de sa maison. Il prédit que celle-ci, sans intervention humaine serait engloutie par la rivière appelée Flye (Flevum ou Almere) et disparaîtrait dans les flots. Ce qui arriva. (L'auteur accole encore un commentaire édifiant à ce miracle).
Source : Vita S. Odulphi, AS, juin III, p. 91.

Note : Odulphus n'avait pas le don de prophétie mais apparemment un bon sens de l'observation. Il comprenait parfaitement les possibles conséquences de l'action de la mer sur les côtes de l'Almere. Mais pourquoi diable les historiens ne regardent-ils pas plus loin que ce « miracle » et ne remarquent-ils pas qu'on y trouve un magnifique témoignage d'une nouvelle phase intermédiaire de transgression en cours ?

Texte 186
Possessions de l'abbaye Saint-Bavon de Gand en Fresia : début IX^{e} siècle
Dans la Dombibliothek de Freising se trouvait un codex (actuellement à Münich) qui provient de l'abbaye Saint-Bavon de Gand et où l'on décrit un certain nombre de bénéfices dans la région de l'embouchure de l'Escaut, région appelée Fresia. Un détail particulièrement intéressant pour nous est qu'il s'agit essentiellement de prairies pour moutons.
Source : Verhulst, Das Besitzverzeichnis der Genter Sankt Bavo von ca. 800 (1971).

Note : Outre leur intérêt au regard de la géographie historique, ce texte-ci et le précédent fournissent également une information documentaire au sujet des transgressions/régressions de l'époque et de la remise en culture du secteur. Les prairies pour moutons forment en effet presque toujours la première phase d'une (re)mise en culture de terres nouvelles ou de leur endiguement. Les deux textes donnent en même temps l'occasion de faire remarquer à quel point beaucoup d'historiens néerlandais (et également étrangers !) refusent obstinément de prendre sérieusement connaissance de ce que l'archéologie, la géologie et la stratigraphie ont découvert et dévoilent heureusement de plus en plus, ces derniers temps, au grand public, fût-ce sous la pression de sinistres perspectives d'avenir.
Pour nous en tenir à quelques titres, citons seulement :

- Nederland in het Holoceen (Les Pays-Bas au cours de l'Holocène), publication du Rijks Geologische Dienst (Services géologiques nationaux), 1986, Dr. W.H. Zaagwijn.
- Impact of sea-level-rise on society, publication du Waterloopkundig laboratorium (Laboratoire d'hydrodynamique) de Delft, 1986.
- De Veluwe in de vroege middeleeuwen (La Veluwe au haut moyen âge), (thèse) Dr. H.A. Heidinga, 1984.

- Toen het weer droog was (Quand ce fut à nouveau sec), Dr. H.A. Heidinga dans « Natuur en Techniek » (Nature et Technique), 1985, p. 712-725.

C'est sans doute la dernière publication qui parle le plus à l'imagination. Partant de l'existence d'un complexe de fermes découvert en Haute Veluwe et encore habité jusqu'au X^e^ siècle, on peut presque conclure sur le champ à une hauteur d'eau du fait de laquelle, hormis quelques crêtes sablonneuses, le reste du sol néerlandais devait disparaître sous plusieurs mètres d'eau ou, pis encore, sous autant de mètres de tourbe gorgée d'eau et donc infranchissable à pied, laquelle interdisait de toute façon l'accès aux éventuels sols secs qu'elle entourait. Ce n'est qu'à partir du X^e^ siècle (les « hogezanders[60] » et après eux les immigrants) qu'on s'est aventuré sur la tourbe et que, grâce à la stagnation de l'accroissement de la tourbe consécutif à une sécheresse exceptionnelle, on a pu commencer les défrichements, processus qui dura jusqu'au XIII^e^ siècle… Si ces informations spécialisées et claires avaient été répandues plus tôt et plus souvent, la répression qui frappe une géographie historique honnête n'aurait pas tardé à s'apaiser, si bien que le temps et l'énergie accaparés par la polémique qu'on lui impose auraient pu être consacrés aux recherches bien plus positives qui restent à faire.

Alfricus – Hegihardus –Ludgerus (838-851)

Texte 187
Donation à l'église de Tournehem : 23 mars 838

Alfricus, évêque de Traiectum (Tournehem) fait connaître et établit que le comte Rodgarius à donné à l'église de Saint Martin des biens dans les localités suivantes :
Alatinge (= Alincthun à 19 km au sud-ouest de Tournehem). Bracola (= Brouxolles, hameau de Moringhem alias Morini, situé à 9 km à l'ouest de Saint-Omer). Ductinghem dans le pagus Islo (dans le pays de la Lys - = Todincthun, hameau d'Audincthun situé à 20 km au sud-ouest de Saint-Omer). Le pagus Islo (= le pays de la Lys). Herodna dans le pagus Hintingoe (= Héronval à 17 km au nord-est de Boulogne). Le pagus Hintingoe (= Hindinxent, hameau de Réty situé à 4 km d'Héronval). Leomeriche (= Beaumerie-Saint-Martin) à 2,5 km au sud-est de Montreuil). Le pagus Felua (désigne le Flevum ou Almere et en aucun cas la Veluwe). Luona (= La Loisne, hameau de Beuvry situé à 2 km à l'est de Béthune). Sulvelde (= probablement Salperwick à 3 km au nord-ouest de Saint-Omer). Thuina (= Thun près de Cambrai ; on rencontre dans le Cambraisis divers toponymes semblables). Thulere (= Thélus à 7 km au nord d'Arras). Uttarlo (= Uzelot, hameau de Leulinghem situé à 2 km au nord-est de Marquise). Waganwega (= Wacquinghen à 7 km au nord de Boulogne). Werdupa (= Wardrecques à 7 km au sud-est de Saint-Omer). Westarhesi (= Westrehem à 22 km au sud-est de Saint-Omer).

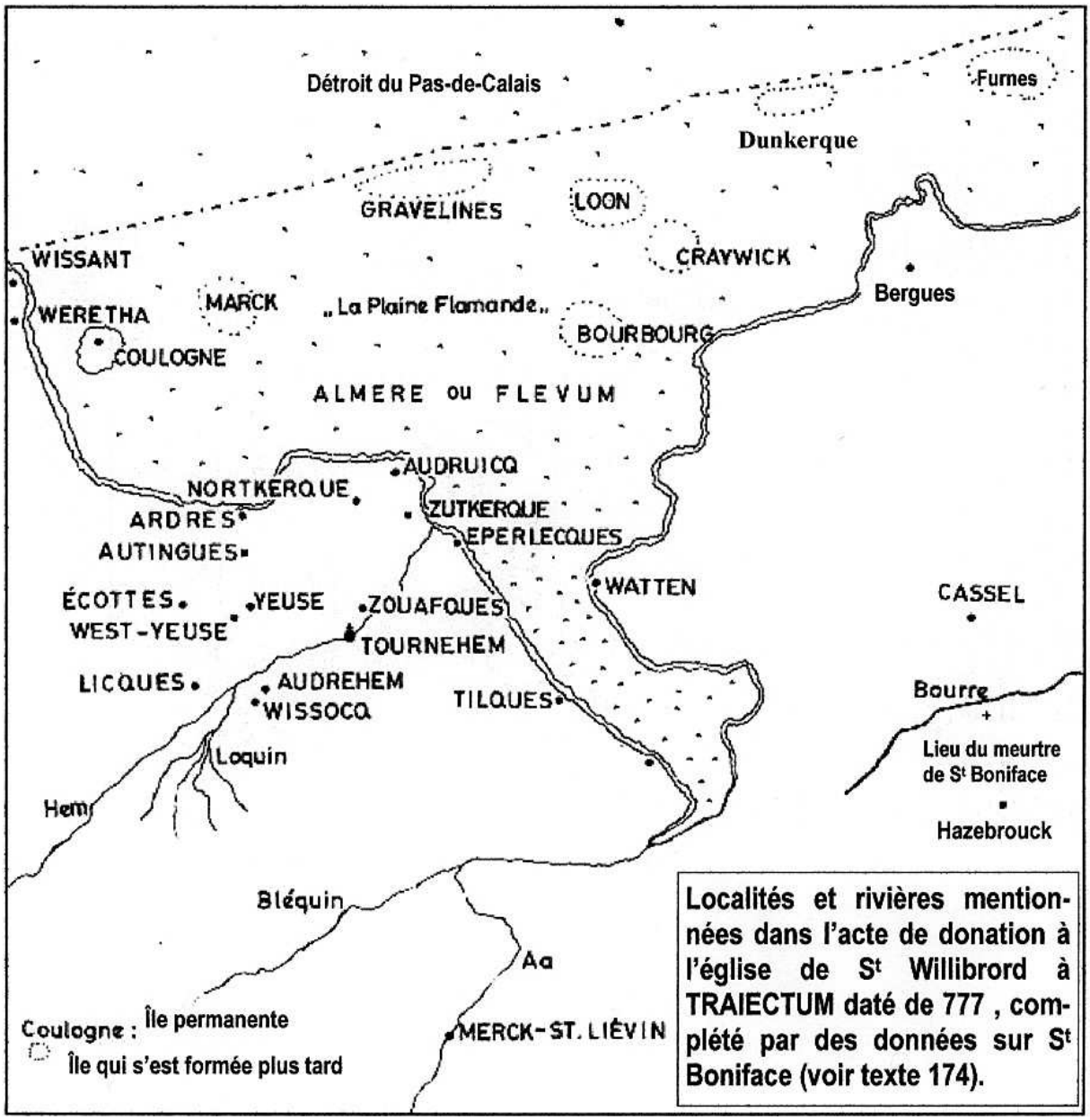
En contrepartie l'église (de Traiectum/Tournehem) cédera au comte Rodgarius un certain nombre de biens comme bénéfices, lesquels sont situés dans les localités suivantes :
Fumarhara (= Furmeshem, portant encore ce même nom en 1126 et située dans les parages de Saint-Omer ; la localité n'existe plus). Gruosna (= Grosville à 10 km au sud-ouest d'Arras). Heoa (= Hove, hameau de Wimille situé à 5 km au nord de Boulogne). Hesi (= Hées à 2 km au sud-ouest d'Arras). Lisidunon, identique au Lisiduna du texte 174 (= Licques à 8 km au sud-ouest de Tournehem). Seist (= Sachin ou Sains-en-Pernes à 12 km au nord-est de Saint-Pol-sur-Ternoise). Theotorne (= Thiant à 8 km au sud-ouest de Valenciennes). L'acte est rédigé à Thuina (Thun) par le prêtre Hunger, probablement le futur évêque, et contresigné par 23 témoins.
Source : De cette bonne vingtaine de localités, on ne peut en trouver aucune dans le diocèse d'Utrecht. On ne saurait en effet admettre qu'on fasse (Blok, o.c., p. 90, 91) de Leomerische De Lijmers[61] et qu'on laisse curieusement tomber tous les autres noms comme s'ils n'existaient pas. Un historien honnête doit au moins appeler l'attention de ses lecteurs sur le fait que dans le même acte figurent

[60] Ndtr. : *Hogezanders* signifie *habitants des hauteurs sablonneuses*.
[61] Ndtr. : De Liemers ou Lijmers sont une contrée de la province de Gueldre, enclose par le Rhin (ou Neder-Rijn) au sud, par l'Ijssel au nord-ouest, et par l'Oude Ijssel (ancien Ijssel) au nord.

encore plus de 20 noms et, s'il est tout à fait honnête, il organise parmi ses lecteurs un concours pour les trouver, ce qui suppose bien entendu qu'il soit lui-même capable de le faire correctement.

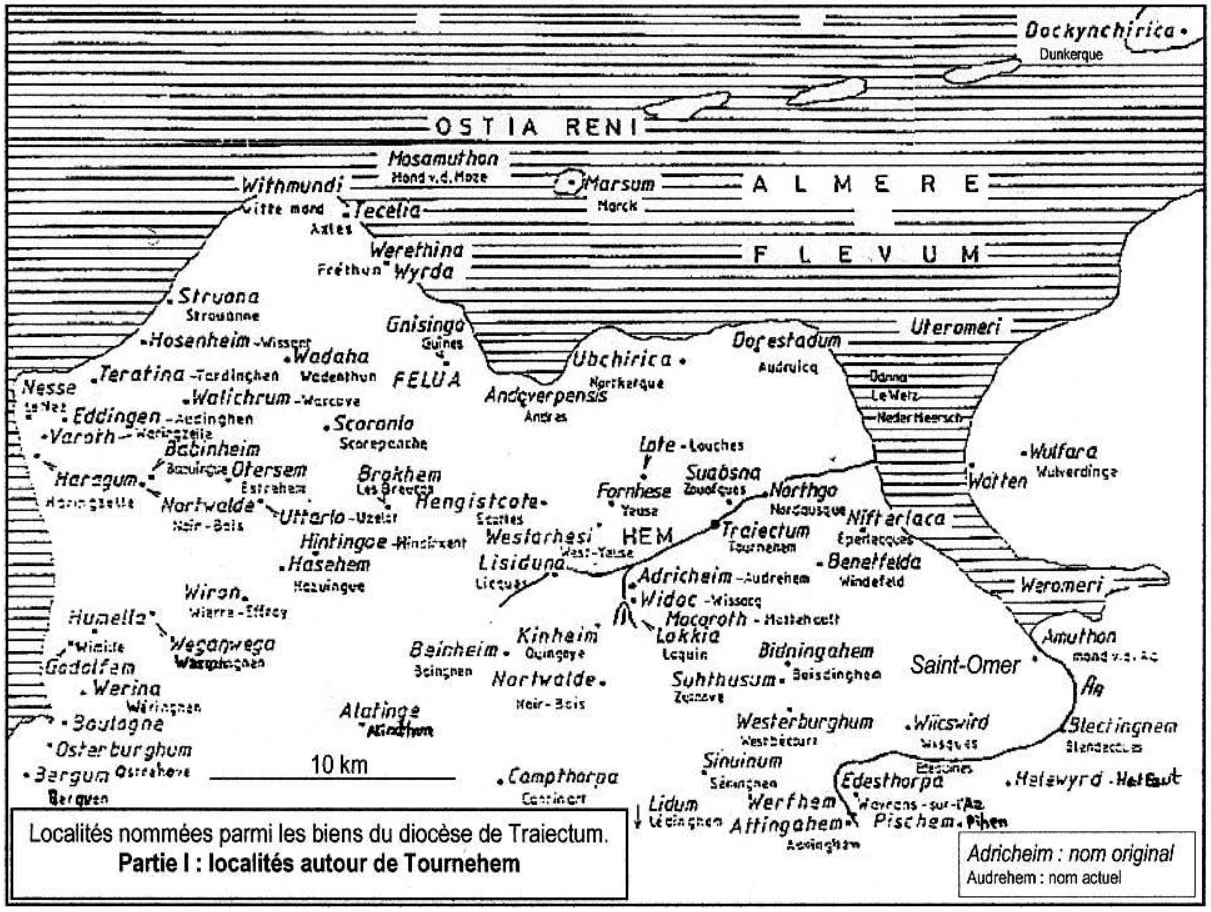
Texte 188
Immunité pour l'église de Tournehem : 21 mars 846

L'empereur Lothaire 1er confirme, à la demande d'Hegihardus, évêque de l'église de Vetus Traiectum (Tournehem), l'immunité de l'église, accordée auparavant par l'empereur Louis le Pieux et ses prédécesseurs, les rois francs. Il stipule qu'aucun juge ne puisse y exercer la juridiction dans les localités, terres et autres propriétés de l'église, et que personne ne puisse s'installer sur les propriétés de l'église, laquelle peut continuer à jouir de ses revenus antérieurs tirés du domaine royal. L'acte est donné à Aix-la-Chapelle.
Source : Cartularium de Radboud, n° 13.



Note : Les Normands, qui avaient depuis longtemps Dorestadum (Audruicq) en leur possession et s'y étaient fixés durablement avec l'aval des rois, constituaient une menace permanente pour Traiectum et pour l'église chrétienne (même si l'expression « Vetus Traiectum » était encore à l'époque un

anachronisme). La confirmation de l'immunité demandée par l'évêque était également destinée à empêcher les Normands de continuer leur expansion, ce qui explique pourquoi l'acte interdit si rigoureusement à des étrangers de s'établir sur les biens de l'église. Cette interdiction serait réitérée dans la charte du 18 mai 854 (voir texte 202). Dans les actes de Werethina, le territoire d'où venait la menace est appelé « Ruricgo », le canton de Roric le Normand. Pour comprendre pleinement les événements et surtout la situation de l'église de Tournehem, il convient de bien prendre conscience que les Normands, comme je l'ai dit, avaient déjà depuis des décennies pris pied dans la région ; il faut surtout oublier la fable que Roric aurait été « maître de la zone côtière néerlandaise » car l'occupant de Dorestadum (Audruicq) et d'autres parties de la Frisia (Flandre) n'y a jamais résidé.

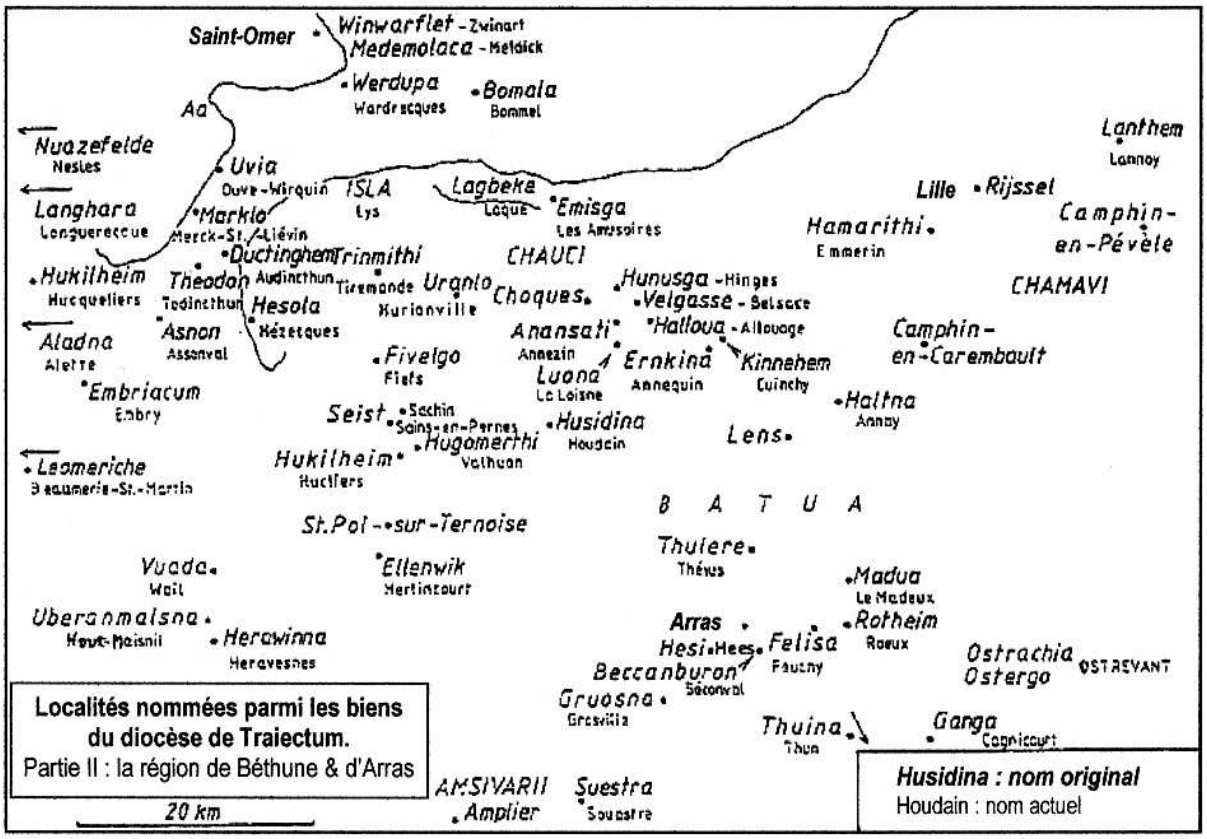


Voir texte 210

Texte 189
Donation à l'église de Tournehem : 12 août 850

Ludgerus, évêque de Traiectum (Tournehem) fait établir que Baldricus a donné des biens à son église avec 42 serfs, hommes, femmes et enfants dont les noms sont énumérés, dans les localités suivantes : Anansati (= Annezin-les-Béthune à 3 km à l'ouest de Béthune). Bomala (= Bommel, seigneurie sise à Sercus à 15 km au sud-est de Saint-Omer). Ernkina (= Annequin à 9 km au sud-est de Béthune). Hallouwa (= Allouage, fief et bois dans la commune de Béthune). Herawinna (= Haravesnes à 10 km au sud-ouest de Saint-Pol-sur-Ternoise). Madua (= Le Madeux, hameau de la commune de Gravelle situé à 10 km au nord-est d'Arras). Sinuinum (= Séninghem à 16 km au sud-ouest de Saint-Omer). Teratina (= Tardinghen à 16 km au nord de Boulogne). Trinmithi (= Tiremande, hameau de Ligny-les-Aire situé à 11 km au sud-ouest de Thérouanne). Uberanmalsna (= Haut-Maisnil à 17 km au sud-ouest de Saint-Pol-sur-Ternoise). Vergasse (= Belsace, fief de la commune d'Annezin-les-Béthune, voir Anansati). Vuada (= probablement Wail à 15 km au sud-ouest de Saint-Pol-sur-Ternoise).
En contrepartie l'église de Traiectum (Tournehem) met à la disposition de Baldricus des biens dans les localités suivantes :

Hamarithi (= Emmerin à 6 km au sud-ouest de Lille). Hesola (= Hézecquel, hameau de la commune d'Hézecques situé à 4 km au nord-est de Fruges). Uvia (= Ouve-Wirquin à 8 km à l'ouest de Thérouanne). Les biens mentionnés en premier sont destinés à l'entretien de l'église de Wadaha où l'acte est également rédigé (= Wadenthun sous Saint-Inglevert situé à 12 km au sud-ouest de Calais) ainsi qu'à la récitation des prières par les chanoines dans le choeur. L'acte est contresigné par 25 témoins dont les noms sont mentionnés.



Voir texte 210

Note : Il ne s'agit naturellement pas ici du Ludger de Werethina, décédé 40 ans auparavant, ni du Balderic d'Utrecht qui n'entre en scène que 90 ans après. Le texte donne à nouveau une série de noms du diocèse de Traiectum (16 en tout) qui, une fois de plus, sont introuvables aux Pays-Bas et que les historiens font donc disparaître dans la corbeille à papier. Il s'agit en outre de noms romans qui par définition n'ont déjà rien à faire aux Pays-Bas. Que leur nombre n'effraie pas le lecteur. Même s'il s'avère qu'il y a plus de quatre cents toponymes qui ont fini ainsi dans la corbeille à papier romane.

Avec toute cette stupéfaction, qu'on songe que les évolutions défavorables continuaient, si bien que le diocèse devait tout faire pour ne pas perdre complètement sa viabilité. Au vu de cet acte qui parle de prières chorales des chanoines à Wadenthun, on peut même se demander si l'église épiscopale elle-même n'avait pas dû quitter son emplacement habituel de Tournehem.

Anscharius (801-865)

Texte 190
Anscharius à l'abbaye de Corbie : vers 822

Dans ce territoire, à savoir la Saxonia, il commença la fondation d'un monastère… qui fut enfin terminé. On changea le nom de la localité qui s'appela dorénavant Nova Corbeia. Le serviteur de Dieu (Anschaire) fut d'abord appelé en ce lieu avec d'autres frères et il y fut chargé de l'enseignement,

tâche où se révéla si doué qu'il fut également, à la demande de tous, désigné pour prêcher le peuple à l'église.
Source : Rimbert, Vita S. Anscharii, AS, février I, p. 416.

Note : Voici une nouvelle doublure : le monastère de Corbie sur la Somme (à 15 km à l'est d'Amiens) et le Corvey allemand en Westphalie (à 44 km au nord-est de Paderborn). Entre les deux monastères, dont l'allemand fut sans aucun doute fondé comme filiale par le français sous le même nom et vraisemblablement avec déménagement d'une partie de la communauté française, il s'est fait, c'était inévitable, un mélange des données qui atteint son apogée dans la personne d'Anschaire.

Texte 191
Nova Corbeia n'est pas Corvey mais Corbie : 822 et 836

(Etablissons d'abord le nom de Nova Corbeia, qu'on comprend unanimement comme désignant Corvey parce qu'on pensait que c'était précisément l'adjectif Nova qui indiquait la fondation du monastère allemand. On raconte d'abord que le monastère de Corbie périclita, assez rapidement après la première fondation, et que peu après, en 822, on entreprit une seconde fondation qui fut cette fois une réussite). En l'an de Notre Seigneur 836, l'abbé Warinus du monastère de Rasbacis (Rabais, Seine-et-Marne), surnommé Jérusalem, mais qui était en même temps abbé de Nova Corbeia (Corbie, Somme), 14 ans après la fondation de ce monastère… demanda à l'abbé Hilduinus de Saint-Denis (près de Paris) des reliques de saints martyrs. L'abbé Hilduinus répondit favorablement à cette requête, après avoir obtenu l'accord de l'empereur Louis et de l'évêque de Paris… il lui (à Warinus) donna le corps de Saint Vitus (Vit) et celui du martyr Lucanus… qui sous le gouvernement de Pépin (III) avait été apporté d'Italie en France par un homme pieux… Le corps de Vitus… était conservé avec grand honneur et piété dans l'église de Saint-Denis.

L'abbé Warinus reçut le corps de Vitus et l'apporta d'abord au monastère de Rabais. (Puis les reliques furent transférées en une procession solennelle qui traversa les localités suivantes) : du monastère de Rabais à la ville de Meldis (Meaux)… Ensuite en droite ligne direction la Saxonia… arrêt au cloître de Cella Gislefridi (inconnu)… ensuite dans la localité Alnidus (Annet-sur-Marne)… ils franchirent la Marne… ensuite dans la localité de Septem Salices (Sept-Saulx, Marne)… ensuite dans la localité de Summa Harna (Sommereux, Oise)… ensuite le long de l'Aisne dans la localité Sanctum Marulum (lire : Sanctum Medardum = Soissons)… ensuite le palais d'Aix-la-Chapelle (ce doit être Noyon)… après quelques jours ils pénétrèrent dans le royaume des Saxons et arrivèrent près de la localité de Sosat (Suzanne, Somme) à la localité de Brechal (Bray-sur-Somme) et la fin du voyage fut Nova Corbeia (Corbie, Somme).
Source : De translatione S. Viti, HdF, VI, p. 293.

Note : La main allemande qui, dans ce texte, a remplacé Noyon par Aix-la-Chapelle, ville située à 250 km de Soissons (la distance entre Aix-la-Chapelle et Corvey est de 230 km !) et a laissé les autres noms en l'état, s'est fatiguée pour rien, vu que les noms de rivières franchies (la Marne, l'Aisne, l'Oise et la Somme) prouvent que le Corbie français était le but final de la procession. C'est donc à tort qu'on a admis que Nova Corbeia était le Corvey allemand. C'est également à tort qu'on a avancé qu'Anscharius avait été moine du Corvey allemand, si bien que son prétendu siège épiscopal de Hambourg se profile de ce fait déjà à l'horizon et me met devant l'obligation, désagréable pour le catholique que je suis, d'envoyer à nouveau au tapis un siège épiscopal. Mais revenons d'abord aux vicissitudes d'Anscharius (le français bien entendu !).

Texte 192
Anschaire en Normandie et près de l'Albis (Aa) : vers 825

Ces jours-là, il advint que le roi Hériold, qui possédait une partie du royaume des Dani (Normandie), fut chassé de son royaume par d'autres rois. Il s'adressa à l'empereur Louis… qui lui conseilla de se faire chrétien… L'abbé Wala lui (à l'empereur) dit qu'il connaissait un moine… et Anschaire fut mandé au palais… où l'empereur lui demanda s'il voulait devenir le mentor d'Hériold. Anschaire emmena Autbertus comme compagnon… Ensemble ils allèrent (à nouveau) trouver l'empereur…

Celui-ci se réjouit de leur résolution ; il leur accorda les pleins pouvoirs nécessaires, des caisses, des tentes et tout le nécessaire pour un tel voyage, et leur ordonna de se rendre chez Hériold afin de l'amener lui et les siens à l'Evangile… Ils pénétrèrent dans le pays par Dorestadum (Audruicq), traversèrent les territoires voisins habités par les Fresones (Flandre) et atteignirent les territoires des Dani (Normandie). Lorsqu'il apparut plus tard que le roi Hériold ne pouvait plus rester sans encombre dans son pays (et donc que l'évangélisation de ce roi et des siens ne pouvait se poursuivre), l'empereur donna à Anschaire (et à son collaborateur) un bénéfice de l'autre côté (lire : sur la rive gauche) de l'Albis (Aa) dont il pût subsister en cas de besoin. Ils convertirent beaucoup de gens à la foi… Ils fondèrent une école… Quelque temps après Anschaire tomba malade et retourna à Corbeia (Corbie).
Source : Rimbert, Vita S. Anscharii, AS, février I, p. 416.

Note : Est-il besoin d'exposer à quel point ce texte a été compris de travers, lorsqu'on bombarda Anschaire, deux siècles après sa mort, évêque de Hambourg ? Tout semblait coller dans le nord au détail près, sinon on s'arrangeait bien pour que ça colle. Seulement, quelqu'un s'est-il jamais demandé pourquoi, venant du Corvey allemand, Anschaire se rendit au Danemark via Wijk bij Duurstede et la Frise néerlandaise ? De même personne ne s'est jamais avisé que « de l'autre côté de l'Albis » concernait l'Aa française et non l'Elbe allemande. Le fait que l'expression réversible « de l'autre côté » doive être complétée par « rive gauche » découle des deux actes de fondation (voir les textes 194 et 195), notamment parce que Torhout, situé au-dessus de Courtrai est mentionné comme n'étant pas « de l'autre côté », si bien que je continuerai à ajouter cette précision dans la suite du paragraphe.

L'exactitude de la localisation d'Anschaire est confirmée en Normandie d'une façon remarquable. Dans l'église de Jumièges près de Rouen et tout près de l'abbaye de Fontenelles se trouve un écriteau qui mentionne qu'Anschaire s'est embarqué là lorsqu'il gagna son territoire de mission dans le nord. L'écriteau n'est pas très vieux, mais cela n'a aucune importance, vu que la question qui intrigue est la suivante : comment diable cette localité en est-elle arrivée à cette tradition ; et comment la région en est-elle venue aux statues d'Anschaire qui ornent diverses églises, s'il était effectivement, comme on le prétend, l'apôtre du nord de l'Allemagne ?

Vers la fin du XI^{e} siècle, Adam de Brême a écrit l'histoire ecclésiastique du diocèse d'Hambourg, un singulier mélange de données de Flandre française et d'Allemagne. Anschaire, qui mourut vers 865, n'a jamais mis les pieds dans le nord de l'Allemagne. Dans le passé, j'ai laissé ouverte la possibilité qu'il ait accompagné ou suivi des groupes de Saxons émigrés, mais j'ai radicalement laissé tomber cette idée après une nouvelle lecture des sources, qui prouvent que le « territoire de mission dans le nord » de l'écriteau de Jumièges doit être compris comme « dans l'est », donc direction Normandie. Il est même plausible que le voyage par terre en direction du sud décrit dans le texte, ait été continué en bateau à partir de Rouen vers la destination finale normande. Cela prouve aussi que, dans la tradition populaire, l'orientation sur l'ouest a survécu aux siècles.

Pour l'auteur de la Vita, Rimbert(us), introduit ci-dessus, - deuxième et sans doute dernier évêque de Hammaburg – et pour le rôle qu'Adam de Brême lui assigne dans le mythe de Hambourg, voir la note du texte 213.

Texte 193
Anschaire chez les Suevi (environs de Courtrai) : vers 829

Il advint entre-temps que des envoyés des Sueones (Suevi, environs de Courtrai) vinrent trouver l'empereur Louis et demandèrent qu'on leur enseignât le christianisme… Il (Anschaire) accepta la mission de l'empereur d'aller dans les territoires des Suevi afin d'examiner si ce peuple était mûr pour la foi.
Source : Rimbert, Vita S. Anscharii, AS, février I, p. 417.

Note : Cela ne pouvait rater : Adam de Brême envoie naturellement ces Suevi flamands en Suède, formant ainsi largement contrepoids à l'aberration vers le sud des Souabes de Blok (voir texte 147).

Texte 194

Fondation d'un diocèse à Hammaburg (Hames-Boucres[62]) : vers 831

Lorsque, dans les territoires des Dani (Normandie) et des Sueones (Courtrai), la foi au Christ commençait à donner du fruit, il (l'empereur Louis) scinda en deux le territoire du côté gauche de l'Albis (Aa) et le confia ensuite à deux évêques siégeant l'un près de l'autre ; il fonda également, aux confins de la Saxonia, un siège (archi)épiscopal, auquel il subordonna les membres de l'église des Nord-Albingi (lire : West-Albingi, à savoir les gens de l'ouest du territoire de l'Albis)… Sur ce siège, il plaça Anschaire, qu'il fit solennellement consacrer archevêque par l'archevêque Drogo de Metz, assisté par les archevêques Ebbo de Reims, Hetto de Trèves et Otger de Mayence… Et parce que le diocèse se trouvait dans une région dangereuse du fait de la menace des barbares et parce qu'il était relativement petit, il lui donna le monastère de Turholt (à 29 km au nord de Courtrai) en guise de soutien au diocèse. En même temps l'empereur lui donna du côté gauche de l'Albis (Aa) la localité de Welano (voir note du texte suivant.
Source : Rimbert, Vita S. Anscharii, HdF, VI, p. 505.

Texte 195
La même affaire attribuée à Lothaire : vers 831 (843)

Comme l'empereur (Lothaire) savait que son père avait voulu soumettre toute la Saxonia au joug du Christ et que les confins de cette région, situés du côté gauche de l'Albis, ne s'étaient pas encore vu attribuer un évêque propre, il décida d'y fonder un siège épiscopal… Après la mort de l'empereur (Louis le Pieux)… Lothaire divisa le diocèse en deux… et il établit un siège à Hammaburg, auquel ressortissait l'église des Nordalbingi et où Anschaire fut institué évêque… Et parce son diocèse se situait dans une région périlleuse si bien qu'il courait le risque d'être anéanti par la sauvagerie des barbares ou qu'il se perdît parce qu'il était passablement exigu, il (Lothaire) concéda au diocèse un certain monastère… nommé Turholt, afin de pourvoir à son entretien. L'empereur lui donna en même temps également du côté gauche de l'Albis (Aa) un lieu supplémentaire en guise de gîte, appelé Welanao (La maison d'Anschaire deviendrait plus tard le point de départ de la mission chez les Suevi).
Source : Rimbert, Vita S. Anscharii, AS, février I, p. 428.

Note : Le double acte du père et, douze ans plus tard, du fils est certainement la conséquence de leur lutte pour le pouvoir (831-840), après quoi Lothaire confirma ce que Louis avait déjà stipulé et lancé. L'empereur Louis scinda le diocèse de Traiectum, bien que celui-ci ne soit pas mentionné nominalement. On parle seulement de la désignation d'Anschaire comme nouvel évêque ; l'autre y était donc déjà. L'auteur des Acta Frederici semble quand même avoir raison quand il laisse transparaître que l'évêque de Traiectum était tombé en disgrâce auprès de Louis, même s'il avait tout à fait tort s'agissant des raisons de cette défaveur. Les Nordalbingi habitaient le territoire le plus occidental près de l'embouchure de l'Albis (Aa). Aussi faut-il plutôt comprendre nord comme ouest. Hammaburg n'est pas Hambourg mais Hames-Boucres à 8 km au sud de Calais, également connu sous le nom d'Hammaburg dans d'autres sources régionales (par exemple dans les chartes de l'abbaye Saint-Bertin). L'évêché fondé là n'était pas davantage un archevêché que son pendant de Traiectum (Tournehem) ne l'était encore ; l'ajout d' « arch- » dans le texte 194 ne peut avoir été emprunté qu'au mythe ultérieur de Hambourg. Le monastère de Turholt est Torhout à 29 km au nord de Courtrai ; il fut donné à Anschaire pour lui assurer des revenus stables. Il était carrément ridicule de situer à Torhout la base financière – comparable à la bourse aux quêtes du curé – du diocèse de Hambourg,

[62] Ndtr. : Il arrive qu'on objecte que la commune double d'Hames–Boucres n'a été fusionnée qu'en 1819, ce qui est exact. C'est oublier un peu vite que Hames possède bel et bien un burg très ancien indiqué sur les cartes sous le nom de Butte de Hames (8 m). Cf. ***Notice historique sur la commune de Hames-Boucres*** par Jules-Albert de Foucault, agrégé de l'Université, docteur ès Lettres (1972) : "*Le château de Hames lui-même remonterait aux Romains. On a en tout cas découvert dans ses ruines en avril 1821 une médaille de Maximien (238) et deux de Dioclétien (305). La dureté du ciment qui en lie les matériaux semble également nous ramener aux Romains, à supposer qu'on puisse discerner la part respective qui revient à chacun des constructeurs qui se sont succédés.*" L'Hammaburg, remontant peut-être aux Romains, n'a donc rien d'imaginaire et n'a pas attendu la fusion d'Hames-Boucres pour exister. L'utilisation du nom moderne par Delahaye afin de le localiser n'y enlève rien.

situé à 600 kilomètres de là et de la refuser à l'évêque d'Hames-Boucres qui ne se trouvait qu'à 90 kilomètres ! Welanao est Welles sous Nordausques à 3 km au nord-ouest de Tournehem.

Parce qu'il est question dans ces textes de deux diocèses et que Willehad (en l'an 787 !) fonda dans la localité de Brêmes (nord de la France) une église et devint évêque (voir textes 170 et suivants), on s'est mis à penser que l'empereur avait fondé deux diocèses dans le nord de l'Allemagne, à savoir à Hambourg et à Brême : deux évidentes doublures qui à l'époque de Willehad et même encore d'Anschaire n'avaient pas encore trouvé le chemin qui les mènerait du nord de la France au nord de la « Nouvelle Saxe ». La vérité est que les évêques historiques de Hambourg (entre le X^{e} siècle et la Réfome) ont siégé à Brême. Il est très vraisemblable que la christianisation de ces contrées nordiques n'ait commencé qu'avec l'évêque Adaldag (+/- 900-988). Tout ce qu'on raconte au sujet de diocèses antérieurs dans ces villes est du matériau du nord de la France, transplanté par Adam de Brême deux à trois siècles après les faits dans ce nord lointain devenu entre-temps habitable : vu le vide antérieur, Adam n'avait de toute façon pas à craindre de protestations contre ses affabulations. Et il n'était pas seulement un écrivain doué, il excellait aussi à fabriquer à la chaîne des chartes « carolingiennes » encore plus belles, plus stylées et plus riches en vocabulaire que celles qui provenaient des chancelleries des empereurs : c'est aussi ce qui, avec le temps, trahirait comme falsifications ses productions, mais ça, le vieil Adam ne s'en avisait pas (voir aussi texte 213).

Texte 196
Anschaire en Ostrevant près d'Arras : vers 835

… il (Anschaire) prêcha un certain temps le dimanche en Frisia (Flandre) dans le pagus Ostergo (Ostrevant près d'Arras).
Source : Rimbert, Vita S. Anscharii, AS, févier I, p. 430.

Note : Le fait que l'évêque d'Hammaburg assure l'homélie du dimanche dans un diocèse voisin n'a rien de particulier, certainement pas pour Anschaire qui, comme nous l'avons vu (voir texte 190), excellait à enseigner et donc aussi à prêcher. Mais le faire venir de Hambourg pour prêcher en Artois, cela dépasse vraiment les bornes !

Texte 197
Anschaire reçoit des reliques de Reims : vers 835

A cette même époque, Anschaire transporta par-delà l'Albis (Aa) les reliques des saints qu'il avait reçues en cadeau de l'Archevêque (de Reims). Il apporta le corps du saint Maternianus à Heiligenstadt ; celui de Sixtus (Sixte) et celui de Sinnicus avec d'autres saints patrons et martyrs, il les déposa dans la ville d'Hammaburg (Hames-Boucres).
Source : Adamus Bremensis, Historia ecclesiastica, I, XIX.

Note : Comment peut-on franchir l'Elbe entre Reims et Heiligenstadt?!, car c'est bien ce qu'Adam s'évertue à nous faire accroire. Rien que pour cette seule impossibilité, le voyage vers le nord de 650 km à destination d'Hambourg doit céder la place à un voyage vers l'ouest de 250 km à destination d'Hames-Boucres. Quant à Heiligenstadt c'est très probablement une traduction latine littérale de Saint-Inglevert (situé à 8 km à l'ouest d'Hames-Boucres), localité connue depuis longtemps sous le nom de « locus sanctorum » = lieu des saints, où les reliques pouvaient être vénérées et rester quand même à la portée de l'évêque et où résidait peut-être également jadis le mystérieux « Abbé d'Heiligenstadt » (Winnebaldus/Winnebald, voir texte 95).

Texte 198
Suite du récit sur les reliques de Reims : vers 845

Depuis longtemps existait une profonde amitié entre Anscharius et Ebo (Ebbo), qui fut scellée par un don d'Ebo provenant de l'église de Reims, à savoir les reliques des saints évêques Sixtus et Sinnicus. Il les apporta à Hammaburgum, et ensuite, lorsqu'il eut été chassé par les Normands, il les emporta à nouveau de l'autre côté de l'Albis et les apporta dans la localité de Ramsola. Celle-ci est située dans le

diocèse Verdensis mais elle est, du fait du souvenir du bienheureux Anschaire qui y résida longtemps, également rangée sous le diocèse de Brême. C'est là que les reliques sont restées conservées jusqu'à nos jours.
Source : Krantzius, Metropoli, I, XXX. (XVI[e] siècle), source originelle inconnue.

Note : Pour les noms énumérés, Krantzius pensait effectivement à Hambourg, aux Normands danois, à l'Elbe, à la localité de Ramsloh (?!), à Verden et à Brême. Si ce n'était pas si triste et si dramatique, on pourrait être impressionné par la radicalité et la Rücksichtslosigkeit (brutalité) avec laquelle les historiens allemands ont « allemandisé » l'histoire. Il ne s'agissait pas toujours de falsifications isolées ; la plupart ont « seulement » découlé de la conviction globale que toute l'histoire de l'Europe de l'ouest tournait autour de l'Allemagne. Là où l'allemandisation, comme dans le cas présent, signifie la permutation de l'Albis et de l'Elbe, laquelle Elbe suit, dans un bien plus grand territoire, un cours plus long et différent, il ne peut manquer qu'on se retrouve devant d'insolubles puzzles lors de la « recontruction » d'un texte qui concernait originellement les faits et non le mythe.

Ramsola est en fait Ramecourt, à 2 km au sud-ouest de Saint-Pol-sur-Ternoise. Anschaire a évidemment fui en direction de son abbaye de Corbie. Ramecourt se situe pratiquement au milieu d'une ligne droite reliant Hames-Boucres à Corbie et la doublure nord-allemande Ramsola ne présente une telle ressemblance que parce qu'on l'a plagiée des siècles plus tard dans de vieux documents. On pouvait s'attendre à quelque chose comme Verdensis (le texte parlait sans doute du Vermandois), après que, dans le sillage d'Adam de Brême, on eut rempli le vide historique de l'Allemagne du nord avec des faits et des noms empruntés au nord de la France. Il s'agit cette fois vraisemblablement d'une seconde doublure de Werethina (Fréthun), à savoir non pas le Werden du territoire de la Ruhr mais le Verden sur Aller (à 30 km de Brême), où on a localisé, non pas l'abbaye de Ludger, mais le bain de sang de Charlemagne (perpétré sur le même sol français vers 782). Mais Verden n'existait pas encore et même Werden, situé 240 km plus au sud, était encore à venir, si bien que nous laissons Anscharius continuer paisiblement son chemin de Ramecourt à Corbie, trajet au cours duquel, dans le texte original, le Vermandois tout proche (le diocèse de Saint-Quentin datant du VI[e] siècle se trouve à 28 km à l'est de Corbie) fut mentionné voire visité : pour plus d'informations voir la note du texte 213).

Texte 199
Attaque des Normands contre Hames-Boucres : vers 845

Inopinément les Normands attaquèrent Hammaburg (Hames-Boucres) avec des bateaux… le comte et les habitants s'étaient enfuis. Finalement, Anschaire aussi prit la fuite, lorsqu'il vit qu'il était resté seul. Les Normands y restèrent un jour et une nuit et incendièrent tout. Le saint père supporta cela patiemment (voir texte 213).
Source : Rimbert, Vita S. Anscharii, AS, février I, p. 419.

Note : En l'an 845, Hammaburg (Hames-Boucres) fut si sévèrement ravagé qu'Adam de Brême et consorts, à plus de 600 km de distance et deux siècles et demi après, étaient encore capables de raconter comment, par contrecoup, on mit en sécurité l'évêché fictif de Hambourg dans le tout aussi fictif évêché de Brême. Mais dans le nord de la France, Anschaire restait entre-temps avec les pots cassés. Car qu'à l'époque (selon l'interprétation d'Adam tant de temps après) les Normands aient pu mettre à sac Hambourg, est totalement exclu. Rien que du fait de leur provenance. Sous le nom de Dani, ils étaient célèbres à l'époque des premiers Mérovingiens pour leur propension au vol. Un fils de Clovis put même les prendre en flagrant délit : Grégoire de Tours, Histoire des Francs, édition Latouche, I, p. 143. Le texte cité ne donne pas l'impression qu'il se soit agi d'un raid de pillage à partir de côtes lointaines, cela ressemblait plutôt à une effraction chez les voisins (fût-ce des voisins du coin). Le domicile des cambrioleurs a été récemment une nouvelle fois révélé et confirmé par la trouvaille de diverses nécropoles en Normandie[63], lesquelles ont dû être utilisées au cours d'une période d'environ 1000 ans (III[e] siècle avant Jésus-Christ – VIII[e] siècle après Jésus-Christ) par des gens d'un type méditerranéen gracile quasiment inchangé. Selon le Géographe de Ravenne (± 670), les

[63] Ndtr. : Ce point est développé davantage dans ***Des « histoires » à l'Histoire***, tome II, pages 679 à 682. Vous voulez une idée de ces rapides graciles ? Songez à Jacques Anquetil.

Dani furent plus tard appelés aussi Nordomanni (Cosmographia, I, II et IV, 13) : et ceci essentiellement dans les pays voisins qui préféraient une approche plus distante de ces visiteurs « aux pieds agiles » mais aussi aux doigts crochus.

On ne pouvait certainement pas compter Hambourg parmi ces pays voisins, compte tenu des rapports et des moyens de communication de l'époque. Pour s'y rendre en expédition, nos Normands auraient en effet du parcourir, aller et retour, la bagatelle de 2000 km, eux qui se révèlent n'avoir été que des pillards à court rayon d'action. Il est compréhensible que ces Dani gardaient pour eux-mêmes leur ancien nom, comme cela arrivait aussi le plus souvent dans des textes qui n'avaient aucune relation avec les agressions normandes. Jusqu'à ce que… après le X^{e} siècle, du fait d'une migration et/ou par suite d'une mauvaise interprétation de vieux documents, l'ancienne Dania ne donne son nom au Danemark, ce qui inversement eut pour conséquence qu'on ne tarda pas à situer l'origine des Normands en Scandinavie, conforté en cela par le nom plus récent de Nordomanni qu'on aurait toutefois dû lire comme Westermanni. Ainsi, avec les Normands au Danemark, Hambourg se trouvait quand même dans le champ d'action et à portée des pillages de ceux qu'on appela Vikings. Ce faisant, on se contentait de négliger qu'avant le X^{e} siècle ces régions nordiques (tout comme les Pays-Bas) étaient bien trop chichement peuplées pour qu'il vaille la peine d'y envoyer une équipe de pilleurs.

Texte 200
Récit édifiants d'avant les incendiaires : avant 834

Il y avait une pieuse femme, appelée Fridburg… elle mourut très dévotement. Comme elle avait toujours donné beaucoup d'aumônes parce qu'elle était riche, elle avait chargé sa fille Cathla de donner tous ses biens aux pauvres après son décès. Mais comme il y a de moins en moins de pauvres ici, dit-elle, vends donc tout ce que je possède et emporte l'argent à Dorestadum (Audruicq). Là, on trouve beaucoup d'églises, de prêtres et d'ecclésiastiques et une foule de pauvres… Après la mort de sa mère, la fille exécuta scrupuleusement ce que sa mère lui avait ordonné. Elle se rendit à Dorestadum (Audruicq), alla y trouver les sœurs du couvent et fit le tour [de la ville] avec elles pour tout distribuer.
Source : Rimbert, Vita S. Anscharii, AS, février I, p. 421.

Note : « Là, on trouve beaucoup d'églises, de prêtres et d'ecclésiastiques ». On dit ailleurs que Dorestadum comptait bien 55 églises, ce qui aura sans doute été une énorme exagération que nous pouvons décemment réduire à 5. En tout cas, il y avait plus d'une seule maison de Dieu, car selon ce texte, il y avait aussi un couvent de moniales. Dorestadum était donc une ville chrétienne, ce que montrent de façon plus que décisive les sources de Traiectum. A Wijk bij Duurstede, on n'a pas trouvé la moindre trace de cette ville chrétienne. Van Es trouvait bien qu'il s'agissait là d'un manque capital, mais pas de problèmes : on avait trouvé une broche portant un motif floral, ornementation qu'avec la plus grande complaisance du monde on pouvait à la grande rigueur prendre pour une croix[64]… Et il estimait tenir la preuve que Wijk bij Duurstede était une ville chrétienne… Et vous tenez là la preuve du caractère pitoyable de cette sorte d'archéologie capable de tirer une conclusion capitale d'un objet isolé, dénué de la moindre valeur probante. La broche rayonne dans toute sa gloire sur la couverture du numéro de « Spieghel Historiael » consacré à Dorestadum : à juste titre, car elle sert de cachet à une méthode qui, par une recherche tendancieuse prétendument archéologique, tentait de sauver un mythe dont les données historiques avaient depuis déjà longtemps démontré la fausseté. Nous le savons maintenant : c'est la bienfaitrice Cathla qui a perdu cette broche. Ce faisant, j'introduis ce bijou dans la bibliographie historique et archéologique sous le nom de broche de Cathla.

Hungerus (851-870)

Texte 201
Hunger devient évêque de Tournehem : 851

[64] Ndtr. : Voir une reproduction de ladite broche dans ***Déplacements historiques***, page 131.

Il arriva ensuite que l'église de Traiectum (Tournehem) fût vacante par la mort de l'évêque. Les clercs se réunirent sans tarder et élurent Craft. Celui-ci était largement pourvu de richesses et dit avec arrogance : « J'ai assez de soucis comme ça. Pourquoi me chargez-vous du soin de cette fonction ? » Le bienheureux Odulphus s'en offusqua ; il reprit vertement Craft… et proposa le prêtre Hunger. Celui-ci était bien quelque peu difforme mais, dans ses activités de prêtre, il s'était montré capable et zélé. Tous s'avérèrent agréer ce choix et, après quelque temps, il fut consacré évêque.
Source : Vita S. Odulphi, AS, juin III, p. 91.

Note : Nous avons ici une preuve de ce j'ai dû supposer ailleurs, à savoir que le diocèse de Traiectum n'était plus desservi par des moines, car le riche Craft n'a certainement pas été un bénédictin. A quoi s'ajoute une autre raison qui menait le diocèse à son déclin, à savoir que les fonctionnaires préféraient un enrichissement personnel à la pastorale.

Texte 202
Confirmation de l'immunité de Tournehem : 18 mai 854

Le roi Louis le Germanique confirme à la demande d'Hunger, évêque de l'église de Vetus Traiectum (Tournehem), qui a été construite en l'honneur de Saint Martin, l'immunité accordée par son père Louis le Pieux et ses prédécesseurs, les rois francs, immunité qui vaut pour toutes les personnes et affaires qui se trouvent sous la tutelle et la protection de l'église. L'église est soustraite à tout pouvoir judiciaire. Il le confirme à nouveau et ajoute que personne ne peut s'établir sur les terres de l'église. La charte est donnée dans le palais de Francfort.
Source : Cartularium de Radboud, n° 9.

Note : Voir la remarque à propos de la charte du 21 mars 846, texte 188. Apparaît à nouveau le nouvel élément, à savoir l'interdiction de s'emparer des terres de l'église, ce qui montre également que le diocèse n'était plus en mesure d'administrer effectivement ses propriétés terriennes et autres biens immeubles et qu'il devait requérir l'aide du roi pour obtenir que des tiers s'abstinssent d'y toucher.

Texte 203
Fuite de l'évêque Hunger au Luxembourg : 857

Fin 857, Tournehem fut complètement dévasté par les Normands (voir textes 78 et 184). La fuite consécutive de l'évêque Hunger au Luxembourg a été traitée dans les textes sur Willibrord, parce que c'était nécessaire. Mais, du point de vue chronologique, cette matière est à sa place ici. Après quelque temps, l'évêque est revenu. Il est douteux qu'il soit revenu dès 859. Son retour se situe probablement après 862 (voir texte 207).

Texte 204
L'évêque Hunger assiste à une assemblée ecclésiastique française : 859 et 860

Hunger, évêque de Traiectum (Tournehem) assiste à une assemblée ecclésiastique tenue à Toul. En 860, il y a contresigné les actes avec d'autres évêques dont celui de Thérouanne.
Source : Muller-Bouman, Oorkondenboek van het Sticht Utrecht, n^{os} 71 et 72.
Bled, Régestes des évêques de Thérouanne, 55.

Note : Les autres évêques présents étaient ceux de : Besançon, Lyon, Trèves, Reims, Vienne, Sens, Cologne, Bourges, Tournai (Noyon-Tournai), Thérouanne, Bordeaux, Narbonne et Rouen. Inutile d'excuser l'évêque du **futur** diocèse d'Utrecht mais bien celui de Liège également absent. La présence de l'évêque de Cologne s'explique par le fait que le diocèse comportait également des territoires appartenant du point de vue profane à la France : il avait de ce fait également été convoqué par le roi. Car les synodes de l'époque étaient placés sous le patronage du roi et coïncidaient la plupart du temps avec les assemblées du royaume. Le fait que Hunger soit présent, ne prouve naturellement pas qu'il soit déjà retourné dans son diocèse : même en exil, il avait droit à sa place à la réunion. Du reste, nous ne pouvons nous imaginer quelle pénible, disons même macabre, rencontre cela aurait été si, à cette

occasion, à côté de l'évêque de Tournehem, en même temps, en qualité de successeur lointain, un évêque encore à naître du diocèse d'Utrecht, qui n'existait pas encore, s'était également présenté.

Texte 205
Menace permanente des Normands : 861

En l'an 855, l'archevêque Hincmar de Reims avait demandé par lettre à l'évêque de Laon de présenter Humfried pour occuper le siège vacant de Thérouanne et d'appuyer cette candidature auprès du roi. Humfried fut peu après nommé évêque. Il fut chassé en 861 par les Normands qui dévastèrent Thérouanne. L'évêque fut si déprimé par ce coup du sort qu'il envoya un prêtre à Rome pour offrir sa démission. Toutefois, le pape Nicolas 1er ne l'accepta pas. Le pape écrivit que l'évêque ne pouvait pas renoncer à sa fonction parce que les Normands l'avaient chassé mais qu'il aurait dû se retirer dans un monastère.
Source : Bled : Régestes des évêques de Thérouanne, 54-60.

Note : Le siège du diocèse de Thérouanne ne se trouvait qu'à 24 kilomètres de celui de Tournehem, et ce dernier seulement à 17 kilomètres d'Hames-Boucres, si bien que les attaques des Normands contre ces diocèses suivent un cours parallèle pendant ces mêmes années, parallélisme qui prouve inversement que les localités touchées se situaient dans la même région. Afin d'illustrer la permanente menace des Normands, nous insérons quelques informations supplémentaires concernant Thérouanne (voir les textes 208, 215, 218 et 228).

Texte 206
Hunger de Tournehem et Arnoul de Toul : 862

Les évêques Arnoul de Toul et Hunger de Traiectum (Tournehem) rédigent un rapport sur le mariage du roi Lothaire (II) de Lotharingie avec Theudberga, dans lequel ils défendent la validité de ce mariage (sans enfants).
Source : Muller-Bouman, o.c., p. 80.

Note : Ce fait n'est pas davantage une preuve que Hunger ait été de retour dans son diocèse et ait à nouveau exercé sa fonction. La combinaison avec l'évêque de Toul indique même plutôt le contraire.

Texte 207
Traiectum et Thérouanne chapitrés par Reims : 862

Hincmar, archevêque de Reims, écrit à Hunger, évêque de Traiectum (Tournehem), au sujet de la mise au ban ecclésiastique qui frappait Baudouin de Flandre pour l'enlèvement de Judith, fille de Charles le Chauve. L'archevêque chargeait son suffragant, car c'est ainsi que se présentait la relation d'autorité, de prendre soin que le Normand Roric n'apportât pas d'aide au comte de Flandre. L'archevêque de Reims adressa une lettre quasiment identique à l'évêque de Thérouanne.
Source : Muller-Bouman, Oorkondenboek van het Sticht Utrecht, n^{os} 73.
Bled, Régestes des évêques de Thérouanne, 56.

Note : Les deux évêques destinataires siégeaient entre les Normands et Baudouin de Flandre, si bien que la mission donnée par Reims est tout à fait logique. Cette mission peut être une indication qu'Hunger était à nouveau retourné dans son diocèse.

Texte 208
Le siège de Thérouanne est à nouveau occupé : 869

Actardus, évêque de Nantes, qui avait été chassé par les Normands, prend possession du siège du diocèse de Thérouanne, où l'archevêque de Reims l'avait envoyé.
Source : Bled, Régestes des évêques de Thérouanne, 58.

Note : Cela prouve que, dans cette région, il y avait provisoirement à nouveau moyen de vivre pour l'Eglise. Le diocèse de Tournehem sort précisément à la même époque d'années de ténèbres.

Odilbaldus (870-899)

Texte 209
Le diocèse de Tournehem sous l'autorité de Cologne : 870

L'évêque Odilbald de Traiectum (Tournehem) prend part à l'élection d'un archevêque pour Cologne.
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 76.

Note : Après l'assemblée royale de 870, le diocèse de Cologne a saisi sa chance de réaliser un vieil idéal, à savoir d'obtenir que tous les anciens territoires germaniques fussent réunis sous son archiépiscopat. A compter de cette époque, le diocèse de Tournehem, qui était en fait toujours un diocèse de mission et périclitait à cause de toute une série de circonstances, est resté jusqu'à la fin (vers 917) sous l'autorité de Cologne.

Texte 210
La liste de biens du diocèse de Tournehem : vers 870

Vers 870, on a dressé une liste des églises, revenus, terres, etc. du diocèse de Tournehem. On a fortement l'impression, bien que ce ne soit pas dit en propres termes, qu'elle fut établie, après l'époque troublée des Normands et le retour de l'évêque, afin de faire le bilan du diocèse et constater ainsi ce qui existait encore. Cela ressort aussi de divers passages où l'on a enregistré des témoignages de personnes qui déclarent que ceci ou cela appartenait au diocèse. La liste a été reprise dans le Cartularium de Radboud et relevait donc de l'administration du diocèse, si bien qu'elle est considérée comme aussi fiable que les chartes. La liste ci-dessous se révèle contenir 205 noms de localités dont aucune ne se situe aux Pays-Bas, aucune n'y ayant été localisée avec la moindre apparence de justesse (voir pages 129/130/131 et 171/172). Il faut admettre que ces biens, donnés ou obtenus en guise de soutien au diocèse ou au siège épiscopal, se sont situés dans la région de ce siège. Par ailleurs, vu l'état du sol à l'époque, il est tout à fait exclu que 205 localités aient pu exister dans les parages d'Utrecht. S'ajoute à cela que la liste date de la fin du IX^{e} siècle, relativement peu de temps donc avant l'apparition du diocèse d'Utrecht. Or il se trouve que dans les véritables sources d'Utrecht, on ne peut trouver aucune corrélation avec les noms de cette liste (hormis celles qui découlent du mythe lui-même). Ce qui nous confronte avec la situation encore plus étrange que, si l'on admet une filiation directe ou mieux encore une continuité entre Traiectum et Utrecht, dans le court laps de temps après 870, quelques centaines de localités se seraient perdues sans laisser de traces autour d'Utrecht. Et pour couronner le tout : les historiens et toponymistes ont tout bonnement ignoré comme s'il n'existait pas cet important matériau historique et toponymique, parce que non susceptible de solution et impossible à localiser. Avec les autres noms jamais situés, ils ont escamoté quelque 500 preuves qui démontrent que Traiectum n'était pas Utrecht. A la trappe tout ce fatras ! A la poubelle tous ces noms romans qui ne collent pas aux Pays-Bas ! Autrement dit, ils ont caché au public que toutes les localités du prétendu diocèse d'Utrecht se situent en France avant le X^{e} siècle ! Tout aussi consciemment et délibérément qu'ils utilisèrent la corbeille à papier, j'ai l'intention d'étaler au grand jour ces possessions de Traiectum. Vu qu'un tel nombre de toponymes ne se prête pas à un traitement dans la série de textes qui suivent, ils seront en son temps repris dans une liste séparée avec chaque fois la mention de la source à laquelle le toponyme ancien est emprunté, le nom actuel et la situation de la localité, ainsi que toutes les explications utiles[65].
Source : Cartularium de Radboud, n° 23.

Texte 211
Rencontre avec les Normands à Tournehem : 872

[65] Ndtr. : On trouve ces listes et bien d'autres dans ***Des « histoires » à l'Histoire***.

En l'an 872, le roi se rendit dans la ville d'Utret (Tournehem). Les princes des Normands, Roric et Rodulfus (Rodolphe), y vinrent pour conférer. Il conclut un accord avec Roric. De là, il revint en Francia. Via Attiniacum (Attin à 3 km au nord-ouest de Montreuil), il arriva à Soissons où il célébra Noël dans l'abbaye de Saint-Médard.
Source : Chroniques de Saint-Denis, HdF, VII, p. 137.

Note : Ne vous laissez pas abuser par cet « Utret » égaré. Il est également arrivé que Maastricht se voie accoler cet « U ». L'itinéraire du roi Louis est facile à suivre et il n'allait certainement pas rencontrer de Normands là où ils n'étaient pas. Notez bien la qualification que le français lui donne, « le Germanique » et non « l'Allemand ». Et pourtant on en a fait un « Allemand » avant la lettre. La soucieuse attention qu'il portait aux Normands établis sur la côte occidentale traduit au contraire à quel point sa « Germanie » était encore celle de Tacite, de même que le « Duc de Bavière » avait encore tout à voir avec les Baguarii (voir texte 122). Il est vrai qu'entre-temps, notamment « grâce » aux raids des Normands de l'ouest, le flot d'émigration vers l'est se poursuivait. Mais les centres d'autorité et de gestion se situaient toujours pour une bonne part à l'ouest, l'administration s'époumonant à suivre de bien loin l'émigration, pour ne réussir que trois quarts de siècle après à se raccorder à l'ouest pour ne pas tarder à le laisser derrière elle.

Texte 212
Tournehem sous Cologne : 873

Odilbald, évêque de Traiectum (Tournehem), contresigne avec d'autres évêques les décisions d'une assemblée ecclésiastique de Cologne.
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 79.

Texte 213
Turholt perdu pour Hammaburg (Hames-Boucres) : 876

Lorsque l'empereur Louis (II, neveu de Louis le Germanique) fut décédé, éclatèrent de violents troubles du fait de la partition du royaume, dont les évêques éprouvèrent parfois les conséquences. Le monastère de Turholt (Torhout) mentionné plus haut passa sous le contrôle de Charles le Chauve qui décida de le soustraire au rôle pour lequel son père (Louis le Pieux) l'avait donné (voir les textes 194 et 195 ; et en ce qui concerne le népotisme et le favoritisme de Charles le Chauve, voir entre autres la note du texte 137).
Source : Rimbert, Vita S. Anscharii, AS, février I, p. 422.

Note : Adam de Brême dit que c'est précisément pour cela qu'Anschaire avait quand même accepté le siège de Brême. Cela signifierait que le détournement de Turholt par Charles le Chauve doit avoir eu lieu aux environs de l'an 845 : voir texte 199. Aussi les sources hambourgeoises mentionnent-elles comme causes la mort de Louis le Pieux († 840) ainsi que le traité de Verdun (843) qui lui fit suite. Il est toutefois hautement invraisemblable que, immédiatement après ce traité, le jeune Charles, qui venait à peine d'avoir 20 ans, ait à ce point osé et pu froisser ses deux demi-frères, respectivement 30 et 20 plus âgés, l'empereur Lothaire qui par acte de 843 avait encore confirmé l'attribution de Torhout (voir texte 195) et le roi Louis le Germanique (voir texte 211). Il put le faire et le fit effectivement, trente ans plus tard, à la mort de l'empereur Louis II (fils de Lothaire : † 875) ; après quoi il se fit sans délai couronner empereur par le pape, en brûlant la politesse à Louis le Germanique, lequel se préparait encore à châtier cette concurrence déloyale mais mourut en 876. Il semble de ce fait que la liquidation de Turholt n'ait pas grand-chose à voir avec la partition de l'empire (dont parle le texte), mais tout avec la puissance impériale en matière d'attributions faites par des empereurs précédents. Cette reconstruction et cette datation sont confirmées parce que le même texte nomme aussi le nouveau bénéficiaire, à savoir « le célèbre Raginarius », qui ne sera sans doute personne d'autre que Régnier au Long-Col, dont on vient probablement de retrouver les ossements sous l'église Saint Servais (Servaas) et qui, étant mort en 915, ne peut certainement pas avoir accepté l'émolument en question en 845 mais bien en 876 ; les textes le mentionnent comme abbé laïque d'Eperlecques pour les années 856-872 et 897-915. Il jouissait en outre également de la « propriété » de l'abbaye Saint-

Servais à Maastricht, ce qui peut maintenant devenir un détail qui intrigue. Dans la tombe intacte, il apert, 1035 années après, qu'on n'a trouvé aucune trace de vêtement ni d'objet susceptibles de se conserver, ce qui semblerait indiquer que l'illustre défunt, après une vie rien moins que misérable, avait souhaité une inhumation la plus sobre possible : voir aussi texte 222.

De ce qui précède ressort à quel point Adam de Brême, dans son histoire ecclésiastique d'Hambourg (jusqu'au X^e^ siècle), non seulement se livre à un jeu d'ombres chinoises avec des réalités du nord de la France, mais que, non content de cette dislocation, il se fiche en outre éperdument de la chronologie des trois Louis (le Pieux, le Second et le Germanique) et adapte les données à ses caprices, avec une nonchalance qui n'a d'égale que son assurance. Les éminences d'Echternach, qu'on le leur concède, procédaient avec bien plus de circonspection, conscients qu'ils étaient que le récit qu'ils essayaient de faire accroire pour le salut de leur abbaye ne collait pas. En comparaison, le nom d'Adam von Münchhausen ne serait pas déplacé. Il aurait mieux fait de laisser vierges les VIII^e^ et IX^e^ siècles, car en louant dans ce but des évêques du nord de la France, il a précisément clairement indiqué la lacune. Il en a fourni d'autres indications en négligeant l'énorme disproportion entre la distance de Reims à Hames-Boucres (230 km) et celle entre Reims et Hambourg (650 km) et la distance de Torhout à Hames-Boucres (90 km) et celle de Torhout à Hambourg (640 km). Il est vrai que, du fait de la furie normande, a dû avoir lieu, dans la seconde moitié du IX^e^ siècle, une émigration accélérée de Saxons et notamment aussi de Nordalbingi, vers le nord lointain, laissant derrière elle une traînée de doublures : Werden (pour le Ludger déplacé), Vehrte (?) près d'Osnabrück, Verden (pour le « Sachsenschlächter[66] »), Ramsloh (pour les reliques venues de Reims), Brême (pour Willehad) etc. et enfin le fameux Hambourg pour les émigrants d'Hammaburg. Le souvenir d'Anschaire que ces émigrants emportèrent a certainement été plus fort que la mémoire de leur courte aventure d'émigrants, si bien qu'Anschaire et son successeur (ou ses successeurs ?) émigrèrent avec eux à titre posthume et furent censés avoir christianisé les contrées de Hambourg, conviction peut-être déjà générale vers l'époque où apparut Adam de Brême. Mais alors le savant écolâtre aurait dû corriger l'erreur, ou au moins ne pas la promouvoir « certitude historique » par ses écrits ni interpréter les Biographies de saints voire les rédiger dans le sens qui l'arrangeait. Car quelle authenticité peut-on encore accorder à ces Hagiographies lorsque, pour prendre un exemple au hasard, on rencontre dans une version (c. 11) de la Vita Rimberti († 888) une allusion « authentique » à un « beatus Thomas », qui n'est probablement pas Saint Thomas d'Acquin (XIII^e^ siècle) mais, rendez-vous compte !, Thomas a Kempis (XV^e^ siècle).

Ce Rimbertus (Rimbert) est qualifié de successeur d'Anschaire. Il est peut être l'auteur de la Vita Anscharii (si du moins on l'expurge des ajouts et adaptations ultérieurs - du XI^e^ siècle -). Il est en outre présenté dans les chroniques comme quelqu'un qui a effectivement combattu les Normands en Artois et sur la Somme, activité qu'on ne peut assurer « en intermède » au cours d'un petit aller et retour Hambourg-Picardie (avec éventuellement un petit changement près d'Asselt !). Donc un alibi supplémentaire afin, tout comme son prédécesseur, de ne pas être tenu pour responsable de quoi que ce soit tout en haut dans le nord. Mais c'est lui aussi qui, 10 ans après la mort d'Anschaire, fut victime de la déconvenue de Turholt, laquelle donna lieu à cet exposé d'Adam de Brême. Mais, où ce dernier allait-il chercher tout cela ? Commencer par incorporer un diocèse, fondé sur les instances de l'empereur Louis le Pieux, pendant plus d'un siècle dans la clandestinité d'une région pratiquement inhabitée et même encore inhabitable parce que marécageuse et située loin en dehors du royaume de Louis pour le faire surgir ensuite (seulement au milieu du X^e^ siècle) officiellement comme le véritable évêché d'Hambourg/Brême… Quel fut entre-temps le statut ecclésiastique d'un tel diocèse pré-ecclésiastique ? Une chimère de diocèse avec des évêques fantômes… ? C'est ainsi aussi qu'on est allé suspendre à Utrecht le Traiectum de Willibrord comme une sorte de chrysalide, fût-ce seulement après 3 à 4 siècles et beaucoup d'insistance d'Echternach. Adam fut toutefois plus rapidement sur le coup et réussit à rouler à temps le tapis du diocèse d'Anschaire afin de le dérouler plus tard comme un tapis rouge pour le(s) siège(s) épiscopal/aux officiel(s) du lieu. Son mobile est incontestable : l'ancienneté et la précoce allemandité devaient d'emblée être inculquées aussi profondément que possible.

Texte 214
La Frisia est toujours la Flandre : 877

[66] Ndtr. : Sachsenschlächter signifie boucher ou bourreau des Saxons.

Charles le Chauve confirme les possessions de l'abbaye de Nivelles en Frisia (Flandre), entre autres des terres et des serfs près de la rivière Salis (la Selle à l'est de Cambrai) et la pêche dans la Mervada (le Ruisseau des Harpies, entre l'Escaut et Solesmes).
Source : Diplomate Caroli Calvi, HdF, VIII, p. 666.

Note : Chez les rois français et dans leurs chancelleries, la « Frisia » était depuis bien longtemps un concept connu pour désigner la Flandre ; aussi ne se sont-ils jamais à ce titre arrogé de compétences en Frise néerlandaise. La Selle indique la région véritable. Blok (o.c., p. 73, 77) en fait tout simplement que l'abbaye de Nivelles avait des possessions en Frise néerlandaise et néglige à nouveau comme d'habitude de nommer ces possessions et de les situer. Il fait en même temps de la Mervada la Merwede, nom qui n'apparaît qu'au XI^{e} siècle et bien sous la forme « Meriwido » (Mirwidu, Merweda) = marais avec bois.

Texte 215
Nouvelle attaque des Normands : 880

Cette année-là, l'évêque Adalbert de Thérouanne dut prendre la fuite et les Normands dévastèrent à nouveau la ville.
Source : Bled, Régestes des évêques de Thérouanne, 61.

Note : J'ai déjà traité à fond ailleurs des événements des années quatre-vingt du IX^{e} siècle liés aux Normands. On a pu voir que les Normands n'ont jamais mis les pieds aux Pays-Bas (voir notamment ***Des « histoires » à l'Histoire***, Tome I, cartes p. 119-120)

Texte 216
Tournehem toujours sous Cologne : 887

L'évêque Odilbald de Traiectum (Tournehem) prend part à un synode à Cologne.
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 82.

Texte 217
Odilbald essaie d'échapper à cette emprise via Brema : 892

Le pape Stéphane II écrit à l'évêque Odilbald de Traiectum (Tounehem) qui lui avait demandé si Brema devait dépendre de l'archevêché de Cologne.
Source : Muller-Bouman, o.c., nos 84 et 85.

Note : L'évêque a tenté d'user d'une astuce. Il n'était manifestement pas satisfait que Traiectum dépendît de Cologne. Vu que le siège était plus ou moins itinérant, les évêques siégeant à Desvres ou à Audruicq, il pensa malin de reprendre le fil de Willehad qui avait siégé à Brema (Brêmes-les-Ardres) plus d'un siècle auparavant. Il ne s'agissait naturellement que d'un siège « de papier », à qui de surcroît la création du siège d'Hammaburg (Hames-Boucres) avait enlevé toutes ses chances, Hammaburg devant rester occupé au moins jusqu'en 888 (année de la mort du Rimbertus nommé dans le texte 213). Aussi Odilbald n'avait-il lui non plus aucune chance via Hammaburg. Si le siège y avait été vacant, il était quand même si récent que des prétendants pouvaient encore s'y présenter. Si le pape déclarait que le siège de Brema devait être considéré comme appartenant à l'église gauloise (n'avait-il pas été fondé par un roi des Francs ?), Odilbald pourrait y établir son siège et échapperait à la tutelle de Cologne. Mais le pape ne donna pas dans le panneau si bien que la situation demeura inchangée.

Texte 218
Le siège de Thérouanne à nouveau vacant : 895

L'évêque Heriland de Thérouanne fut chassé par les Normands. Il alla trouver son archevêque de Reims. Celui-ci écrivit au pape qu'il avait chargé Heriland de visiter les églises dans le diocèse de

Châlons-sur-Marne, en partie pour lui marquer sa sollicitude après son expulsion, en partie pour lui procurer quelques revenus. L'archevêque proposa au pape de placer définitivement Heriland à Châlons-sur-Marne et de nommer pour le siège de Thérouanne quelqu'un d'autre qui fût né dans le pays et parlât la langue du peuple, car le peuple du diocèse de Thérouanne, écrivait l'archevêque, est très barbare de caractère et de langue !
Source : Bled, Régestes des évêques de Thérouanne, 62.

Note : La question linguistique se révèle être déjà très ancienne ! L'information est en outre aussi importante pour le diocèse de Tournehem. Bien que nous ne disposions pas de données concrètes au sujet d'ennuis ultérieurs suscités par les Normands à la ville, nous pouvons décemment supposer que la poursuite de leurs actions n'épargnait pas non plus Tournehem.

Texte 219
L'évêque de Tournehem siège à Daventria (Desvres) : 896

L'évêque Odilbald, toujours appelé auparavant de Traiectum (Tournehem), prend part au synode de Tribur (près de Mayence) où on l'appelle « Taventrensis episcopus », c'est-à-dire évêque de Desvres.
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 87.

Note : Après la prise de Tournehem en 857 par les Normands, les évêques n'ont plus résidé dans la ville, laquelle semble avoir été complètement détruite, « réduite à rien » comme décrit dans les textes 78 et 184. Lorsqu'elle réapparaît dans les sources en 877, cette fois sous le nom de Turringahem, elle est aux mains des Normands. D'autres sources, notamment les chartes princières, confirment que les affaires administratives du diocèse et même l'immunité avaient été transférées à Dorestadum (Audruicq), Daventria (Desvres) et Tilia ou Thilia (Tilques). L'apparente doublure pour Dorestad, nous pouvons la biffer complètement, vu qu'elle ne fut fabriquée qu'après coup et n'existait pas avant le XV^{e} siècle. Car l'évêque d'Utrecht qui vers le XIV^{e} siècle donna à sa résidence campagnarde le nom bien choisi de lieu de repos et de « Duurstede » alias « lieu où il fait bon séjourner », n'aura pas manqué d'y voir une trouvaille neuve et non une doublure apportée par le vent, source, des siècles plus tard, de tant de fouilles superflues. Restent encore les doublures de Daventria et de Tilia. La toute neuve Tiel n'est pas (encore) concernée ici (voir texte 252). Mais le seul nom de Daventria a suffi à faire naître la « certitude historique » que les derniers prétendus prédécesseurs du (premier) évêque d'Utrecht se seraient fixés à Deventer. Et lorsque Balderic (Balderik), le premier évêque d'Utrecht, depuis Deventer (c'est ce qu'on admet) vint à Utrecht, la chaîne des mystifications était tout à fait bouclée. Il n'empêche que ce séjour antérieur de Balderic à Deventer est inventé de toutes pièces, n'étant étayé par aucun texte. Il est seulement déduit du fait qu'Odilbald, tout comme son prédécesseur Hunger et vraisemblablement aussi son successeur Radboud, siégeait à Daventria qui, par malheur, était toutefois Desvres.

Texte 220
Immunité transférée à Audruicq, Desvres et Tilques : 24 juin 896

Le roi Zwentibold confirme, à la demande d'Odilbald, évêque de Vetus Traiectum (Tournehem) : les droits accordés par Louis le Pieux, l'empereur Charlemagne et son père Pépin, à savoir toutes les dîmes des exploitations, des terres, du tonlieu et du commerce et de tout ce qui appartient au domaine royal. Cela vaut aussi pour les rives de Dorestadum (Audruicq) / « necnon et in ripis Dorestadum ». L'évêque a également demandé que tout ce que les rois avaient également alloué à l'église de Dorestadum (Audruicq), pût valoir pour Daventria (Desvres) et Thiele (Tilques) et dans toutes les autres localités du diocèse. Donné dans le palais royal de Noyon.
Source : Cartularium de Radboud, n° 10.

Note : La siège de Traiectum (Tournehem) s'était perdu en 857 ; le diocèse s'appelait encore « de Tournehem » (qualifié maintenant à juste titre de « Vetus », ancien). L'évêque a toutefois résidé dorénavant en divers lieux, à Audruicq, à Desvres et à Tilques, la localité la plus importante selon l'acte étant Audruicq. L'évêque demanda que l'église et les fidèles jouissent de la même immunité

qu'auparavant à Tournehem. Après qu'on eut traîné Dorestadum aux Pays-Bas, le mythe de Willibrord à Utrecht fut tout à fait verrouillé par la triple doublure de Daventria, Dorestadum et Thiele (Deventer, Duurstede, Tiel). Pour le texte et la traduction du « necnon et in ripis Dorestadum », voir texte 242.

Texte 221
Affranchissement d'une serve de Tournehem : vers 896

Le roi Zwentibold affranchit à la demande de l'évêque Egilbold (Odilbald) la serve Odburg, qui appartient à l'église de Saint Martin, qui habite à Elste et a acheté sa liberté. La charte est donnée dans le palais royal de Noyon.
Source : Cartularium de Radboud, n° 24.

Note : La localité d'Elste doit être différente de l'Helisthe-Marithaime (Oust-Marest) voisin d'Abbeville (environ à 95 km au sud de Tournehem) rencontré dans l'acte de 726, parce que ce dernier, après cette unique mention, n'apparaît plus dans les documents de Tournehem. Elste a par ailleurs dû se situer plus près de Tournehem, parce que la servitude était un lien personnel avec l'église du diocèse. Il s'agit probablement d'Elnes, à 14 km au sud-est de Tournehem (voir texte 101).

Radboud (899-917)

Texte 222
Radboud abbé laïque d'Aefternacum : 893-897

Radboud, depuis 853 archevêque de Trèves, était un personnage politique. Il était très lié avec l'empereur Charles III le Gros à qui il devait sa nomination à sa haute fonction, ainsi qu'avec son successeur, le bâtard carolingien qu'était l'empereur Arnulf[67] (Arnoul). Son étoile monta encore plus haut lorsqu'il prit le parti du bâtard au carré d'Arnulf, le roi Zwentibold, et devint son premier chancelier. Cela lui valut d'emblée le bénéfice de l'abbatiat laïque de l'abbaye d'Aefternacum (Eperlecques), qui, comme nous l'avons prouvé, n'était pas Echternach, laquelle n'apparut que trois quarts de siècle plus tard et finirait avec le temps par s'approprier le passé de l'abbaye originelle de Willibrord. En 897, Zwentibold, par son comportement autocratique, entra en conflit avec les comtes de Lotharingie et surtout avec ceux de la région mosellane. Régnier au Long-Col de Lotharingie (voir texte 213, note alinéa 1), qui était auparavant un des plus fidèles partisans de Zwentibold, s'en détourna et devint même un de ses adversaires les plus acharnés. En 897, Régnier, succédant à Radboud, fut pour la seconde fois abbé d'Aefternacum, après s'être précédemment, apparemment avec l'assentiment de Radboud, rendu maître de l'abbaye Saint-Servais de Maastricht qui était propriété du diocèse de Trèves. Le roi Zwentibold voulait sévir contre les seigneurs lotharingiens ; il les destitua de leurs fonctions et leur enleva les fiefs impériaux. Ces mesures menèrent à sa chute : il fut assassiné en 900. Cette même année, Fulko, archevêque de Reims, fut tué. Radboud rapporte plus tard avec insistance ces deux faits dans son Cartularium. Après 897, le rôle de Radboud était terminé. Son nom disparaît alors pendant quelques années pour réapparaître soudain vers l'an 900 comme celui du dernier évêque de Tournehem. L'identité de ce Radboud de Traiectum avec le Radboud de Trèves est confirmée par les faits ultérieurs.

Texte 223
Radboud devient évêque de Tournehem : 899

En ce temps-là, le saint homme Odilbald, évêque de Traiectum (Tournehem) fut enlevé à cette vie terrestre et passa au royaume des cieux. A sa place, Radboud, le vénérable évêque, fut institué.
Source : Reginonis chronicon, MGS, I, p. 609.

[67] Ndtr. : Les historiens français l'appellent Arnoul de Carinthie. C'était le fils naturel de Carloman, roi de Bavière et petit-fils de Louis le Germanique.

Note : Celui qui lit attentivement ce texte, voit instantanément que Radboud était déjà évêque quand il arriva à Traiectum (Tournehem). Regino ne pouvait pas raconter tous les antécédents du personnage, parce que l'affaire de Zwentibold (les péripéties lotharingiennes et surtout son assassinat) était toujours à l'époque un sujet brûlant. Il ne pouvait ni ne voulait écrire que la nomination de Radboud à l'évêché de Traiectum était en fait un bannissement, la mise au rancart de quelqu'un qui avait parié sur le mauvais cheval et qu'on casait maintenant dans un recoin de l'empire qui n'offrait plus alors aucune possibilité de jeu politique.

Texte 224
Radboud succède à Odilbald : 899

Odilbald, l'évêque de Traiectum (Tournehem) décéda et Radboud fut institué évêque à sa place.
Source : Annales Egmondenses, MGS, XVI, p. 445.

Note : Les Annales Egmondenses contiennent des informations allant jusqu'à 1250 (et un seul acte de 1282). L'information ci-dessus est la seule qu'elles donnent au sujet des évêques de Traiectum.

Texte 225
L'évêque Radboud : vers 900

Il se donnait divers pères en exemple, surtout ceux qui, dans la même église, avaient jeté les bases de la foi sur le solide roc du Christ, à savoir les saints Willibrord et Boniface, célèbres pour leurs mérites et leur sainteté, dont il voulait poursuivre l'œuvre.
Source : Vita Radbodi, MGS, XV, p. 571.

Texte 226
Radboud siégeait à Daventria ? : vers 900

Parce que le siège de Traiectum (Tournehem), du fait des persécutions des Normands, était abandonné, il choisit la localité de Daventria pour son siège, tandis qu'en son cœur il ne cessait de penser au siège de Traiectum et s'imaginait qu'il y siégeait, bien qu'il ne lui fût pas permis d'y vivre.
Source : Vita Radbodi, MGS, XV, p. 571.

Note : Ce texte, rédigé seulement des siècles après les faits à Utrecht, n'apparaît pas dans la plus ancienne Vie de Radboud. On ne trouve du reste nulle part dans les sources anciennes que Radboud ait également résidé à Daventria (Desvres), bien qu'il puisse y avoir là un fond de vérité comme nous le verrons sous peu (voir texte 229).

Texte 227
Témoignage propre de Radboud : 900

En l'an 900 de Notre Seigneur, apparut dans le ciel un signe prodigieux. On vit les étoiles tomber des hauteurs vers tous les côtés de l'horizon, comme si elles étaient en conflit les unes avec les autres au pôle. De tristes événements suivirent ce signe : une formidable tempête dans le ciel, une foule de vents violents, une crue des cours d'eau, bref une effrayante image de grande catastrophe et, ce qui était pis que tout, un soulèvement des gens contre Dieu. Avant la fin de l'année, l'archevêque de Reims Folko et le roi Zwentibold furent tués. Peu de jours auparavant, je fus, moi, le pécheur Radboud, admis parmi les serviteurs de la sainte église de Traiectum. Puissé-je partager avec eux le sort de la vie éternelle.
Source : Cartularium de Radbod, n° 26.

Note : Ce témoignage autographe de Radboud, exprimant tant la préoccupation que la résignation, nous le comprenons mieux si nous connaissons les antécédents de Radboud. On y décèle aussi le soulagement : j'aurais très bien pu connaître le même sort que ces deux-là ; Dieu merci, je suis juste à temps devenu évêque de Traiectum et, grâce à la protection de mes saints prédécesseurs, j'ai peut-être quand même encore mes chances d'arriver au ciel.

Texte 228
La situation dans la région : 909

Lorsque Stephanus (Stéphane) eut été nommé évêque de Thérouanne en 909 (voir aussi le texte 218), il y trouva la ville-siège dans un état si déplorable qu'il résolut de déplacer sa résidence à Boulogne, où ses prédécesseurs avaient déjà résidé par intermittence depuis 881. Un évêque ultérieur du nom de Baudouin ramena en 995 le siège à Thérouanne. En 1566, Boulogne redevint le siège de l'évêché, preuve supplémentaire que la localisation des Morini en Zélande et en Nord-Brabant, qu'on continue à soutenir jusqu'à aujourd'hui, est une erreur coriace.
Source : Bled, Régestes des évêques de Thérouanne, 63, 70.

Note : Le déplacement du siège de Thérouanne à Boulogne implique davantage. Le comte de Flandre a repris sans autre forme de procès les territoires des Normands qui se retiraient de plus en plus du nord-ouest de la France pour se fixer dans le nouveau duché de Normandie. C'est à Desvres près de Boulogne que le diocèse de Traiectum avait sa dernière attache territoriale. Divers signes indiquent que le comte de Flandre, lors de la restitution des biens d'église, a favorisé le diocèse de Thérouanne au détriment de Tournehem. Les sources sont trop rares pour décider si ces institutions ecclésiastiques (comme le diocèse de Thérouanne et les abbayes mentionnées) ont joué un rôle actif en la matière, ou bien si elles ont passivement accepté la politique de la Flandre. Il s'avère en tout cas, qu'après l'époque des Normands, le diocèse de Traiectum (Tournehem) ne tarda pas à disparaître.

Texte 229
Radboud à Ootmarsum ? : 900-917

En 900, Radboud fut nommé évêque de Traiectum (Tournehem) par le roi Arnulf (Arnoul). Il résida les dernières années de sa vie à Ootmarsum en Overijssel, où il décéda également. Il fut enterré à Deventer.
Source : Vita Radbodi, MGS, XV, p. 568.

Note : Le texte ci-dessus provient d'une copie très récente. Johannes de Beka (vers 1350), au lieu d'Ootmarsum, donne un autre nom, à savoir Honishem, ce qui nous replace sur un terrain plus authentique, cet auteur ayant apparemment eu sous les yeux un texte plus ancien et meilleur. La localité était Honnincthun, hameau de Wimille, à 5 km au nord de Boulogne. Une autre localité, Crémarest, à 5 km au nord-ouest de Desvres, s'appelait jadis Biscopem (maison de l'évêque), nom qui garde probablement le souvenir d'un évêque de Tournehem et laisse même ouverte la possibilité que l'information sur Radboud et sa résidence à Daventria (Desvres) repose quand même sur une donnée authentique. Le nom de Biscopem peut toutefois aussi, si ce n'est exclusivement, renvoyer à Hunger ou du moins à Odilbald, ce dernier étant même (voir texte 219) qualifié noir sur blanc de « Taventrensis episcopus ».

Texte 230
Dernière charte pour l'église de Traiectum : 8 juillet 914

Le roi Conrad 1er (empereur) confirme à la demande de Radboud, évêque de Vetus Traiectum (Tournehem), les statuts des rois précédents, demande que celui-ci a fait faire par Odo, parent du roi, et le comte Waldgerus. Dorénavant, l'église jouira de l'immunité comme elle lui avait été accordée par les rois et empereurs précédents.
Source : Cartularium de Radboud, n° 11.

Note : Qu'on remarque d'abord la terminologie générale avec laquelle cette charte est rédigée : on n'y mentionne aucun point concret des lettres de privilège antérieures, aucune spécification des possessions, des dîmes, de la franchise de tonlieu, etc. qui constituaient pourtant l'essence des privilèges précédents. Ce n'était pas non plus l'objectif, vu que la charte peut se reconnaître de loin comme un document politique, témoin le fait qu'Odo, un parent du roi, et le comte Waldgerus avaient

présenté la demande de l'évêque Radboud au roi. Autrement dit : il ne l'a pas fait lui-même de peur d'être débouté. Aussi l'acte ne comporte-t-il aucun privilège pour l'église de Traiectum mais signifiait-il une immunité personnelle pour Radbod qui, dans son exil, voulait s'assurer contre des mesures encore plus strictes.

L'époque à laquelle il demanda et obtint cette protection va également en ce sens. La lutte pour la Lotharingie gagnait en violence et partout on présentait la note. La charte ci-dessus n'a donc eu aucune conséquence pour le diocèse de Traiectum. On peut en outre se demander sérieusement (et on a tendance à répondre négativement) si Radboud a réellement exercé la fonction d'évêque dans la région de Tournehem et de Boulogne. Il est en effet remarquable que dans son Cartularium, où il rassemblait tous les actes anciens de Tournehem, il ne souffle mot de ce qu'il aurait lui-même fait ou réalisé. Même s'il avait été assez modeste pour ne rien dire de lui-même, la conduite de l'église et la gestion de ses possessions ont bien dû générer des choses dignes d'être notées. Aussi semble-t-il plus juste de conclure que Radboud a reçu, pour son entretien personnel, un bénéfice qui ne reposait plus sur une fonction effective. Ce cas est normal dans l'Eglise : des évêques cessant leurs activités recevaient (et reçoivent toujours), lors du départ de leur siège, un nouveau titre, la plupart du temps emprunté à de vieux évêchés historiques de l'Est ou de l'Afrique du nord qui n'existent plus, avec un bénéfice auquel ils peuvent recourir en cas de besoin pour leur entretien.

Texte 231
Radboud et Megunthard : entre 914 et 817

Le pape Jean X écrit à l'archevêque Heriman de Cologne, qu'il a réglé la dispute entre l'évêque Radboud et le comte Megunthard. La lettre ne comporte pas de détails sur la nature du différend ni de détails géographiques ou autres.
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 93.

Note : Cette affaire a toujours été étrange pour Utrecht et l'est restée, vu qu'on ne peut absolument pas l'y situer ; mais elle l'est aussi pour le diocèse de Traiectum (Tournehem) où une ingérence d'un comte Megunthard est tout aussi étrange. C'est que le différend ne concernait pas une affaire du diocèse mais la gestion des biens de l'abbaye d'Aefternacum (Eperlecques). Megingaud (car tel est son véritable nom) était le fils du comte Megingaud, dont le frère fut, avant Radboud, abbé laïque d'Aefternacum. Megingaud senior était abbé laïque de l'abbaye Maximus de Trèves. Il fut assassiné en 892 à Rettel, Moselle. Munis de ces données, nous n'avons pas à chercher plus longtemps la cause de la dispute entre Megingaud et l'évêque Radboud. Il s'agissait des biens de l'abbaye d'Aefternacum ou d'exigences encore plus poussées de Megingaud (qui se livrait au chantage ?) en rapport avec le rôle politique antérieur de Radboud. Ces données montrent également que Radboud de Traiectum était le même que le précédent abbé laïque d'Aefternacum, qui était à son tour le même que l'archevêque de Trèves et que le chancelier du roi Zwentibold. On comprend aussi tout à fait maintenant pourquoi Radboud fit demander en 914 la protection du roi.

Texte 232
Radboud est déclaré saint par quelqu'un qui n'avait pas qualité pour le faire : vers 917

La lettre du pape Jean X est le dernier signe de vie de Radboud. Il doit être décédé peu après. Un clerc d'Utrecht qui écrivit sa Vie des siècles après, l'a déclaré saint, alors qu'il n'avait pas qualité pour le faire. Après sa canonisation illégale, il n'a toutefois toujours pas été démasqué comme saint bidon. De ce fait, il est possible que même des Missels et Vespéraux (commentés), sous le « proprium » des diocèses encore non scindés d'Utrecht et de Haarlem, le présentent comme le premier saint de l'année ecclésiastique (29 novembre), le portant littéralement aux nues comme « non seulement l'un des plus savants mais également l'un des plus saint évêques de son temps ». Il y a même une encyclopédie néerlandaise qui ne tarit pas d'éloges sur sa vie « extrêmement ascétique » et ajoute que « sa dépouille mortelle repose encore en partie à Deventer ». Toutefois, si nous laissons sa sainteté de côté, lui au moins a réellement vécu, ce qu'on ne peut même pas affirmer catégoriquement pour certains « saints ». Mais à l'époque où la prétendue histoire de l'église des Pays-Bas fut composée à la diable et où ne connaissait en fait rien d'autre de Radboud que son Cartulaire, on ne pouvait pas faire moins

que de lui attribuer une auréole pour cet ouvrage. Ce n'est pas une recommandation pour l'historiographie catholique néerlandaise que la « St.Radboudstichting » (Fondation Saint Radbod) se soit choisi comme patron, sans le moindre esprit critique, un tel « saint » du nord de la France : un personnage qui n'a qu'un lien mythique avec les Pays-Bas, une figure trouble qui était plutôt un intrigant qu'un prince de l'église et qui a exploité l'héritage de Willibrord dans son intérêt propre.

Derniers échos du diocèse de Traiectum (Tournehem)

Texte 233
Le comte de Flandre au sujet de Marck près de Calais : 938

Arnould l'Ancien[68], comte de Flandre, donne le domaine de Marck près de Calais à l'abbaye Saint-Bertin de Saint-Omer.
Source : Haigneré, Les chartes de Saint-Bertin, n° 56.
Thiofridus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III, p. 467.
Wampach, Quellenband, n° 37 et n° 39 (p. 96 r. 9-11).

Note : Je me contente de mentionner quelques cas où l'on peut, avec une vraisemblance qui touche à la certitude, admettre que d'autres institutions ecclésiastiques, la plupart du temps via le comte de Flandre, ont succédé dans des possessions antérieures du diocèse de Traiectum (Tournehem). Je n'ai pas l'intention d'épuiser cet aspect des choses, vu que les historiens régionaux le feront tantôt beaucoup mieux. Marck près de Calais, ancienne paroisse sous le patronat de Willibrord, a très probablement été propriété du diocèse de Tournehem. Le fait que le comte l'ait donnée à l'abbaye Saint-Bertin, signifie peut-être qu'il écoutait la voix de sa conscience, vu que c'était un bien d'église. Le propriétaire légitime n'y étant plus, il le restitua à un autre qui représentait l'Eglise dans la contrée.

Ce Marck est le lieu du fameux Marsum donné à Willibrord entre 696 et 726 par un clerc nommé Heribald avec la prairie de schorres « unde berbices nascuntur » (où naissent les « berbices »), les spécialistes disputant toujours pour savoir si ces « berbices » étaient animales ou végétales et donc si elles devaient naître ou éclore. Dans ce dernier cas, on veut voir dans ces « berbices » une dysgraphie de « herbices », ce qui serait le nom d'un épineux de bord de mer. Et nous voilà bien avancés avec le verbe « nascuntur » qui n'a rien de végétal et l'information sans intérêt qu'une plante dunaire occupe la dune. La solution se situe probablement sur le plan culinaire : il s'agissait d'agneaux (« berbices », peut-être une onomatopée : ndtr. : non, vient du bas latin °berbix, IV^e^ berbicem → brebis) qui ne naissaient pas sur le schorre mais y paissaient (pascuntur) et qui fournissaient une viande exceptionnelle, le fameux gigot de pré-salé. Et apparemment les moines de Willibrord étaient déjà capables de le savourer, si bien qu'ils estimèrent qu'il valait la peine de le mentionner.

Texte 234
La situation exacte de l'île de Walacria : 1058

Balgerus, moine du monastère de Bergues-Saint-Winoc, avait cherché dans le cloître de Saint-André en Angleterre des reliques de sainte Lewinna… A leur arrivée, les moines de Bergues-Saint-Winoc les portèrent à travers les villages et villes de la côte de Flandre… La procession traversa d'abord Alveringhem près de Furnes, puis Leffinge, Oudenburg, Uitkerke, l'île de Walacria, Bruges, Dudzeele, Lissewege et revint à Bergues-Saint-Winoc (un circuit de quelque 150 km).
Source : Translatio S. Lewinnae, MGS, XV, p. 788.

Note : Walachria, une contrée entre Bruges et Uitkerke, était appelée île depuis bien longtemps et encore à l'époque de notre texte, bien que, du fait de la baisse continue du niveau de l'eau, elle ne tarderait pas à être englobée dans les atterrissements environnants. On ne parlera plus alors d'île et le nom de Walacria finira par se perdre, d'autant que l'île entre-temps émergée de Walcheren (Zélande) avait repris le nom. Près de la Walacria « abolie » on trouve les localités de Middelburg (Belgique) et Westkapelle (Belgique). C'est l'« île » que Theofried d'Echternach a pris à tort pour la localité de

[68] Ndtr. : L'historiographie française l'appelle Arnould 1^er^ le Grand. Il fut comte de Flandre de 918 à 964.

Walicrum située 120 km au sud-ouest (Warcove à 27 km à l'ouest de Tournehem) où, comme Alcuin le rapporte, Willibrord fut agressé alors qu'il détruisait une idole : voir les textes 51 à 54 compris. Le remarquable trio de doublures que présente l'île zélandaise de Walcheren (Middelburg, Westkapelle et Walcheren elle-même) a fait de la confusion un quiproquo complet qui fut complètement tiré aux Pays-Bas lorsque le diocèse d'Utrecht, ce qui est tout à fait normal et va de soi, obtint que Walcheren fît partie de son territoire.

Entre-temps, Walacria (celle qui est proche de Bruges) a servi au cours des siècles de modèle pour le phénomène de la « régression » laquelle, si on remonte dans l'histoire, se présente en trois phases. En 1058, la localité avait pratiquement cessé d'être une île intérieure, témoin la procession des moines de Bergues qui savaient qu'ils pourraient entrer à Walacria et en sortir grâce à un pont où en passant à gué. Et Theofried, qui, à peu près à la même époque, a très probablement vu la localité dans le cadre de sa mission d'inspection (vu le grand intérêt qu'il lui porte) ne parle pas davantage d'un bateau. Il évoque par contre un important sanctuaire païen également susceptible de permettre à un archevêque d'y célébrer une messe pontificale mais le futur abbé n'avait guère de notions de régression : voir texte 52.

Par contre, l'évêque Frédéric, qui était venu 230 ans avant (vers 828) pour une visite pastorale à Walacria, laquelle, lors d'une régression encore moins marquée, était alors encore une île côtière normale, vint bien par bateau et emporta sa tente ! : voir texte 180.

Et encore plus d'un siècle avant, lorsqu'aurait lieu l'incident entre Willibrord et le garde païen de l'idole, la régression venait à peine de commencer, si bien que l'événement, du fait de la submersion, n'avait pu avoir lieu dans la Walacria proche de Bruges. Aussi notre préférence va-t-elle à Walicrum (Warcove), localité située sur la terre ferme, plus haut et plus au sec (voir texte 51), alors que dans ce contexte la Walcheren néerlandaise, très en retard en matière de régression, reste tout à fait hors de question.

Texte 235
Utrecht revendique une église à Bruges : 1075

Le pape Grégoire VII tranche un différend, déjà en instance sous son prédécesseur Alexandre II, entre l'évêque d'Utrecht et l'évêque de Noyon/Tournai, au sujet de la propriété de l'église Notre-Dame à Bruges. Le pape donne raison à Utrecht et donne à l'archevêque de Reims la mission de veiller à ce que le diocèse de Noyon/Tournai restitue l'église au diocèse d'Utrecht.
Source : Coens, Analecta Bollandiana 1953, p. 64.

Note : En dépit de la mission papale, le diocèse de Noyon/Tournai n'a pas cédé et n'a pas abandonné l'église, ce qui rend l'affaire plus incertaine encore. D'après le contenu de la lettre, le diocèse d'Utrecht affirmait que l'église de Sisela (Sijzele) était déjà depuis plus de 200 ans en sa possession et qu'elle était l'église-mère de l'église Notre-Dame de Bruges ; donc cette dernière appartenait également au diocèse d'Utrecht, argument par la bande déjà faible en soi. Radboud II, évêque de Noyon/Tournai, aurait illégitimement accaparé cette église. Mais si l'on enlève deux cents ans à 1075, on arrive à une époque où le diocèse d'Utrecht n'existait pas encore ; l'histoire des deux cents ans de propriété est donc tout bonnement inexacte. L'église en question aurait alors tout au plus pu appartenir au diocèse de Traiectum (Tournehem).

Quelques historiens belges ont admis que l'évêque Hunger de Tournehem aurait reçu l'église de Sijsele du comte de Flandre, en remerciement pour son aide accordée en 862 au comte lorsque celui-ci, ayant enlevé la fille de Charles le Chauve, fut excommunié. Hunger aurait même offert l'hospitalité à Utrecht (!) au couple de tourtereaux et promis l'aide des Frisons (néerlandais !). Leur supposition ne repose sur rien, aussi est-elle invraisemblable, vu que l'archevêque Hincmar de Reims avait mis en garde tant Hunger que l'évêque de Thérouanne contre toute aide à Baudouin : voir texte 207. En outre, il n'apparaît rien dans les sources de Tournehem au sujet de la propriété de l'église de Sijzele qui doive légitimer la revendication portant sur l'église de Bruges.

On peut seulement conclure qu'Utrecht à posé une revendication au petit bonheur la chance, probablement pour avoir un pied dans la région. Il faut dire que c'était la méthode habituelle des seigneurs séculiers de Hollande et de Flandre vis-à-vis du nouveau territoire qui apparaissait et se développait au sortir des transgressions. Les promoteurs qui mettaient en culture un territoire jeune ou

entreprenaient un endiguement, avaient la plupart du temps l'illusion que cela leur garantissait une large autonomie. Dans la pratique, c'était une chimère, parce que cette indépendance était contraire à la politique d'expansion des deux comtes qui des deux côtés guettaient leur chance. C'est à cette lumière qu'il faut voir le coup de dé d'Utrecht en direction d'une église de Bruges. Le fait que le diocèse de Noyon/Tournai n'ait pas cédé démontre également qu'Utrecht n'avait aucun droit sur l'église. Utrecht ne pouvait invoquer que quelques affirmations peu cohérentes, qui ne faisaient pas la moindre impression, les gens du cru sachant pertinemment qu'elles étaient fausses. En outre, le diocèse d'Utrecht, s'il avait été dans son droit, n'aurait pas manqué de poursuivre l'affaire après la première sentence favorable du pape. Lorsque certains historiens prennent quand même au sérieux l'affirmation d'Utrecht et échafaudent toute une série de théories sur cette propriété d'Utrecht, ils s'enlisent inéluctablement dans toute une série de conclusions tirées d'un unique fait d'avant 875, qui non seulement sont indémontrables mais dont l'impossibilité est même établie.

Texte 236
L'église de Klemskerke : 1096

Le pape Urbain II confirme l'abbaye Saint-Bertin de Saint-Omer dans la possession de l'église et des dîmes de Klemskerke (selon une tradition, l'église aurait été fondée par Willibrord).
Source : Haigneré, Les chartes de Saint-Bertin, n° 93.

Texte 237
« Apud sanctum Willibrordum » : 1114

Le pape Pascal II confirme la donation par le comte de Flandre à l'abbaye Saint-Bertin de Saint-Omer, notamment de pièces de terre « apud sanctum Willibrordum », ce qui désigne la localité de Gravelines.
Source : Haigneré, Les chartes de Saint-Bertin, n° 124.

Note : Gravelines qui possède une antique tradition d'avoir été le lieu de débarquement de Willibrord (voir carte page suivante), a d'abord porté le nom du saint. Le nom de Gravelines ne fut adopté qu'après l'atterrissement complet. Il y a plus important que de suivre les possessions du diocèse de Tournehem : constater que dans la région la connaissance et le culte de Willibrord se signalent bien longtemps avant même qu'on ait seulement prononcé son nom pour la première fois aux Pays-Bas.

Texte 238
Bourbourg « paroisse de Willibrord » : 1125

Le pape Honorius II confirme l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer dans ses possessions à Bourbourg « in parochia sancti Willibrordi apud Broburg supra mare ». Selon un acte de 1075, l'abbaye possédait également l'église. (voir carte page suivante beaucoup plus tardive mais qui situe)
Source : Haigneré, Les chartes de Saint-Bertin, nos 83 et 102.

Texte 239
Encore un dernier vestige de l'Almere : 1151

Thierry, comte de Flandre, tranche un différend entre un habitant de Poperinge et l'abbaye Saint-Bertin de Saint-Omer au sujet de la pêcherie « de la Mera (Almere) à travers l'inwerled (le déversoir) vers les terres à labour ».
Source : Haigneré, Les chartes de Saint-Bertin.

Texte 240
Terre de Willibrord à Poperinge : 1159

Thierry, comte de Flandre, donne à l'abbaye Saint-Bertin de Saint-Omer, une certaine prairie à moutons, sise à Poperinge et dont on raconte qu'elle fut jadis une terre de Willibrord.
Source : Haigneré, Les chartes de Saint-Bertin, p 103.

Fragment de la carte de Jacques Malbrancq (1580-1653) figurant dans son *De Morinis et Morinorum rebus* (1639-1654). Malbrancq entend représenter la situation en 800. En haut sur la côte, la future Gravelines porte le nom de S. Wilbrordi qu'on retrouve sur le sceau de 1244 (p. 35)**.** (ajout du traducteur)

Texte 241
L'église de Gravelines : 1184

Le pape Lucius confirme l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer dans ses possessions. L'église de Gravelines y est désignée comme « L'église de Saint Willibrord du Novus Portus (nouveau port) et la chapelle » (il ressort d'autres données que la localité de Gravelines et son église existaient dès 1040).
Source : Haigneré, Les chartes de Saint-Bertin, p 147.

Conclusion pour Traiectum (Tournehem)

Dans toutes les séries d'informations sur Traiectum ci-dessus, qui vont du départ des Romains au début du X^{e} siècle, nous n'avons rencontré aucun cas où l'interprétation Utrecht aurait pu être proposée et admise avec quelque raison. Ce n'est pas une nouvelle trouvaille ou une nouvelle thèse de ma part : en effet jusqu'à maintenant on s'est contenté de poser cette interprétation mais on ne l'a jamais prouvée. Le lavage de cerveau avait été si radical que personne n'estimait nécessaire d'apporter la moindre preuve. Vous savez bien : « Nous avons en mains une tradition qui remonte aux Romains ! » On ne pouvait dire plus clairement et plus nettement qu'on ne disposait que d'une « tradition ». On n'a sans doute jamais avoué si ouvertement le cercle vicieux. Aussi, au cours des plus de trente ans que cette question est en suspens, n'a-t-on jamais avancé la moindre preuve. On s'est contenté de ressasser jusqu'à plus soif les vieilles histoires, d'ores et déjà démasquées comme étant des fables par l'archéologie, pour ne rien dire des sources. Aux Pays-Bas, on ne peut trouver nulle part de localisation authentique des centaines de toponymes de Traiectum.

Et une fois de plus, il faut désigner l'abbaye d'Echternach comme responsable de ce lavage de cerveau. C'est elle et elle seule qui a fait naître l'invraisemblable mythe d'Utrecht. Il est vrai qu'elle a bénéficié de vents favorables du fait d'autres déplacements historiques du côté allemand, où était née l'idée « Grande germanique » qui eut de si énormes conséquences pour le sort de l'Europe occidentale et avec laquelle on a, pour son intérêt propre, perverti jusqu'aux moelles l'historiographie.

F : LES DÉBUTS DU DIOCÈSE D'UTRECHT

Textes 242-270

Parmi les textes qui suivent, ceux qui portent la date la plus ancienne sont apparus les derniers. Aussi sont-ils presque tous faux, destinés qu'ils sont à raccorder quand même Utrecht à Traiectum (Tournehem). Avec les textes qui restent, lesquels par contre sont datés honnêtement et sont d'un contenu innocent, nous nous tenons solidement campés sur le sol encore un peu vacillant des Pays-Bas. Ces textes concernent quelques données géographiques comme les doublures apparentes de noms de contrées et de localités qui sont, elles, parfaitement justes et authentiques pour la Hollande et Utrecht et n'ont aucun lien avec leurs homologues onomastiques de France. Situées à la période exacte et apparaissant là comme des éléments tout nouveaux, sans aucune documentation antérieure sur le plan historique et sans aucune indication dans le domaine archéologique, elles peuvent résoudre le caractère problématique de ces « déplacements de noms ». Qu'il soit clair du reste qu'entre les véritables doublures de noms et les innocentes doublures apparentes, il existe toute une gamme de modulations qui vont du hasard complet, en passant par le caractère tendancieux, jusqu'à la franche tromperie falsificatrice d'histoire. Et, par ailleurs, il est inévitable qu'il y ait un grand nombre de doublures parce que la plupart des toponymes sont des génériques dont on ne peut s'assurer l'exclusivité et parce que le nombre de combinaisons de lettres prononçables a également ses limites.

Texte 242
Une charte fausse du roi Henri 1^er^ : entre 920 et 936

Le roi (empereur) Henri 1^er^ confirme à la demande de Balderic, évêque de Vetus Traiectum, les chartes de Pépin, de l'empereur Charles, de Louis le Pieux et de son homonyme (Louis le Germanique), de Zwentibold et de Conrad, au sujet de la possession de toutes les dîmes et de l'immunité des gens de l'église « necnon in ripis in Dorstato, Daventre, Thiele universisque aliis locis in ipso episcopatu consistensibus » (également s'ils se situent sur les rives de Dorestad, à Daventria, à Thiele ou dans l'une des autres localités établies dans ce diocèse). Personne ne peut exiger d'eux le « giscot ».
Source : Cartularium de Radboud, n° 14.

Note : Pour faire clair, nous allons continuer à appeler la copie d'Egmond Cartularium de Radboud, bien qu'il soit évident qu'elle comporte quelques actes postérieurs à Radboud qui sont manifestement de fabrication utrechtoise. L'acte ci-dessus est un faux. C'est une copie presque littérale de la charte du roi Zwentibold de 896, naturellement complétée par le nom de Conrad (dont l'acte de confirmation était du reste passablement réticent !) ? L'acte ci-dessus, prétendument donné par l'empereur au profit d'un diocèse qui avait définitivement cessé d'exister quelques années avant son règne, tandis qu'un diocèse quasi « successeur » n'apparaîtrait que quelques années après son règne… est naturellement un faux destiné à camoufler la faille temporelle et géographique qui bée entre les deux diocèses. Si le passage sur Dorestad n'est pas tout bêtement recopié des actes précédents mais fut gardé aux fins d'identification, on peut dater ce document au plus tôt du XIV^e^ siècle, à savoir à partir du moment où l'étincelle de Duurstede sauta à Dorestad, disons donc au XV^e^ siècle. En tout cas, le faussaire n'a plus compris le terme « giscot » de l'acte de Zwentibold (comparez avec le texte 176).

Texte 243
Arrivée de Balderic à Utrecht : vers 935-940

Balderic, évêque de Traiectum (Utrecht), donne une explication de sa nomination et de sa première prestation comme évêque… Alors que moi, Baldricus, indigne chef de l'église d'Utrecht, après la mort de l'honorable père et seigneur Radboud, 14^e^ évêque de Traiectum (Tournehem), j'avais été nommé évêque d'Utrecht, je fus confirmé et consacré par l'archevêque, à savoir celui de Colonia (Cologne). J'ai d'abord visité l'emplacement de l'église d'Utrecht, d'où le diocèse tire son nom. Quand j'y arrivai, je la trouvai, ô douleur !, détruite par les Normands et complètement abandonnée, tandis que

les vénérables églises de mon glorieux patron Martin et celle du Sauveur étaient détruites et incendiées… J'ai fait jeter un pont par dessus le canal ; j'ai fait restaurer la ville avec des portes et des murs de défense contre les attaques des ennemis. Et les églises, nobles lieux consacrés à la paix de Dieu, à savoir celle de mon glorieux patron Martin et celle du Sauveur, mais dévastées par les païens, je les ai quelque peu fait reconstruire, non pas comme il le fallait mais autant que ma fortune le permettait.
Source : Van Mieris, Oorkondenboek van Holland, etc., I, p. 34.

Note : Il est regrettable que ce texte soit un faux reconnu comme tel par tous les historiens. Il donne cependant, pour confirmer la règle que tout faux contient un fond de vérité, une assez bonne image de la venue de Balderic à Utrecht. Il ne rencontra naturellement pas une ville détruite par les Normands, mais les vestiges de l'Utrecht romaine (quel qu'ait été son nom[69]) qui réapparaissaient au sortir des transgressions, chose qui n'a rien d'étrange et qui arriva également à Elst et à Nimègue. C'est ainsi qu'il est tout à fait explicable que l'Utrecht du X^e^ siècle soit apparue directement sur les bases de la ville romaine et que la première église ait même été construite exactement sur les fondations d'un prétoire romain. Quel authentique Néerlandais laisserait donc traîner des matériaux de construction gratuits et s'échinerait à couler de nouvelles fondations s'il y en avait déjà de bonnes ? Tout cela prouve d'abord que la succession (ou mieux : la non-succession) se situe entre le romain et le X^e^ siècle et ensuite qu'entre le III^e^ et le X^e^ siècle il n'y a guère eu d'habitat digne de ce nom, vu que, sinon, il y a belle lurette que l'archéologie en aurait révélé quelque chose (l'ouvrage de Bloemers « Verleden Land » de 1981 se tait sept siècles durant à propos d'Utrecht). Aussi, parmi tous les textes authentiques qui concernent Traiectum au cours de ladite période, n'y a-t-il pas le moindre fragment attribuable à Utrecht.

Le caractère falsifié du texte ci-dessus apparaît particulièrement dans la mention appuyée que Radboud était le 14^e^ évêque de Traiectum (Tournehem). Dans aucun des textes non falsifiés connus on n'attribue de numéros aux évêques. On n'aurait même pas pu les produire. Les difficultés commencent dès Boniface qui était bien évêque mais à peine de Tournehem, et Grégoire qui était bien de Tournehem mais n'était très probablement pas évêque ; puis viennent deux évêques dont on ne sait rien et enfin deux noms pour un seul évêque. Ce n'est que lorsque le diocèse d'Utrecht, quelque deux siècles après sa fondation, commença à éprouver un besoin d'ancienneté qu'on se mit à reconstruire des listes de prétendus prédécesseurs du fondateur Balderic. Celui-ci (pas plus que ses premiers successeurs) n'a jamais lui-même caressé l'idée d'être le successeur de Willibrord. L'idée qu'Utrecht succédait véritablement à Traiectum, jusqu'au XII^e^ siècle, on ne la trouve nulle part exprimée dans les sources d'Utrecht, hormis dans les chartes fausses, fabriquées après cette période lorsqu'il s'agissait de montrer la droite lignée, précisément parce qu'elle faisait défaut. C'est alors qu'on s'ingénia à numéroter les évêques à partir de Willibrord.

Texte 244
A nouveau une charte fausse : 938

Le roi Otton 1^er^ confirme à la demande de l'évêque Balderic de Vetus Traiectum les chartes de Pépin, de l'empereur Charlemagne, de Louis le Pieux et son homonyme (Louis le Germanique), de Zwentibold et de Conrad au sujet des dîmes et de l'immunité. L'acte comporte à nouveau la phrase qui trahit la falsification : « necnon in ripis in Dorestato etc. ». Une seconde erreur cosmétique est qu'elle ne contient pas la mention d'Henri 1^er^ et de sa charte. Un troisième défaut est que cette charte n'apparaît pas dans le Cartularium de Radboud (bien que, comme nous l'avons vu au texte 242, le fait d'y figurer ne soit pas non plus une garantie d'authenticité).
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 103.

[69] Ndtr. : Delahaye ne veut pas se lancer dans une polémique mais il dit ailleurs que cette ville s'appelait très probablement Albiobola, comme le montre une trouvaille archéologique, voir ***Déplacements historiques***, pages 173 et 174.

Texte 245
Un témoignage fiable sur Balderic : vers 940

Un certain Judio consacre un poème à l'évêque Balderic d'Utrecht à l'occasion de la mission, donnée à Gand à son (de Judio) maître Hucbald par l'évêque Balderic, d'écrire une Vie de Lebuinus (dont on savait manifestement encore à l'époque qu'il appartenait à la Flandre, fût-ce surtout sous les noms de Sint Lieven ou Saint Liévin : voir texte 155).

Texte 246
Au sujet de l'abbaye de Sint Odiliënberg : 949

L'évêque Balderic donne en usufruit viager à la fille du comte Rainer, veuve du comte de Nevelung, et à ses fils Balderik et Rodulf, contre paiement d'un cens, quelques affaires de l'église de Saint Martin, qui sont (maintenant) à l'usage propre de l'abbaye d'Hereberc (nom de Sint Odiliënberg au XII^{e} siècle) ainsi que du monastère de Saint-Pierre.
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 105.

Note : L'acte est un faux : il n'apparaît pas dans le plus ancien « Liber donationum » d'Utrecht et n'a été fabriqué qu'après le XII^{e} siècle pour avancer une revendication sur le cloître de Sint Odiliënberg, vu qu'on le considérait comme étant le monastère de « Berg sur la Sura (Sure) » donné en 858 en usufruit à l'évêque Hunger de Traiectum par l'empereur Lothaire. En effet, avant la découverte du Cartularium de Radboud, personne n'aurait pu songer – aussi n'est-ce pas arrivé – au moindre lien entre Utrecht et Sint Odiliënberg, lequel cloître aurait dû d'ailleurs se situer sur la Sura ! (voir note du texte 78).

Texte 247
Lake et Isla aux Pays-Bas : 944

Le roi Otton 1er donne le fief que Waldger et son fils Radboud avaient possédé dans le canton de Lake et Isla à l'église Saint Martin et à l'église Sainte Marie d'Utrecht.
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 106.

Note : La charte est suspecte parce qu'elle n'apparaît pas dans le plus ancien « Liber donationum » d'Utrecht. Par ailleurs elle ne contient rien qui soit emprunté à des chartes plus anciennes de Traiectum (Tournehem). Qu'au X^{e} siècle les pagi de Lake et Isla aient existé sous ce nom aux Pays-Bas, peut sans problème être accepté comme possible, vu que toute relation avec l'Isla française fait défaut et que le nom de Lake comme canton (pagus) n'apparaît pas dans le diocèse de Tournehem (mais bien la rivière Laca).

Texte 248
Encore une charte fausse : 1er avril (!) 948

Le roi Otton 1er confirme à la demande de l'évêque Balderic d'Utrecht, toutes les dispositions de ses prédécesseurs accordées à cette église, à savoir toutes les dîmes de tous les domaines royaux, des tonlieux et des monnaies, qui sont levées à l'intérieur des limites du diocèse, ainsi que des impôts appelés « huslatha » et « cogschuld » ainsi que de toutes les affaires dans la villa, appelée jadis Dorsteti mais maintenant Wik, et dans toutes les autres localités depuis la villa susnommée jusqu'à la mer et dans les autres îles près de la mer et les provinces voisines, qui ont été attribuées par les empereurs ou rois à l'église de Traiectum.
Source : Cartularium van Radboud, n° 17.

Note : A la lecture de cette charte, on ne peut s'empêcher de soupirer : « Donc la terre entière appartenait à Utrecht ! » Aussi la fausseté de la charte crève-t-elle les yeux. Elle a été concoctée à partir de fragments de chartes antérieures, partiellement citées correctement, partiellement outrageusement exagérées ou plus comprises. Le passage « appelée jadis Dorsteti mais maintenant

Wik » est directement triché des Actes de Frédéric. L'attribution de dîmes est également empruntée aux chartes antérieures, mais cette fois tellement élargies qu'il ne restait plus rien au roi. Aussi ne s'agissait-il pas du roi mais de bluffer le comte de Hollande. On rencontre dans la charte les termes tout à fait neufs d'« huslatha » et de « cogschuld », le premier étant un impôt sur les maisons et le second une taxe sur les bateaux, contributions qui existaient du temps de l'antidateur et par lesquels ils remplaça le « giscot » qu'il ne comprenait plus (voir texte 176). Vers la fin de l'acte, il donne une magnifique image de la Hollande de son temps, mais aussi la preuve définitive de la fausseté de l'acte, car on ne trouve pas ce privilège « à l'échelle mondiale » dans les chartes antérieures ; il est en outre exclu qu'un roi ait pu accorder quelque chose d'aussi exorbitant. Le faussaire a voulu trop bien faire. Du reste, il se trouve que la description « dans la villa, appelée jadis Dorsteti mais maintenant Wik, et dans toutes les autres localités depuis la villa susnommée jusqu'à la mer et dans les autres îles près de la mer » convient à Audruicq, au Flevum en train de se réduire et aux les îles asséchées devant la côte.

Texte 249
Evêques de Münster : 948 et 993

En 948, aux synodes de Mouzon (près de Sedan) et d'Ingelenheim (près de Mayence), Hildebold est mentionné comme évêque de Mimigardvurdensis (Werden/Münster) et au synode de Mouzon de 993, Suger de Münster était présent, lequel est également qualifié de Mimigardvurdensis.
Source : Richerius, Historia Francorum, édition Latouche, I, 237, 243 ; Idem, II, 213.

Note : Tout comme le Mimigernaford du texte 161, Mimigardvurdensis signifie « Pseudo Werden » : le mot combine « Mimique » et « Vurdensis » (de Werden). Dans l'adjectif ci-dessus qui date encore du premier siècle après le déménagement de l'abbaye, cette signification aura été mieux connue et éprouvée que dans la version évidemment plus tardive de la Vita Ludgeri où l'auteur ou le copiste ne savait manifestement plus rien de ce déménagement. Au départ, on aura sans doute choisi ce mot interminable (et modeste) dans l'espoir d'un retour à la véritable Werethina. Lorsque cet espoir s'envola, il fut conservé par piété pour le monastère déplacé et pour le nouveau diocèse, fondé sans aucun doute à partir de ce monastère, même lorsque celui-ci se fut déjà fixé à Münster. Le fait que, en dépit de ce nom honnêtement présenté d'emblée comme une doublure, Werden et Münster aient, elles aussi, quand même allemandisé leur préhistoire française (indubitablement authentique dans leur cas), prouve avec quelle contagion la « doublurite » a dû sévir en ce temps-là.

Texte 250
Balderic évêque d'Utrecht : 948

Au synode d'Ingelenheim est présent « Baldricus Traiectensis episcopus » (l'évêque Balderic d'Utrecht : voir aussi texte 243).
Source : Richerius, Historia Francorum, édition Latouche, I, 243.

Texte 251
L'abbaye de Susteren n'est pas propriété d'Utrecht : 949

Le roi Otton 1er confirme l'abbaye de Prüm dans la possession du cloître de Susteren. Lors du passage de l'acte l'évêque Balderic d'Utrecht est présent. Dans l'acte, on ne trouve pas un mot d'une quelconque prétention d'Utrecht (Echternach n'existait pas encore !) à la possession de ce cloître. Ce qui ruine l'élément essentiel sur lequel on a basé la prétendue existence des 20 églises de Willibrord dans l'est du Nord-Brabant (voir la note du texte 43).
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 112.

Texte 252
L'entrée en scène de Tiel : 20 avril 950

Le roi Otton 1er donne un monastère à Tiele (Tiel) ainsi que la nouvelle ville construite en cet endroit, avec tout ce qui lui appartient et tout ce qui appartient à ce monastère et aux églises du lieu, au siège

épiscopal de Traiectum (Utrecht), fondé là en l'honneur de Saint Martin, où le vénérable Baldricus exerce maintenant la fonction d'évêque.
Source : Cartularium de Radboud, n° 16.

Note : Pas de doute là-dessus : il s'agit bien de Tiel et l'acte est authentique. Il parle d'une situation toute nouvelle et même littéralement d'une ville nouvelle, preuve supplémentaire que dans les chartes d'immunité des années 815-896 (voir textes 176 à 220 inclus) la série Traiectum, Dorestadum, Daventria – comme c'est également le cas pour Thiele – ne peut désigner des localités néerlandaises. Cela n'a pas empêché qu'à mesure que Deventer aussi apparaissait (nota bene : à partir du XIV^{e} siècle) et que Wijk bij Duurstede était « reconnu » comme étant Dorestad, on se soit mis de plus en plus à préférer les mythes hollandais à la réalité du nord de la France.

Texte 253
Muiden et Almere ensemble sur la photo : 953

Le roi Otton 1er donne à l'église Saint Martin de Trecht les biens domaniaux de l'octroi à Muiden, la pêcherie dans l'Almere, le bien du comte Hatto à Loenen, les biens domaniaux le long du Vecht, le bien du comte Hatto à Eck et la monnaie de Trecht.
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 120.

Note : L'acte est faux, non seulement parce qu'il ne figure pas dans le plus ancien « Liber donationum » d'Utrecht mais uniquement dans des copies tardives dudit Liber, mais surtout parce qu'on peut montrer du doigt avec quels fragments de la documentation de Tournehem on l'a composé. C'est ainsi par exemple qu'on peut maintenant voir où Blok est allé pêcher ses domaines royaux le long du Vecht. Mais le but principal de ce salmigondis de textes a bien été de confirmer le nom d'Almere attribué à la Zuiderzee, confirmation (unique) qui est un lamentable fiasco. La liste de biens de Tournehem d'environ 870 (voir texte 210) mentionne en effet en relation avec l'Almere un Amuthon qu'on croyait pouvoir identifier en toute sécurité à Muiden. Sous les auspices du Cercle de Muiden, on a ainsi tenté d'imprimer l'Almere sur une seule et unique gravure et de le capturer pour les Pays-Bas. Comme son nom en témoigne, Amuthon[70] se situait au contraire près de l'« Embouchure de l'Aa », l'Aa française bien entendu, voir page 129.

Texte 254
Doublure orientée : fin IX^{e} siècle, combinaison XIV^{e} siècle

Note concernant les affaires de l'église Saint Martin à Trecht (ou même Utrecht) qui lui ont déjà été données auparavant par les fidèles. A Dorestade, l'église, appelée Ubkirika, avec tout ce qui en dépend : terres, prairies, troupeaux, pièces d'eau, cours d'eau et pêcheries ; et… (à Traiectum même) l'île qui se trouve à côté de l'église Saint Martin et est entourée de tous côtés par le Renus (à savoir l'Almere) et la Locchia (du moins le Hem ?) ; en outre aussi l'île à côté de Buosinhem qui se situe le plus près de Riswick ; tout cela appartient à l'église Saint Martin. Les dîmes de la localité également susmentionnée (Traiectum) reviennent à l'église Saint Martin.
Source : Koch, Oorkondenboek van Holland en Zeeland, I, n° 33.
Sloet, Oorkondenboek der graafschappen Gelre en Zutphen, n° 96.
Muller Fz., Oudste Cartularium van het Sticht Utrecht, n° 23.

Note : Ce passage est essentiellement repris des chartes de l'année 777 (voir texte 174). Seule la dernière donation est empruntée à la liste de biens de 870 environ (voir texte 210). Il s'agit de Buosinhem + Riswick (actuellement Boëseghem et son annexe Le Rietz) à 4 km au nord d'Aire-sur-la-Lys et à 32 km au sud-est de Tournehem : il s'agit donc d'une assez forte aberrance à côté des items

[70] Ndtr. : Cela doit paraître moins clair à un francophone. *Mude* (pensez à l'anglais *mouth*), que l'on retrouve dans *Dixmude* (= l'embouchure du fossé) signifie *bouche, embouchure*. Le mot est manifestement flamand : plus au nord c'est *-monde* (néerlandais *mond* = *bouche, embouchure*) qui prévaut, par exemple dans *Dendermonde* (= embouchure du Dender).

du texte 174 qui restent tous à l'intérieur d'un cercle de 8 km de rayon autour de Tournehem. La donation concernait ici (à nouveau) une île intérieure, située entre les deux points d'orientation susnommés de Buosinhem et de Riswick… Et qui pourrait décrire notre stupeur lorsque, quelque 300 km plus au le nord-est (à partir de la naissante Lys jusqu'au point où commence le Lek), nous découvrons sur les panneaux de l'ANWB[71] les mêmes points d'orientation de Beusichem et Rijswijck (Gueldre), tandis que de l'autre côté, au-dessus du Wijck du XII^{e} siècle, flotte toujours la « fata morgana » de l'ancienne Dorestad. La reprise des deux noms de villages originaires de Flandre française n'a selon toute vraisemblance eu lieu que comme conséquence du mythe de Wijk-lès-Dorestad et peut-être même à partir de l'acte en question. Il n'en reste pas moins qu'elle a conforté le mythe. Voir aussi le texte 265.

Texte 255
Balderic va chercher des reliques en France : 946-964

En l'an 962, eut lieu à Veuves (Loire-et-Cher, arrondissement de Blois) une miraculeuse révélation de reliques. Il y avait eu là un grand monastère, qui avait toutefois été dévasté par les Normands arrivés avec une flotte par la Loire. Il y avait aussi un domaine royal et le monastère avait été fondé par la générosité des princes. Tout était maintenant tellement en ruines qu'un seul prêtre était encore présent. Le monastère avait jadis été célèbre par les reliques des saints Benignus et Agnès. Lors du raid normand, on avait caché les reliques. Lorsqu'un miracle eut permis de les retrouver, beaucoup étaient pris de doutes. Sainte Agnès apparut à un moine pour lui en confier le soin. Baldricus, l'évêque d'Utrecht, apprit tout cela. (Comment quelque chose au monde pouvait-il rester caché pour lui ? s'exclame l'auteur) Il dépêcha un messager au comte Thiaboldus pour sauver les reliques. Le comte décida de les donner à l'évêque. L'évêque se rendit avec son clergé et du peuple à leur rencontre. Le 31 mars 964, Utrecht reçut les reliques et la ville s'estima heureuse de les posséder.
Source : Translatio SS. Benigni et Agnetis, MGS, XV, p. 571.

Note : Si nous dépouillons ce texte de ses oripeaux miraculeux, il reste que l'évêque Balderic reçut des reliques de France en 964, ce qui est déjà assez intéressant en soi. On s'est souvent demandé d'où venait le premier évêque d'Utrecht, d'autant plus que sa succession immédiate après Radboud est un grand point d'interrogation. Balderic († 977) émerge vers 940 du néant. Il ne faut naturellement pas croire les actes faux selon lesquels il siégeait dès 918 à Utrecht et aurait donc exercé l'épiscopat pendant près de 60 ans. On a suggéré ici et là que Balderic était d'origine française, mais par manque de données précises, on n'a jamais pu le prouver. Les reliques de Veuves pointent également cette direction. Aucun témoignage contemporain ne confirme qu'il soit venu de Deventer. Apparemment il n'existe qu'un laps de temps relativement court (environ 20 ans) entre le dernier évêque de Traiectum et le premier évêque d'Utrecht. Mais ici aussi les apparences sont trompeuses. En réalité, il y a deux à trois siècles entre eux, vu que Balderic pas plus que l'un quelconque des premiers évêques d'Utrecht ne s'est jamais considéré comme successeur de Willibrord ni ne s'est paré de ce titre. C'est ainsi que la liaison ne s'est faite qu'au XIII^{e} siècle et que ce n'est qu'après qu'on a collé, de façon posthume, leur badge numéroté aux évêques antérieurs d'Utrecht.

Texte 256
La commutation entre Interlake et Nifterlaca : 975

L'empereur Otton 1er donne la villa de Muiden, sise dans le pagus Interlake, au diocèse d'Utrecht.
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 135.
Van Mieris, o.c., I, p. 48.

Note : Ici nous sommes réellement à Muiden (comparez au texte 253). Après les toponymes orientés à partir d'un lac (le Flevum) pour la localité d'Eperlecques (voir texte 55, fin), cette fois pour une région un nom du même genre avec comme préfixe « inter » (= entre) dont l'élément « lake » est la Zuiderzee

[71] Ndtr. : Ce sigle signifie *Algemene Nederlandse Wielrijdersbond*, littéralement *Association Néerlandaise de Cyclistes*, laquelle correspond grosso-modo au Touring-club.

néerlandaise. Interlake peut désigner une localité sise entre deux lacs (comme l'Interlaken suisse) mais aussi une contrée s'avançant entre deux indentations d'un même lac et donc baignée des deux côtés par ledit lac, ce qui est le cas de Muiden. Dans une copie de cet acte, on a remplacé Interlake par Nifterlaca, afin de pouvoir y déplacer le bien familial de Ludger, dont on a récemment réinstallé à Muidenberg la superfétatoire statue. Tant par l'attribution de noms (de Lac Flevo à Almere) que par des statues (du cimetière Saint-Jean à Muiderberg) on tente assidument de stopper le démontage des mythes.

Texte 257
Evêques de Vetus Traiectum : 1002 et 1025

En 1002, Ansfridus est nommé évêque de Vetus Traiectum. En 1025, Adelbold reçoit le même titre.
Source : Muller-Bouman, o.c., nos 153 et 182.

Note : L'expression « Vetus Traiectum » est empruntée aux sources du diocèse de Traiectum (Tournehem) après la destruction de sa ville-siège, mais fut par la suite également introduit par des copistes dans des actes plus anciens. Le fait qu'Utret soit devenu Ultraiectum/traiectum est acceptable sans plus. Mais en lui accolant l'adjectif « Vetus », on suggère sans ambages l'identité avec le Traiectum de Willibrord ou du moins une relation de succession. Mais même trois siècles plus tard on n'en était encore qu'à peine à une si lapidaire démonstration. Aussi les documents ci-dessus sont-ils outrageusement antidatés ou bien ont-ils été après coup retouchés par des clercs, ravis de s'emparer de l'adjectif « Vetus » afin d'en cacher la juvénilité de leur prétendu « Oude Sticht[72] » (voir aussi la note du texte 174).

Texte 258
La balade des contrées : 1026

Le roi Conrad II (empereur) donne un comté en Teisterbant à l'église d'Utrecht.
Source : Diplomata Conradi, HdF, XI, p. 557.
Sloet, o.c., n° 54.

Note : Le nom de Teisterbant est lui aussi doublé, nous le savons depuis longtemps. En 772, l'abbaye de Lorsch obtient des biens dans le pagus Testrebanti où se situent les localités d'Hunsetti (Houdain) et de Buria (Buire). En 814, la même abbaye obtient des biens « in Taxandria sive Testerbanto », description qui déjà est totalement inapplicable aux Pays-Bas. Mais ici, on a, tout à fait à tort, assimilé la Taxandria au Nord-Brabant, tout simplement parce qu'ailleurs la Taxandria est mentionnée en relation étroite avec un « Bracbante[73] » (terre marécageuse !). En 839 et 870, le pagus Testerbant est nommé à côté de la Batua (ndtr = le Béthunois), le Tournaisis et le Hainaut dans les partitions de l'empire. En 966, l'empereur Otton 1er confirme l'abbaye de Nivelles dans ses possessions « in comitatu Testrebatensi super fluvio Huoltena (la rivière Hogneau en France et en Belgique). Diverses données indiquent que Testrebant et Westrachia étaient probablement totalement ou partiellement identiques. Dans les années 999 et 1000, l'empereur Otton III donne des biens en Testerbantia à l'église d'Utrecht, ce qu'on peut déjà appliquer à la contrée néerlandaise bien qu'on ait des raisons d'apposer des points d'interrogation aux chartes en question. Au XI^{e} siècle Buria (Buire) et Testrebanto apparaissent encore parmi les biens de l'abbaye Saint-Vaast d'Arras et le nom concerne donc toujours une contrée française. A la même époque (en 1026), Conrad II fait donation d'un comté

[72] Ndtr. : Quand on parle aux Pays-Bas de *Het Sticht*, tout le monde sait qu'il s'agit d'Utrecht. Le mot *sticht* signifie, *abbaye*, *monastère*, *église* ou *domaine épiscopal*. Plus tard le terme *sticht* prit la signification de *diocèse* ou de *contrée administrée par un évêque*. Aux Pays-Bas on parle du *Sticht d'Utrecht* pour désigner le territoire qui était régi par l'évêque d'Utrecht. *Oude Sticht* signifie donc *ancien diocèse* ou *ancien territoire épiscopal d'Utrecht*.

[73] Ndtr. : Le mot *braak* signifie maintenant, *en jachère*, *en friche*, ce qui dans nos pays concernait essentiellement les terrains marécageux. On y repère facilement la racine *br* qu'on retrouve dans *broek* (marais), dans les toponymes flamands *Broel*, *Briel*, etc. et peut-être dans le mot français *breuil*.

de Teisterbant à l'église d'Utrecht. Les deux localisations se recouvrent dans le temps, après quoi, comme il arrive souvent, le nom tombe en désuétude dans son lieu d'origine à mesure qu'il s'enracine en tant que doublure dans sa nouvelle région. C'est ainsi aussi que la « Batua » française sera pratiquement rejetée dans l'oubli par l'apparition de la « Betuwe » néerlandaise, bien qu'il ne s'agisse pas ici de doublure mais simplement d'un fruit de la « bonne terre » (c'est le sens du mot) néerlandaise. On peut toutefois se demander si cette contrée, avec ses seules cerises et sans le mythe des Bataves, aurait jamais connu une telle célébrité.

Le titre de ce texte pouvait également concerner le grand « glissement de régions » provoqué, à partir de la seconde moitié du XII^{e} siècle par Echternach ou plus précisément par le prévôt Theoderich : voir texte 75, alinéa 4). Le fait toutefois qu'en 1026, Conrad II donne un morceau de « Teisterbando sive Taxandria » à Utrecht peut difficilement être imputé à la toute jeune abbaye d'Echternach. Mais on constate bien par contre que la cupide abbaye a abondamment mésusé de ces « glissements de régions » et de quelques autres auxquels elle n'avait aucune part. C'est ainsi que la Taxandria est devenue le terrain de prédilection des revendications d'Echternach.

Texte 259
Utrecht, Hamaland et Deventer : 21 août 1016 (ce doit être 1046)

L'empereur Henri II confirme l'église d'Utrecht dans la possession de biens et de droits à Deventer et dans le comté d'Hamaland.
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 185.

Note : L'acte est important parce qu'il contient la première mention aux Pays-Bas d'Hamaland, dans lequel on peut tranquillement voir une contrée des parages de l'Ijssel. Le Hamaland du IX^{e} siècle, mentionné en relation avec les Chamavi de Camphin, était toutefois une contrée du nord de la France, tout comme Salahem était un nom de localité française avec laquelle la contrée néerlandaise de Salland également proche de l'Ijssel n'a pas forcément de lien.

Texte 260
Encore une falsification superfétatoire : 21 février 1057

Le roi Henri IV confirme les privilèges accordés à l'église d'Utrecht par les rois précédents, à savoir Pépin, Charlemagne, Louis le Pieux et son homonyme (Louis le Germanique), Zwentibold, Conrad, Otton et Henri, s'agissant des dîmes des biens domaniaux et de l'immunité… (puis vient la ritournelle obligée « et sur les rives de Dorestate, etc. »).
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 218.

Note : L'acte est un faux pour les mêmes raisons que ceux qui précèdent et ont la même teneur (voir les textes 242, 244 et 248). On sentait bien à Utrecht, une fois la première falsification accomplie, qu'on devait, avec la régularité d'une prolongation de permis de peur de péremption, arrondir toute la série des rois successifs, faute de quoi cela sautait aux yeux. A mesure que les droits d'Utrecht à Deventer, Tiel et enfin aussi à Wijk bij Duurstede furent solidement établis, on put se passer de confirmations et le passage « et sur les rives de Dorestate, etc. » disparut également de la documentation d'Utrecht.

Texte 261
Le coup de filet d'Echternach sur les 25 églises de Hollande : 1156 et non 1063

La question des 25 églises hollandaises (ou possessions d'églises) revendiquées, un bel échantillon de bluff éhonté, a déjà été évoquée en passant au texte 75 (fin). Je n'ai pas l'intention d'éclaircir sous toutes ses facettes cette offensive culottée d'une abbaye fauchée comme les blés. Le simple fait que les demandeurs aient été proprement éconduits et s'en soient allés la queue basse montre déjà à quel point l'illégitimité de leur démarche crevait les yeux. Leur unique pièce à conviction s'avérait être une petite lettre (antidatée de près d'un siècle) déclarant que le futur abbé Theofried, en 1063, au cours de son voyage d'inspection, avait obtenu d'un certain évêque Willem d'Utrecht l'assurance qu'Echternach

« possédait pour moitié les églises de Hollande, données jadis par Charles Martel et d'autres ». Mais tout fervent gibelin que fut cet évêque Willem, il n'aurait certainement pas jeté ainsi par les fenêtres les biens de son diocèse. Aussi peut-on mettre en doute que Theofried ait réellement rencontré l'évêque susnommé, et plus encore que ce dernier se soit exprimé comme ci-dessus alors que le mythe d'un Willibrord hollandais n'avait encore nulle part pris racine… et que Theofried lui-même ne savait pas encore bien où il devait dropper Willibrord. Tout indique que la pièce à conviction n'a été rédigée que la veille du voyage hollandais de 1156, dans le but de donner l'impression que la question était déjà en suspens depuis 93 ans. Rien d'étonnant à ce que les Hollandais n'aient pas cédé.

Les facteurs personnels et circonstanciels qui ont permis à l'abbaye après cette honteuse débâcle de refaire si rapidement surface, nous les avons déjà vus dans les textes 75 (fin) et 112.

Texte 262
L'Oostergouw et le Westergouw frisons : 1086, 1089, 1138, 1145.

Les empereurs et rois confirment l'église Saint Martin d'Utrecht dans la possession du « comté d'Ostrogowe et Westrogowe » en Frise néerlandaise.
Source : Muller-Bouman, o.c., n^{os} 248, 254, 368, 388.

Note : Les noms d'Oostergo et de Westergo, tout à fait neufs aux Pays-Bas et à tous égards acceptables en tant que bonnes indications géographiquement exactes, n'ont rien à voir avec les noms bien plus anciens d'Ostrachia et de Westrachia, contrées situées dans le nord de la France, déjà connues à l'époque romaine et apparaissant régulièrement pendant les six siècles au cours desquels l'histoire des Pays-Bas était une tache aveugle. Ces jeunes doublures néerlandaises qu'on a invoquées comme étant une des plus fortes preuves des mythes, se révèlent même être, quand on les confronte à leurs originaux, un des arguments les plus forts pour les infirmer.

Texte 263
L'Islegouwe, également donnée authentique néerlandaise : 1086

L'empereur Henri IV donne à l'église d'Utrecht le comté d'Islegouwe.
Source : Muller-Bouman, o.c., n° 69.

Note : Voilà à nouveau une donnée qui, si on la date correctement, appartient effectivement aux Pays-Bas. Mais le « pagus Isloi » qui apparaît dans les sources de Tournehem, était une contrée au sud et à l'est de Saint-Omer, où la rivière Lys/Leie (connues jadis sous le nom d'Isla, Insula ou Iselle) a donné son nom à la région. C'est là que se situait le territoire de mission de Lebuinus et de Ludger, et sa doublure nordique bien plus tardive ne peut sauver de mythe hollandais. On n'a naturellement pas, pour en rester à ce cas, appelé « Ijssel » la rivière de la Gueldre afin d'y traîner Lebuinus et Ludger, mais on y a traîné Lebuinus et Ludger parce que la rivière avait reçu le nom d'Ijssel. Quoique… nous ayons entre-temps atteint la phase où des fabricants d'histoire à la Adam de Brême (à compter de 1068) commencèrent effectivement à prendre leurs désirs pour des réalités, à manipuler les faits et surtout… à déplacer les rivières !

Texte 264
Commence-t-on à « découvrir » Bonifatius (Boniface) ? : 1106

Cette année-là… à Utrecht l'église et la grande maison avec le palais de l'église de Sainte Marie brûlèrent, laquelle était auparavant dédiée à Saint Boniface.
Source : Annales S. Mariae Ultrajectensis, MGS, XV, p. 1302.

Note : Toutes les sources sont muettes au sujet d'une église Sainte Marie (auparavant Saint Boniface) incendiée l'année mentionnée. Aussi le texte n'a-t-il pas été écrit en 1106 mais au plus tôt interpolé au XIV^{e} siècle : voir aussi le texte 142.

Texte 265

Une fois encore « Dorestad » : 1147-1403

Sans le vouloir, le R.O.B.[74] a aidé à déceler la nature et l'âge de ce qu'on espérait exhumer comme étant Dorestadum : un établissement humain éphémère, fondé avec l'aide des futurs comtes de Hollande pour faire pièce à l'essor du diocèse d'Utrecht, et liquidé quelques décennies plus tard sur le souhait de l'évêque et par l'autorité impériale. Aussi, comme nous touchons à la fin de notre exposé, il y a lieu, tant chronologiquement qu'intrinsèquement, de donner à ce sujet un résumé complémentaire.

La localité de Wic, née au XII^e^ siècle, apparaît durant deux siècles sous ce nom. En 1147, le pape Eugène III, confirme l'abbaye de Deutz dans la possession de biens à Wijk bij Duurstede qui, à l'époque s'appelait encore tout simplement « Wic » sans l'ajout Duurstede. Un acte de 1256 donne également « Wic ». En 1263, la localité s'appelle « Wijck ». En 1300, « Wijc » est promu ville. Le Stichtse Leenprotocool (Protocole féodal du Sticht – diocèse d'Utrecht) de 1394 parle encore de « Wijck ». L'évêque d'Utrecht eut à partir de 1322 une résidence de campagne à Wijck, ledit château s'appelant « Duurstede », ce qui peut signifier demeure solide, durable ou château. De façon moins martiale et plus caractéristique (c'est-à-dire correspondant à l'atmosphère d'une résidence campagnarde), le nom peut également évoquer la paix et le repos que les évêques espéraient trouver dans cette demeure. Quoi qu'il en soit, ce nom est né et fut donné tout à fait indépendamment de Dorestadum, même si quelqu'un de l'entourage de l'évêque s'était mis en tête de faire avec ce nom une allusion à ce mystérieux Dorestadum qui devait s'être situé tout près du siège de Willibrord. Or il se trouve qu'une telle allusion n'était pas encore à l'ordre du jour : Johannes Beka, le premier écrivain à parler de Dorestadum, écrit en effet à la fin du XIV^e^ siècle : « Wijk, vulgairement appelé Duursteden ». On ne trouve chez lui aucune indication qu'il ait seulement songé à Dorestadum. Il dit seulement que la population environnante employait le nom de la propriété campagnarde de l'évêque pour distinguer la localité de Wijk de tous les autres « Wijks » des Pays-Bas. Selon certains toponymistes néerlandais, Dorestadum et Duurstede ne sont pas identiques. Dore- signifie, porte, portail, entrée et même port. Cette signification qui apparaît dans divers toponymes comportant le préfixe dore-, dur-, thur, ou thor-, et colle à merveille à ces localités, va également comme un gant à Dorestadum (Audruicq), ville effectivement située en un endroit qui servait d'accès à un vaste hinterland. Rien d'étonnant à ce que les Normands n'aient cessé de faire par là intrusion en France et en Flandre. Ce qui est par contre étonnant, c'est que ce Dorestadum, mentionné un nombre incalculable de fois tant dans les informations sur les Normands que dans les chartes de Tournehem et les Vies de saints, ne commence à se présenter comme problème néerlandais qu'à compter du XV^e^ siècle et que ce n'est qu'alors que le mythe que Wijk aurait été le célèbre Dorestadum commence lentement à éclore.

En 1403, Willem van Abcoude obtient du duc Reinald de Gueldre « dat huys te Duerstede, die herscap van Wijck en die poerte van Wijck mitten gerichte hoge en lage" = la maison à Duerstede, la seigneurie de Wijck et la ville de Wijck avec la haute et basse justice. Maintenant que les deux fiefs, ville et château étaient accouplés en un seul, on introduisit le nom de « Wijk bij Duurstede » qui, un laps de temps plus tard encore, conduisit à l'idée que Wijk se confondait avec l'ancien Dorestadum. Eh oui ! C'est aussi simplement que sont nés les mythes néerlandais. Et bien que celui de Wijk bij Duurstede fût aussi transparent que le verre, les historiens se contentèrent de se peigner dans son reflet sans songer un instant à regarder à travers. La localité a effectivement une préhistoire. On y a, très logiquement, fait des trouvailles romaines ; on y a aussi rencontré un établissement humain du X^e^ siècle. Il n'y a pas de continuité entre les deux périodes. On a exhumé quelques rares artéfacts carolingiens, mais uniquement sous forme de matériau mobile comme des monnaies, des bijoux et des vestiges d'ustensiles utilitaires, déjà vieux d'un siècle ou plus lorsque les occupants du X^e^ siècle les apportèrent ou les reçurent par la suite de leurs partenaires commerciaux. A côté de ce matériau mobile plus ancien, les vestiges d'un établissement humain aussi vieux brillent par leur absence.

[74] Ndtr. : Le sigle R.O.B. signifie *Rijksdienst voor het Oudheidskundig Bodemonderzoek*. C'est le service national d'archéologie néerlandais. Au premier novembre 2006, il a changé de nom (pour se refaire une virginité notamment après son énorme bourde de Wijk bij Duurstede ?) : il s'appelle dorénavant R.A.C.M. = *Rijksdienst voor Archeologie, Cultuurlandschap en Monumenten.*

Cela n'a pas empêché les fouilleurs qui se voulaient de Dorestad, de conclure, de ces trouvailles de quelques souvenirs carolingiens égarés et d'importation et d'autres bévues encore, à l'existence sur place d'un établissement humain mérovingo-carolingien. L'erreur la plus éclatante fut qu'on oublia d'ajouter à la datation au carbone 14 du bois trouvé dans les puits, les années nécessaires au séchage d'un bois fraîchement abattu avant qu'il ne se prête à la fabrication de douves susceptibles de durer plusieurs vies d'hommes, pour finir hors d'usage en cuvelages de puits. Le laps de temps à ajouter peut facilement atteindre les 100 voire les 150 ans, ce qui, addition faite, nous amène royalement non pas à l'époque de Charlemagne mais en plein X^{e} siècle.

Au cours du siècle dernier, les habitants de Wijk bij Duurstede ont complètement bouleversé le sol entier afin d'exhumer des masses d'ossements d'animaux que les fermiers mais surtout les chasseurs et pêcheurs du X^{e} siècle, avaient abandonnés après dépeçage de leur butin à vendre. Neuf siècles après, ce rebut se révéla être encore un matériau utilisable pour l'amendement des champs et susceptible de rapporter quelque menue monnaie en ces temps de malaise. Cela confirme jusque dans le détail ce que les rares sources nous apprennent sur cet établissement humain, qui le décrivent comme un lieu où chasse et pêche étaient pratiquées professionnellement. Car, comme on l'a déjà dit, tout prouve que ce que le R.O.B. a exhumé n'est rien d'autre que « Munna », l'établissement de chasseurs, de pêcheurs et de pirates d'eau douce qui infestèrent la région plusieurs décennies durant jusqu'à ce qu'on les en chassât vers 1018 (voir la documentation dans la note ci-dessous).

Il convient en outre de souligner que Wijk bij Duustede ne peut avoir disposé à l'époque d'un port accessible par mer, alors qu'Audruicq était un « emporium » où les flottes normandes pouvaient accoster directement depuis le large. Si les Normands avaient effectivement été assez téméraires pour s'aventurer avec leurs flottes dans le secteur de bas-fonds, de hauts-fonds, de maremmes, de schorres et de mollières qui séparait la côte actuelle de Duurstede, secteur dont ils ignoraient les variations de hauteur d'eau et où aucune bouée ne signalait les chenaux, ils auraient dû laisser aux archéologues toute une traînée d'épaves. Les Normands étaient de surcroît en quête d'un riche butin, introuvable dans les Pays-Bas de l'époque, bien différents en cela du prospère arrière-pays d'Audruicq.

Bref : tout aussi certainement qu'on a identifié Traiectum avec Tournehem, il convient d'accepter l'identité de Dorestadum et d'Audruicq !

Source : Lacomblet, Urkundenbuch, I, n° 357.
Sloet, o.c., nos 313, 780, 844.
Inventaris der charters van de stad Wijk bij Duurstede.
Maris, Repertorium op de Stichtse Leenprotocollen, p. 392, 454, 464.
Blok en Koch, De naam Wijk bij Duurstede in verband met de ligging van de stad (= le nom de Wijk bij Duurstede en relation avec l'assiette de la ville) : in Mededelingen van de Vereniging van Naamkunde Leuven (MVNL), 1964, p. 49.

Note : Afin de corroborer les événements de Munna, je donne ci-après quelques textes de contemporains qui les relatent de première main.

Alpertus de Metz : 1021-1024

Au cours d'une assemblée impériale à Noviomago (Noyon), où beaucoup étaient venus, l'empereur ordonna de détruire Munna, afin que ne viennent plus de cette contrée ni dommages ni pillages. Il envoya l'archevêque Heribert (de Cologne) et Gérard de Moselle et beaucoup d'autres pour procéder à cette destruction. Ils brûlèrent et rasèrent tous les édifices et enlevèrent à chacun l'espoir d'y construire encore un établissement humain…

Une partie des Frisons avait abandonné ses habitats et construit des habitations dans le bois Meriwido (Merwede) et s'y étaient fixés. Ils prirent chez eux des pillards et causèrent bien des dommages aux marchands. Les pillards, qu'ils se soumirent ensuite, reçurent chacun un lopin de terre nouvelle qu'ils devaient défricher et mettre en culture, afin de se procurer des vivres. C'est pourquoi les marchands de Tiel, qui d'ailleurs, en comparaison des autres, ont la querelle facile, s'adressèrent au

roi pour lui demander, dans son propre intérêt, de les protéger contre ces outrages. S'il ne le faisait pas, argumentaient-ils, ils ne pourraient continuer à aller dans l'île (d'Angleterre) pour commercer, les Anglais ne pourraient plus davantage venir chez eux, et ils ne pourraient même plus se procurer les indispensables moyens d'existence… L'empereur, qui voulait garder ouvertes les voies des marchands, donna mission à l'évêque Adelbold et au duc Godfried (de Lotharingie) de se rendre chez les Frisons, de les chasser de ce lieu qu'ils avaient illégitimement occupé et d'éliminer les brigands. Ayant reçu ces ordres, ils rassemblèrent une grande armée d'hommes d'élite, surtout exercés à la guerre, qui avaient toutefois servi leur vie durant comme cavaliers mais qui ne savaient que faire sur un bateau. Lorsqu'ils se furent rassemblés, ils embarquèrent toute l'armée et se rendirent au lieu où ils avaient appris que les Frisons se tenaient avec leurs troupes forcées (les brigands). Mais ceux qui avaient occupé le bois abandonnèrent leurs maisons quand ils apprirent par des éclaireurs l'arrivée de l'armée et se retirèrent parmi ceux pour qui les brigands avaient construit une petite fortification.
Source : Alpertus Mettensis, De diversitate temporum, MGS, IV, p. 717 et 718, HdF, X, p. 139.

Thietmar van Merseburg, à encore moins de distance dans le temps : 1012-1018

Adelbold, l'évêque d'Utrecht, en association avec le duc Godfried (de Lotharingie) et avec l'aide de ses compagnons et amis, se plaignit que Dirk (Thierry de Hollande), neveu de notre impératrice (sœur de sa mère), lui causait beaucoup de tort en tuant ses soldats, en vue de quoi celui-ci avait rassemblé une armée sur une certaine île… Toute cette région là, qui manquait d'un solide défenseur, craignait chaque jour d'être attaquée par des pirates… Dirk (de Hollande), le mécréant, était auparavant vassal de l'évêque susdit. Celui avait dans un certain bois, appelé Mirwidu (Merwede), un grand établissement humain, qui lui avait été illégitimement enlevé par Dirk. Tous les gens de la région vinrent à Niumagum (Noyon) se plaindre à l'empereur. C'est pourquoi l'empereur ordonna d'enfumer ces lieux et de les rendre aux protestataires. Comme le méchant jeune homme (Dirk de Hollande) ne voulait pas se plier à ces ordres, il demanda la permission de s'en aller, tout en promettant qu'il s'opposerait à ce plan.
Source : Thietmari Mers. ep. Chronicon, MGS, III, p. 869 ; Idem, HdF, X, p. 137.

L'écrivain de Cambrai : XII^e^ siècle

Il y avait un certain lieu, entouré de bois et de marais, appelé par les habitants Mereweda (Merwede), à savoir là où la Meuse et le Waal, qui provient du Rhin, se rencontrent. Auparavant personne n'y habitait, hormis des chasseurs et des pêcheurs. Il appartenait conjointement aux évêques de Trèves et de Cologne et à certains abbés, qui y faisaient pratiquer la pêche et la chasse.
Source : Chronicon Cameracense, HdF, X, p. 100 ; Idem, MGS, VII, p. 471.

La chronique de Cambrai, qui date probablement du XII^e^ siècle, a manifestement en vue la même région que celle dont les fouilles ont montré de façon convaincante qu'elle était un actif établissement de chasseurs et de pêcheurs. A l'époque de l'auteur, le lieu n'était plus habité, ce qui colle parfaitement avec l'image archéologique de Wijk bij Duurstede. Il est digne de remarque qu'il était la propriété de Trèves et de Cologne, et non de l'évêque d'Utrecht ou du comte de Hollande, ce qui montre que, lors des premiers atterrissements, diverses instances guettaient leur chance d'obtenir la possession ou l'utilisation de nouveaux terrains. L'énigme que le diocèse d'Utrecht ou le comté de Hollande n'aient pas pris part à la curée, n'est en rien une énigme, vu qu'ils n'existaient pas encore lorsque d'autres reçurent la possession ou l'utilisation de nouveaux sols. Nous voyons le même phénomène dans le Pays de la Meuse et du Waal, où le diocèse de Cologne perça le premier et y fonda des paroisses et des églises. La même chose s'est passée dans le sud des Pays-Bas, où l'on se voyait contraint à une (re)mise en culture non seulement du fait de l'ancienne transgression marine, mais aussi du fait de la « terre brûlée » laissée par les Normands. C'est ainsi que Liège a incorporé au diocèse les nouvelles terres (re)mises en culture, ce qui allait aussi de soi parce que la population de ces nouvelles contrées venait du sud. En Zélande par contre, territoire beaucoup plus jeune, c'est le diocèse d'Utrecht qui prit l'initiative, si bien que ce territoire passa sous la coupe Utrecht, d'autant que la Hollande n'aurait pas admis qu'un diocèse étranger y mît le pied. L'écrivain de Cambrai se révèle connaître parfaitement le secteur de la Merwede et l'établissement de Wijk qui recevrait plus tard le

complément « bij Duurstede » ; sa description a même été parfaitement confirmée au XX^e^ siècle par les fouilles. Alors, pourquoi ne souffle-t-il mot de l'importante place marchande carolingienne de Dorestadum, qui y aurait auparavant été située ? S'il connaissait si bien les autres particularités de cette contrée, il aurait quand même également dû connaître cela, du moins s'il y avait eu quelque chose de vrai là-dedans.

Texte 266
« Walachria » est désormais la Walcheren néerlandaise : 1156-1197 etc.

Dans les chartes d'Utrecht, on trouve entre ces années des données sur des églises, des possessions ou des revendications du diocèse d'Utrecht sur Walcheren. Elles concernent effectivement la Walcheren zélandaise et ne contiennent aucune indication que ne fût-ce qu'une seule revendication ait été justifiée au nom d'une assimilation avec le Walicrum originel et bien plus méridional (Warcove près de Calais) de Willibrord, pas plus qu'avec la Walacria située sous Bruges que Theofried trois quarts de siècle plus tard prit pour le Walicrum de Willibrord (voir les textes 51 à 54 compris et 234).
Source : Muller-Bouman,o.c., n^os^ 418, 437, 532.

Texte 267
Les Frisones sont maintenant également en Frise néerlandaise : 1165

L'empereur Frédéric tranche le différend entre Godfried, évêque d'Utrecht, et Floris III, comte de Hollande, au sujet du « comté » des Frisones (Frisons néerlandais).
Source : Muller-Bouman,o.c., n° 449.

Note : Je n'affirme pas que le nom de Frisons ne fut applicable pour la première fois aux Pays-Bas qu'en 1165 (un siècle et demi avant, ils étaient déjà établis comme exploitants de Munna). Par contre les Fresones qui au VIII^e^ siècle ou vers cette date obtinrent une petite église à Rome et habitaient déjà au début de notre ère la région du Flevum dont ils reçurent leur nom ultérieur de « Flamands », sont une donnée ancienne. Et il convient de bien prendre conscience que les Frisons néerlandais représentent un événement tout à fait neuf. Dans quelle mesure ces nouveaux arrivants avaient-ils ou non un lien avec la Fresia classique, la poursuite des recherches va devoir en décider. Une comparaison de la toponymie des régions considérées maintenant comme frisonnes avec les noms de localités de l'ancienne Fresia et avec leurs formes actuelles leur apportera une précieuse contribution[75].

Mais quelle que soit l'issue d'une telle étude, elle ne pourra jamais signifier qu'il en serait fini de la présence des Fresones dans leurs antiques régions d'habitat. C'est ainsi que, pour rester dans la famille, trois générations plus tard et près d'un siècle après, eut lieu l'aventure de Willem II (Guillaume II), comte de Hollande et roi romain germanique : en 1256 lors d'un raid de pillage dans le sud au « pays de Frise » (où il n'avait rien à faire), ayant raté le saut d'un fossé[76], notre homme s'enlisa avec son cheval et tout son harnachement dans la boue et fut bastonné à mort par des fermiers flamands (frisons). « Son cheval était trop lourd et le fossé trop large » précisent les chroniques du côté flamand et français (Anciennes chroniques de Flandre, HdF, XXII, p. 340 ; Chronique anonyme de Reims, HdF, XXII, p. 320). Seul le Néerlandais Melis Stoke, qui était au service du fils de Guillaume, Floris V (voir texte 86), en a rimé une version héroïque et patriotique avec des Frisons occidentaux soulevés et une traitreuse glace : c'est le récit que connaissent tous les Néerlandais pour l'avoir lu dans leur manuel scolaire (et il ne figure pas seulement dans lesdits manuels !).

Le fait qu'au sud, au fil du temps, la dénomination de « Frisons » soit de plus en plus tombée en désuétude pour être enfin complètement absorbée par celle de « Flamands », chose qui ne fut pas peu impulsée par l'« historiographie traditionnelle » du monde à l'envers, ne prouve nullement que les Fresones aient disparu de leurs terres ancestrales et ne survivraient que dans les Frisons nordiques de

[75] Ndtr. : Delahaye s'est livré à cette étude dans ***De Ware Kijk op…*** p. 444 à 476 comprise. Voir ma traduction, ***Des « histoires » à l'Histoire***, p. 338 à 400.
[76] Ndtr. : Fossé qui avait donc tout d'un watergang !

l'Ouest, du Centre et de l'Est. Il est au contraire hautement vraisemblable que l'héritage génétique frison en Flandre[77] soit toujours absolument plus important que dans l'ensemble des territoires du nord où, à partir du X^e^ siècle, des groupes se sont installés en gardant leur ancien nom de « Frisons ».

Texte 268
Une affabulation à propos de reliques : vers 1350

Johannes de Beka, qui écrivit vers 1350 une histoire du diocèse d'Utrecht, rapporte que l'évêque Balderic (940-977), grâce à une « révélation mystique » trouva à Utrecht les reliques des saints Werenfried, Lebuinus, Plechellus, Wiro, Otger, Odulphus et Radboud, avec lesquelles il enrichit l'église d'Utrecht.
Source : De S. Wirone, AS, mai II, p. 312.

Note : L'information est tout simplement inventée de toutes pièces, vu qu'aucun de ces saints n'a jamais eu le moindre rapport avec Utrecht. Mais elle peut par contre servir à démontrer le carrousel de légendes et de fantasmes. Beka révèle une révélation qui date de quatre siècles, laquelle renvoie à son tour à des personnes et à des faits à nouveau antérieurs de 2 à 3 siècles, alors qu'il ne présente par la moindre documentation pour aucune de ces deux « traditions ».

Texte 269
Conclusion en ce qui concerne Utrecht : vers 940-1200

Le diocèse d'Utrecht apparaît, complètement neuf, vers 940. Le nom d'Utrecht doit être compris comme Uut-Rek[78], une bande de terre, émergée assez récemment et provisoirement encore extérieure. C'était vraisemblablement encore une île ou une île de wadden[79], seulement accessible à marée basse. Le texte, apocryphe il est vrai, sur la venue de Balderic à Utrecht (texte 243) le suggère également. Dans les pièces officielles, le nom d'Utrecht reçut assez vite la latinisation Ultraiectum/Traiectum, phénomène on ne peut plus normal, mais qui n'en donna pas moins lieu à d'énormes malentendus. Il n'y avait donc aucune raison de lui attribuer le nom de Vetus (vieux, ancien) Traiectum, vu que la ville et le diocèse étaient tout neufs. Rien d'étonnant non plus à ce que Balderic fût le premier évêque à être enterré dans la cathédrale d'Utrecht. Afin de le faire succéder sans solution de continuité à Radboud, on plaça le début de son ministère en 918. Il n'existe aucun document fiable à ce sujet. Cela n'a rien d'étonnant : cela signifierait en effet que Balderic, à un an près, aurait pu fêter en service actif son épiscopat de diamant, ce qui oblige quand même à frôler les cent ans. Sa venue de Deventer n'est pas davantage confirmée par des sources contemporaines. Jusqu'au XII^e^ siècle, on ne peut montrer aucun texte qui exprime l'identité entre le Traiectum de Willibrord et l'Utrecht néerlandaise. Les chartes qui le font peuvent toutes être démasquées comme étant des falsifications. On peut également démontrer que ces actes furent fabriqués au XIII^e^ siècle, à savoir après qu'on eut pris connaissance du Cartularium de Radboud, lequel, avant la copie d'Egmond qui date du XII^e^ ou du XIII^e^ siècle, n'était pas encore disponible en Hollande. La montée de quelques nouveaux noms aux Pays-Bas, comme Lake, Isla, Oostergo, Westergo, Hameland, Frisia, Walcheren, Betuwe, Elst, Nimègue, Tiel et Deventer est facile à suivre ; il devient en même temps évident qu'il s'agit de noms complètement

[77] Ndtr. : Ayant réalisé la première traduction française intégrale du très controversé ***Oera Linda Bok*** frison (I.S.B.N. 978-2-9531219-1-9 – fac-similés, transcription dans notre alphabet, traduction et notes : voir mon site), j'ai pu constater de nombreux points communs entre mon flamand et cet ancien frison.
78 Ndtr. : Influencé par le néerlandais ou désireux d'être mieux compris par les lecteurs néerlandais, Delahaye écrit *Uit-Rek*, ce qui est manifestement inexact comme en témoigne le nom même que la ville porte toujours. Le nom est parfaitement flamand : le flamand, qui n'a pas connu la diphtongaison brabançonne du *u* long en *ui* (lire œil) reprise en néerlandais, dit toujours *uut* (= hors de ; le doublement du u indique un u long) ; l'autre élément *rek* (= dos ou ados) est tout aussi flamand, le néerlandais disant *rug* (= dos ou ados). La toponymie flamande présente fréquemment cet élément, par exemple dans *Rekkem*, *Recques* etc.
[79] Ndtr. : Le terme *wadden* (gués, bas-fonds) se retrouve dans la *Waddenzee* (Mer des Wadden) qui sépare les îles frisonnes de la Frise néerlandaise proprement dite. On y pratique, à marée basse, un sport épuisant appelé *wadlopen* et qui consiste, sous la conduite de guides expérimentés, à gagner à pied, en pataugeant dans la boue, une des îles frisonnes.

neufs ou du moins que les localités qu'ils désignent, abstraction faite de leur plus ou moins grande ressemblance, n'ont pas eu le moindre lien avec leurs homonymes beaucoup plus anciens des deux Flandres et du nord de la France.

Dorestadum toutefois, qui constitue un point capital tant dans l'histoire du diocèse de Traiectum que dans les informations sur les Normands, s'avère être totalement inconnu aux Pays-Bas jusqu'au XIV^{e} siècle. C'est seulement à la fin du XIV^{e} siècle qu'on accole ce nom à Wijk, après quoi il enflera jusqu'à devenir un des principaux piliers des mythes. Le mythe de Nimègue n'existait pas encore à l'époque, même si le vénérable chanoine Willem van Berchen de l'église niméguoise de Sint Steven (Saint Stéphane) était déjà en train de le couver. Aussi, vers la fin du XV^{e} siècle, ce poussin brisa-t-il la coquille, grandit lentement, car les choses n'ont pas été si rapides non plus, et se développa (le long des fausses pistes de la Table de Peutinger apparue entre temps et comprise de travers) jusqu'à devenir un robuste coq, devenu passablement enroué depuis, à force de cocoricoter carolingien. Une des principales facettes des mythes néerlandais est qu'ils sont apparus l'un après l'autre et qu'ils ont trouvé aux Pays-Bas une terre fertile où se développer. Une fois cela répéré, il n'est pas difficile de suivre les lignes par lesquelles ils sont venus.

Texte 270
Et alors vint la Contre-Réforme : vers 1550

[Johannes Molanus, théologien et historien flamand, professeur et recteur de l'université de Louvain, qui vécut entre 1533 et 1585, écrivit] : Dans des chroniques hollandaises, j'ai lu qu'à l'époque de Saint Wulfram, alors que celui-ci annonçait le christianisme aux Frisons, Saint Gangulphus, chevalier et comte de Bourgogne, sur l'autorité et sur l'ordre du roi Pépin, résida une année entière à Medemblik et, à la demande de l'évêque, jeta les fondations d'une église à Oostwoude. (Martyr de l'infidélité conjugale, ce saint finit assassiné par l'amant de sa femme).
Source : De S. Gangulpho, AS, mai II, p. 643.

Note : Le récit est dénué de toute crédibilité, parce qu'on ne l'a primo retrouvé nulle part dans les chroniques « hollandaises », parce que secundo la chronologie interdit que les personnes rassemblées dans cette information aient pu se rencontrer, parce que tertio le récit est manifestement accroché à un toponyme qui apparaît souvent, etc. et last but not least parce qu'enfin Medemblik et Oostwoude ne sont apparues qu'environ 4 siècles après le prétendu événement rapporté. Aussi ne donné-je ce texte que pour illustrer la façon de procéder des post-humanistes : sans le moindre sens critique, on raconte des faits incontrôlés dont l'impossibilité crève les yeux. L'« information » ci-dessus est également mentionnée pour monter, ce que le lecteur attentif n'a pas manqué de voir lui-même s'esquisser, que les traditions, légendes et embellissements ecclésiastiques, ont puissamment contribué à la formation du mythe. Certes, ils n'ont pas été les premiers à les avancer, mais ils les ont exploités avec zèle et inventivité pour l'édification des fidèles. Toute cette ardeur à propager la foi étouffa totalement le sens critique. De la présence d'une relique ou d'une dévotion locale, chose tout à fait admissible en soi, on déduisit tout bonnement que le saint avait résidé et prêché sur place. Face à cette crédulité, nous devons clairement ne pas perdre de vue que les traditions ecclésiastiques concernant Willibrord, Boniface, Lebuinus, Ludger et autres saints que les Pays-Bas se sont à tort attribuées, ont apporté un énorme soutien aux mythes « historesques ». Et c'est ainsi que, tandis que chez les catholiques la contre-vérité historique était couverte du manteau de la piété, chez les protestants, le chauvinisme s'avéra compenser le manque d'un culte des saints.

EN SUBSTANCE…

Willibrord arriva sur le continent dans les Bouches du Renus (Escaut). L'endroit exact se situe dans les parages de Calais et de Gravelines. Il gagna immédiatement son territoire de mission et la ville de son futur siège, Traiectum (Tournehem). Une foule de textes, qui vont de la période romaine jusque bien au-delà du X^{e} siècle, placent les Bouches du Renus au nord de Boulogne. Rien à voir avec les Pays-Bas ! Beaucoup de détails des chartes de Traiectum et des vies de saints s'avèrent démontrables dans le nord de la France. La preuve la plus décisive de la justesse de cette

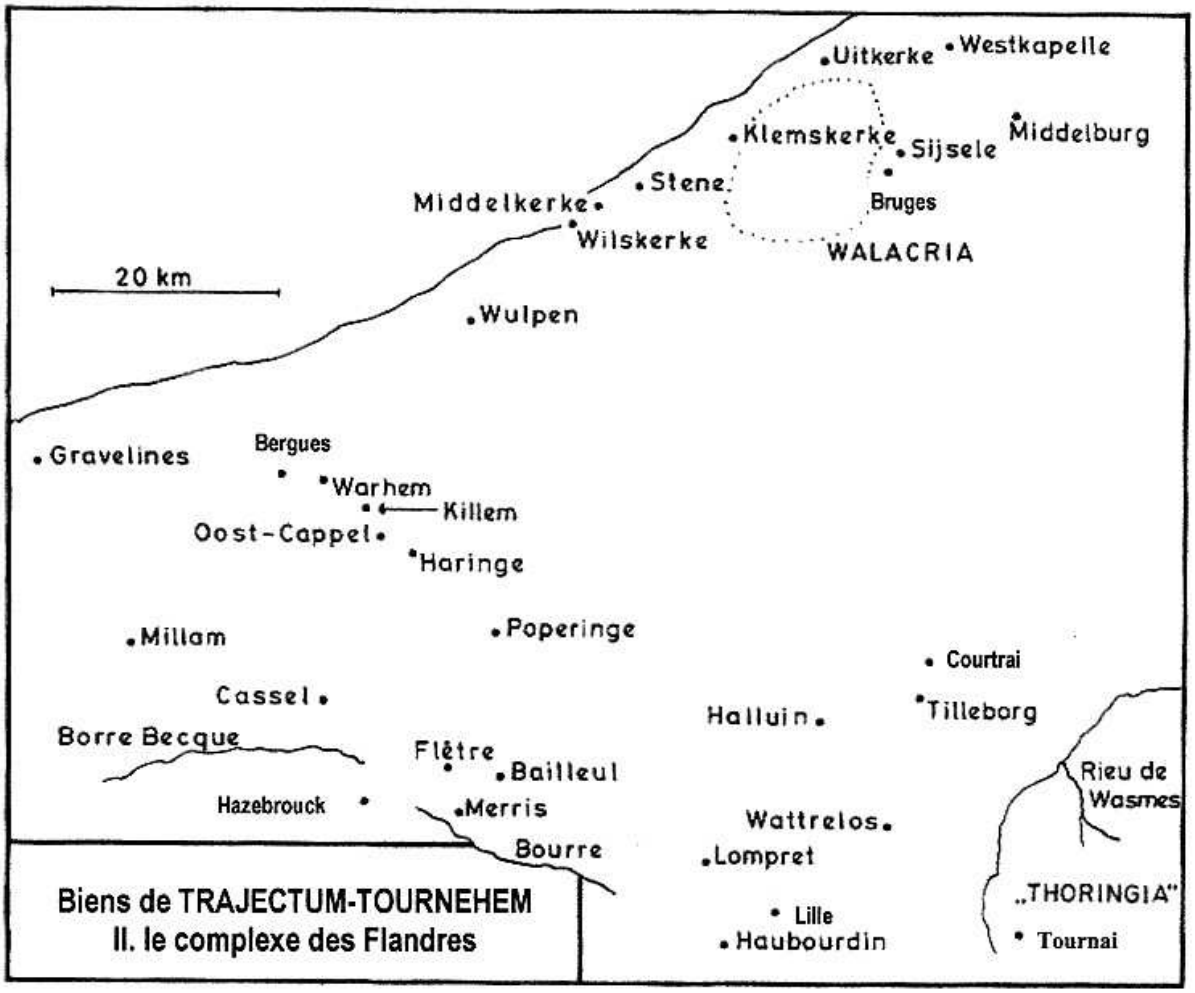
reconstruction est donnée par les centaines de noms des sources qui n'ont jamais existé aux Pays-Bas et qui se situent tous dans ce même coin de Flandre française. Enfin, les sources du diocèse d'Utrecht montrent que cet évêché est une institution tout à fait neuve du X^e^ siècle, à laquelle on a, des siècles après, très progressivement et très lentement imposé l'idée qu'il avait été le siège de Willibrord : ce processus fut si lent qu'Utrecht attendit le XIV^e^ siècle pour en tirer les conséquences obvies.

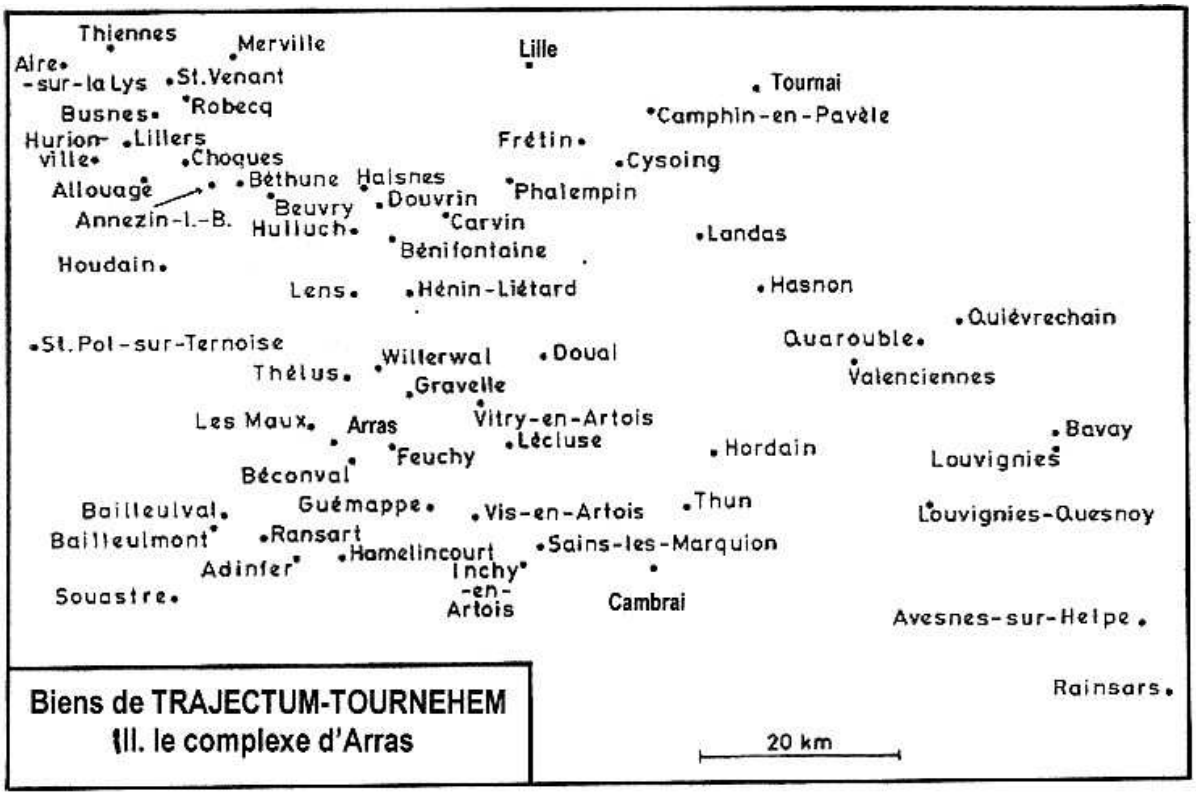
Il convient de faire preuve de compréhension devant la difficulté pour beaucoup d'admettre qu'une aussi invraisemblable chimère ait pu s'implanter. C'est pourquoi, pour ma part, afin de conforter l'argument tiré des anciens et nouveaux toponymes du nord de la France, je tiens en réserve une ample liste de toponymes toujours à allonger. Il s'agit d'une liste alphabétique d'au moins 500 noms de localités mentionnés dans les sources écrites et concernant notre sujet, donnant leur identification avec des localités actuelles du nord de la France, leur localisation ainsi que des détails éventuels, liste donc que sa longueur même exclut de cette modeste publication[80]. En attendant, puissent les nombreuses séries d'identification qui figurent dans les notes des textes traités (par exemple 161, 162, 168, 169, 170, 174, 181, 187, 189, 191) ainsi que les cartes générales (voir aussi ci-après) comportant des centaines de localisations avec ou sans leurs vieux noms tirés des chartes, suffire déjà à rendre plausible que l'effarant inconcevable a quand même eu lieu.

Et même si l'historiographie fructueuse présente bien des variétés, une pratique de l'histoire à la Wampach qui continue à se cramponner aux deux Theo d'Echternach (ainsi qu'à Adam de Brême et aux siens) est totalement irrécupérable !

[80] Ndtr. : Cette liste et bien d'autres figurent in extenso dans ***Des « histoires » à l'Histoire***.

Voir aussi texte 210





Voir aussi texte 210

BIBLIOGRAPHIE

Adam de Brême, Gesta Hammaburgensis Ecclesiae Pontificum. Hannover 1846.

Adamus Bremensis, Historia ecclesiastica, I et XIX.

Alpertus Mettensis, De diversitate temporum, MGS, IV, HdF, X.

Bange, P. & A.G. Weiler, red., Willibrord, zijn wereld en zijn werk (Conférences prononcées au cours du Congrès consacré à Willibrord, Nimègue, 28-30 septembre 1989. Middelbare studies (Etudes médiévales), Tome VI, centrum voor Middeleeuwse Studies Katholieke Universiteit Nijmegen 1990)

Beda Venerabilis, Historia Ecclesiastica gentis Anglorum, I, III et V.

Beka, Johannes de, Chronographia.

Bled, O., Régestes des évêques de Thérouanne.

Bloemers, J.H.F. et alii, Verleden land, Archeologische opgravingen in Nederland, Amsterdam, 1981.

Blok, D.P. et A.C.F. Koch, De naam Wijk bij Duurstede in verband met de ligging der stad ; Mededelingen van de Vereniging voor Naamkunde te Leuven (MVNL) en de Commissie voor Naamkunde te Amsterdam, 40 (1964).

Boeren, P.C., Sint Willibrord, Apostel van Brabant, Tilburg, 1939.

Boudellès, H. le, Les problèmes linguistiques de Montreuil-sur-Mer, Revue du Nord, 1981.

Coens, M., Saints et saintes honorés à l'abbaye de Susteren, Analecta Bollandiana, LXXX, p. 327.

Coens, M., Analecta Bollandiana, 1941, p. 278.

Coens, M., Analecta Bollandiana, 1952, p. 285.

Coens, M., Analecta Bollandiana, 1953, p. 64.

Delahaye, A., Het mysterie van de Keizer Karel-stad, Winants, Heerlen, 1958 (épuisé).

Delahaye, A., Vraagstukken in de historische geografie van Nederland, tome I et tome II, Zundert 1965/1966 (épuisé).

Delahaye, A., De mythe van de Normannen in Nederland, Zundert, 1977, (épuisé).

Delahaye, A., Van Dorestadum tot Waderlo, Zundert, 1979, (épuisé).

Delahaye, A., Holle Boomstammen : De historische mythen van Nederland, ontleend aan Frans-Vlaanderen. Tournehem/Zundert, 1980.

J'ai traduit cet ouvrage sous le Titre Déplacements historiques et le sous-titre *La confiscation du passé de la Flandre et du Nord de la France par l'historiographie néerlandaise et allemande du premier millénaire* (I.S.B.N. 978-2-9531219-0-2)

Delahaye, A., De bisschop van Nijmgen, Zundert, 1982.

Delahaye, A., De Ware Kijk Op... Tome I : Noyon, het land van Béthune en Frisia, Zundert, 1984. J'ai traduit cet ouvrage en entier, y compris sa partie posthume, sous le titre Des « histoires » à l'Histoire et le sous-titre *Retour aux sources et réécriture du premier millénaire d'histoire de l'Europe du nord-ouest* (2009) Trois tomes : I.S.B.N. 978-2-9531219-2-6 ; I.S.B.N. 978-2-9531219-3-3 ; I.S.B.N. 978-2-9531219-4-0.

Drossaers, S.W.A., Archief Nasausche Domeinraad, I ; 's Gravenhage, 1948.

Es, W.A. van, et alii, numéro spécial de la revue « Spieghel Historiael », 13 (1978).

Grégoire de Tours, Histoire de France, édition Latouche, I.

Haigneré, Les chartes de Saint-Bertin, n° 56.

Heidinga, H.A., « Natuur en Techniek », 1985, pp. 712-725.

Itinerarium Antonini.

Koch, A.C.F., Oorkondenboek van Holland et Zeeland tot 1299, I. Eind van de 7e eeuw tot 1222, 's Gravenhage, 1970.

Krantzius, Metropoli, I, XXX (16e eeuw), source originelle inconnue.

Labbe, Ph., Concilia, I et VI.

Lacomblet, Th.J. (ed), Urkundenbuch für die Geschichte des Niederrheins oder des Erzstifts Cöln, der Fürstenthümer Jülich und Berg. Geldern, Meurs usw., tome I, Düsseldorf 1840.

Leupen, P. & B. Thissen, Bronnenboek van Nijmegen (eerste eeuw na Chr. – 1247), Nijmeegse Studiën tome X ; Gemeentearchief Nijmegen, 1981.

Levison, W., À propos du calendrier de Willibrord, Revue Bénédictine, L, 1938.

Livius-codex, « Nationalbibliothek » autrichienne, Vienne, Cod. Vind. Lat. 15, fol. 193.

Maris, A.J., Repertorium op de Stichtse Leenprotocollen uit het landsheerlijke tijdvak ; ’s Gravenhage 1956.
Melis Stoke, Rijmkroniek van Holland, éditions Huydecooper, 1772, vers 96-132.
Mieris, F. Van, Groot charterboek der graaven van Holland, van Zeeland en heeren van Vriesland, période 723-1436, tome I ; Leyde 1753-1756.
Migne, J.-P., Patrologia latina, 89.
Miller, Konrad, Die Peutingerische Tafel, Stuttgard 1962.
Muller Fz., S., Regesten van het archief der bisschoppen van Utrecht.
Muller Fz., S., Oudste Cartularium van het Sticht Utrecht.
Muller Fz., S., en A.C. Bouman, Oorkonden boek van het Sticht Utrecht, I (65-1197), ’s Gravenhage 1920-1921.
Oudenhoven, Jacobus van, Out Hollandt, nu Zuyt Holland (1654).
Peutinger, Table de, voir Miller.
Rau, R., (bewerking), Briefe des Bonfatius. Willibalds Leben des Bonifatius. Nebst einigen zeitgenössischen Dokumenten (Ausgewählte Quellen für deutschen Geschichte des Mittelalters. Freiherr vom Stein-Gedächtnisausgabe, IV B), Darmstadt 1968. Texte latin avec traduction allemande.
Ravennas (Géographe de Ravenne), Cosmographia, I, II et IV, 13.
Richerius, Historia Francorum, édition Latouche I et II.
Robert, Histoire de Saint Liévin.
Sloet, L.A.J.W., Oorkondenboek der graafschappen Gelre en Zutphen (tot 1288) ; ‘s Gravenhage 1872-1876.
Tacitus, Historiae, IV, 37.
Tacitus, Aannales, XI, 20.
Tangl, M., S. Bonifatii et Lulli epistolae, Berlin 1955, n° 109.
Verhulst, A., Das Besitzverzeichnis der Genter Sankt Bavo von ca. 800 (1971).
Visser, W., Relieken van de heilige Willibrordus, 1933.
Wampach, C., Geschichte der Grundherrschaft Echternach im Frühmittelalter. Untersuchungen über die Person des Gründers, über die Kloster- und Wirtschaftsgeschichte auf Grund des liber aureus Epternacensis (698-1222). I 1. Textband ; I 2. Quellenband, Luxembourg 1929-1930.
Weiler, A.G., Willibrords missie, Christendom en cultuur in de zevende en achtste eeuw (met een vertaling van de voornaamste literaire bronnen door P. Bange). Gooi en Sticht, Hilversum 1989.
Willem van Berchen, De primeva origine comitatus Hollandiae et Zelandiae et civitatis Traiectensis. Manuscrit à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, fol. 313.
Willemus, Gesta regum Anglorum, MGS, VI.
Wilson, H.A., The Calendar of St. Willibrord, Londen, 1918.
Zagwijn, W.H., Nederland in het Holoceen, uitgave Rijks Geologische Dienst.
Impact of sea-level-rise on society, uitgave Waterloopkundig laboratorium Delf, 1986.
Inventaris van de charters van de stad Wijk bij Duurstede.

*

Vita S. Amandi, février I, HdF, III.
Rimbert, Vita S. Anscharii, AS, février I ; HdF, VI.
Willibald, Vita S. Bonifacii, AS, juin I.
Secunda Vita S. Bonifacii, AS, juin I.
Tertia Vita Bonifacii, AS, juin I.
Laus S. Bonifacii, AS, juin I.
Reliquiae S. Bonifacii, AS, juin I.
Vita Dagoberti, MGS, II.
Vita S. Egberti, AS, avril III.
Vita S. Eligii, HdF, III.
De SS. Ewaldus duobus, AS, octobre II.
Vita SS. Ewaldorum, AS, octobre II.
Acta S. Frederici, AS, juillet IV ; MGS, XV ; HdF, VI.
Passio Frederici, MGS, XV.
Vita S. Fursei, AS, janvier II.
De S. Gangulpho, AS, mai II.
Vita Gregorii, AS, août V.
Vita S. Huberti, AS, novembre I.
Vita prima S. Lamberti, AS, septembre V.
Vita secunda S. Lamberti, AS, septembre V.
Vita tertia S. Lamberti, AS, septembre V.
Vita quarta S. Lamberti, AS, septembre V.
Vita Landiberti, MGS, VI.
Vita S. Landoaldi, AS, mars III.

Vita Lebuini, MGS, II et XXX.
Vita Lebuini antiqua, MGS, XXX.
Vita S. Ludgeri, AS, mars III ; MGS, II.
Vita S. Odulphi, AS, juin III.
De S. Plechelmo, AS, juillet IV.
Vita Radbodi, MGS, XV.
Vita S. Richarii, AS, avril III.
Vita Rimberti, une des versions.
Vita S. Sigiberti, HdF, II.
Vita S. Vulframni, HdF, III ; AS, mars III.
Vita S. Werenfridi, AS, août IV.
Vita S. Wilfridi, HdF, III.
Vita S. Willehadi, AS, novembre III.
Alcuinus, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III (evrs 780).
Thiofridus d'Echternach, Vita S. Willibrordi, AS, novembre III (vers le XIe siècle).
Miracula S. Willibrordi, AS, novembre II ; MGS, XXX.
De S. Wirone, AS, mai II.
Analecta Bollandiana, LXXX ; 1941 ; 1952 ; 1953.
Annales Egmondenses, MGS, XVI.
Annales Fuldenses, MGS, I ; HdF, II.
Annales S. Mariae Ultraiectensis, MGS, XV.
Annales Mettenses, MGS, I, HdF, II.
Cartularium de Radboud.
Chronicon Epternacense breve, MGS, XV.
Chronicon Cameracense, HdF, X ; MGS, VII.
Chronicon Moissiacense (Moissac, Tarn et Garonne), MGS, II.
Chronicon Virdunense, HdF, III.
Chronique anonyme de Reims, HdF, XXII.
Chroniques de Saint-Denis, HdF, III et VII.
Anciennes Chroniques de Flandre, HdF, XXII.
Regionis chronicon, MGS, I.
Sigeberti Gemblacensis, Chronicon, MGS, VI ; HdF, III.
Thietmari Merseburgensis epi chronicon, MGS, III ; HdF, X.
Codex de Werden.
Diplomata Caroli Calvi, HdF, VIII.
Diplomata Conradi, HdF, XI.
Diplomata Dagoberti, HdF, IV.
Dedicationes Aefternacenses, MGS, II et XXX.
Willemus, Gesta regum Anglorum, MGS, VI.
Gesta regum Francorum, HdF, II.
Fragmentum historicum, HdF, II.
Fundatio monasterii Werethinensis, MGS, XV.
Gallia Christiana, IX.
L'histoire du chapitre d'Abbeville, Gravelines, archives de l'église.
Historia Ecclesiastica, MGS, XIII.
Pericopen-boek van keizer Hendrik III en zijn gemalin Gisela. Bibliothèque de la ville de Brême.
Poetae latini, MGS, I.
Procès-verbal de la reconnaissance des reliques de Saint Vulfram, Saint Willibrord, etc. 1803, Abbeville, archives de l'église.
Sacramentarium d'Echternach (XIIe siècle). Bibliothèque Nationale (Fonds latin, n° 9433), Paris
Translatio SS. Benigni et Agnetis, MGS, XV.
Translatio S. Lewinnae, MGS, XV.
De translatione S. Viti, HdF, VI
Variorum epistolae, HdF, IV.
Bulletin historique de la Société des Antiquaires de la Morinie, XL.

INDEX

Aa, 9, 10, 24, 50, 94, 110, 115, 132, 133, 134, 135, 158
aanwerp (atterrissement), 26
Abbeville, 3, 23, 51, 59, 67, 70, 75, 76, 77, 78, 80, 145, 174
Abcoude, 163
Ablain-Saint-Nazaire, 67
Acca, 50, 54, 82, 84
Acheville, 115
Achiet, 115
Acquin-Westbécourt, 84
Actardus, 139
Adalbert, 108, 143
Adalbertus, 43, 108
Adaldag, 135
Adam de Brême, 9, 38, 119, 133, 135, 136, 141, 142, 162, 169, 172
Adélard, 67
Adelbert, 84
Adelbold, 160, 165
Adrianus, 84
Aduaga Tungrorum, 3, 85, 86, 87, 91, 99
Aefternacum, 16, 42, 49, 55, 62, 64, 69, 145, 148
Afrique du nord, 82, 148
Afterlacum, 49
Afternacha, 118
Agentorato, 103
Agincota, 122
Agnès, 159
Agripina, 11, 19, 21
Agripinenses, 11
Agrippina, 34, 59, 60, 85, 86, 90, 91, 99
Aicharius, 26, 27
Aire, 89, 105, 112, 130, 158
Aire-sur-la-Lys, 112
Aisne, 27, 132
Aix-la-Chapelle, 20, 70, 75, 77, 122, 123, 129, 132
Aladna, 125
Alatinge, 128
Albanianis, 34
Albericus, 43
Alberik, 44, 123
Albiobola, 12, 155
Albis, 9, 10, 49, 50, 94, 110, 132, 133, 134, 135, 136
Albricus, 3, 102, 105, 106, 113, 114, 120
Alcuin, 33, 34, 35, 40, 42, 43, 45, 47, 48, 52, 53, 55, 56, 61, 62, 63, 87, 113, 123, 125, 150
Aldgilis, 33
Aldgils, 29
Aldgilsus, 28
Alechmere, 50, 124
Alechmere fluvium, 50
Alembon, 34
Alexandre II, 150
Alfricus, 3, 105, 126, 128
Alincthun, 128
Alkmaar, 67
Allemagne, 8, 9, 17, 18, 28, 30, 82, 83, 93, 95, 98, 101, 108, 116, 117, 119, 120, 122, 133, 135, 136
allemandisation, 83, 96, 136
Allouage, 130
Almere, 9, 50, 94, 100, 102, 114, 116, 121, 122, 124, 127, 128, 151, 158, 160
Alna, 115
Alnidus, 132
Alpaïs, 45
Alpertus de Metz, 164, 165, 172
Alpes, 22, 62, 93, 94
Alubertus, 106
Alveringhem, 149
Amanaburch, 94
Amand, 26, 27, 28, 85, 90, 94, 95
Ambroise, 62
Amelberga, 44
Amersfoort, 14
Amersfort, 67
Amiens, 25, 76, 112, 119, 132
Amisia, 34
Amsterdam, 12, 27, 36, 67, 89, 172
Amuthon, 158
Anansati, 130
Anciens, 30, 34, 83
Andoverpenses, 26
André, 94, 149
Andres, 9
Anglais, 29, 67, 73, 102, 108, 109, 118, 165
Angles, 29, 106
Angleterre, 28, 29, 30, 35, 37, 41, 54, 67, 82, 92, 106, 108, 109, 111, 112, 118, 119, 123, 149, 165
Angli, 108
Annales, 14, 33, 73, 101, 146, 162, 174
Annales d'Egmond, 14, 74
Annequin, 130
Annet-sur-Marne, 132
Annezin-les-Béthune, 130
Annuario Pontificio, 85
Anschaire, 120, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 141, 142

Anscharius, 3, 120, 131, 132, 135, 136
Ansfridus, 160
Antimond, 22
Anvers, 26, 28, 45, 48, 59, 67
Anzin-Saint-Aubin, 118
Apôtre de l'Allemagne, 93
Aquitaine, 26, 27
Aravatius, 85, 86, 90
Archa, 85, 87
Ardennes, 65, 119
Ardinensis, 65
Ardres, 9, 65, 119, 120, 143
Aremberg, 119
Ariens, 85
Arnoul, 139, 145, 147
Arnulf, 43, 145, 147
Arques, 89
Arras, 3, 25, 34, 41, 43, 46, 67, 87, 94, 95, 98, 102, 105, 109, 110, 112, 113, 114, 115, 118, 119, 125, 128, 130, 135, 160
Artois, 7, 46, 120, 135, 142
Asnaloh, 115
Asnon, 125
Asselt, 142
Assinghem, 94
Assonval, 125
Astergo, 119, 120
Athalongus, 97
Athies, 85
Atrebain, 119
Atrebanus, 118
Attin, 141
Attingahem, 94
Attiniacum, 141
Atuaca, 85, 86
Audincthun, 128
Audomar, 24
Audrehem, 126
Audruicq, 9, 16, 33, 34, 38, 54, 63, 68, 92, 105, 108, 113, 116, 120, 121, 122, 123, 126, 129, 133, 137, 143, 144, 157, 163, 164
Augst, 62
Aurelius Pompen, 7
Austrasie, 87
Austria, 88
Austrigisilus, 26
Autbertus, 132
Authie, 23, 46
Avesnes-sur-Helpe, 34, 45, 59, 60, 85, 86, 90, 96, 99
Bagaco Nerviorum, 96
Bagacum, 96
Bagoloso, 43
Baguaria, 93
Baguarii, 3, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 106, 108, 141
Bailleulmont, 43
Bailleulval, 43
Baioarii, 96
Bajoaria, 93
Bajoarii, 96
Bakel, 43
Balderic, 44, 126, 131, 144, 154, 155, 156, 157, 159, 167
Balderik, 44, 82, 111, 144, 156
Baldricus, 126, 130, 154, 157, 158, 159
Bâle, 96
Balgerus, 149
Bant, 114
Barisis, 26
Bataves, 95, 161
Bathildis, 28
Batua, 14, 51, 84, 160
Batuva, 51
Baudouin, 48, 139, 147, 150
Bautier, 10
Bavarois, 108
Bavay, 96, 106, 108
Bavière, 93, 96, 98, 141, 145
Beaufort, 112
Beaumerie, 128
Bède, 8, 28, 29, 33, 37, 40, 52, 53, 54, 55, 61, 82, 84, 97
Bedensis, 65
Beka, 163, 167, 172
Belgique, 18, 59, 85, 86, 149, 160
Bellebrune, 115, 116
Belsace, 130
Bénédictins, 63, 69
Bénestroff, 103
Benevento, 114
Benignus, 159
Benjamin, 118
Benoît, 114
Bensdorf, 103
Beornrad, 62
Berdorf, 76
Berg, 16, 68, 81, 94, 156, 172
Bergues (-Saint-Winoc), 90, 149, 150
Bernoldus, 126
Bertin, 24, 55, 56, 67, 69, 72, 134, 149, 151, 153, 172
Bertuinus, 67
Besançon, 138
Béthune, 3, 30, 51, 65, 84, 89, 95, 96, 98, 108, 114, 115, 118, 128, 130, 172
Bettrechies, 26
Betuwe, 13, 51, 84, 161, 167
Beusichem, 159

Beuvry, 128
Bierne, 1, 7, 26, 109
Billerbeck, 115, 116
Billurbeki, 115, 116
Biscopem, 147
Bitgau, 65
Bituriges, 26
Blanduman, 43
Blecquenecques, 120
Bloemers, 155, 172
Blois, 159
Blok, 15, 27, 30, 37, 60, 83, 94, 106, 108, 110, 113, 114, 115, 128, 133, 143, 158, 164, 172
Blootland, 9, 109
Bocconia, 100, 103
Boeren, 78, 172
Boëseghem, 158
Bois-le-Duc, 67
Bomala, 130
Bommel, 130
Bonconica, 103
Boniface, 3, 8, 16, 22, 23, 24, 33, 39, 52, 53, 54, 55, 59, 60, 61, 73, 82, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 108, 113, 118, 124, 146, 155, 162, 168
Bonifatius, 53, 54, 73, 82, 93, 101, 105, 162, 173
Boorn, 103
Boorne, 103
Bordeaux, 138
Bordne, 102, 103
Borgetomagi, 103
Boructuarii, 29, 30
Bouches du Renus, 168
Boulogne, 8, 18, 29, 30, 34, 83, 106, 109, 111, 112, 115, 116, 118, 125, 128, 130, 147, 148, 168
Bourbourg, 59, 151
Bourdellès (Le), 24
Bourges, 26, 138
Bourre, 103
Brabant, 27, 44, 48, 59, 67, 78, 172
Bracbante, 114, 160
Bracola, 128
Bray-sur-Somme, 132
Brechal, 132
Breda, 4, 11, 59
Brema, 9, 118, 119, 120, 143
Brême, 10, 57, 119, 120, 135, 136, 141, 142, 174
Brêmes, 9, 119, 120, 135, 143
Breskens, 59
Bretons, 29
Brittania, 17
Broek van Leinsele, 109
Bronnenboek, 50, 121, 172
Bronnenboeken, 14
Brouxolles, 128
Broxeele, 29, 30, 108
Bructeri, 30
Bructuarii, 108
Bruges, 24, 48, 59, 90, 104, 125, 149, 150, 151, 166
Bruxelles, 20, 37, 41, 173
Buire, 160
Buosinhem, 158
Burbach, 103
Burchardus, 97
Burdina, 103
Burghardus, 97
Burgondes, 94
Burgundi, 108
Buria, 160
Calais, 26, 28, 45, 47, 59, 65, 83, 94, 114, 115, 116, 119, 123, 131, 134, 149, 166, 168
Calendrier de Saint Willibrord, 3, 39, 45, 46, 51, 53, 56, 58, 67, 68, 69, 89, 112
Cambrai, 25, 46, 65, 86, 96, 111, 112, 115, 128, 143, 165
Cambraisis, 128
Camphin, 161
Canche, 23, 46, 92, 118
Canterbury, 67, 72
Carloman, 55, 59, 145
Carolingiens, 12, 69, 116
Cartularium de Radboud, 14, 15, 49, 61, 68, 73, 101, 108, 121, 125, 126, 129, 138, 140, 144, 145, 147, 154, 155, 156, 158, 167, 174
Cartularium Radbodi, 49
Carvin, 34
Carvone, 34
Casa Candida, 82
Cassius, 22
castrum, 49, 50, 60
Cathla, 137
Cecilia, 38
Cella Gislefridi, 132
Centula, 23, 67
Châlons-sur-Marne, 116, 144
Chamavi, 161
Chanelaus, 27, 28
Charlemagne, 7, 8, 10, 12, 34, 41, 95, 99, 108, 113, 114, 116, 118, 119, 120, 122, 123, 136, 144, 154, 155, 161, 164
Charles III le Gros, 145
Charles le Chauve, 68, 139, 141, 143
Charles Martel, 15, 37, 41, 45, 46, 49, 51, 56, 84, 92, 95, 101, 108, 113, 162
Chatti, 95
Chemin des Dames, 38

Childebert, 30, 51
Childéric, 28, 84, 87, 101
Childéric II, 28
Chilianus, 97
Civitas Reginae, 96
Clemens, 30, 38, 39, 41, 51, 54, 59, 75, 76, 96
Clotaire, 33, 61
Clotaire II, 23, 61
Clovis, 25, 136
Cocia, 45
Codex Werthinensis, 117
Coens, 43, 44, 111, 112, 150, 172
cogschuld, 156, 157
Cologne, 11, 20, 21, 45, 59, 60, 83, 85, 86, 91, 99, 113, 138, 140, 141, 143, 148, 154, 164, 165
Colonia, 45, 59, 60, 83, 86, 90, 123, 154
Columbanus, 28
Compiègne, 26, 45, 101
comte d'Arundel, 67
Cono, 97
Conrad, 147, 154, 155, 160, 161
Conrad 1er, 147
Corbeia, 132, 133
Corbie, 90, 131, 132, 133, 136
Cormette, 34, 89
Corvey, 132, 133
Cosmographia, 137, 173
Coulogne, 45, 83, 113, 123
Courtrai, 59, 106, 108, 133, 134
Coyecques, 45
Craft, 138
Crémarest, 147
Cuent, 92
Cuentawic, 92
Dagobert, 23, 27, 29, 33, 37, 38, 42, 59, 60
Dalfinus, 28
Danemarche, 38
Danemark, 38, 46, 47, 50, 52, 53, 133, 137
Dani, 3, 29, 38, 46, 47, 52, 77, 114, 132, 134, 136, 137
Dania, 6, 137
Danube, 27, 96
Danubius, 27
Danuvius, 27
Daventre, 123, 154
Daventria, 16, 68, 109, 144, 145, 146, 147, 154, 158
De Franken in Nederland, 27
De Lijmers, 128
De Morinis et Morinorum rebus, 152
De mythe van de Normannen in Nederland, 6, 13, 172
De Telegraaf, 8
De Ware Kijk op…, 11, 166
Deira, 82
Delahaye, 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 19, 24, 29, 30, 31, 37, 45, 49, 52, 62, 71, 73, 78, 89, 94, 104, 106, 111, 121, 122, 134, 155, 166, 167, 172
Denemarca, 38
Déplacements historiques, 7, 10, 59, 106, 137, 155, 172
Des « histoires » à l'Histoire, 6, 11, 17, 19, 22, 26, 27, 37, 58, 122, 136, 140, 143, 166, 169, 172
Desvres, 16, 68, 109, 123, 143, 144, 146, 147
Détroit, 72, 89, 93
Deutz, 163
Deventer, 109, 111, 112, 144, 145, 147, 148, 158, 159, 161, 167
Dieppe, 51
Dioclétien, 134
Dirk (Thierry), 165
Dockinga, 104
Dockynchirica, 102, 104, 118
Dokkum, 16, 73, 92, 102, 103, 104
Doon de Mayence, 38
Dordrecht, 18
Dorestacus, 38
Dorestad, 24, 34, 92, 106, 120, 121, 122, 127, 144, 154, 158, 159, 163, 164
Dorestadt, 126
Dorestadum, 12, 13, 14, 16, 23, 24, 33, 68, 105, 106, 108, 121, 122, 123, 127, 129, 133, 137, 144, 145, 158, 163, 164, 166, 168, 172
Dorestat, 106
Dorstad, 105
Dorstat, 92
Dorsteti, 156
Dortmund, 30
Douai, 85, 86, 87, 90, 95, 99, 123
Drenthe, 118
Drogo, 134
Duc d'Alsace, 82
Ductinghem, 128
Dudzeele, 149
Dunkerque, 17, 35, 102, 118
Düren, 21
Duurstede, 13, 14, 122, 127, 137, 144, 145, 154, 163, 164, 166
Duursteden, 163
Ebbo, 134, 135
Ebo, 135
Ebroinus, 29
Echternach, 3, 8, 10, 16, 34, 41, 42, 43, 44, 45, 47, 48, 49, 50, 52, 53, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 81, 104, 108, 142, 145, 149, 153, 157, 161, 169, 173, 174

Eck, 158
Ecole de Chartes, 10
Ecosse, 81, 82
Ecottes, 122
Edibius, 25
Eems, 10
Egbert, 29, 33, 37
Egfried, 28
Egilbold, 145
Egmond, 14, 15, 50, 68, 73, 154, 167
Eichstätt, 82, 98
Elbe, 10, 133, 135, 136
Eleutherius, 25
Ellenwik, 125
Elmare, 100
Elmere, 102
Elnes, 84, 115, 145
Elnone, 27
Eloi, 26, 27, 58
Elst, 51, 84, 155, 167
Elste, 84, 145
Embriacum, 125
Embry, 125
Emisga, 114
Emmerin, 131
Emmigus, 118
Empel, 67
Englos, 108
Eobanus, 54, 97
Eperlecques, 3, 16, 43, 44, 49, 50, 55, 56, 58, 60, 62, 63, 66, 70, 100, 102, 113, 118, 119, 124, 126, 141, 145, 148, 159
Epte, 46
Epternacum, 48
Erchin, 87
Erenbrecht, 96
Eresburch, 119
Ermina, 66
Ernkina, 130
Escaut, 17, 26, 28, 30, 33, 34, 47, 48, 52, 64, 83, 84, 86, 87, 88, 89, 94, 95, 100, 101, 108, 115, 116, 117, 118, 124, 127, 143, 168
Escharen, 27
Essche, 111
Essex, 109
Estaires, 30
Est-Mont, 126
Etarius, 98
Eu, 51
Europe, 8, 10, 11, 12, 17, 18, 19, 22, 38, 49, 56, 61, 65, 91, 101, 115, 136, 153, 172
Eustachius van Cardovo, 74
Evangéliaire de Susteren, 44
Everhardus, 51
Ewald le Blond, 83
Ewald le Noir, 83
Ewalds, 81, 83, 84
Federitga, 114
Fehta, 94
Felisa, 94, 105
Felua, 128
Fethna, 49, 50, 94, 110
Feuchy, 94, 105
Fiefs, 114
Fivelga, 114
Flandre, 3, 7, 15, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 34, 38, 40, 41, 45, 46, 47, 48, 58, 59, 61, 64, 66, 72, 73, 77, 78, 88, 89, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 100, 102, 105, 106, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 118, 123, 124, 127, 130, 133, 135, 139, 142, 143, 147, 149, 150, 151, 156, 159, 163, 166, 167, 169, 172, 174
Flandre française, 26, 31
Flandrenses, 26
Flehite, 120, 122
Flevum, 50, 94, 100, 102, 114, 120, 122, 124, 127, 128, 157, 159, 166
Floris III, 166
Floris V, 73, 166
Flye, 127
Folcardus, 118
Folkinus, 67
Folko, 146
Folquin, 67
Fontenelle, 77
Fontenelles, 133
Forêt Charbonnière, 88
Forêt de l'Argonne, 88
Fornhese, 121, 122
Fosete, 114
Fositae, 46
Fosite, 46
Fositesland, 3, 46, 82, 114
Français, 12, 52, 77, 120
France, 4, 6, 7, 9, 11, 12, 15, 19, 24, 25, 26, 29, 30, 31, 34, 38, 45, 50, 54, 55, 62, 64, 65, 72, 76, 83, 87, 93, 95, 96, 103, 109, 110, 111, 112, 114, 117, 119, 120, 121, 122, 132, 135, 136, 138, 140, 142, 147, 149, 154, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 168, 169, 172
Francfort, 138
franchise de tonlieu, 123, 147
Francia, 23, 27, 31, 34, 40, 41, 51, 81, 82, 93, 97, 98, 101, 113, 119, 141
Francie-Orientale, 82
Francs, 11, 12, 25, 28, 29, 37, 38, 40, 41, 42, 45, 46, 47, 48, 51, 52, 59, 61, 81, 83, 85, 88, 92, 94, 95, 97, 100, 101, 105, 106, 108, 109, 113, 120, 136, 143
Frédéric (Actes de), 157

Frédéric (Empereur), 166
Frédéric (évêque), 61, 100, 103, 124, 125, 126, 127, 150
Fredericus (évêque), 3, 97, 105, 123
Freis, 29, 33
Freising, 96, 127
Fresia, 7, 28, 29, 30, 31, 34, 37, 38, 45, 54, 92, 93, 96, 100, 102, 108, 115, 118, 127, 166
Fresnes, 95
Fresones, 3, 8, 16, 24, 25, 29, 30, 31, 33, 38, 40, 41, 43, 45, 46, 47, 51, 54, 59, 72, 73, 77, 88, 89, 92, 93, 94, 100, 102, 105, 106, 113, 114, 118, 120, 127, 133, 166
Fresonia, 94, 96, 105
Fressies, 96
Fréthun, 9, 94, 114, 115, 116, 136
Fridburg, 137
Fridislar, 95
Fries, 29
Frise, 8, 12, 16, 26, 27, 29, 31, 37, 38, 52, 59, 61, 73, 78, 92, 103, 133, 143, 162, 166, 167
Frisia, 16, 26, 27, 28, 29, 33, 37, 38, 46, 76, 77, 82, 92, 97, 100, 118, 123, 130, 135, 142, 143, 167, 172
Frisii, 28, 29
Frisingen, 96
Frisones, 12, 26, 29, 30, 33, 34, 38, 90, 97, 124, 166 (voir aussi Fresones)
Frisons, 8, 11, 16, 29, 30, 31, 33, 45, 52, 54, 73, 114, 124, 150, 164, 166, 168
Fritzlar, 95
Fruges, 131
Fulda, 92, 100, 103, 104, 124
Fuldense, 103
Fulko, 145
Fumarhara, 128
Furmeshem, 128
Furnes, 59, 118, 149
Furseus, 28
Gallia, 17, 26, 41, 58, 82, 174
Gallus, 87
Gand, 15, 24, 26, 27, 82, 111, 127, 156
Gandavum, 26, 27
Gangulphus, 168
Gembloux, 41, 103
Géographe de Ravenne, 91, 136, 173
Georges Duby, 7, 10
Gerard, 164
Gérard de Loon, 44
Géréon, 22
Germains, 29, 33
Germania, 8, 17, 92, 93, 94, 96, 98, 101
Germanicus, 99
Germanie, 34, 52, 61, 93, 98, 117, 141
Germaniques, 25
Geroward, 125
Gerracarus, 125
Gerwalus, 118
Ghissignies, 95
Gicesmere, 95
giscot, 123, 154, 157
Gisela, 57, 174
Godebald, 104
Godfried, 165, 166
Goibaldus, 96
Gravelines, 3, 35, 36, 47, 49, 59, 77, 151, 152, 153, 168, 174
Gravelle, 130
Grégoire, 85, 92, 93, 94, 95, 101, 105, 106, 108, 109, 112, 113, 114, 136, 150, 155, 172
Gregor, 108
Gregorius, 3, 44, 54, 102, 105
Grevelingen, 49
Greveningo, 49
Grimoald, 113
Grimoldus, 113
Groningue, 16, 73, 115
Grosville, 128
Gruosna, 128
Guarbecque, 115
Gueldre, 37, 128, 159, 162, 163
Guillaume le Taciturne d'Amersfoort, 14
Guillaume, Châtelainde Saint-Omer, 44
Guillaume (Willem) II de Hollande, 166
Guillaume (Willem) III de Hollande, 73
Guînes, 9, 72
Gunter, 68
Gussignies, 95
Haarlem, 112, 148
Hadericus, 43
Haegsted, 97, 98
Hainaut, 88, 95, 96, 160
Hallouwa, 130
Hamaland, 161
Hamanaburch, 95
Hamarithi, 131
Hambourg, 9, 119, 120, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 142
Hameland, 167
Hames, 9, 134, 135, 136, 139, 141, 142, 143
Hames-Boucres, 9, 134, 135, 136, 139, 141, 142, 143
Hammaburg, 9, 133, 134, 135, 136, 141, 142, 143
Hammaburgum, 135
Haravesnes, 130
Harduinus, 27
Haspres, 95
Hassi, 115
Hatto, 158

Haut-Maisnil, 130
Hautvillers, 67
Heden, 52, 53, 93
Heden II, 52, 53
Hées, 125, 128
Hegihardus, 3, 105, 128, 129
Heiligenstadt, 82, 135
Helewyrd, 115
Helfaut, 115
Helgoland, 46, 61
Hélisthe, 51, 84
Helisthe-Marithaime, 145
Helmond, 43
Hem, 34, 63, 121, 122, 158
Hengistcoto, 121, 122
Henri 1er, 154, 155
Henri de Bavière, 70
Henri II, 161
Henri III, 57
Henri IV, 69, 161, 162
Heoa, 128
Herawinna, 130
Hereberc, 156
Heribald, 149
Heribert, 164
Heriland, 143
Heriman, 148
Hériold, 132
Herlincourt, 125
Hermacarius, 105
Herodna, 128
Héronval, 128
Hersin-Coupigny, 118
Herstal, 33, 45, 49, 73, 89, 90
Hesi, 125, 128
Hesola, 131
Hesse, 95
Hesses, 95
Hessi, 3, 93, 94, 95, 96
Hestrus, 118, 119
Hetto, 134
Hézecquel, 131
Hézecques, 131
Hibernia, 28
Hilarionis, 71
Hildebold, 157
Hildgrinus, 116
Hilduinus, 132
Hincmar, 139, 150
Hindinxent, 128
Hinges, 114
Hleri, 115, 118
hogezanders, 128
Hogneau, 160
Hohstedi, 92, 97, 98
Hollandais, 6, 12, 72, 162
Hollande, 3, 6, 7, 15, 16, 18, 29, 31, 37, 44, 49, 58, 67, 72, 73, 74, 78, 150, 154, 157, 161, 162, 163, 165, 166, 167
Holle Boomstammen, 7, 172
Honishem, 147
Honnechy, 29
Honnecourt, 29
Honnincthun, 147
Honorius II, 151
Hostraga, 102, 118
Houdain, 92, 98, 160
Houthem, 111
Houtland, 109
Hove, 128
Hubert, 89
Hucbald, 111, 156
Hugenholtz, 13
Hugenholz, 62
Hugmerthi, 114
Hugumarchi, 114
Huilpa, 109, 110
Huita, 50, 110
Hulst, 59
Humarcha, 118
Humbertus, 70, 71, 75
Humella, 125
Humfried, 139
Hunger, 16, 63, 68, 69, 70, 81, 83, 121, 128, 137, 138, 139, 144, 147, 150, 156
Hungerus, 3, 105, 137
Hunni, 29
Huns, 85
Hunsetti, 98, 160
Hunusga, 114
Huoltena, 160
Husidina, 98
huslatha, 156, 157
Hustanne, 98
Hustene, 98
Ijssel, 13, 16, 109, 110, 112, 128, 161, 162
Île des Bataves, 13
Illies, 30
Imago, 44
In Littore, 30
Inchy, 3, 41, 46
Ingelenheim, 157
Insterlaco, 50
Insula, 30, 162
Insula Sancti Suitberti, 30
Interlake, 159, 160
Interlaken, 160
inventio, 71
Irlande, 28, 40, 41, 83, 119
Iselle, 162

Isla, 13, 108, 109, 110, 156, 162, 167
Islegouwe, 162
Islo, 128
Isselfort, 109
Italie, 94, 132
Itinéraire d'Antonin, 18, 19, 34, 85, 86, 98
Jacobus van Oudenhoven, 6, 12
Jean X, 148
Jérusalem, 132
Joannes, 95
Johannes de Beka, 147, 167
Johannes Molanus, 168
Judio, 156
Judith, 125, 139
Jules-Albert de Foucault, 9, 134
Jumièges, 133
Jupille, 45
Justina, 119
Justine, 119
Kaiserswerth, 30
Katwijk, 34, 35, 51
Klemskerke, 59, 151
Konrad Miller, 18
Krantzius, 136, 172
L'écrivain de Cambrai, 165
La Balance, 50
La Loisne, 128
Lacque, 105
Lade, 115
Lagbeke, 105
Lake, 156, 167
Lambert, 85, 87, 88, 89, 90
Landoaldus, 84, 85, 87
Langhara, 125
Laon, 38, 139
Laquette, 105
Lara, 120
Laras, 119
Laru, 119
Lauri, 119
Lauwers, 105
Le Fossé, 46
Le Madeux, 130
Le Rietz, 158
Lebuinus, 3, 13, 16, 82, 84, 108, 109, 110, 111, 112, 156, 162, 167, 168
Lecke, 122
Leffinge, 149
Leie, 13, 109, 110, 111, 112, 162
Leisele, 109
Lek, 122, 159
Lens, 89, 112
Leomeriche, 128
Leomerische, 128
Leri, 118
Les Amusoires, 114
Leulène, 34
Leulinghem, 128
Leulinghen, 34, 51
Leuze, 114
Levinus, 82
Lewina, 90
Lewinna, 149
Leyde, 18, 173
Liafwinus, 109, 111
Liber Aureus, 72
Licques, 122, 126, 128
Liège, 60, 86, 87, 88, 89, 90, 99, 138, 165
Lières, 115, 118
Lieven, 110, 111, 156
Liévin, 108, 109, 110, 111, 112, 156, 173
Ligny, 130
Lille, 30, 62, 87, 89, 108, 109, 131
Limbourg, 27, 42, 43, 49, 83
Liodbrand, 95
Lipia, 109
Lippe, 109
Lisiduna, 120, 122, 128
Lisidunon, 128
Lissewege, 149
Livinus, 111, 112
Livre des Péricopes, 57
Lo, 118
Loccha, 122
Locchia, 158
locus sanctorum, 135
Loenen, 158
Loire, 62, 159
Lokkia, 121, 122
Lombards, 95
Londres, 92, 109
Longuerecque, 125
Loobrugge, 118
Loogracht, 118
Loon, 44, 87
Loosduinen, 74
Loquin, 121, 122
Lorsch, 160
Lothaire 1er empereur (fils de Louis le Pieux), 125, 129, 134, 139, 141, 156
Lothaire II de Lotharingie, 68, 139
Lotharingie, 68, 139, 145, 148, 165
Lotusa, 114
Louis le Germanique, 138, 141, 142, 145, 154, 155, 161
Louis le Pieux, 95, 123, 125, 126, 129, 132, 133, 134, 138, 141, 142, 144, 145, 154, 155, 161
Louis II (empereur), 141, 142
Louvain, 168

Loveke, 118
Lucanus, 132
Lucius, 153
Ludger, 3, 13, 16, 46, 54, 61, 93, 94, 97, 98, 105, 106, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 131, 136, 142, 160, 162, 168
Ludgerus, 3, 105, 126, 128, 130
Lugdunum, 34
Lullus, 99, 100
Lumbres, 119
Lundenwic, 92
Luona, 128
Lupia, 109
Luxembourg, 45, 49, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 70, 76, 138, 173
Lyfernensi, 35
Lyon, 28, 138
Lys, 13, 89, 105, 109, 110, 111, 112, 128, 158, 162
Maasgouw, 43
Maastricht, 35, 86, 87, 90, 91, 99, 141, 142, 145
Madua, 130
Magonza, 99
Mainvillers, 98, 100, 102, 103
Mainz, 20, 99, 103
Malbrancq, 152
Manche, 17, 25, 35, 53, 64, 65, 66, 77
Mannaricium, 34
marbre, 55, 56
Marchelmus, 109
Marchiennes, 112
Marck, 26, 59, 89, 149
Marcodurum, 21
Marcomagus, 21
Maresch, 118
Marest, 51
Marithaime, 51
Markelo, 110
Marklo, 109, 110
Marne, 132, 144
Marquise, 120, 128
Marsum, 149
Martel, 38, 43, 51, 84, 92, 95, 101, 108
Martin, 59, 60, 61, 62, 63, 72, 74, 75, 85, 101, 108, 113, 120, 123, 124, 125, 126, 128, 138, 145, 155, 156, 158, 162
martyrs thébains, 22, 62
Massa Candida, 82
Mastaing, 95
Maternianus, 135
Mattiaci, 95
Maximien, 134
Maximus, 148
Mayence, 20, 38, 91, 98, 99, 100, 102, 103, 134, 144, 157
Medardus, 25
Medemblik, 168
Megingaud, 148
Megunthard, 148
Meldis, 132
Mélicocq, 26
Melis Stoke, 73, 166, 173
Mer Britannique, 89
Mera, 151
Merck-Saint-Liévin, 109, 110, 111
Mercure, 73
Mereweda, 165
Meriwido, 143, 164
Mérovingiens, 12, 101, 136
Mervada, 143
Merville, 30, 34
Merweda, 143
Merwede, 14, 37, 143, 164, 165
Mésangueville, 46
Metz, 134, 164
Meuse, 43, 45, 68, 97, 165
Michel, 95, 111
Middelburg, 48, 59, 149
Middelkerke, 59
Middlesex, 109
Milan, 62
Millam, 109
Mimigardvurdensis, 114, 157
Mimigernaford, 114, 116, 157
Mingoval, 114, 115
Mirwidu, 143, 165
Mithilburgenses, 48
Mithilburgis, 48
Mocoroth, 121, 122
Moeze, 89
Moguntia, 97, 98, 99, 100, 103
Moguntiaco, 19
Moguntiacum, 3, 19, 54, 91, 92, 96, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 124
Mommelin, 58
Monnecove, 50
Montreuil, 23, 46, 70, 125, 128, 141, 172
Monulfus, 86
Moordwoude, 104
Moos, 89
Moringhem, 128
Morini, 25, 48, 128, 147
Mosa, 89
Moselle, 20, 65, 148, 164
Mottehault, 122
mouffe, 104
Mouzon, 157
Mueslensis, 65

Muiden, 158, 159
Muidenberg, 160
Münich, 127
Munna, 14, 164, 166
Münster, 115, 116, 117, 157
Murmerwoude, 104
Muskens, 8
Mythes et Histoire (site du traducteur), 6, 58
Nantes, 139
Narbonne, 138
necnon et in ripis Dorestadum, 144, 145
Nederhorst, 94
Nemetacum, 34
Nerviens, 96
Neustriens, 45
Nevelung, 156
Nicolas, 88, 139
Niedermunster, 82
Nieulay, 9
Nifterlaca, 49, 50, 126, 159, 160
Nifterlake, 126
Nimègue, 6, 7, 12, 14, 15, 18, 27, 37, 50, 60, 74, 78, 79, 121, 122, 123, 155, 167, 168, 172
Niumagum, 165
Nivelles, 90, 143, 160
Nordalbingi, 134, 142
Nord-Albingi, 134
Nordausques, 135
Nord-Brabant, 7, 27, 52, 67, 87, 88, 89, 147, 157, 160
Nordedi, 120
Nordendi, 119
Nordgo, 115
Nordgoe, 97
Nordomanni, 137
Normandie, 6, 29, 38, 46, 47, 77, 114, 120, 132, 133, 134, 136, 147
Normands, 6, 8, 13, 15, 16, 25, 43, 63, 68, 70, 72, 77, 103, 114, 116, 117, 121, 126, 127, 129, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 146, 147, 154, 155, 159, 163, 164, 165, 168
Normanni, 38
Northout sous Bayenghem, 119
Northumbrie, 73, 102, 118
Nortkerque, 121, 122
Nova Corbeia, 131, 132
Noviomagus, 12, 14, 26, 27, 50, 85, 86, 121, 122, 123
Novus Portus, 153
Noyon, 10, 14, 25, 26, 27, 50, 58, 60, 85, 86, 104, 121, 122, 132, 138, 144, 145, 150, 151, 164, 165, 172
Nuazefelde, 125
Nuremberg, 98
Océan, 26, 40, 59
Odburg, 145
Odilbald, 140, 141, 143, 144, 145, 146, 147
Odilbaldus, 3, 105, 140
Odilia, 82, 83
Odilo, 95
Odo, 147
Odulphus, 3, 123, 124, 126, 127, 138, 167
Oirschot, 123
Oise, 132
Oldenzaal, 69, 82, 83
Omer, 24, 44, 56, 58, 68, 112, 115, 125, 128, 130
Ongendus, 47
Oorkondenboek van Holland, 50, 155, 158, 172
Oorschie, 123
Oostergo, 103, 162, 167
Oostergouw, 162
Oosterhout, 74, 75
Oostwoude, 168
Ootmarsum, 147
Oppidum Batavorum, 14, 51, 122
Oppy, 109, 110
Orchies, 94, 95, 123
Ordorp, 95
Oressooth, 95
Oressoth, 123
orientation sur l'ouest, 17, 40, 88, 110, 122, 133
Orose, 10
Orthorpf, 95
Ostar, 102
Ostende, 59
Osterbac, 126
Osterban, 114
Osterberg, 126
Ostergo, 135
Osterne, 87, 90
Ostia Rheni, 122
Ostracha, 113
Ostrachia, 102, 103, 114, 118, 119, 162
Ostrega, 119
Ostrevant, 87, 90, 102, 113, 114, 118, 119, 135
Ostrogowe, 162
Otger, 81, 82, 84, 134, 167
Otthilguinus, 117
Otton, 44, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161
Otton III, 160
Ottons, 101
Oud Zuilen, 113
Oude Ijssel, 128
Oude Sticht, 160
Oudenburg, 149

Oudezeele, 82, 83
Oudmunster, 24, 74
Oust-Marest, 51, 52, 145
Ouve-Wirquin, 131
Overijssel, 110, 112, 147
Ovo, 126
Pagus Baguarensis, 108
pagus Hintingoe, 128
pagus Islo, 128
pagus Isloi, 162
pagus Mosariorum, 42, 43
Paris, 26, 39, 56, 65, 90, 132, 174
Pascal II, 151
Pas-de-Calais, 17
Passau, 96
Pataviensi, 96
Pavia, 95
Pavie, 96
Pays-Bas, 6, 8, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 23, 31, 33, 37, 38, 40, 45, 51, 52, 54, 58, 59, 67, 68, 72, 73, 74, 78, 85, 89, 92, 94, 110, 113, 115, 121, 122, 123, 127, 131, 137, 140, 143, 145, 148, 150, 151, 153, 154, 156, 158, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168
Pépin, 3, 23, 30, 33, 34, 37, 38, 40, 41, 42, 43, 45, 49, 51, 52, 61, 73, 82, 83, 97, 100, 101, 105, 108, 123, 132, 144, 154, 155, 161, 168
Pépin II, 30, 33, 42, 81, 101, 113
Pépin III, 33, 42, 55, 101, 105, 119, 132
Pépin le Jeune ou de Herstal, 45, 73
Péronne, 28, 33
Petelmus, 82
Petersberg, 68
Petrus, 40, 81
Picardie, 7, 142
Plecastehem, 120
Plechelmus, 69, 81, 82, 83, 84
Plectrude, 30, 42, 43, 45
Pline, 26
Pointe de Routhiauville, 23
Pointe de Saint-Quentin, 23
Poitiers, 62
Pont-de-Briques, 111
Ponthieu, 70, 77
Poperinge, 59, 151
Poppo, 70
Post, 78
Prast, 126
Pré, 126
Prêcheurs, 74, 75
Prüm, 16, 43, 44, 68, 72, 157
Psalterium, 67
Pseudo-Werden, 114
Ptolémée, 34
Quend, 23, 92
Quentovicus, 23, 24, 92, 93
R.O.B., 13, 14, 163, 164
Rabais, 132
Radbod, 30, 52, 146, 148, 149
Radbodus, 105
Radboud, 3, 15, 29, 31, 34, 37, 38, 41, 43, 45, 46, 47, 51, 52, 82, 92, 93, 113, 144, 145, 146, 147, 148, 150, 154, 155, 156, 159, 167
Raginarius, 141
Rainer, 156
Rainsars, 96
Ramecourt, 136
Ramsloh, 136, 142
Ramsola, 135, 136
Rasbacis, 132
Regensburg, 70, 96
Regino, 146
Régnier au Long-Col, 141, 145
Reims, 25, 67, 99, 134, 135, 138, 139, 142, 143, 145, 146, 150, 166, 174
reliques, 3, 23, 31, 44, 48, 56, 58, 59, 67, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 83, 90, 95, 104, 111, 132, 135, 142, 149, 159, 167, 174
Remaclus, 85
Rémi, 25
Remigius, 25
Renty, 111
Renus, 17, 26, 28, 30, 33, 34, 35, 64, 83, 84, 88, 89, 94, 100, 101, 108, 115, 116, 117, 118, 121, 124, 158, 168
Rettel, 148
Réty, 128
Révolution française, 75, 76
Rhénanie, 83
Rhin, 8, 17, 18, 20, 60, 83, 85, 96, 98, 99, 101, 103, 128, 165
Rialdus, 87
Ribécourt-la-Tour, 115
Ricfridus, 124
Richarius, 23
Ridder, 67
Rijnsburg, 74
Rijsbergen, 37
Rijswijck, 159
Rimbert, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 141, 142, 173
Rimbert(us), 133
Rimbertus, 142, 143
Ripuarii, 115
Riquier, 23, 67
Riswick, 158
Riusteri, 120
Riustri, 119
Rixfridus, 3, 105, 123
Robert, 48, 49, 111, 173

Rocroi, 21
Rodgarius, 128
Rodolphe, 141
Rodulf, 156
Rodulfus, 141
Roermond, 81, 82, 83
Rogier, 79
Romains, 6, 10, 11, 12, 13, 17, 18, 25, 55, 85, 99, 109, 134, 153
Romans, 25
Rome, 8, 17, 28, 37, 38, 40, 50, 51, 54, 59, 60, 62, 81, 82, 92, 93, 94, 95, 96, 98, 106, 114, 118, 125, 139, 166
Roric, 116, 130, 139, 141
Rotterdam, 18, 89
Rottum, 115
Rouen, 46, 77, 133, 138
Rugini, 29
Ruhr, 68, 117, 136
Ruisseau des Harpies, 143
Rumaucourt, 112
Rura, 68, 81, 117
Ruricgo, 130
Ryssel, 109
Rysselberg, 109
Sachin, 128
Sacramentarium, 65, 174
Sains-en-Pernes, 128
Saint Bertin, 15
Saint Jérôme, 71
Saint Pierre, 66, 68, 84, 114, 116, 119
Saint Servais, 141
Saint Thomas d'Acquin, 142
Saint-Amand-les-Eaux, 27
Saint-Aubin, 119
Saint-Avold, 103
Saint-Bavon, 27, 111, 127
Saint-Denis, 38, 46, 101, 132, 141, 174
Sainte Marie, 51, 66, 116, 156, 162
Sainte Vierge, 60, 124
Sainte-Cécile, 40
Saint-Inglevert, 131, 135
Saint-Just, 119
Saint-Médard, 141
Saint-Momelin, 24
Saint-Omer, 15, 24, 30, 44, 49, 50, 55, 56, 58, 68, 72, 89, 94, 109, 110, 112, 115, 119, 125, 128, 130, 149, 151, 153, 162
Saint-Pierre, 40, 156
Saint-Pol-sur-Ternoise, 114, 118, 119, 125, 128, 130, 136
Saint-Quentin, 25, 26, 136
Saint-Riquier, 23
Saint-Servais, 142, 145
Saint-Tricat, 9
Saint-Venant, 105
Saint-Wandrille, 77
Saint-Wulmaars, 59
Salahem, 161
Salis, 143
Salland, 161
Salperwick, 128
Salzburg, 96
Samer, 59
Samson, 98
Sanctum Marulum, 132
Sanctum Medardum, 132
Sanctus Albinus de Maresc, 118
Sangatte, 34, 118
sans-culottes, 76
Sauer, 16, 63, 64, 68, 69
Saulzoir, 96
Sauveur, 51, 59, 60, 66, 74, 113, 116, 124, 155
Saxe, 8, 38, 108, 135
Saxones, 8, 16, 34, 38, 72, 81, 94, 102, 106, 109, 110, 118, 120
Saxonia, 16, 28, 38, 46, 109, 114, 131, 132, 134
Saxons, 8, 11, 28, 29, 30, 59, 73, 83, 94, 97, 99, 100, 108, 109, 110, 111, 112, 114, 117, 118, 119, 120, 126, 132, 133, 142
Scandinavie, 6, 137
Schelde, 28, 52, 86
Scheldemermur, 48
Schleswig-Holstein, 109, 112
Schopenhauer, 13
Sclavi, 27, 97
scriptorium, 57
Sedan, 157
Seine-et-Marne, 132
Seist, 128
Selle, 65, 143
Séninghem, 130
Sens, 30, 31, 46, 62, 138
Septem Salices, 132
Sercus, 130
Serge, 32, 37, 38, 40, 41, 51, 59, 73, 89
Servaas, 141
Servatius, 85, 86
Siège Apostolique, 93
Siegfried, 64
Sigebert, 28, 98, 103
Sijzele, 150
Sinnicus, 135
Sint Odiliënberg, 68, 81, 82, 83, 156
Sint Steven, 37, 168
Sint-Lievens-Houthem, 111
Sinuinum, 130
Sisela, 150
Sitdiu, 24

Sithiu, 24, 67
Sixte, 135
Sixtus, 135
Slavi, 114
Socx, 112
Soissons, 41, 42, 100, 101, 132, 141
Somme, 132, 142
Sommereux, 132
Sosat, 132
Souabes, 108, 133
Souastre, 3, 41, 42, 43, 44, 52
Spiegel Historiael, 13
Spiers, 99
St.Radboudstichting, 149
Stavoren, 123, 124
Stenay, 98
Stene, 59
Stéphane, 23, 33, 55, 59, 105, 143, 147, 168
Stéphane II, 23, 33, 55, 59, 143
Stephanus, 147
Stichtse Leenprotocool, 163
Strasbourg, 8, 17, 103
Sturmius, 100, 103
Suabsna, 113
Sudergo, 109, 114, 115
Suède, 38, 133
Sueones, 133, 134
Suestra, 41, 42, 43, 44, 82
Suevi, 38, 106, 108, 133, 134
Suger, 157
Suitbert, 30, 31, 33, 81, 82, 84
Sulpitius, 26
Sulvelde, 128
Summa Harna, 132
Sura, 64, 68, 81, 156
Sure, 69, 156
Sussex, 109
Susteren, 42, 43, 44, 50, 157, 172
Suzanne, 132
Table de Peutinger, 11, 13, 18, 19, 85, 86, 98, 99, 103, 119, 168
Tacite, 8, 21, 27, 30, 51, 93, 95, 141
Tardinghen, 130
Taventrensis episcopus, 144, 147
Taxandria, 67, 87, 88, 89, 160, 161
Taxandrii, 88
Taxandrui, 89
Teisterbando, 161
Teisterbant, 160
Teratina, 130
Tertry, 33
Testerbantia, 160
Testrebant, 160
Testrebanti, 160
Testrebanto, 160
Texandria, 87
Thélus, 128
Théodebert II, 23, 61
Theoderich, 65, 66, 67, 69, 161
Theodon, 125
Theodorus, 111
Theofried, 34, 35, 41, 42, 43, 44, 46, 47, 48, 54, 56, 58, 64, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 72, 73, 77, 118, 125, 149, 150, 161, 166
Theotorne, 128
Thérouanne, 22, 24, 25, 34, 45, 48, 68, 98, 99, 110, 130, 131, 138, 139, 143, 144, 147, 150, 172
Theudberga, 139
Theutbert, 106
Theutberti, 106
Thiaboldus, 159
Thiant, 128
Thiatardus, 105
Thiatmaresgo, 118
Thiele, 123, 144, 145, 154, 158
Thierry, 151, 165
Thietbaldus, 117
Thietmar van Merseburg, 165
Thilia, 144
Thitmarus, 70
Thomas, 142
Thomas a Kempis, 142
Thrianta, 118
Thuillies, 21
Thuina, 128
Thulere, 128
Thun, 128
Thuringe, 52, 53, 61, 93, 95
Thüringe, 50
Thuringiens, 100
Thuringus, 53
Ticino, 95
Tiel, 144, 145, 157, 158, 161, 164, 167
Tiele, 157
Tilia, 144
Tilques, 123, 144
Tiremande, 130
Todincthun, 125, 128
Tolbiacum, 21
Tongeren, 85, 86, 87, 91
Tongerlo, 59
Toronica civitas, 62, 63
Toronicum, 63
Toul, 138, 139
Tournai, 25, 26, 27, 62, 63, 86, 95, 100, 114, 138, 150, 151
Tournaisien, 53
Tournaisis, 93, 95, 160

Tournehem, 3, 16, 33, 34, 35, 41, 42, 43, 45, 49, 50, 51, 56, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 68, 69, 70, 72, 75, 81, 82, 84, 85, 86, 87, 92, 93, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 105, 106, 108, 113, 114, 116, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 128, 129, 130, 131, 134, 137, 138, 139, 140, 141, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 154, 155, 156, 158, 160, 162, 163, 164, 168, 172
Tours, 34, 62, 63, 85, 113, 136, 172
Traiectensis, 37, 86, 157, 173
Traiectum, 3, 8, 14, 15, 16, 23, 25, 33, 34, 35, 39, 40, 41, 44, 45, 49, 51, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 68, 70, 73, 75, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 92, 96, 97, 99, 100, 101, 103, 105, 106, 108, 113, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 128, 129, 130, 131, 134, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 153, 154, 155, 156, 158, 159, 160, 164, 167, 168
translatio, 67, 69
translation, 67, 69, 90
Trecht, 92, 100, 102, 158
Trectis, 99
Trega, 91
treiectensium episcopus, 86
Treveri, 66
Trèves, 66, 70, 72, 85, 134, 138, 145, 148, 165
Tribur, 144
Tringhem, 118
Trinité, 55, 56, 60, 66, 70, 113
Trinmithi, 130
Trith, 3, 35, 84, 86, 87, 88, 90, 91, 99
Trith-Saint-Léger, 3, 35, 84, 86, 88, 90, 99
Tungrensis, 85, 86, 90, 99
Tungris, 85
Turholt, 134, 141, 142
Turingi, 3, 94, 95, 96
Turingia, 93, 95, 100
Turonicum, 63
Turringahem, 62, 144
Twente, 83
Uberanmalsna, 130
Ubkirika, 121, 122, 158
Uitkerke, 48, 125, 149
Ulpia Noviomagus, 122
Ultraiectum, 160, 167
Université de Lille, 14
Urbain II, 151
Urbs Hugonis, 114
Ursus, 22
Utrecht, 6, 7, 8, 12, 14, 15, 16, 23, 24, 27, 33, 34, 37, 41, 42, 43, 44, 45, 49, 50, 52, 53, 55, 56, 59, 60, 62, 63, 67, 68, 69, 72, 73, 74, 78, 82, 84, 89, 92, 99, 104, 105, 108, 111, 120, 123, 124, 125, 126, 128, 131, 138, 139, 140, 142, 144, 145, 146, 148, 150, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 167, 169, 173
Utret, 141, 160
Utriusti, 118
Utriustri, 118
Uttarlo, 128
Uvia, 131
Uzelot, 128
Vaast, 25, 160
Valenciennes, 35, 65, 86, 95, 119, 128
Valhuon, 114, 118
Vallis Hugonis, 114
Van Berchen, 37
Van Es, 6, 7, 14, 127, 137
Van Mieris, 50, 155, 159
Vater Rhein, 18
Vatican II, 22
Vauclère, 38
Vaudricourt, 114
Vecht, 158
Vedastus, 25
Veluwe, 127, 128
Verberie, 101
Verden, 136, 142
Verdensis, 136
Verdun, 141
Vergasse, 130
Vermandois, 136
Veromandui, 26
Vetus Traiectum, 121, 129
Veuves, 159
Via Sanctorum, 34
Victor, 22
Vieux Saxons, 29
Vieux-Quend, 23, 92
Vikings, 137
Villari, 84, 87
Villers, 87
Villers-au Tertre, 87
Viltaburg, 40
Vilti, 40, 41, 114
Vinciacum, 46
Vincy, 52, 53
Visemarest, 23
Vit, 90, 132
Vita Bonifatii, 96, 98
Vita Ludgeri, 114, 157
Vittarville, 97, 98
Vitus, 132
Vivilo, 96
voyette des moines, 50
Vuada, 130
Vulpa, 109

Vultaburch, 41
Vulti, 41
W.A. van Es, 13
Waal, 165
Wacquinghen, 128
Wadaha, 131
wadden, 167
Wadenthun, 131
Waganwega, 128
Wail, 130
Wala, 132
Walachria, 3, 47, 48, 149, 166
Walacria, 46, 47, 48, 125, 149, 150, 166
Walburgis, 82
Walcheren, 48, 125, 149, 150, 166, 167
Waldam, 89
Waldger, 156
Waldgerus, 147
Walichrensis, 48
Walicrum, 47, 150, 166
Wampach, 43, 53, 55, 61, 69, 72, 75, 149, 169, 173
Wancourt, 119
Wanga, 119
Wangis, 120
Warcove, 47, 150, 166
Wardrecques, 128
Warhem, 59, 89
Warinus, 132
Watten, 49, 50, 89
Wattignies, 89
Wavrans, 115
Welanao, 134, 135
Welano, 134
Welles, 135
Werden, 115, 116, 117, 136, 142, 157, 174
Werdina, 115, 116
Werdupa, 128
Werenfried, 84, 167
Weretha, 94, 114
Werethina, 114, 115, 116, 117, 130, 131, 136, 157
Werfhem, 115
Werina, 115
Weringhem, 115
Werthina, 116
Weser, 10, 110
Wessex, 109
Westar, 102
Westarhesi, 128
Westbécourt, 84
Westcappel, 73
Westergo, 103, 162, 167
Westergouw, 162
Westervoert, 84
Westkapelle, 47, 48, 149
Westphalie, 114, 132
Westrachia, 87, 102, 103, 160, 162
Westrehem, 128
Westrogowe, 162
West-Yeuse, 122
Wibrecht, 126
Wic, 163
Widoc, 121, 122
Widukind, 102, 114, 118
Wigbert, 29, 37, 82, 84, 95
Wiggerus, 121
Wigmodia, 118, 119, 120
Wiicswird, 115
Wijck, 126, 127, 159, 163
Wijk, 12, 13, 14, 24, 92, 108, 122, 127, 133, 137, 158, 159, 161, 163, 164, 165, 168, 172, 173
Wijk bij Duurstede, 12, 13, 14, 92, 108, 122, 127, 133, 137, 158, 161, 163, 164, 165, 172, 173
Wik, 156, 157
Wilbort Sant, 3, 35, 36, 59
Wilbortsont, 36
Wilfried, 28, 29, 30, 33, 50, 82
Willeboldus, 76
Willehad, 3, 102, 117, 118, 119, 120, 135, 142, 143
Willem (Guillaume), Châtelain de Saint-Omer, 44
Willem de Ridder, 67
Willem d'Utrecht (évêque), 161, 162
Willem van Abcoude, 163
Willem van Berchen, 37, 168, 173
Willem (Guillaume) II comte de Hollande, 166
Willem (Guillaume) III comte de Hollande,, 73
Willemus, 97, 173, 174
Willewine, 59
William Stafford, 67
Willibald, 82, 84, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 102, 173
Willibaldus, 97
Willibrord, 3, 6, 7, 8, 10, 12, 14, 15, 16, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 86, 87, 89, 93, 94, 96, 97, 99, 101, 102, 104, 105, 108, 109, 112, 113, 114, 125, 138, 142, 145, 146, 149, 150, 151, 153, 155, 157, 159, 160, 162, 163, 166, 167, 168, 172, 173, 174
Willibrordus, 59, 69, 72, 105, 173
Willihad, 102

Wilp, 109
Wilpa, 109, 110
Wiltaburg, 96, 106
Wiltenburch, 73, 108
Wimereux, 9, 110
Wimille, 125, 128, 147
Winfridus, 97
Winfried, 50, 54, 81, 108
Winibald, 84
Winnebaldus, 82, 135
Winoc, 55, 58, 149
Wiro, 44, 81, 82, 84, 167
Wirsingus, 93, 94, 113
Wirtzaburg, 97, 98
Wirvignes, 59
Wiseria, 110
Wisques, 7, 115
Wissant, 34, 111, 117, 118, 119, 120
Wissocq, 122
Wisura, 110
Wisurgis, 9, 110
Withea, 50, 94, 110
Witheo, 110
Withmundi, 117, 118, 119, 120
Withorn, 82
Worms, 99, 103, 119
Wulfram, 30, 31, 46, 76, 77, 78, 168
Wulpa, 109
Wulpen, 59
Wulverdinghe, 59
Würtzburg, 98
Wyrda, 94
Xanten, 22
Yeuse, 122
York, 28
Ysselberg, 109
Yzel, 109
Zacharie, 98, 99, 100
Zélande, 37, 48, 61, 147, 149, 165
Zouafques, 113
Zudausques, 89
Zuiderzee, 50, 100, 124, 158, 159
Zuilen, 113
Zülpich, 21
Zundert, 7, 37, 59, 74, 172
Zwentibold, 144, 145, 146, 148, 154, 155, 161
Zwesen, 113